IMPACT DE L'IMPRIMERIE ET RAYONNEMENT INTELLECTUEL DES PAYS ROUMAINS

BIBLIOTECA DE STUDII ŞI CERCETĂRI SUD-EST EUROPENE

I

BIBLIOTHÈQUE DES ÉTUDES ET RECHERCHES SUD-EST EUROPÉENNES

I

INSTITUT DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

BIBLIOTHÈQUE MÉTROPOLITAINE DE BUCAREST

Impact de l'imprimerie et rayonnement intellectuel des Pays Roumains

Editura Biblioteca Bucureştilor
Bucureşti – 2009

Coordonnatrices: (I.) Elena Siupiur, (II.) Zamfira Mihail

Rédaction : Lidia Simion, Elena Herda

Techno-rédactrice: Ivan Anca

ISBN 978-973-8369-60-3

Institut des Études Sud-Est Européennes
Casa Academiei
Calea 13 Septembrie no. 13
050711 Bucureşti
Tel.021 3182429; Fax 021 318 24 22
e-mail: acad_sudest@yahoo.com; acad_resee@yahoo.com

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS

L'Institut d'Études Sud-Est Européennes de l'Académie Roumaine et la Bibliothèque Métropolitaine de Bucarest viennent de conclure un accord de partenariat de longue durée. Les deux institutions se proposent de joindre désormais leurs efforts pour atteindre, entre autres, au moins trois objectifs importants. Le premier est de révéler, par des programmes communs de recherches comparatives et interdisciplinaires, ce que les spécialistes aiment nommer *„l'unité dans la diversité"* du Sud-Est européen et sa fonction de carrefour des civilisations et des voies de communication entre le Nord et le Sud, entre l'Occident et l'Orient. Le second est de mener à bon terme des investigations méthodiques approfondies sur la place et le rôle des Roumains dans l'histoire des peuples sud-est européens ou balkaniques, dont ils ont toujours été un facteur d'unité particulièrement dynamique. Enfin, notre troisième objectif est celui de faire mieux connaître le chapitre sud-est européen de la civilisation du livre, l'histoire, la circulation dans le monde et le rôle culturel du livre manuscrit et imprimé en provenance du Sud-Est européen.

Par le volume que nous avons la satisfaction d'offrir aujourd'hui aux lecteurs sous le titre *Impact de l'imprimerie et rayonnement intellectuel des Pays Roumains (XVI-XIXe siècles)* nous inaugurons la nouvelle *Bibliothèque des études et recherches sud-est européennes,* premier fruit d'une collaboration d'avenir. Imprimé aux frais de la Bibliothèque Métropolitaine de Bucarest, ce volume comprend les actes des deux réunions scientifiques organisés, en 2008, par l'Institut d'Études Sud-Est Européennes sous l'égide et avec l'appui de l'Académie Roumaine: *Livre et imprimé pour le Sud-Est Européen et le Proche Orient* (coordinateur Dr. Elena Siupiur), colloque consacré au 500e anniversaire de *l'Évangéliaire* de Macaire, livre de culte qui marque

le début de l'art typographique en Valachie et *Nicolae le Spathaire Milescu – 300* (coordinateur Prof. Dr. Zamfira Mihail), colloque consacré à la commémoration de la mort, il y a trois siècles, du grand humaniste roumain. Les deux colloques mettent sous un jour plus clair le rôle éminent joué par les Roumains dans le développement de la civilisation du livre, dans l'éclosion des cultures nationales et le renforcement des liens de solidarité humaine entre les peuples sud-est européens ou balkaniques et tous les peuples de la chrétienté orientale.

Assumant la mission que cette vénérable tradition leur recommande, l'Institut d'Études Sud-Est Européennes de l'Académie Roumaine, restauré en 1963, sous la direction de Mihai Berza (1907-1978), en tant que légitime successeur de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes (1913-1948), fondé par Nicolae Iorga (1871-1940) et de l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques (1938-1948), fondé par Victor Papacostea (1900-1962) et la Bibliothèque Métropolitaine de Bucarest, institution fondée en 1832, s'engagent à faire de leur mieux pour s'acquitter, à l'instar de ces illustres devanciers, de leur tâche.

NICOLAE-ŞERBAN TANAŞOCA

Directeur de l'Institut d'Études
Sud-Est Européennes de
l'Académie Roumaine

FLORIN ROTARU

Directeur Général
de la Bibliothèque
Métropolitaine de Bucarest

I

LIVRE ET IMPRIMÉ POUR LE SUD-EST EUROPÉEN ET LE PROCHE ORIENT

LIVRE ET IMPRIMÉ POUR LE SUD-EST EUROPÉEN ET LE PROCHE ORIENT

ELENA SIUPIUR

En 2008 l'Académie Roumaine a célébré le cinq centième anniversaire de l'apparition de l'imprimerie dans les pays roumains. Les historiens ont rendu hommage au premier livre imprimé en Valachie, le Missel slavon de Macaire, qui sortit en 1508 des presses de l'évêché de Râmnic. La réunion scientifique organisée à cette occasion comprenait une section consacrée aux livres imprimés à l'intérieur de l'espace roumain qui ont été destinés aux peuples du Sud-Est européen, lesquels, se trouvant depuis la fin du XIV[e] siècle sous la domination ottomane, ont été très longtemps dépourvus d'imprimerie. Les auteurs dont les travaux, parfois élargis et complétés, composent ce recueil sont membres de l'Institut des Études Sud-Est Européennes de Bucarest. Leurs recherches concernent une activité qui a pris un essor considérable, elles évoquent d'abord des livres liturgiques, ensuite des livres populaires – traités moraux et ouvrages de piété – pour qu'on arrivât enfin aux écrits de combat politique et aux journaux des temps modernes. Les relations avec la Syrie ou la Géorgie, la réception dans les pays roumains de certains lettrés qui y cherchèrent refuge ou les efforts des imprimeurs roumains qui ont transporté presses et caractères à l'étranger, tout ceci met en évidence la diffusion de centaines de titres et de milliers d'exemplaires, répandus sur un territoire qui s'étend du Caucase jusqu'au littoral oriental de la Méditerranée. Le présent volume montre quel fut le rôle tenu par les Roumains durant cinq siècles dans le monde du livre imprimé, tel qu'il était demandé par les chrétiens du Sud-Est et du Proche-Orient. Les pages suivantes offrent une riche information sur la vie intellectuelle de ces peuples qui, en se heurtant à beaucoup de difficultés, réclamaient guide et instruction en leur propre langue. Le sujet étudié ici est, en fin de compte, la plus belle et la plus bénéfique aventure de la pensée humaine, le livre imprimé.

L'HUMANISME DÉVOT DES PRÉFACES (PREDOSLOVII) AUX LIVRES ROUMAINS IMPRIMÉS AUX XVI[e]-XVII[e] SIÈCLES.

TUDOR TEOTEOI
Institut des Études Sud-Est Européennes

Vu le contenu presque exclusivement religieux des livres imprimés en roumain aux XVI[e]-XVII[e] siècles, la valeur primordiale de ces livres concernait leur finalité confessionnelle, ayant comme but soit la défense de l'orthodoxie dans la majorité des situations, soit la propagation de certaines idées réformées parmi les Roumains orthodoxes, ceux de l'espace transylvain en tout premier lieu. L'initiative dans ce dernier sens revenait aux milieux réformés saxons et surtout hongrois de Transylvanie, ainsi qu'aux milieux roumains qui subissaient une certaine influence du protestantisme.

Comme point de départ de cette investigation on doit remarquer qu'il n'y a pas eu d'impression en roumain avant l'introduction de la Réforme en Transylvanie, car les trois premiers livres publiés en Valachie par le typographe Macaire durant les années 1508-1512, donc peu de temps avant la Réforme, ont été imprimés en langue slave et n'entrent pas dans notre propos, ainsi que l'imprimerie grecque qui, à la fin du XVII[e] siècle, fut active en Moldavie et Valachie.

La première vérité qui saute aux yeux des historiens concerne l'étendue, l'abondance ou la richesse du contenu de ces «Predoslovii», rédigées en roumain. Après la parution de la monumentale *Bibliografia Românească Veche* «Bibliographie roumaine ancienne», due aux efforts soutenus de Ioan Bianu, Nerva Hodoş et Dan Simonescu, ce fait a été souligné par bon nombre d'historiens ou d'historiens de la littérature, de l'art ou de la civilisation roumaine ancienne, depuis les «Préfaces des livres roumains»,

recueil de textes par Aurelian Sacerdoţeanu[1], jusqu'à l'Anthologie publiée par Tudor Nedelcea, qui les considère comme une «forme initiale de la conscience critique»[2], tout en soulignant leur caractère original et militant.

*

À notre avis, on pourrait accorder aux préfaces des anciens livres roumains le statut de genre particulier de la création culturelle du Moyen Âge, ce qui mérite d'être retenu comme tel par une typologie des sources médiévales. On doit ajouter leur vivacité intellectuelle, qui témoigne d'une riche expérience humaine, doublée d'une force singulière de l'expression, capable de rendre des sentiments issus d'une sensibilité fraîche et authentique. A les lire, on éprouve la même satisfaction intellectuelle que celle ressentie à la lecture d'une chronique ou d'une vie de saint, et ces préfaces nous offrent en plus l'avantage de la concision. Pour ceux qui étudient le Moyen Âge roumain, les chroniques rédigés en roumain attirent davantage par la richesse de l'information et par le commentaire des faits que les autres chroniques, écrites elles-aussi dans l'espace roumain, mais ayant un vêtement artificiel, en slave ou en grec. De même, les préfaces roumaines, placées en tête des livres roumains, nous semblent plus intéressantes, plus riches en idées et plus originales, par rapport à celles qui précèdent les imprimés en slave ou en grec.

En tant que représentants, porteurs et défenseurs de l'orthodoxie byzantine et post-byzantine, fiers d'être considérés comme les héritiers légitimes d'une longue et riche tradition, les auteurs de ces préfaces gardent une révérence particulière pour l'esprit et les valeurs de l'Église d'Orient, même pour les situations où certaines influences «hétérodoxes», calvinisantes surtout, sont à déceler ou seulement soupçonnables. Ce fait justifie pleinement la démarche de cet essai, dirigée vers ce que nous appelons ici l'*humanisme dévot,* inspirés par certaines recherches de

[1] A. Sacerdoţeanu, *Predosloviile cărţilor româneşti,* I (1508-1647), Bucureşti, Librăria Universitară I. Cărăbaş, 1938, souligne dans sa "Note introductive", en fait une veritable Préface, que les 36 fragments, d'étendue assez différente, qu'il a sélectionné dans ce livre, ne sont point du tout inédits, en s'agissant pour la plupart de reproductions d'après l'ouvrage de I. Bianu, N. Hodoş <et Dan Simonescu>, *Bibliografia Românească Veche,1508-1830,* vol. I-IV, Bucarest, 1903-1944. Parue plus tard, la contribution de Dan Simonescu ne se trouvait pas dans la Préface de Sacerdoţeanu, qui met en évidence l'importance de la Réforme pour l'affirmation de la langue parlée dans les texts imprimés (p. 14-16).

[2] *Cărţi româneşti vechi. Predoslovii,* Antologie et Préface par T. Nedelcea, Craiova, Éd. Scrisul românesc, 1994, p. 5 (le titre de la Préface).

l'historiographie occidentale sur les préliminaires et les conséquences de la Réforme.

Pour mieux aborder l'étude de nos préfaces, un premier registre des valeurs rencontrées dans ces préfaces est donc subordonné à l'orthodoxie, ainsi qu'à sa place dans le monde chrétien de l'époque. Le deuxième se rattache à l'histoire, au rôle de celle-ci, assez peu à l'histoire générale et dans le but essentiel de fixer la place qui revenait aux Roumains parmi les autres peuples chrétiens. L'historiographie roumaine a mis ici en évidence certaines idées communes concernant l'origine de la langue et du peuple roumain, son unité et l'unité de son histoire, mais on doit ajouter en plus le volume et l'horizon de ces connaissances historiques, la titulature des princes ou des prélats, qui nous introduit dans le troisième et dernier registre, celui de la terminologie, pour aboutir finalement aux lieux communs ou *topoi* rhétoriques, sujet qui nous ramène en fin de compte sur le vaste terrain de la tradition byzantine.

En ce qui concerne la fidélité envers les valeurs de l'orthodoxie, le point de départ pour cette approche se trouve figé dans les mêmes clichés ou archétypes spirituels forgés par la tradition byzantine, dont le plus haut postulat retient la suprématie de l'élément sacré sur le profane, ou le séculier. La majorité des livres roumains publiés avant 1700 abordent des sujets religieux, car les questions laïques ont difficilement réussi à se frayer un chemin. En s'adressant aux responsables (*nastavnici*) de la «sainte Église», le Code de lois imprimé au monastère de Govora et connu comme la *Pravila* de Govora (1640) poursuivait aussi des buts liés à la jurisprudence laïque, bien que cet aspect ait été regardé comme tout à fait secondaire par rapport au domaine religieux. C'est ainsi qu'on attirait l'attention des lecteurs de ce texte juridique «de le tenir en haute estime et de s'inspirer de lui, quant à la façon de guérir les âmes de leurs ouailles, <gravement malades> à la suite de leurs péchés. Qu'on ne mette pas ce livre à la disposition des laïques, ni dans les mains des bouffons, afin que les constitutions et les règles des Saints Apôtres et des Saints Pères ne soient pas bafouées»[3]. Tout en reprenant de l'Ancien Testament le thème de la vanité des choses humaines, la première Préface de la Bible de 1688, attribuée elle-aussi au prince Şerban Cantacuzino (1678-1688), «par la grâce de Dieu prince souverain et vainqueur de toute la Hongrovalachie» (*den mila lui Dumnezeu Domn şi biruitor a toată Ungrovlahiia*), faisait remarquer que «la gent humaine … incapable de reconnaître sa bonne naissance et son honneur (*blagorodniia şi cinstea lui*), et en s'embrouillant

[3] *Cărţi româneşti vechi. Predoslovii,* éd. T. Nedelcea (dorénavant Nedelcea, *Cărţi*), p. 32, ou A. Sacerdoţeanu, *Predosloviile,* p. 76.

dans des milliers de nouveautés mensongères et inutiles (*ce împleticindu-se în mii de mincenoase şi nefolositoare învăluiale*) … s'est éprise seulement des vanités de ce monde»[4], en prisant les biens terrestres. Dans la deuxième Préface, le patriarche Dosithée de Jérusalem faisait l'éloge de Şerban, descendant des «patrices» et des conseillers de l'Empire grec, ainsi que de l'empereur Jean VI Cantacuzène. Celui-là avait été un homme politique habile, mais aussi un «théologien de choix», qui avait été inspiré par l'Esprit Saint pour commenter le *Cantique des Cantiques* et avait réfuté «les diffamations et les malédictions du prophète mensonger». Cette derniére affirmation se rapporte à l'ouvrage polémique anti-islamique écrit par le même empereur byzantin du XIVe siècle[5].

Mais par-dessus tous ces mérites généalogiques se situaient les réalisations de sa vie et de son règne, ainsi que l'attitude d'authentique souverain orthodoxe de Şerban Cantacuzène, digne de «nombreux et grands louanges», en se donnant la peine de traduire le texte entier de la Bible «dans la langue autochtone du pays» (*spre limba cea de moşie a locului*), et cette action n'était pas le fruit d'un vain orgueil, comme lorsque le roi lagide Ptolémée II le Philadelphe (283-246 av. J. Chr.), confié aux septante pour la traduction de l'*Ancien Testament* en grec[6], mais «pour la rédemption des foules et la nourriture spirituelle» (*pentru mântuirea noroadelor şi duhovniciască hrană*)[7] des fidèles vrai-croyants.

À l'instar de Constantin le Grand, qui «n'a pas voulu se vanter de son emblème, du diadème et de la grandeur impériale, ainsi que des triomphes, pompes et exploits terrestres, sa plus grande joie étant de se trouver parmi les collaborateurs à l'Évangile du Christ, en se considérant évêque du dehors, et en se donnant la peine d'ériger les murs des divines églises», le prince s'arrogeait les devoirs de théologien en dirigeant sa pensée vers les choses surnaturelles et en accordant sa considération aux commandements de la religion chrétienne[8], Matei Basarab avait pris l'initiative d'imprimer

---

4 Nedelcea, *Cărţi,* p. 64.

5 V. aussi notre étude *La querelle hésychaste reflétée dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine,* ré-éditée dans T. Teoteoi, *Byzantina et Daco-Romana,* Bucarest, Éd. Omonia, 2008, p. 203-211, ici p. 204, n. 3. Les commentaires au *Cantique des Cantiques* appartiennent en fait à Mathieu Cantacuzène, fils de Jean VI Cantacuzène (1347-1354).

6 *Biblia sau Sfânta Scriptură,* éd. jubiliaire du Saint Synode, version corrigée d'après la Septuaginta par l'archevêque <métropolite> Bartolomeu Valeriu Anania, Bucarest, 2001, Préface, p. 9-10.

7 Nedelcea, *Cărţi,* p. 73.

8 *Ibidem,* p. 73-74 (*n-au vrut să se laude de stema și de diadema și de înnălțarea*

son code de lois *Îndreptarea legii* (1652), dont la préface, rédigée par le métropolite Étienne, déclarait qu'il fallait que les guides ou «directeurs de la vraie croyance, soient pleins de sollicitude pour les âmes de leurs troupeaux, afin que ceux-ci ne deviennent pas la proie des enseignements des étrangers». Il était recommandé de choisir la voie droite de la vérité, afin de la distinguer du «dérèglement étranger» (*rătăcirea străină*), de séparer la justice de l'injustice, car ce livre pouvait s'avérer «terrible aux pécheurs»[9]. Le prince de Moldavie, Vasile Lupu, avait montré un intérêt analogue envers la *Cazania*, livre pour lequel il manifestait sa reconnaissance au métropolite Varlaam « jusqu'au moment où je m'en irai dans la maison d'argile de mes ancêtres». Le prince s'était occupé personnellement de l'imprimerie, étant «pieux et lié à l'Église, soigneux, tel un bon maître, du profit spirituel des troupeaux du Christ, pas seulement pour les choses du corps, mais aussi pour celles de l'âme»[10]. Car de telles choses ne sont pas terrestres, mais «un cadeau céleste», comme on soulignait dans le *Livre des Prières* («Molitvenik») imprimé en slave à Câmpulung, en Valachie (1635). De tels «Enseignements pour tous les jours», comme ceux qui ont été imprimés à Câmpulung en 1642, comptaient comme guide de comportement pour la vie quotidienne, mais aussi pour montrer aux gens «la voie vers la Jérusalem d'en haut, vers le Royaume des cieux, où habitent tous les élus de Dieu»[11].

Udrişte Năsturel décline le mérite d'avoir traduit en slave l'*Imitatio Christi,* car, à son avis, ce mérite revenait à Dieu, «qui décide sur chaque question et ordonne toutes les choses pour le bien de ce monde», car c'est lui qui a voulu «que ce livre de grande utilité pour l'âme soit enfin habillé de nos jours en vêtement slavo-illyrien, à l'intérieur de ma conscience, par la vérité <authentique de l'*Évangile*>, et non par savoir humain, car il est un recueil de sagesse divine»[12]. La même idée est reprise par Jérémie Cacavela dans la Préface rédigée pour le *Divan,* «ou la dispute du sage avec le monde», livre de Dimitrie Cantemir paru à Jassy en 1698.

cea împărătească și de cele lumești biruințe și pompe și isprăviri, ce să bucura căci să afla împreună lucrătoriu la Evanghelia lui Christos.

9 *Ibidem,* p. 58-59 (*îndreptătorii Pravoslaviei să poarte grijă pentru sufletele turmelor, să nu cumva să se alunece spre învăţăturile striinilor*).

10 *Ibidem,* p. 36.

11 Sacerdoţeanu, *Predosloviile,* p. 88.

12 *Ibidem,* p. 115, ou Nedelcea, *Cărţi,* p. 45 ("Dumnezeu cel atotputernic, care hotărăşte orice lucru şi alcătuieşte totul spre binele lumii, a binevoit ca această carte de suflet folositoare să fie în sfârşit îmbrăcată în timpul de faţă în haina slavo-illyriană, *înăuntrul meu,* prin adevăr, iar nu prin ştiinţă omenească, întrucât este o culegere de înţelepciune, o făptuitoare de bine, un lăcaş al Sfântului Duh şi un propovăduitor al Cuvântului lui Dumnezeu, Creatorul").

Pour consolider l'autorité de l'Église en tant qu'institution, la *Pravila* de Govora avertissait les sacerdotes qui auront l'hardiesse «de recevoir les confessions sans se soumettre aux règlements de l'évêque du lieu», avec la menace que ceux-là seront punis selon les canons[13]. Considérées comme contraires à cette autorité, les idées de la Réforme étaient vivement combattues, car elles aurait pu ébranler la foi des orthodoxes, «qui est fondée et enracinée sur la base ferme et forte de notre Église orthodoxe, contre ceux qui pensent et comptent sur ces mensonges et tromperies, avec lesquelles ils essayent et tentent de toute façon de trouver quelqu'un de stupide et ignorant, pour l'effrayer avec le témoignage de l'Écriture Sainte, dont ils donnent une mauvaise interprétation, d'où il s'ensuit leur perdition»[14].

En s'opposant à la surévaluation du texte de l'Écriture Sainte, ainsi qu'au refus de la Tradition par les protestants, l'*Évangile enseignant* du monastère de Dealu (1644) déclare: «comme le grand Bouche-d'Or (Zlatoust) le dit dans sa préface au *Commentaire à l'Évangile selon Mathieu*, il ne faudrait pas que la gent humaine demeure sans l'aide des *Écritures*, mais aussi que sans l'aide et l'enseignement des *Écritures* elle puisse s'en passer de façon raisonnable et sagement et que nous soyons en mesure d'accomplir les recommandations des *Écritures* et des lois et de montrer la loi écrite à l'intérieur de nos cœurs»[15]. La *Cazania* du métropolite Varlaam indiquait qu'on s'est efforcé de faire descendre la *Sainte Écriture* à la compréhension des gens, en la traduisant en la langue de chacun, afin que chacun puisse enseigner et confesser les choses merveilleuses de Dieu. À plus forte raison, notre langue roumaine éprouve ce besoin de comprendre le Saint Livre»[16].

Contre le principe réformé «*solus Christus, sola fides, solum Evangelium*», suivi par l'idée du sacerdoce universel, «avec lesquels ceux qui se trouvent hors de l'orthodoxie ont espéré de vous effrayer

[13] Sacerdoţeanu, *Predosloviile,* p. 78 (*Cine va îndrăzni a primi cugetele și ispovedaniile fără învățătura episcopului acelui loc, acela pedeapsa pravilelor va primi, ca un călcător a<l> dumnezeieștilor pravile, că nu numai pre sine s-au pierdut, ci și <pe> câți s[e]-au ispovedit la el, neispovediți sunt, și câtu au legat și dezlegatu, neîndreptați sântu, după a 6 pravilă a săborului de Cartaghina și după 43 <a> acelu<i>ași săbor*).

[14] Nedelcea, *Cărți,* p. 39 (*nu atâta că doară să poată ei clăti inima voastră, ce-i întărită și rădăcinată pre temelia cia bună și tare a besearicii noastre pravoslavnice, cât cuget și socotesc când ai cu aceste minciuni și amăgituri, cu carile ciarcă și ispitesc în tot chipul să poată afla pre neștine prostac și neștiutor, să-l sparie cu mărturia Sventei Scripturi, carile fără de cale li-au pus și rău le tâlcuiesc cătră a lor perire*).

[15] Sacerdoţeanu, *Predosloviile,* p. 103.

[16] *Ibidem,* p. 100, ou Nedelcea, *Cărţi,* p. 35.

avec les témoignages de l'*Écriture Sainte*, afin de vous tromper et attirer à leur hérésie égarée», le métropolite Varlaam soulignait la valeur de la tradition patristique, définie par lui comme «l'explication des saints et par les Pères illuminés par le Saint Esprit», parce que «les livres hérétiques, avec leurs doctrines et leurs enseignements» mènent à l'incompréhension de l'*Écriture Sainte*, que les hérétiques interprètent «de leur bon gré et de façon arbitraire». Varlaam invoquait ici l'autorité de l'apôtre Pierre, lequel observe que l'interprétation des livres saints «n'est pas à la portée de chacun»[17]. L'apôtre et le métropolite Varlaam exprimaient ainsi leur opposition foncière envers cette attitude de «idia synesis, idiorythmia, idiotropia, autonomia», termes par lesquels les textes byzantins tardifs taxaient autrefois les «Latins», de même que les «latinophrones» de Byzance[18].

*

Utilisé par Varlaam dans la préface de sa *Cazanie,* le syntagme *limba noastră românească* signifiait la langue parlée par tous les Roumains, pas seulement ceux de Moldavie, car ce livre «en langue roumaine», s'agissant s'adressait à «tout le peuple roumain», même d'un «don destiné à la langue roumaine»[19]: une preuve éclatante en faveur de l'existence d'une seule langue roumaine, partout dans les territoires habités par le même peuple, en Moldavie y compris, dans le passé comme de nos jours aussi. Cinq ans plus tard, le métropolite Simion Ştefan remarquait dans sa préface au *Nouveau Testament* (Alba Iulia, 1648), que «les Roumains ne s'expriment pas de la même façon dans tous les pays <où ils habitent>, pas même dans un seul pays tous», en osant la comparaison entre la circulation des mots et celle des monnaies[20]. Ce fait nous ramène en arrière à un «*topos*» des éditions du diacre Coresi, selon lequel «dans la sainte Église il est préférable de prononcer cinq mots compréhensibles que dix mille mots en langue étrangère et qui ne sont pas intelligibles»[21].

Les mêmes éditions de Coresi contiennent une déclaration de grande valeur pour la conscience de l'identité roumaine, dont la fréquente répétition lui confère les dimensions d'un véritable «*topos*», mais pas du

17 Nedelcea, *Cărţi,* p. 40.

18 V. nos études, *La notion d'autonomie chez Nicéphore Grégoras,* et *Un episod din tradiţiile de viaţă autonomă ale românilor, la începuturile statelor lor medievale,* rééditées dans le volume *Byzantina et Daco-Romana,* cité *supra,* n. 5.

19 Nedelcea, *Cărţi,* p. 34.

20 *Ibidem,* p. 47.

21 Sacerdoţeanu, *Predosloviile,* p. 31, 33, 35 et 40.

tout rhétorique: «j'ai vu que presque toutes les langues ont la parole de Dieu dans la langue qui leur est propre, et que seulement nous, les Roumains, ne l'avons pas». Nous la trouvons dans *Tâlcul Evangheliilor,* l'Explication des Évangiles de 1564, pour être de nouveau présente dans *Psaltirea românească,* le Psautier roumain imprimé à Braşov en 1570, puis dans le Psautier slavo-roumain de 1577, et enfin, dans la très partielle édition de l'*Ancien Testament,* connue sous le nom de *Palia*, parue à Orăştie, en 1582[22].

Il y a toutefois un *topos* dont la valeur rhétorique mériterait une étude à part, vues ses fréquentes apparitions dans les manuscrits grecs, roumains et slaves. Dans l'Épilogue au Livre slave des Apôtres («Apostol»), publié en 1547 à Târgovişte par le logothète Dimitrie Liubavici (Ljubavić), qui se dit neveu du fameux Božidar <Vuković>, nous trouvons la prière adressée à tous ceux qui liront, ou feront des copies d'après ce livre, de corriger, au nom de l'amour du Christ, les fautes d'impression qu'ils rencontreront, et «quant à nous, qui y avons travaillé, qu'ils nous bénissent, au lieu de nous maudire, car celui qui l'a écrit, n'a pas eu près de soi l'Esprit Saint ni un ange, mais il a eu une main pécheresse et mortelle, esprit désespéré, malheureux et pécheur»[23]. Le même motif littéraire connaît de nouvelles apparitions dans d'autres livres, imprimés plus tard dans l'espace roumain. Éditeur du Psautier de Govora (1637 et 1638), monastère dont il était higoumène, Mélèce le Macédonien (Meletie Macedoneanul pour les Roumains) adressait lui-aussi aux lecteurs la prière de corriger les éventuelles erreurs «dans l'esprit de la bonté, afin que nous, ceux qui avons peiné pour ce livre, soyons bénis par vous, au lieu d'être maudits, car celui qui a écrit <ici> n'est pas un ange, mais une main pécheresse et d'argile»[24]. La même exhortation est présente dans la préface de Simeon Ştefan au *Nouveau Testament*: «Pense, lecteur, en lisant ce livre, que ce ne furent pas des anges du ciel qui l'ont écrit, mais une main pécheresse, faite de poussière»[25].

L'Évangile enseignant du monastère de Dealu (1644) reproduit lui aussi ce motif, mais il y a un autre qu'on rencontre rarement dans l'ancienne littérature roumaine, tandis que dans la littérature byzantine on le trouve assez souvent: il s'agit de la métaphore d'un navire qui affronte les vagues de la mer, avec référence soit à l'État, soit à l'Église byzantine. Cette

22 *Ibidem,* p. 33, 37-38, 40 et 61.

23 *Ibidem,* p. 29.

24 Nedelcea, *Cărţi,* p. 31. Le motif est répété dans l'édition de 1638, qui a deux Prédoslovies, dont la première appartient même au voïvode Matei Basarab (cf. Sacerdoţeanu, *Predosloviile,* p. 74).

25 Nedelcea, *op. cit.,* p. 48.

dernière hypostase est assez fréquente dans la Correspondance de Basile le Grand (330-379), archevêque de Césarée et un des Pères cappadociens de l'Église byzantine. En s'adressant aux évêques de la partie occidentale de l'Empire Romain, située à l'abri des disputes théologiques qui déchiraient l'Orient, Basile demandait une aide mutuelle et assistance de la partie de l'Ouest, où régnait la concorde et l'union parfaite entre les chrétiens, «pour qu'enfin le Dieu saint accorde aux affaires d'ici le calme et la tranquillité, et qu'il commande à ce vent et à cette mer, de sorte que nous soyons délivrés des flots agités et soulevés au milieu desquels nous nous trouvons maintenant, toujours dans l'attente d'un complet naufrage»[26]. Dans une lettre antérieure, adressée à tous les évêques d'Occident, Basile affirmait que «l'Église souffre ici», c'est-à-dire en Orient, «comme ferait un navire qu'au milieu de la mer les vagues viendraient coup sur coup mettre à l'épreuve, s'il ne nous arrive promptement une visite de la bonté du Seigneur», mais il fallait que cet événement se produise «avant que n'arrive pour les Églises un complet naufrage»[27]. Dans une autre lettre, envoyée à Élie, gouverneur en Cappadoce, Basile s'excusait pour «agacer les oreilles loyales» de celui-ci, donc pour déranger avec des questions religieuses «un homme encore enveloppé d'une telle multitude d'affaires» laïques. «En vérité, si nous te tirons à nous, nous te laisserons peu de loisir pour les affaires publiques, et nous ferons à peu près comme celui qui accablerait du surcroît de ses marchandises un pilote dirigeant un navire de construction récente dans une grande tempête, alors qu'il faudrait supprimer une partie de sa cargaison et l'alléger la plus possible»[28]. Nous pouvons observer ici la façon dont l'auteur se sert de cette métaphore du navire, pour la passer de l'Église à la première hypostase, celle de l'État, motif extrêmement riche dans l'historiographie byzantine. Nous nous bornerons ici à un seul exemple: l'historien du XIVe siècle Nicéphore Grégoras affirme qu'après la quatrième Croisade, les Occidentaux ont partagé comme un grand navire (*καθάπερ ὁλκάδα μεγάλην*) l'Empire de Byzance, après quoi les souverains de Nicée avaient donné «un havre sauveur à ceux parmi les Rhomées qui s'étaient échappés avec bonheur de l'orage et du tumulte latin»[29]. En revenant maintenant à l'Évangile enseignante de Dealu, ce livre roumain de 1644 soulignait la nécessité de certains guides en vue d'une meilleure compréhension de la Bible, mission pour laquelle plusieurs gens

[26] Saint Basile, *Lettres,* texte établi et traduit par Yves Courtonne, tome I, Paris, Société d'Édition "Les Belles Lettres", 1957, lettre & 91 (addressée à Valérien, évêque d'Illyrie), p. 197, l. 15-19.

[27] *Ibidem,* lettre & 90, p. 195, l. 23-25, puis lettre 92, p. 201, 3e chap., 1. 4-5.

[28] *Ibidem,* letter & 94, p. 205, l. 17-23.

[29] Nicephori Gregorae *Byzantina Historia,* éd. Bekker, vol. I, Bonn, 1829, p. 17.

ne disposent d’aucune préparation, et se montrent «pareils à un navire sans timon au milieu de la mer, qui les porte çà et là comme des aveugles, après quoi se laisse submergé»[30]. Le fait que dans cette métaphore du navire les aveugles ne sont pas présents dans la littérature byzantine, ni les fous, non plus, pourrait diriger nos pensées vers une contamination occidentale. Nous sommes en droit de porter l’attention sur le «Navire des fous», (*Stultifera navis), Das Narrenschyff* de Sebastian Brant, ouvrage très goûté dans l’Europe des XVIe-XVIIe siècles.

*

Les hésitations auxquelles nous nous heurtons à la lecture des prédoslovies quant à la terminologie utilisée nous montrent les tâtonnements en vue de trouver les meilleures solutions et les meilleures formes des termes utilisés, la langue roumaine se trouvant alors devant la nouvelle étape qui menait vers l’élaboration de ses normes littéraires.

Assez souvent le lecteur est surpris par la beauté de certains textes roumains des XVIIe-XVIIIe siècles, bon nombre parmi eux étant encore inédits. La suprématie des langues slave et grecque peut expliquer la présence de formes telles que *svent* pour «saint», *svat* pour «conseil», *rigă* pour «roi», le pair des notions opposées *blagocestiv* et *zlocestiv* pour «pieux, bon croyant» d’un côté, «mauvais croyant» de l’autre côté, ou *logothet* pour «logofăt». Mais l’esprit latin de la langue garde toujours la suprématie. Dans la «Correction de la loi» (*Îndreptarea legii,* 1652), il s’agit de «l’incarnation et de la transformation en homme de la Parole divine dans ce monde» (*întruparea şi* ***înomenirea*** <similaire à l’allemand «Menschwerdung»> *Cuvântului pre lume*). Dans le même code juridique, le nom de l’empereur Léon VI est *Leu împărat,* tandis que le patriarche œcuménique est désigné par la traduction mot-à-mot de sa titulature grecque en roumain, sous la forme *prea sfântul nostru şi a toată lumea patriarh,* tout comme pour l’«architecte» on utilise la forme calquée d’après le grec «architektôn», c’est-à-dire *arhitecton.*

La *Cazania* du métropolite Varlaam de Moldavie désigne la fête du Noël (*Crăciun* en roumain) par *Sărbătoarea Născutului*, c’est-à-dire «la Fête du Né», donc de la Naissance du Christ, comme dans les autres langues européennes, car il ne se rendait pas compte de la valeur du roumain «Crăciun», qui tire ses origines dans le latin «calatio», ou plutôt dans la

30 Sacerdoţeanu, *Predosloviile,* p. 104 (*căce unii deîn noi n-au nici de leac meşteşugul Scripturilor şi sânt ca o corabie fără de cârmă în mijlocul mării, şi trage încoace şi încolo ca pre neşte orbi şi cia de apoi se afundă*).

creatio. Suivant la même logique, pour la Pentecôte nous trouvons la forme slave «Petdesetniţa» (d'après le grec «Pentekostys»), au lieu du roumain *Rusalii* (du latin *Rosalia*).

Dans la Préface à l'Anthologion slave de 1643, Udrişte Năsturel équivalait le grec Anthologion au slave *Cvetoslov*. Pour les formes latines «consules» (*consules*) ou «novelles» (*novellae*), on préfère en échange leurs équivalences grecques «ypaţi» (ou «yparşi», de *hyparchoi*), ou «nearale» (de *nearai*). Une exception notable, mais qui montre les progrès faits par la langue roumaine à ce moment, pourrait être rencontrée dans l'Introduction aux Ménées de Mitrofan de Buzău, ancien évêque de Huşi, où celui-ci se déclare *corector* (donc correcteur) de la dite édition, au lieu de se dire *diortositor,* terme d'origine grecque plus habituel à l'époque (de «diorthotês»).

Pour achever ces brèves considérations, le *Penticostar* paru à Târgovişte en 1649 reproduit les armoiries de la Valachie, à l'intérieur d'un écu soutenu par deux lions affrontés, autour duquel on trouve l'inscription slave «Elena, Božieju Milostiju načalnica Ungrovlahii», qui veut donc dire «Hélène, par la grâce de Dieu gouvernante d'Hongrovalachie». Dans l'épigramme en vers qui y faisait suite, on cherchait un rapprochement étymologique entre ce nom d'Hélène («Doamna Elina, l'épouse du voïvode Matei Basarab) et le grec «eleos», qui signifie «pitié» en grec[31]. On voulait souligner ainsi cette vertu de la charité chez un souverain chrétien.

Si on pense souvent au côté médiéval de ces textes, on ne peut pas toutefois nier le côté humaniste grâce auquel ces préfaces franchissent largement les limites du monde médiéval. Il s'agit d'une valeur à part accordée à l'antiquité grecque et latine, d'une conscience «critique» dont il a déjà été question, mais surtout d'une conscience civique, qui prépare la qualité moderne de «l'homme de la cité». En suivant cette direction, on pourrait mieux saisir la façon dont l'humanisme dévot ouvre la voie à l'humanisme civique.

---

31 Nedelcea, *Cărţi,* p. 49.

À PROPOS DES DÉBUTS DE L'IMPRIMERIE EN GÉORGIE

ANDREI PIPPIDI
Institut des Études Sud-Est Européennes

„Precum cei streini doresc moșiia să-și vază
Cînd sînt într-altă țară, de nu pot să șază,
Și ca cei ce-s pre mare bătuți de furtună
Și roagă pre Dumnezeu de liniște bună,
Așa și tipograful de-a cărții sfîrșire
Laudă neîncetată dă și mulțumire"[1].

(*Tel que les étrangers qui désirent revoir leur patrie,*
Lorsqu'ils se trouvent sans gîte dans un autre pays,
Tel ceux qui, en haute mer, sont secoués par l'orage
Et supplient Dieu de leur rendre la tranquillité,
De même, l'imprimeur arrivé à la fin du livre
Rend grâce et ne cesse d'exprimer son soulagement)

L'original roumain de ces vers fut imprimé en caractères géorgiens par Mihail Iştvanovici dans le Leitourgikon qu'il fit paraître à Tiflis en 1710. La contribution roumaine à l'introduction de l'imprimerie en Géorgie a été souvent mentionnée, quoique en invoquant toujours les mêmes informations sommaires, et cette série commence en 1883, quand G.I. Lahovari signala, dans le Bulletin de la Société Géographique de Roumanie, «Une découverte intéressante: un Transylvain à Tiflis, une Bible géorgienne publiée vers 1710 par des imprimeurs roumains»[2]. Le mérite de cette révélation revenait à un naturaliste et minéralogiste allemand, Friedrich Bayern. Dans leurs

[1] Ioan Bianu, Nerva Hodoş, *Bibliografia românească veche,* I, Bucureşti, 1903.

[2] G.I. Lahovari, *O descoperire interesantă,* Buletinul Societăţii Geografice Române, IV, 1883, p. 72-75.

ouvrages classiques, Iorga, Puşcariu, Cartojan et Ciobanu ont accoutumé de citer l'épisode, chaque fois à propos de la biographie d'Anthime l'Ibère[3]. L'offrande que le métropolite de Valachie avait dirigé vers sa lointaine patrie a été considérée dans la perspective d'une politique culturelle encore plus vaste, qui embrassait tout l'horizon de l'orthodoxie, car Anthime lui-même déclare dans la dédicace adressée à Constantin Brancovan, sur un exemplaire de l'Evangéliaire de 1709: «des presses arabes ont enrichi l'Arabie, des presses grecques ont couvert les besoins de l'Hellade» et «la rivière de tes donations impériales abreuve à présent la terre des Ibères»[4]. On doit reconnaître qu'un progrès dans l'étude de ces faits est venu après la dernière guerre, à cause des changements politiques qui exigeaient de mettre en valeur les relations établies, au cours des siècles, entre les pays roumains et l'espace circonscrit par les frontières de l'Union Soviétique. Cette situation a permis la parution d'un article de D. P. Bogdan, lequel, sous l'anonymat imposé par une censure à la mémoire longue, apportait certaines précisions au sujet des voyages de Mihail Iştvanovici et de l'activité de la famille royale géorgienne qui s'était réfugiée en Russie[5]. D'autres contributions, dues à Dan Dumitrescu[6], à Virgil Molin[7] et surtout au professeur Jakó Zsigmond ont éclairé divers aspects de l'histoire de l'imprimerie, ce qui a ajouté plusieurs détails surprenants sur la fascinante personnalité de Kis Miklos, «le phénix transylvain»[8]. Toutes ces enquêtes préalables ont rendu moins difficile notre tâche. Les recherches de ces prédécesseurs ont été reprises, avec un résultat considérable, par Virgil Cândea en 1997: c'est alors qu'on a obtenu enfin la liste complète des livres produits de 1709 à 1722 par la première presse géorgienne, celle qu'on avait apportée de Valachie. Après le départ de Mihail Iştvanovici, des artisans locaux ont continué à l'employer pendant dix ans, jusqu'à sa destruction par les Turcs, lorsque ceux-ci ont occupé Tbilisi[9].

[3] N. Iorga, *Istoria literaturii româneşti în secolul al XVIII-lea,* I, Bucureşti, 1969, p. 336-342. Sextil Puşcariu, *Istoria literaturii române. Epoca veche*, Sibiu, 1930, p. 150-154; N. Cartojan, *Istoria literaturii române vechi,* III, Bucureşti, 1945, p. 219-228; Ştefan Ciobanu, *Istoria literaturii române vechi*, Bucureşti, 1989, p. 405-411.

[4] Bianu et Hodoş, *ouvr. cité,* p. 543.

[5] D. Bogdan, *Legăturile ţărilor române cu Georgia,* Studii, IV, 4, 1951, p. 129-163.

[6] Dan Dumitrescu, *Activitatea tipografică a lui Mihai Ştefan în Gruzia*, Studii, XI, 4, 1959, p. 135-138.

[7] Virgil Molin, *Contribuţiuni noi la istoricul relaţiilor culturale cu Orientul ortodox (1709-1712). Un ipodiacon ungrovlah, Mihail, fiul lui Ştefan, meşter de tipar în ţări străine*, BOR, LXXIX, 1961, p. 319-338.

[8] Jakó Zsigmond, *Philobiblon transilvan,* Bucureşti, 1977, p. 147-226.

[9] Virgil Cândea, *Mărturii româneşti peste hotare,* II, Bucureşti, 1998, p. 86-88.

Pour mieux se rendre compte du sens de cette rencontre culturelle, il faut cependant la placer dans le contexte du début du XVIIIe siècle. C'est alors que certaines apparentes coïncidences acquièrent une signification plus profonde qu'il ne semblait à ceux qui les ont traitées de manière descriptive ou analytique. L'interprétation que nous allons proposer s'est développée sous l'influence des études de kartvélologie et des recherches sur la diaspora arménienne, elle fait usage d'un document conservé dans les archives hollandaises et, pour la reconstitution de la réalité transcaucasienne, elle se sert des chroniques locales et des narrations des voyageurs occidentaux.

La société féodale géorgienne, qui nous est connue, pour la première moitié du XIVe siècle, grâce au code de lois de Georges V le Brillant[10], n'a jamais fait l'objet d'une comparaison avec la structure sociale de la Valachie et de la Moldavie, quoique plusieurs analogies fussent évidentes. Ici non plus, on ne pourra pas envisager cette comparaison[11]. Ce qui, pourtant, attire l'attention tout de suite c'est la division en plusieurs États, pas moins de vingt-six à certaines époques de l'histoire de la Géorgie; les plus puissants furent les royaumes de Karthli, de Kakhétie et d'Imérétie, ainsi que les principautés d'Abkhazie, de Gourie et de Samtzkhé-Saathabago. Les frontières du XVIe siècle séparaient la Géorgie occidentale, avec son issue sur la mer Noire, de la Géorgie orientale dont faisaient partie le Karthli et la Kakhétie, qui étaient voisines de l'Ossétie au nord, du Daguéstan à l'est, de l'Azerbaidjan et de l'Arménie au sud. Complètement isolé des autres populations chrétiennes, l'espace habité par les Géorgiens fut transformé en champ de bataille entre l'Empire ottoman, dont l'apparition sur le littoral pontique a été déterminée par la conquête de Trébizonde, et les Turcomans Oghuz dirigés par la dynastie des Ak-koyunlu (Mouton Blanc), lesquels seront remplacés par les Safavides comme chahs de Perse. Durant les guerres turco-persanes, entre les deux branches de l'Islam, sunnites et chi'ites, la Géorgie orientale s'est trouvée surtout sous l'influence de l'Iran, qui s'est manifestée par l'islamisation. Un troisième Empire, le rival des deux autres, a commencé à s'étendre en Transcaucasie: la Russie des Romanov. Son appui était sollicité par les rois de Kakhétie et de Karthli contre les Perses et les Turcs. La triple pression des grandes puissances limitrophes rappelle la situation où se trouvaient à

---

[10] Georges Charachidzé, *Introduction à l'étude de la féodalité géorgienne (le code de Georges le Brillant)*, Paris-Genève, 1971. Voir également David Marshall Lang, *Georgia in the Reign of Giorgi the Brilliant*, BSOAS, XVII/1, 1955, p. 74-91.

[11] Signalons cependant une suggestion rapidement lancée par N. Iorga, *Despre portul de cavaleri al vechilor noștri domni. O asemănare,* Arta şi tehnica grafică, 7, 1939, p. 7.

la même époque les deux principautés roumaines adossées aux Carpates. Une différence quand même: tandis que les conflits entre l'Iran et la Porte ont allégé l'emprise ottomane sur la région du Bas-Danube, la Géorgie a subi ces guerres sur son propre territoire et n'a pu empêcher la perte de certaines de ses provinces méridionales. Le pouvoir central étant émietté et affaibli, les efforts de libérer et d'unifier la Géorgie ont échoué[12]. Le chah de Perse est devenu l'arbitre de la compétition pour le trône de Karthli qui a duré tout le XVII[e] siècle.

Le roi qui a reçu l'imprimerie de Valachie fut Vakhtang VI (1675-1737). Celui-ci avait été régent en Karthli de 1703 à 1709, au nom de son oncle Georges XI, puis deux ans encore, au nom de Kaikhosro le spassalar, c'est à dire commandant en chef des armées de l'Iran, qui trouva la mort en 1711 dans une bataille en Afghanistan. Vakhtang fut alors désigné roi de Géorgie (Gurdjistan) par le chah Hussein, mais, ayant été appelé à Ispahan en 1712, il y fut retenu captif jusqu'en 1714. Afin de reprendre le pouvoir, il a cherché pendant ce temps des alliances à l'étranger, en envoyant en Occident son conseiller Soulkhan Saba Orbéliani. La mission dont celui-là était chargé auprès de Louis XIV et du pape Clément XI comprenait la promesse de Vakhtang de se convertir au catholicisme avec tous ses sujets[13]. Finalement, c'est par une conversion à l'Islam qu'il a marchandé son retour à Tbilisi, quitte à revenir sur-le-champ à la foi traditionnelle; son propre frère était le chef de l'Église orthodoxe en Géorgie, le katholikos Domenti III. Encore une fois, Vakhtang s'est efforcé d'établir une alliance contre la Perse et il a fait appel à la Russie, qui, en 1722, a lancé une expédition militaire vers la côte ouest de la mer Caspienne. L'intention de Pierre le Grand avait été de conquérir la Transcaucasie chrétienne, en comptant sur les forces des Géorgiens et des Arméniens, exactement comme, onze ans plus tôt, il avait espéré trouver en Moldavie et en Valachie le soutien nécessaire pour franchir le Danube et s'enfoncer dans la Péninsule Balkanique. La réaction ottomane n'a pas tardé: l'armée d'Erzerum a rapidement pris Tbilisi et Erevan de sorte que le traité de paix conclu en 1724 à Istanbul a partagé la Perse entre le tzar et le sultan[14]. Ne pouvant obtenir l'aide attendue ni en Russie, ni en Occident, où il s'était de nouveau adressé au pape, Innocent XIII, ainsi qu'à l'empereur Charles VI, Vakhtang s'est réfugié en Russie.

[12] Kalistrat Salia, *Histoire de la nation géorgienne,* Paris, 1980, p. 331-336.

[13] David Marshall Lang, *Georgian Relations with France during the Reign of Wakhtang VI,* Journal of the Royal Asiatic Society, October 1950; Kalistrat Salia, *ouvr. cité,* p. 336-347.

[14] *Ibid.*, p. 348-350; Alexandre Bennigsen, *Peter the Great, the Ottoman Empire, and the Caucasus,* Canadian-American Slavic Studies, VIII, 2, 1974, p. 311-318.

Il a vécu ses dernières années à Astrakhan et son tombeau, dans l'église de l'Assomption de cette ville, porte l'inscription suivante:

«Moi, le dernier de mes frères, nommé Vakhtang,
J'ai restauré en quatre ans les sanctuaires de Mtskheta et d'Urbnisi dont j'ai rebâti les coupoles,
A Tbilisi j'ai fait réparer le temple de Sion.
Pour mon plaisir je me suis construit un palais orné de glaces.
J'ai fait venir de Valachie une presse, en multipliant l'encre des livres,
J'ai amené les eaux de la rivière de Ktsia à Hunan pour irriguer les champs.
En déversant le canal de Maskhaveri dans le lac, j'ai peuplé ses eaux de toutes sortes de poissons.
J'ai chassé dans les montagnes et j'ai tué des cerfs et des loups.
J'ai composé un code de lois, pour que les juges n'aient plus de raison de se disputer,
J'ai également écrit un Commentaire à l'Histoire du Héros à la peau de tigre, mais je ne peux pas me vanter avec d'autres écrits.
Les chevaliers de ma Cour royale étaient fameux pour leur noble comportement.
A la fin, ce monde m'a enlevé mes richesses et ma royauté.»[15]

Sauf le dernier vers, pieusement contrit, cette épitaphe, sous la forme d'un monologue du défunt, a un ton triomphal. Parmi les achèvements de son règne, ceux d'ordre intellectuel sont hautement proclamés: l'introduction de l'imprimerie en Géorgie, ainsi que les oeuvres personnelles du roi, le Nomocanon et l'édition de 1712 du poème de Chota Roustaveli, pour laquelle il a écrit lui-même un commentaire qui s'étend sur 264 pages in quarto[16]. Le premier livre imprimé en géorgien est plus ancien: c'est un dictionnaire géorgien-italien, l'oeuvre de Stefano Paolini et Nicéphore Irbachi Tcholokachvili, qui existait depuis 1629, mais avait été publié à Rome, étant destiné à l'usage des missionnaires catholiques italiens. Le nom de Vakhtang VI est d'habitude associé à cette renaissance des lettres en Géorgie que les historiens appellent *le siècle d'argent*, tandis que le nom d'«âge d'or» demeure attaché aux XIe-XIIIe siècles à cause du développement de la poésie épique.

---

15 David Marshall Lang, *The Last Years of the Georgian Monarchy, 1658-1832*, New York, 1957, p. 118.

16 J. Karst, *Littérature géorgienne chrétienne,* Mayenne, 1934, p. 98-99,105-106, 115-117, 134, 140.

L'aide reçue de Valachie a rendu possible l'installation à Tbilisi de la première imprimerie du Caucase. C'est là que «Mikael Stephanesshvili Ungrovlakheli» a imprimé en trois ans neuf volumes en langue carthvélienne. Leur liste, communiquée à Virgil Cândea par la chancellerie du Patriarcat de Géorgie, a été aimablement mise à notre disposition par M-me Ioana Feodorov. Elle contient les titres suivants:

Evangéliaire, 302 pages, 1709; *Psautier*, 1709 (les deux exemplaires, seuls conservés, sont tellement détériorés qu'il est impossible d'en préciser le nombre de pages et le nom de l'imprimeur, mais, à cette date, personne d'autre que Mihail Iştvanovici n'eût été capable de ce travail); *Apostolos*, 442 pages, 1709; *Liturgiaire*, 210 pages, 1710; *Horologion* (Tchaslov en slave et en roumain), 385 pages, 1710; *Horologion*, 421 pages, 1710; *Euchologe* (Molitvenik en slave et en roumain), 290 pages, 1710; *Psautier*, 248+37 pages, 1711; *Avis spirituels du hiéromoine Germanos pour les jeunes gens*, 311 pages, 1711. Donc, en tout, au moins 2689 pages. La plupart de ces textes ont été imprimés avec des caractères dits «khoutzouri», écriture ecclésiastique, et un seul, le Psautier, en caractères «mkhédrouli», alphabet civil[17]. Pour les premiers livres, il est clair que les caractères mobiles géorgiens ont été forgés par Anthime. Son apprenti Mihail les a transportés à Tbilisi et, après quelque temps, il a pu confectionner des caractères typographiques «mkhédrouli». Au cours des années suivantes, la presse apportée de Bucarest fut employée par trois autres imprimeurs: Michel, le fils de l'aumônier de la Cour, Georges, un peintre de la cathédrale Sioni de Tbilisi, et le pope Gabriel. En dépit de leur diversité, il existe un lien commun entre tous les livres imprimés durant les premières années: ils ont eu un caractère essentiellement religieux. On peut même observer que l'intention était probablement de doter l'Église géorgienne de tous les livres liturgiques dans la langue nationale. Ce n'est qu'en 1712 que paraît le Héros à la peau de tigre, édition dont le roi Vakhtang a payé les frais et qu'il a accompagnée du vaste commentaire qu'il avait écrit à Ispahan; en 1721 on publie un ouvrage d'astrologie, traduit du persan par Vakhtang. Trois autres livres, au sujet desquels on a seulement des indications indirectes recueillies dans des sources contemporaines, ont aussi un caractère ecclésiastique: un Acathiste de 1709, qu'il faudrait donc attribuer toujours à l'imprimeur roumain, un Abécédaire avec des prières, en 1712, ainsi que des Avis spirituels aux jeunes gens par le katholikos Domenti, en 1722[18]. Un «évangile ibérien», sans doute un exemplaire de l'édition de

[17] Je copie ici la liste envoyée au professeur Cândea par la Chancellerie du Catholicos de Géorgie le 25 avril 1997.

[18] David Marshall Lang, *The Last Years,* p. 133. Après 1724, des ateliers

1709, se trouvait à Hurezi, étant inscrit dans l'inventaire de la bibliothèque rédigé en 1791[19]. En 1727, à Jassy, le monastère de Barnovski possédait un Euchologe géorgien dans sa bibliothèque, ce qui prouve que plusieurs exemplaires ont été distribués en Moldavie aussi bien qu'en Valachie[20]. Cet Euchologe doit être un des volumes imprimés en 1710. L'épilogue du Liturgiaire, en répétant la formule déjà inscrite dans l'Evangéliaire, prête au roi Vakhtang cette déclaration: «J'ai fait venir de Valachie un imprimeur et j'ai installé une presse»[21].

Au sujet de cet imprimeur, Mihail, fils de Ştefan, qui se disait «Istvanovici» en Transylvanie et «Stefaneshvili» en Géorgie, tandis qu'il signait les vers dédiés à Brancovan en 1696 «de Votre Altesse petit et indigne esclave»[22], on sait qu'il était né en Valachie[23] et qu'il avait travaillé à Snagov sous la direction d'Anthime, après quoi il avait été envoyé à Alba Iulia, en 1699, pour imprimer deux livres[24]. C'est le moment où, la Transylvanie étant occupée par les troupes impériales, une partie du clergé roumain de cette province adopte l'Union avec l'Église catholique. Mihail revient en Valachie où Anthime sera nommé évêque de Râmnic en 1705. En 1706 Mihail était auprès de son patron, en imprimant six ouvrages au cours de la même année, en slavon, en roumain et en grec[25]. Sa présence en Géorgie n'a pas duré plus de trois ans, de 1709 à 1711[26]. Au printemps

---

typographiques furent fondés à Moscou et Saint-Pétersbourg pour imprimer des livres en géorgien. Par exemple, en 1739, d'une de ces imprimeries sortirent les Enseignements de Basile le Macédonien, traduits du russe par le prince Alexandre, fils d'Artchil III.

19 I. Ionaşcu, *Contribuţii la istoricul mănăstirii Hurez după documente inedite,* Craiova, 1935, p. 78; C. Dima-Drăgan, *Biblioteci umaniste româneşti*, Bucureşti, 1974, p. 185.

20 Hurmuzaki, XIV, 2. Voir M. Tomescu, *Istoria cărţii româneşti de la începuturi pînă la 1918,* Bucureşti, 1968, p. 57.

21 Bianu et Hodoş, BRV, I, p. 483-484.

22 Dans le *Rituel pour l'office des saints Constantin et Hélène*, imprimé à Snagov (*ibid*., p. 341-342).

23 En 1699 il se déclare του εξ Ουγγροβλαχια (*ibid*., p. 375-376). Iştvanovici (du hongrois «István») fait songer à une origine transylvaine,opinion adoptée par N. Iorga, *Istoria literaturii religioase a românilor pînă la 1688,* Bucureşti, 1904, p. 211, par Virgil Molin *art. cité*, p. 321, et par Mircea Păcurariu, *Legăturile bisericii ortodoxe din Transilvania cu Ţara Românească şi Moldova în secolele XVI-XVIII,* Sibiu, 1968, p. 108.

24 Sur les deux livres qu'il a imprimés à Alba Iulia, voir *ibid*., p. 370, 372-376.

25 Bianu et Hodoş, BRV, I, p. 372-376.

26 En 1709, sa préface à l'Evangile contient cette page de publicité en géorgien: «Avec l'assistance de Dieu j'ai installé une imprimerie dans votre pays. Béni soit le célèbre et éclairé régent de Géorgie, le prince et seigneur Wakhtang. Vous, habitants de Géorgie, craignant Dieu et très gracieux, voici ce dont je veux vous parler. Je possède à présent des lettres et autres choses nécessaires pour une imprimerie, en nombre suffisant. Le gérant

1712, il repart, vers Moscou cette fois, comme porteur de messages de la part du roi Vakhtang et de Chrysanthe Notaras, le patriarche de Jérusalem. Il faut signaler ensuite le voyage qu'il aurait fait en Hollande pour se procurer des caractères typographiques grecs. Là-dessus, nous possédons seulement le témoignage de Cantemir qui n'est pas très sûr: «on dit que, depuis trois ans à peu près, ils ont apporté une presse grecque de Hollande et qu'on a imprimé un livre contenant les tropaires en l'honneur de la Vierge Marie et il paraît qu'ils se sont mis maintenant à s'occuper de littérature grecque»[27]. Le texte cité est l'Histoire de l'Empire ottoman, qu'on date habituellement autour de 1716: il semble donc que le voyage auquel il est fait allusion est le même. Le recueil de *theotokia* n'a pas laissé de traces. Si notre imprimeur est allé effectivement en Hollande pour revenir ensuite en Géorgie, ce serait la dernière nouvelle de lui qu'on trouve dans les documents contemporains. On verra que le prince Cantemir avait de qui tenir ces renseignements. Il se peut donc que, rentré en Géorgie, Mihail Iştvanovici y ait fini sa vie, dont on ne connaît qu'une vingtaine d'années tout au plus. Ce qui est sûr c'est qu'en 1714 il était encore vivant, car l'un de ses patrons de Valachie, Constantin Cantacuzène, avait reçu «des lettres d'Ibérie» qui n'auraient pu être écrites par nul autre que lui. Le document dont provient cette indication indirecte est un message adressé au patriarche de Jérusalem Chrysanthe Notaras et il reflète l'impression produite par les nouvelles des derniers troubles de Tbilisi: «J'ai lu aussi les lettres d'Ibérie qui ne nous ont pas apporté de consolation au sujet des malheurs qu'elles nous faisaient savoir, mais elles ont ajouté du chagrin à notre peine, car elles confirmaient notre pensée sur l'impuissance humaine qui, dans n'importe quelle partie du monde, est toujours étroitement liée et entrelacée avec tant de maux et de calamités, ainsi que le monde nous l'apprend».[28]

Jusqu'à présent, l'image que les historiens ont tracé de la collaboration roumano-géorgienne en matière d'industrie typographique a un caractère triomphaliste qu'il est pourtant difficile d'accepter. La chronique de Vakhouchti, pour glorifier la mémoire du roi Vakhtang, note qu'il «a fait venir une presse de Valachie et il a multiplié les livres d'église, afin

et directeur c'est moi, votre serviteur. Nous avons imprimé avant tout les livres saints, les Evangiles. Je vous supplie humblement tous, grands et petits, ne me tournez pas en dérision si vous y trouvez des fautes dans les mots ou dans les lettres. Car j'étais étranger dans ce pays et je ne connaissais pas votre langue et ceux qui sont mes élèves étaient également inexpérimentés. Et moi je n'avais pas vu la Géorgie ainsi que mes ouvriers» (BRV, I, p. 543-544).

[27] Dimitrie Cantemir, *Istoria Imperiului Otoman,Creşterea şi scăderea lui,* trad. rom. Dr. Iosif Hodoş, I, Bucureşti, 1876, p. 289-290, n. 73.

[28] Hurmuzaki, XIV, 1, p.615, le 26 juillet 1714.

que les plus ignorants puissent lire»[29]. La même source rappelle qu'il a organisé une garde royale de mercenaires, qu'il a rédigé un code de lois qui fut appliqué dans la pratique judiciaire, qu'il a interdit la vente des esclaves, qu'il a humilié les musulmans et a honoré les Géorgiens, qu'il a fait creuser des canaux et construire des villes. Cependant, le chroniqueur était le fils de Vakhtang et, sans doute, son oeuvre montre un esprit partial, en entourant ce règne d'une auréole poétique. L'abondance de livres n'a jamais fait augmenter le nombre des lecteurs. La présence d'une garnison persane qui gardait la citadelle de Tbilisi prouve que le Karthli n'avait pas cessé d'être dépendant. C'est au chah que Vakhtang devait sa couronne, qu'il avait obtenue malgré l'opposition des féodaux locaux et du haut clergé. La situation décrite par le voyageur français Chardin, qui a visité la Géorgie en 1664-1670 et en 1671-1677, correspond à un régime féodal: «La noblesse exerce sur ses sujets un pouvoir plus que tyrannique... Ils forcent leurs paysans de travailler pendant des mois et autant qu'ils désirent, sans les payer et sans les nourrir. Ils sont maîtres de la liberté et de la vie de leurs vassaux»[30]. Quant à l'Église du pays, le témoignage de cet auteur est significatif: «Le prince, quoique mahométan de religion, est celui qui nomme les prélats, d'habitude parmi ses parents. Le patriarche est son frère»[31]. En remarquant la différence entre le géorgien classique et la langue parlée, le vernaculaire, Chardin a constaté que les prêtres apprenaient la messe par coeur, parce que la plupart ne savaient pas lire et écrire[32]. Aux yeux de Démétrius Cantemir, qui écrivait plus tard, à l'époque où l'imprimerie envoyée par Anthime fonctionnait à Tbilisi, la situation justifiait son exclamation: «quelle ignorance existe chez ce peuple!»[33]

Si l'on tient compte aussi du fait que Vakhtang, comme les autres dynastes géorgiens contemporains, était en même temps chrétien et musulman, ce que Cantemir appelle son caractère «amphibie», on ne peut éviter la conclusion que l'oeuvre missionnaire à laquelle Mihail Iştvanovici s'est dévoué pendant trois ans était condamnée à la stérilité. Le sens de ce grand projet se dévoile seulement lorsqu'on le juge en rapport avec les tentatives précédentes de doter la Géorgie d'une imprimerie en langue nationale et avec le destin d'autres initiatives qui ont surgi à la même époque dans des espaces culturels voisins.

---

29 M.F. Brosset, *Histoire de la Géorgie,* II, 1, p. 101. Voir encore J.Karst, *ouvr. cité,* p. 108-112.

30 Voyages du chevalier de Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient, I, Amsterdam, 1735, p. 172.

31 *Ibid*., p. 173.

32 *Ibid.*, p. 82.

33 Dimitrie Cantemir, *loc. cit.*

Dans la Bibliothèque de l'Université d'Amsterdam se trouve une lettre en latin, avec traduction en français, datée du 17 décembre de l'année de la Création 7195 (1686), qui fut adressée à Nicolaes Cornelisz Witsen (1641-1717), le bourgmestre d'Amsterdam, par Artchil Bagration, «de la famille de David, le 42e roi d'Ibérie et de Kakhétie»[34]. La lettre était envoyée de Russie, étant transmise par le résident hollandais à Moscou, le baron Jan Willem van Keller. Elle contenait la prière d'aider à répandre la Sainte Écriture chez un peuple dépourvu de cette connaissance si nécessaire, ce qui serait possible seulement en faisant fabriquer le matériel typographique adapté à la langue du pays. Cette «cura typorum nostrorum grusinicorum» fait l'objet des remerciements du roi exilé. L'original latin du document n'est pas resté inédit, comme je le croyais lorsque j'en ai pris copie en 1974, parce que Witsen lui-même l'avait publié en 1705 dans son savant ouvrage *Noord en Oost Tartarye*[35]. L'aventure des caractères géorgiens forgés en Hollande se rapproche de l' histoire des pays roumains à tous les deux bouts de cette correspondance entre Moscou et Amsterdam.

Le texte français mérite d'être reproduit ici:

«*Par la grâce de Dieu Artchille, de la famille de David, quarante-deuxième Roy d'Ibérie et de Gackett etc, rendant grâce à nostre Seigneur Jésus Christ dans nostre infortune présente comme nous faisions lorsque nous étions sur nostre thrône, escrivons cette lettre à vous, pour vous saluer, très sages et vertueux, et pour faire connaissance avec une amour sincère avec vous.*

O, très illustre et très honorable seigneur Nicolas Witzen, choisi et élu parmi les sages de la République de Hollande pour gouverner la très puissante ville d'Amsterdam – nous avons entendu par le seigneur Baron Keller, résident en cette cour, de vostre illustre et puissante République, que vous preniez beaucoup de soin pour nostre imprimerie, afin qu'elle fût dans la perfection. C'est à cette considération que nous vous avons escrit cette lettre d'amitié. Pour vous en remercier et pour vous prier d'avoir la même bonté à l'avenir que vous avez eu jusques à présent. Nous espérons, seigneur Nicolas Witzen, que vous nous ferez cette amitié de faire travailler aux alphabètes, et que l'on n'y retarde point, parce que c'est une affaire

[34] Universiteits-Bibliotheek, Amsterdam, Bf 6b.

[35] Nicholas Witsen, *Noord en Oost Tartarye,* Amsterdam, 1785, p. 504-554. Dans la première édition, II, Amsterdam, 1705, p. 506-515, il y a un vocabulaire hollandais-géorgien. *Ibid*., p. 524, les portraits, envoyés de Moscou, des rois Artchil et Nicolas, p. 525, reproduction de la lettre du 17 décembre 1686, p. 533, lettre du 14 avril 1699, où Artchil prie Witsen de prendre soin de son fils, Alexandre, qui, venu en Occident avec le tzar Pierre en 1697, faisait ses études à La Haye et à Utrecht.

dont Dieu sera sans doute content puisque c'est pour mettre en lumière des escritures sacrées qui ont esté presque cachées jusques à présent. Dieu vous rende content par sa divine grâce.

Escrit à Moskou, le 17 Décemb. de la création du Monde l'année 7195.»

Le roi Artchil (1647-1713), le fils de Vakhtang V, a régné en Imérétie de 1661 à 1663, en Kakhétie et Karthli de 2664 à 1675, ensuite de nouveau en Imérétie en 1678-1679, avant de se réfugier en Russie. Son exil à Astrakhan et à Moscou a duré jusqu'en 1688. Sa biographie agitée enregistre encore trois règnes en Imérétie, en 1690-1691, en 1695-1696 et enfin en 1698[36]. En 1693, lorsqu'il était en route vers la Russie, il fut pris en Kabardie et retenu là-bas en captivité pendant un an. A la fin de son dernier règne, il dut accepter l'hospitalité du tzar et il se rendit à Moscou, où il allait faire la connaissance de Démétrius Cantemir en 1712. Le prince moldave raconte: «Je l'ai rencontré ici et il m'a donné une généalogie des khans de Géorgie, traduite en grec et pleine des fables les plus étranges». L' héritier des Bagratides avait expliqué alors à son confrère d'exil que l'histoire de sa famille remonte au biblique David: «étant persuadé de la vérité de ces fariboles, il affirmait fermement être parent consanguin de Notre Seigneur Jésus Christ»[37]. Les descendants de la dynastie géorgienne, comme les Cantemir d'ailleurs, ont reçu une place au premier rang de l'aristocratie russe[38].

L'intention du roi Artchil III, connu également pour son oeuvre poétique laquelle contient une épopée de plus de 12.000 vers, était d'introduire l'imprimerie dans sa patrie. Pour répondre à cette sollicitation, Witsen a confié la tâche de confectionner les 37 lettres de l'alphabet mkhedrouli à un habile artisan, originaire lui aussi, comme Mihail Iştvanovici, de

---

[36] W.E.D. Allen, *A History of the Georgian People,* London, 1932, p. 177-178, 180, 182. Voir aussi Kalistrat Salia, *Histoire de la nation géorgienne,* p. 437, et le classique M.F. Brosset, *Histoire de la Géorgie,* II, St. Pétersbourg, 1856, p. 74-81, 83, 91-92, 176-178, 280, 286, 293, 627.

[37] La légendaire origine des Bagratides était une tradition héritée de l'imaginaire médiéval, comme le Prêtre Jean ou Gog et Magog: voir Jean Richard,*Orient et Occident au Moyen Age, contacts et relations (XIIe-XVe siècles),* Variorum Reprints, London, 1976, chap. XXVI; Andrew R. Anderson, *Alexander's Gate. Gog and Magog and the Inclosed Nations,* Cambridge, Mass., 1932.

[38] Alexandre (1673-1710), fils d'Artchil III et de Kethewan, la soeur d'Irakli I de Karthli et veuve de Bagrat IV d'Imérétie, fut général d'artillerie au service de la Russie, pris par les Suédois, ensuite relâché, il est mort à Riga. Il avait épousé Glykeria, fille d'Elie Davydoff, descendante des rois de Kakhétie.

Transylvanie. Son nom était Misztotfálusi Kis Miklos et il était devenu célèbre à Amsterdam pour avoir exécuté le matériel typographique dont la communauté locale des Arméniens avait besoin[39]. Dans son livre, Witsen a reproduit l'alphabet gravé par Kis et un vocabulaire hollandais-géorgien avec les numéraux et les noms des mois. Une autre épreuve d'impression, datant probablement de 1687, est conservée à Uppsala, dans la Bibliothèque de l'Université où elle fut déposée après 1700. C'est le texte géorgien de la prière en honneur de la Mère de Dieu qui est destinée à la fête de la Présentation au Temple[40]. Vraisemblablement, l'affirmation de Cantemir à propos des caractères grecs apportés de Hollande à Tbilisi concerne le travail accompli par Kis Miklos. Il est tout aussi probable que les deux imprimeurs se connaissaient. Avancer au-delà de ces suppositions serait déjà trop s'exposer et n'aurait qu'un intérêt purement biographique.

Il importe davantage d'observer que, au même moment où les Géorgiens s'efforçaient de faire imprimer les livres liturgiques dans leur langue, les Arméniens déployaient une grande énergie dans le même but. Dans toute la région s'exerce l'heureuse contagion de l'exemple et ce qui a commencé comme la réalisation d'un programme d'éducation fait naître l'espoir de l'indépendance politique. Répandre la connaissance de la religion chrétienne orthodoxe, qui auparavant n'était accessible qu'à travers des manuscrits, devait avoir l'effet de renforcer la conscience identitaire, puisque, tout autour, les voisins étaient musulmans, et de mobiliser à la lutte libératrice, malgré l'insuffisance des effectifs et des moyens. Le premier livre arménien imprimé avait été le Psautier de Venise en 1565 et, au cours du XVIIe siècle, il y a eu une certaine activité typographique à la Nouvelle-Djoulfa, au Nakhitchévan. Mais c'est à Amsterdam, en 1668, que la première édition de la Bible en arménien fut publiée par Uskan. Quand cet imprimeur a transféré son atelier à Marseille, la fabrication des caractères arméniens n'a plus trouvé à Amsterdam d'autres ouvriers capables de ce travail hautement spécialisé, de sorte qu'il fallut attendre Kis Miklos et celui-ci a gravé les lettres nécessaires en 1685

---

[39] Dans son autobiographie, publiée en 1669 à Amsterdam, Uskan raconte que son frère avait rencontré en Hollande «le copiste Matthéos qui montait une typographie et avait fait graver un corps de caractères de trois sortes: lettres moyennes, capitales et fleuries». Celles-ci ont servi pour imprimer un Livre d'Heures, un Hymnaire et la Sainte Écriture, ainsi que plusieurs abécédaires et catéchismes. Voir M.F. Brosset, *Collection d'historiens arméniens,* II, St. Pétersbourg, 1874, p. 599.

[40] Jakó Zsigmond, *Philobiblion transilvan,* p. 170-172. Sur les rapports entre le typographe hongrois, le roi Artchil et Witsen, on peut voir Dézsi Lajos, *Magyar ho és konyvnyomtato a XVII szazadbán Misztotfálusi Kis Miklos (1650-1702)*, Budapest, 1899, p. 85-90.

seulement.[41] Le cas arménien montre comment une conscience nationale s'éveille sous l'influence de deux préoccupations convergentes: la tradition religieuse et l'intérêt pour l'histoire. Uskan avait projeté d'écrire une histoire de l'Arménie; finalement, il s'est borné à éditer la chronique d'Arakel de Tebriz, parmi les abécédaires et les catéchismes qui l' aidaient à gagner sa vie[42]. Dès 1678, les négociations ébauchées avec le pape et avec la Pologne de Sobieski font voir que l'idéal de l'indépendance avait fait des progrès. Les péripéties diplomatiques suivantes auront au centre la figure d'Israël Ori. Tour à tour, ce patriote s'obstine à offrir la couronne d'Arménie à un prince bavarois, il demande l'aide de l'empereur Léopold ou celle du tzar Pierre, il s'évertue à employer contre l'Iran les forces insurrectionnelles de l'Afghanistan ou du Daghestan[43]. Parmi les projets qu'il nourrissait, celui d'allumer une guerre entre la Russie et l'Iran ne pourra se réaliser que bien plus tard, en 1722: lorsque Pierre le Grand a enfin lancé ses troupes vers le Caucase et la Caspienne, une révolte des Arméniens du Karabagh a éclaté et les Turcs réussiront à l'étouffer seulement en 1730, longtemps après que la Russie eût abandonné le combat.

L'activité des presses arméniennes a continué, mais à l'étranger, grâce au rayonnement du centre mekhitariste, établi sur un îlot de la lagune vénitienne à la suite de la guerre entre Venise et l'Empire ottoman[44].

Pour mieux éclaircir les circonstances de l'aide que la Valachie d'Anthime et de Brancovan a porté à la Géorgie, on doit envisager aussi un troisième moteur de la vie intellectuelle de la région: la politique des patriarches de Jérusalem qui visait à étendre et à consolider les frontières culturelles de l'orthodoxie. Déjà du temps de Dosithée Notaras, en ayant recours au typographe moldave Mitrofan, l'imprimerie de Cetăţuia, monastère près de Jassy, s'est ouverte en 1682 pour les ouvrages grecs de controverse anti-calviniste dont la série va se poursuivre à Bucarest à partir de 1690. En Valachie, un grand événement avait eu lieu en 1688: l'impression de la Bible en roumain sous le patronage du prince Şerban Cantacuzène et de son successeur, Constantin Brancovan, qui s'y était joint aussitôt après son avènement[45]. A Bucarest et à Snagov, mais aussi à

[41] Albert de Veer, *Rome et la Bible arménienne d'Uscan d'après la correspondance de J.B. Van Neercassel*, Revue des études byzantines, XVI, 1958, p. 172-182.

[42] *Histoire des Arméniens,* sous la direction de Gérard Dédéyan, Toulouse, 1982, p. 415-418.

[43] H.Dj. Siruni, «Studia et acta orientalia», II, 1959, p. 207-216.

[44] W.M. Floor, *The First Printing-Press in Iran,* «Zeitschrift der Deutschen Morgenlandischen Gesellschaft», 130, 2, 1980, p. 369-371, est un autre exemple de début d'activité typographique dans la région à la même époque.

[45] Virgil Cândea, *Les Bibles grecque et roumaine de 1687-1688 et les visées*

Râmnic et à Târgovişte, Anthime a veillé pendant plus d'un quart de siècle sur le travail des typographes qui, durant cette période, ont imprimé une trentaine de livres en grec[46]. Agissant parallèlement aux livres roumains destinés à aviver la résistance contre l'offensive catholique en Transylvanie, toute cette littérature polémique des théologiens grecs avait pour but de renforcer les positions dogmatiques du haut clergé orthodoxe en Russie et en Ukraine. La tentative de Dosithée de fonder à Moscou une imprimerie grecque avait échoué. Pour diffuser la version grecque de la doctrine, Dosithée et son successeur après 1707, Chrysanthe, ont employé les livres imprimés dans les principautés roumaines et le nombre assez important de traductions manuscrites en russe atteste leur diffusion en Russie[47]. Dans ce cas, le projet culturel doublait un dessein politique et prenait une haute valeur stratégique. Car Dosithée avait lui-même connu de bonne heure la Géorgie, à l'occasion du voyage qu'il y avait entrepris en 1659. Une trentaine d'années plus tard, sa vision de l'avenir s'était élargie et le point culminant de ses plans est marqué par l'appel qu'il adresse au tzar Fyodor Aléxéyevitch en 1691. Non seulement il espérait obtenir le concours des Russes contre les Turcs, mais les mouvements militaires qu'il osait proposer le 18 mars, sans beaucoup d'esprit réaliste, eussent dû aboutir à délivrer le Saint Sépulcre. «C'est le moment», s'écriait-il, «prenez d'abord l'Ukraine, puis exigez la Moldavie et la Valachie et après Jérusalem...Vous n'avez pas d'intérêt à laisser les Turcs au nord du Danube ou en Podolie ou en Ukraine ou bien de laisser Jérusalem entre leurs mains: ce serait une mauvaise paix!»[48]

impériales de Şerban Cantacuzène, Balkan Studies, 10, 2, 1969, 351-376. Sur Mitrofan, qui sera évêque de Buzău et qui se vante d'avoir lui-même exécuté l'impression de plusieurs ouvrages, voir Bianu et Hodoş, BRV,I, p. 368, 377, 395-400, 409, 411-412, 414-416, 433, 440. Sa préface à l'Oktoéchos de 1700 indique: «cet art de la typographie je l'ai acquis dans ma jeunesse en voyageant et avec beaucoup de peine».

46 N. Iorga a publié, dans Hurmuzaki, XIV, 3, p. 112-113, une lettre d'Anthime, du 6 avril 1713, où il est question de Mihail Istvanovici: le métropolite l'appelait ὁ μαθητὴς μας et faisait savoir à Chrysanthe Notaras que l'imprimeur avait quitté Moscou pour se rendre en Hollande. Pour la production typographique en grec dans les deux principautés, voir Cornelia Papacostea-Danielopolu et Lidia Demény *Carte şi tipar în societatea românească şi sud-est europeană (secolele XVI-XVIII)*, p. 145-175.

47 Emile Turdeanu, *Le livre grec en Russie: l'apport des presses de Moldavie et de Valachie (1682-1725),* Revue des études slaves, XXVI, 1950, p. 69-87 (réédité dans le recueil *Études de littérature roumaine et d'écrits slaves et grecs des Principautés roumaines,* Leiden, 1985, p. 297-315.

48 Comte Michel Tyszkiewicz, *Documents historiques sur l'Ukraine et ses relations avec la Pologne, la Russie et la Suède (1569-1764)*, Lausanne, 1919, p. 41.

Or, les Roumains étaient sans doute au courant des projets forgés par le redoutable vieillard et ils partageaient son espoir que, à force de patience et de volonté, on puisse dégager de la puissance de l'Islam tout le territoire qui s'étend du Caucase aux Balkans.

Il existe, dans la correspondance presque inconnue de Constantin Cantacuzène avec David Corbea, son agent auprès du tzar, une lettre du ministre valaque, écrite, avec la confiance qu'il ne manquait jamais de témoigner à Corbea, le 20 septembre 1703. On y voit l'intérêt passionné ressenti par Cantacuzène pour la défense de l'orthodoxie: «Ici sera publié bientôt un livre contre ceux qui se prétendent orthodoxes, mais qui, en réalité, sont acquis aux croyances papistes. Dès que ce livre sera imprimé, je vais t'en envoyer plusieurs exemplaires. On le fera ensuite traduire en serbe et, selon l'opinion des savants, le livre sera d'une grande utilité pour tous les orthodoxes»[49]. Les principaux bénéficiaires de cet acte culturel et politique devaient donc être les Slaves des Balkans. Ceci, non seulement parce que Brancovan et Cantacuzène étaient inspirés par la piété chrétienne, mais pour étendre l'influence politique de la Valachie, qui avait besoin de contreforts vis-à-vis de la Porte et de l'expansion des Habsbourg impériaux.

La grande ambition de ces hommes construisait à deux niveaux: d'une part, il s'agissait de fournir le concours de la religion et de la morale chrétienne à des populations qui ignoraient d'autres langues que la leur, d'autre part, le réseau de la solidarité orthodoxe protégeait contre l'Islam ottoman. L'aide accordée aux Géorgiens pour leur éducation religieuse était aussi un moyen d'ouvrir la voie de l'expansion russe en Transcaucasie. En 1708, donc à la veille de la mission de Mihail Iştvanovici à Tbilisi, Constantin Cantacuzène déclarait dans une lettre envoyée à Moscou: «Nous tous ici et toute la nation orthodoxe attendons la consolation et la libération que peuvent nous assurer uniquement votre Empire et votre victoire»[50]. En même temps, une autre de ses lettres à Corbea avoue son désir d'assurer le plus tôt possible l'arrivée des armées russes «afin que, avant le terme de notre vie, on puisse voir ce que nos ancêtres, nos parents et nous-mêmes avons toujours attendu pour ce pays»[51].

En guise de conclusion, il reste à ajouter que, en Valachie, Anthime l'Ibère et Constantin Cantacuzène ont été exécutes quand les Turcs ont découvert leurs manoeuvres et que les rois de Géorgie Artchil et Vakhtang, ayant essayé de jouer le rôle que Démétrius Cantemir a assumé en Moldavie

---

49 Alexandre A.C. Stourdza, *Constantin Brancovan, prince de Valachie, 1688-1714, son règne et son époque*, III, Paris, 1915, p. 49.

50 *Ibid*., p. 1500.

51 A.A.C. Stourdza, *ouvr. cité,* le 16 juillet 1703.

en 1711, ont fini comme lui en exil. Au cours du siècle écoulé entre 1783 et 1878, la Géorgie est devenue une province de l'Empire des tzars. Ce sort fut épargné à la Moldavie, malgré les pertes territoriales qu'elle allait subir en 1812 et en 1878.



L'Évangile, Tbilisi, 1709.

THE ROMANIAN CONTRIBUTION TO ARABIC PRINTING

IOANA FEODOROV
Institute of South-East European Studies

Although he belonged to a later century than that of the first printed books on Romanian territory, Antim Ivireanul, The Iberian, was nevertheless evoked during the celebration of 500 years of Romanian printing. His great cultural achievements benefitted to an incalculable extent the Romanians, who had adopted him, the Georgians, his people, but also other peoples, as I shall discuss henceforth. Among his countless testimonies of faith in the spiritual mission of printed books, Antim is also the one who engraved the first Arabic types used in printing Christian texts, on Romanian soil and then in Syria, in the confines of the Ottoman Empire.

The Arab world became acquainted with the art of printing due to the determination of certain hierarchs of the Oriental Churches to evade the decrees (*h̲atti-sherif*) issued by the Ottoman sultans against the use of Arabic script in printing[1]. The Maronites of the monastery of St. Anthony in Quzhayya (Mount Lebanon) made an early attempt by editing in 1610 a *Book of Psalms* **in Syriac and Arabic**, printed in Syriac and Karshūnī script. After almost a century, Athanasios Dabbās, Patriarch of Antioch (1647-1724) succeeded, with the Romanians' help, not only to print religious books in Arabic, but also to establish in Aleppo the first Arabic press in the East.

Born in Damascus, Būloṣ (Paul) Dabbās was the offspring of an old family in Hawrān, the centre of Syrian Christianity, where two Patriarchs of the Orthodox faith (*Rūm*) had previously been born: Athanasios II (1611-1618) and Cyril IV (1619-1628). His predominantly Greek education also

[1] The one of 1485, issued by Sultan Bayazid II, did not refer to the *d̲immīs*, see Glass-Roper 2002: 177.

included studies of Arabic, Syriac, Latin and Italian. He was abbot of the St. Sabas monastery in Bethlehem, where he joined the orders, later to be elected Patriarch, in 1685. He temporarily relinquished the See in 1694 to a fierce competitor, Cyril Ibn al-Za'īm. Until 1720, when he resumed his mission as a Patriarch, he remained a Metropolitan of Aleppo. In 1704 Patriarch Gabriel III of Constantinople designated him as Archbishop of Cyprus. Continuing the pastoral work of his eminent predecessors, Patriarchs Meletius Karma (1572-1635) and Makarios Ibn al-Za'īm (1597-1672), Dabbās fought for the Orthodox values, reflected in his numerous homilies and liturgical commentaries, texts on the significance of confession, translations and interpretations of Greek canonical, ascetic and polemical works. After his death in 1724, following long-lasting dissensions among Christians of the Levantine provinces, a Greek-Catholic community united with Rome broke away from the Orthodox Antiochian Church, later to be known as *Melkite*. This name, originating from the Syr. *melek*, "emperor", with reference to the Emperor of Byzantium, had previously been used for all Chalcedonian Christians.

After 1685, in search of political, spiritual and financial help for the Near-Eastern Christians, Dabbās travelled to Wallachia several times. As a guest of Constantin Brâncoveanu, in the spring of 1700, he attended the wedding of the Prince's daughter, Safta, with the noble Iordache Cretzulescu, while in July 1703 he participated in the confirmation ceremonies for the Brâncoveanu family. It is documented that, like other Eastern hierarchs that had been living at the court of Romanian princes, Athanasios joined in the ordination of priests and archbishops. By request of the Wallachian Prince, Dabbās wrote in 1702, in Greek, a *History of the Patriarchs of Antioch* that he dedicated to his protector. The work was printed in Bucharest that same year.[2]

Patriarch Athanasios's visits to Bucharest at the threshold of the 17th and 18th centuries took place at a difficult time for the Christian Churches of the Near-East, under Ottoman rule since 1516, when Sultan Selim I conquered the lands that were under the pastoral guidance of the Eastern Patriarchates (Antioch, Jerusalem and Alexandria). Increasing taxes, stern bans such as the one addressing the construction of new churches, or the printing of religious books in the common people's language, drove more Christians towards isolation in certain neighborhoods of the big cities (Aleppo, Damascus and Mosul), or on Mount Lebanon and the Kurdistan. As known, in the Eastern provinces of the Ottoman Empire Christians held the status of a minority

[2] See *Istoria Patriarhilor din Antiohia, Atanasie Dabbas*, trad. Pr. V. Radu, Cyril Karalevsky, in „Biserica Ortodoxă Română", Bucharest, XLVIII, no. 10, pp. 851-864, 961-972, 1039-1050, 1136-1150; XLIX, no. 2-3, pp. 15-32, 140-160.

subjected to a discriminating legal and social system. In their vast majority, Christians have lived, ever since the Ottoman conquest, on Muslim land, inside the borders of the "House of Islam", *Dār al-Islām*.

Although subjected to the Ottoman pressure to different degrees, the Romanians and the Near-Eastern Arabs were in a similar situation under more than one account. News about the welfare in South-East Europe that were reaching the Levant through travellers and merchants brought new hopes, based on the generosity and solidarity of the princes who governed the Romanian provinces. They were famous for their support of Eastern Christianity in the past couple of centuries. Starting with the 16th century, Christians of the Patriarchate of Antioch, the only one where Arabic had been used continuously as the official language, aspired to replace the church language, Greek, with the vernacular one, as a deliberate acknowledgment of their Arabism. At the same time Romanians were striving to achieve, in their ritual life, the transfer from Church Slavonic to the Romanian language spoken by the whole people. The necessity to spread religious knowledge through books written in the common idiom was imperative for them too. The Romanians' interest for printing and the wide circulation of its produce all over the post-Byzantine land was a decisive factor in the Arab hierarchs' decision to travel to Eastern Europe.

Printing with Arabic types had already been initiated in the Catholic West in the 16th century, but Orthodox Christians did not agree with the constraints that joining the Latin dogmas implied. Any book or pamphlet printed in Arabic in Italy had to receive several approvals, lest any "doctrinal error" crept in, reflecting the beliefs of other Churches than the Maronite, attached to Rome. Compliant with the old translations revised by Levantine scholars and theologians, *Biblia arabica* preserved the local liturgical traditions of Arab Christianity. Vatican theologians did only accept a new Arabic translation of the *Vulgata*, elaborated under supervision from Catholic hierarchs and scholars. Sent as a gift to the Eastern communities, Arabic church books that had received the approval of *Propaganda Fide*, the Pope's institution charged with spreading the Catholic faith, were meant to replace the old manuscripts that had been used by many generations of Arab priests and monks. Towards the end of the 16th century, Father Eliano was collecting these manuscripts, which he considered „filled with heresies", in order to burn them.[3] Religious books had become a weapon in the inter-faith clash. Referring to books printed in Rome, the Maronite Patriarch of Jerusalem Isṭifān Al-Duwayhī noted in

[3] Gerald Duverdier, *II. Livres pour le Liban. Défense de l'orthodoxie et lutte des influences*, in Aboussouan 1982: 265.

1700: „Maronites are also superior to the other Oriental Christians because they are the only ones who print freely, and have always been printing, the true beliefs of the Catholic faith". (Heyberger 1994: 447) Dabbās also presented other reasons, similar to those of the European promoters of printing: manuscript copies of the Holy Scriptures were very expensive, they were filled with orthographic and grammatical mistakes; the texts were altered and depended too much on the copyists' degree of culture.

In these circumstances, Athanasios Dabbās addressed his plea to Constantin Brâncoveanu, who was obstinately pursuing his plan to introduce the Romanian language into the Orthodox ritual by way of printed books. In 1700, after most of the Romanians of Transylvania were united with Rome, the Wallachian prince was more favorable to requests of cultural acts directed towards the preservation of Orthodoxy in the East. The Syrian hierarch had the privilege to work with Antim the Iberian, an outstanding typographer and a skilled master of engraving who, according to the testimony of Brâncoveanu's secretary Anton-Maria Del Chiaro, used "Arabic, Greek, Wallachian and Latin types" in his workshop. Connections between Athanasios Dabbās and Antim the Iberian are insufficiently documented. However, it is highly possible that the copy of Dimitrie Cantemir's *Divan* translated by the Syrian Patriarch into Arabic in 1704-1705 came from the latter's library.[4] Identified in 1969 by the late Virgil Cândea as a previously unknown version of Cantemir's first book (Iaşi, 1698), this work has only recently been edited and translated (into English).[5] Helped by Dabbās, Antim engraved the types and fabricated the moulds of the characters which he first used to print in Snagov in 1701, in Greek and Arabic, a *Liturgikon* (*Al-Qondāq al-falāẖī*, 252 p.). The text that Athanasios Dabbās transferred in print was the Greek translation prepared by Meletios Karme, the Bishop of Aleppo, a major figure in Arab theology and Christian literature of the first half of the 17th century. Followed in 1702, in the princely typography of Bucharest, the *Book of Hours* (*Kitāb al-Sa'āt*, 711 p.). In his introduction to the *Liturgikon*, Patriarch Athanasios

[4] It is documented that Antim received a copy of the *Divan* from one of the printers in Iaşi. It is possible that Dabbās copied the Greek text while in Wallachia. In the library of the Museum of National History in Athens a manuscript copy of the Greek version is preserved (*Codex no. 109*, 95 pp., 18th century), with an Arabic inscription in the right-hand corner of the title page (Cândea 1972: 351-353).

[5] Dimitrie Cantemir, *The Salvation Of The Wise Man And The Ruin Of The Sinful World (Salāḥ al-ḥakīm wa-fasād al-'ālam al-ḏamīm)*, Arabic edition, English translation, *Editor's Note*, notes and indices by Ioana Feodorov, *Introduction* and comments by Virgil Cândea, Romanian Academy Publishing House, Bucharest, 2006, 381 pp. and 23 illustrations.

asserted that the engraving of the Arabic types was done at the expense of Prince Brâncoveanu, to whom he addressed elaborate expressions of gratitude. In this book an icon of St. Basil is shown that was created and signed in 1698 by the engraver "Demetrios". This was also included in the Wallachian Liturgy books printed in Buzău (1702), Râmnic (1706) and Târgovişte (1713). Engravings, decorations and inscriptions were enclosed as a rule in books printed in Church Slavonic or Greek in the Romanian workshops of the time. Antim's works include outstanding artistic ornaments (stylized pillars, capitols, arches, garlands of leaves and flowers, etc.), some transferred by their designer to constructive elements of the church that he built in Bucharest (Ştrempel 1997: 73). This sort of decoration is not present in any other early printed books of the Near East (*e. g.*, the works of Ibrahim Mutafarrika in Istanbul, after 1728[6]).

It is believed that upon his departure from the Wallachian capital in 1705, Patriarch Athanasios received as a gift from Prince Brâncoveanu the whole set of Arabic types and all printing implements. These were installed in Syria, in the Metropolitan residence of Aleppo, where eleven books were printed in Arabic type between 1706 and 1711. The first book was, in 1706, the *Psalter (Kitāb al-Zabūr al-šarīf*), bearing on the first page Brâncoveanu's coat of arms, identical with the one printed in the *Liturgikon* of Snagov in 1701. A second edition was printed in 1709. The book was reprinted by Paul de Lagarde in Göttingen in 1876, under the title *Psalterium Job Proverbia arabice*. In 1706 the *Four Gospels* were printed in Aleppo (*Kitāb al-Inğīl al-Šarīf al-Ṭāhir wa-l-miṣbāḥ al-munīr al-Lāhir)*, with a Foreword written by Athanasios Dabbās and accompanied by Contents giving the particular time and occasion when each and every Gospel fragment should be read. This volume encloses exquisite engravings of the four Evangelists. Eastern European help did not end here: in 1708 a second edition of the *Four Gospels*, with the same Foreword, "was printed now again at the expense of the nobleman Ioan Mazeppa the Hetman". In 1707 followed the *Book of the Chosen Pearls (Kitāb al-durr al-muntaẖab)* enclosing 34 homilies by St. John the Golden Mouth, with an introduction by Patriarch Athanasios; in 1708, the *Book of Prophecies (Kitāb al-nubū'āt al-šarīf*) and the *Apostle*; in 1711, 66 homilies by Patriarch Athanasios II of Jerusalem, accompanied by a eulogy to him composed by Patriarch Hrisant Notaras (1707-1731); again in 1711, a homily of St. John the Golden Mouth concerning the celebration of Easter, then the *Octoihos* (*Kitāb al-*

[6] Ibrahim Mutafarrika, a Hungarian from Cluj (1674-1742), was made prisoner by the Turks and, having embraced the Muslim faith, printed in Istanbul, in Arabic types, books on lexicography, geography and history.

Baraklitīkū) in two volumes, and a *Treatise on Confessions* (*Risāla wağīza tūḍaḥu kayfiyyat al-tawba*) composed by Dabbās. Most of these volumes were edited again and again several decades later, in the printing-shops of Lebanese Christians. Wahid Gdoura, the only author to have achieved a general survey of Arabic printing in Middle Eastern lands, resolutely asserts: "Les imprimeurs d'Alep eurent le mérite d'implanter la première typographie arabe au Proche-Orient dès 1706. [...] Elle servit de modèle pour l'imprimerie de Shuaïr et de Beyrouth et forma les imprimeurs et les graveurs qui allèrent travailler au Mont-Liban. L'art d'imprimer obtint le droit de cité en Syrie grâce à elle." (Gdoura 1985: 152-153)

The third episode of the Romanians' contribution to Arabic printing took place in 1745-1747, after several unsuccessful attempts by the Syrian Christians to get help from Catholic Rome. (*Ibidem*: 151) Patriarch Sylvester of Antioch (1680-1766), the successor of Athanasios Dabbās, obtained from Ioan Mavrocordat, Prince of Moldavia (1743-1747), the printing of several Arabic books in Iaşi, at the monastery of St. Sabas. After a *Liturgikon* (*Al-Qondāq*, 1745) for which Patriarch Sylvester revised the Dabbās edition, in July 1746 he printed under the title *The Proof of Truth and Transmission of Justice* (*Qaḍā al-ḥaqq wa-naql aṣ-ṣidq*) the work of Patriarch Nectarios of Jerusalem *De Artibus quibus missionari latini, praecipue in Terra Sancta degentes, ad subvertendam Graecorum fidem untur, et de quamplurimus Ecclesiae Romanae erroribus et coruptelis libri tres*, that he had translated and adapted in 1733. Bound in the same volume, follows the *Manual against the Pope's Infallibility*, a translation of *Peri tis psevdhous apsevdhias tou Papa Romis*, by Eustratios Argentis, that had been elaborated in 1740 by the priest Mas'ad Našū of Damascus. In the *Foreword* to this book, Sylvester gives a detailed report on his sojourn in Moldavia (1744-1748) and the circumstances in which the books were printed. The final lines enclose a note on the two hierarchs who accompanied the Patriarch and helped print the book: Deacon Ğirğis al-Ḥalabī and the hieromonk Mi<u>h</u>ā'il of Kurat al-<u>D</u>ahab (near Tripoli of Lebanon). The book comprises, placed under the Moldavian coat of arms, a rare example of Greek text written in Arabic script, which is a dedication to *Ioan Nicolae Voievod* ("Prince Ioan Nicolae"). In February 1747 came out of the press in Iaşi, with Sylvester's *Foreword*, Našū's translation of *Syntagma kata ton azymon* by Eustratios Argentis. Again in 1747 Sylvester printed the *Acts* of the Synods of Constantinople in 1723 and 1727, followed by five polemical treatises concerning the differences between the dogma of the Catholic and the Orthodox Churches. The volume is concluded by a *Declaration*

of Orthodox Faith.[7] This was followed in 1747 by another edition of the Aleppo *Psalms* of Dabbās that Sylvester had revised in 1744 (Cf. Ms. *Patr. Orth. Damas*, 18th cen., and C.F. Schnürrer, *Bibliotheca Arabica*, Halle, 1840, p. 515). After the return of Patriarch Sylvester in Syria, in 1747, the printing of Arabic books in Iaşi stopped completely. In a recent book devoted to the life and activities of Patriarch Athanasios III Dabbās, Antoine César Debbas states that Patriarch Sylvester re-installed in the Metropolitan residence of Aleppo the old press brought by his illustrious ancestor to Syria (see Debbās-Recho 2008).

The fourth episode, less documented, is the establishment by the Orthodox Arabs of the first press in Beirut by transferring the one in Aleppo. In a letter addressed to Patriarch Maximos Maẓlūm in 1840[8], F. Augustin Maqṣūd reported that Patriarch Sylvester transferred the press from Aleppo to Beirut in order to be able to print anti-Catholic works. The press was installed in the presbytery of the church within the monastery of St. George, where the residence of the Greek-Orthodox Bishopric and the Diocese council was located. F. Maqṣūd stated that he saw two volumes printed there in 1751: the *Psalter* (new edition of the 1753 one, 367 pp.) and a compilation, *Kitāb al-sawā'ī*. Other books believed to have been printed in Beirut are: a second edition of the *Psalter*, a *Book of Hours* and a *Book of Mass*. The first religious books in Arabic script, printed with the Romanians' contribution, were used as a basis for further editions during a whole century. Damaged by the earthquake of 1759, the church collapsed while being repaired in 1767, when 87 people and the whole printing-shop were buried under the rubble. It was stated that the press was recovered from the debris and resumed its activity under the label *St. George Typography*. Several books seem to have been printed here until 1878, when it stopped working, as several modern printing-shops had become active in Beirut, founded by Western missionaries. It is difficult to know without any doubt whether the dies and the types engraved by Antim the Iberian could have survived so many decades of usage, or whether they were used in the Beirut press too. The fundamental test has yet to be undertaken: to compare the volumes printed in Wallachia in 1701-1702 with those of Aleppo and Beirut. This is a test that only an expert typographer with skills in Arabic script could attempt to carry out.

The most trustworthy information concerning this Romanian-Arab

[7] Reprinted in A. Rustum, *Kanīsat madīnat Allāh Anṭākiya al-'uẓmā*, Beirut, III, pp. 146-148.

[8] Published by A. Ḥağ, *The Community of the Basilites in Šuweyr*, in *Tārīẖ al-kanīsa wa-l-balad*, t. I, Ğuniya, 1973, pp. 549-550.

cultural enterprise are found in the *Forewords* to the above-mentioned books and the other books written by Patriarch Athanasios, such as the *History of the Antiochian Patriarchs.* The eulogies, coats of arms, gratitude expressed to the princes and nobility of Wallachia and Moldavia testify in favour of the Romanian contribution to the first printed books in Arabic types. Information may also emerge from the letters exchanged by Brâncoveanu, his court and Church hierarchs with certain Arab patriarchs and members of the clergy. This remains a task for future research.[9]

The identity between the types used in Snagov and Bucharest, engraved by Antim, and those used in Aleppo was first stated by Schnürrer (*op. cit.*: 270) and confirmed afterwards by other specialists in Arabic literature and Eastern types, such as Cyril Charon (Karalevsky, *op. cit:* XLIX, 169) and Georg Graf (*GCAL*: I, 117). Some scholars did not agree on this point: Sylvestre de Sacy and Louis Cheikho saw significant differences between the type-sets. An expertise done with the most up-to-date methods would undoubtedly resolve the issue. Nevertheless, it is worth noting that, after a great deal of hesitation, even Joseph Nasrallah, most devoted supporter of the Catholics' role in the initiation of printing in the Near East, admitted that an Orthodox, Athanasios Dabbās, initiated Arabic printing in Syria, with help from the Romanians. (Nasrallah 1949: 17, 20)

The number of copies printed from every title is still unclear, because Patriarch Athanasios did not make any note in this respect. It is well known, however, that Antim the Iberian printed large numbers of books, in editions that were well distributed over all territories inhabited by Romanians.[10] It is only in the edition of Iaşi, in 1746, that the number of copies is clearly mentioned, 1,500 copies "that would be spread out among the Christians". This last information is recurrent in almost all Forewords, which goes to prove the intention of the editors to give these volumes for free to priests and churches of the Levant. Therefore, the destination of these printed books was altogether different from that of the ones brought to the Near East by Catholic and Protestant missionaries to be used in preaching, or those other ones brought by Western merchants to be sold as rarities (Glass-Roper 2002: 178). There is no evidence that books printed by Athanasios Dabbās in Snagov, Bucharest and Aleppo were ever used as an instrument in anti-Catholic or anti-Protestant polemics. No details are provided about the doctrinal beliefs of the prospective readers. It is worth noting that the copy of

[9] Prof. Andrei Pippidi recently brought to my attention a letter addressed on October 8, 1708, by Constantin Cantacuzino to someone in Hetman Mazeppa's entourage, where he refers to the Arabic books printed by Patriarch Athanasios in Wallachia.

[10] „They show up in significant numbers in Ardeal, Banat and Muntenia", notes Barbu Teodorescu, „B.O.R.", no. 7-10, 1959, p. 841.

the *Book of Mass* of 1706 preserved at the Library of the Romanian Academy was once in the possession of the Greek-Catholic church in Aleppo devoted to the Virgin. It is a known fact that Christian Arabic literature, both religious and lay, circulated widely after 1724, in Orthodox as well as in Catholic communities[11], despite tensions generated by the Western missionaries’ efforts directed towards the attachment of the Oriental Christians to the Roman Church. This is testified by a note added by Gabriel Farḥāt on a copy of the *Book of Hours* preserved in Aleppo, as well as another one, on the *Octoekos* of Aleppo (1711) stating: «This book is the property of the Saint Cathedral of the Catholic Greeks in the city of Aleppo, during the charge of Kyr Demetrios, May 11, 1851» (Simonescu,1967: 73). Towards the beginning of the 18th century Aleppo numbered around 200,000 inhabitants, 25% of them Christian. This was probably the public which Dabbās was addressing in his Forewords and homilies. In those times of trouble for the Syrian Church, Athanasios was evoking his readers with a gracious formula of reconciliation: “The fraternity of the priests and devout lay-people living in Arab lands” (*The Four Gospels*, Aleppo, 1708). On the other hand, the activities of Patriarch Sylvester, who took over the Antiochian See after the division of the Syrian Church in 1724, were profoundly marked by his polemical (especially anti-Catholic) position, also evident in his editorial programme. (Bianu-Simonescu, IV, 1944: 61-67; Nasrallah, 1989: 85-88; Debbās-Recho, 2008: 121-125)

The spread of the first books printed by the Syrians is not known, since no specific survey has been undertaken as to the readers and institutions that owned such volumes. Virgil Cândea recorded several of them in Syria and Lebanon in the late 1960’s when, in search of Romanian cultural traces, he visited a number of monasteries, convents and churches (Deyr Šerubīm and Our Lady in Saidnaya, St. John in Šuweyr, St. John the Baptist in Aleppo, St. Thekla in Ma’lūla, St. Eliane and St. George in Homs etc.). Owing to the publication of new catalogues of the Christians’ libraries in Near-Eastern countries, today the odds are more in favour of putting together a good record of the first Arabic printed books. Volumes preserved in the great libraries of the world, including the Bibliothèque Nationale de France, The British Library, Biblioteca Apostolica Vaticana, that of the Institute of Oriental Studies in St. Petersburg etc., are currently under scrutiny by Romanian specialists attached to the Institute for South-East European Studies of the Romanian Academy. The inventory will comprise

[11] *E.g.*, the Arabic version of Cantemir’s *Divan* was preserved in Ottoman Syria in manuscript copies belonging both to Orthodox Christians and to Catholics. See Cândea, 1974: 84.

a bibliography of comments and surveys printed in Europe, the U.S.A., but also the Arab countries, concerning the beginnings of Arabic printing.

The topic of Arabic books printed with help from the Romanian Principalities requires further clarification as to several points. Information is still incomplete on the circumstances of the transfer of the Arabic press from Bucharest to Aleppo around 1704, on the extent to which the printing implements manufactured by Antim of Ivir were used in the Syrian workshop, the final destiny of the types engraved on Romanian soil. It is possible that some of Antim's apprentices travelled to Aleppo together with the press, as was the case in Georgia, where Mihail Iştvanovici (Ştefanovici) was sent by his master to Tbilisi, in order to set up the first press in Georgian script. It is recognized that, using as a model the types brought from Bucharest, the Maronite monk 'Abdallāh al-Zāẖir (d. 1748), who worked under Patriarch Athanasios's supervision in the Aleppo press, carved new types for a press that started its activity in 1733, with the Jesuits' support, at the Greek-Catholic monastery of St. John the Baptist in Deyr el-Šuweyr (Lebanon). The theory that Al-Zāẖir was the initiator of Arabic printing was convincingly disputed even by Arab authors. From contemporary reports it results that the new press borrowed types and other implements from the Aleppo one, which did not work after 1711, possibly for lack of funds, as Brâncoveanu and his court could no longer sustain it.[12] Dabbās had not been able to find in Syria sufficient financial support for the printing activity, an expensive one, as confirmed by the contemporary testimony of Ya'qub Sagati (Gdoura 1985:152)[13]. That same year, 1711, 'Abdallāh al-Zāẖir left the city, unable to continue his collaboration with Athanasios Dabbās. In his article of 1911 the historian Is'a Ma'lūf asserted that he found in the monastery of Balamand, in Lebanon, wooden parts that could have belonged to the Aleppo press. These may have been the types made after Antim's carvings, considering that, as Anton Maria del Chiaro notes, Antim used „wood and brass moulds in his workshop"[14]. Similarities between the printed matter coming from the two presses, as well as the ornamental elements present on the pages (borders, garlands, vignettes, etc.), still await an expert's scrutiny. Since a theory was launched on Syrian

[12] In 1711 the Russian-Turkish war broke out, drawing all attention and resources to the political and military turmoil. In 1714 Prince Constantin Brâncoveanu was brought to Constantinople in chains and had his head cut off, alongside four of his sons. Help for the Eastern Churches, at the same level of intensity, resumed several decades later, mostly in Moldavia.

[13] The costs of printing in Wallachia around 1700 are discussed in Bădără 1998: 55-57.

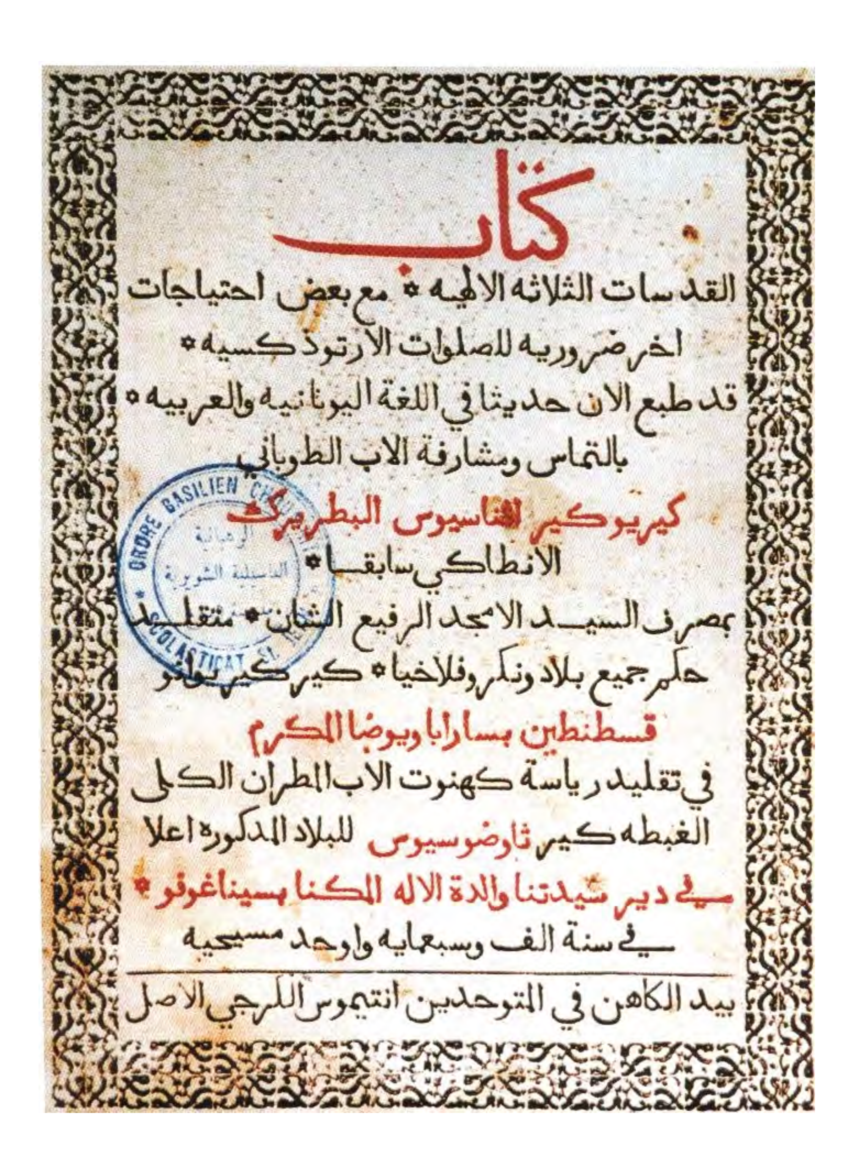
[14] See the comments of Bădără on these particular parts, *op. cit.*: 64.

soil that ʾAbdallāh al-Zāhir engraved the first Arabic types, however, without any previous experience or any assistance, specialists in early Arabic printing expect new evidence to be produced before recognizing the Romanians' contribution to introducing Arabic printing to Ottoman Syria. (Glass-Roper 2002: 178-179) The subject has particular relevance in the discussion concerning the birth of the national idea in countries of the Near and Middle East. It was noted that *Al-Nahda*, the „Arab Renaissance" of the 18th century, was born in Syria, in Aleppo, a cosmopolitan and modern metropolis, first promoted by the clergy (Samir 1997: 98). Is'a Ma'lūf stated in his above-mentioned paper that the introduction of printing in Syria and Lebanon had significant consequences in the national and the literary revival of the peoples concerned.

Before I conclude, I would like to evoke those Romanian historians and researchers who contributed, with their surveys and articles, to a better understanding of the topic discussed here. Arabic books printed in 1701-1702 were described by I. Bianu and N. Hodoş in *Bibliografia românească veche, 1508-1830* („The Early Romanian Bibliography, 1508-1830"), I, 1903. After several essential notes and comments by Nicolae Iorga and Marcu Beza in the third decade of the last century, Constantin Karadja published in 1940 Constantin Brâncoveanu's coat of arms enclosed in the Aleppo *Psalter* of 1706. Dan Simonescu and Emil Murakade, a student on a scholarship from the Orthodox Patriarchate of Damascus and a passionate explorer of early printed works, had a most fruitful collaboration in researching the Arabic books printed in Wallachia and Moldavia. This allowed the publication, after 1939, of several outstanding surveys. The codicological description of the books printed by Patriarch Sylvester of Antioch, included in Volume IV of the previously mentioned *Bibliography* (I. Bianu, D. Simonescu, 1944), benefitted from Murakade's expertise. In 1962, invited by the UNESCO Commission to present, in an illustrated volume, the collections preserved in the Library of the Romanian Academy, Virgil Cândea included the Arabic books printed in the Romanian provinces.[15] Over the 45 years that followed he was to publish several articles and studies on this topic, also participating in the exhibition *Le livre et le Liban* in Paris, in 1982, as a member of the organizing committee and a contributor to the catalogue (see Aboussouan 1982), which became a real reference-book on the topic of Arab icons.

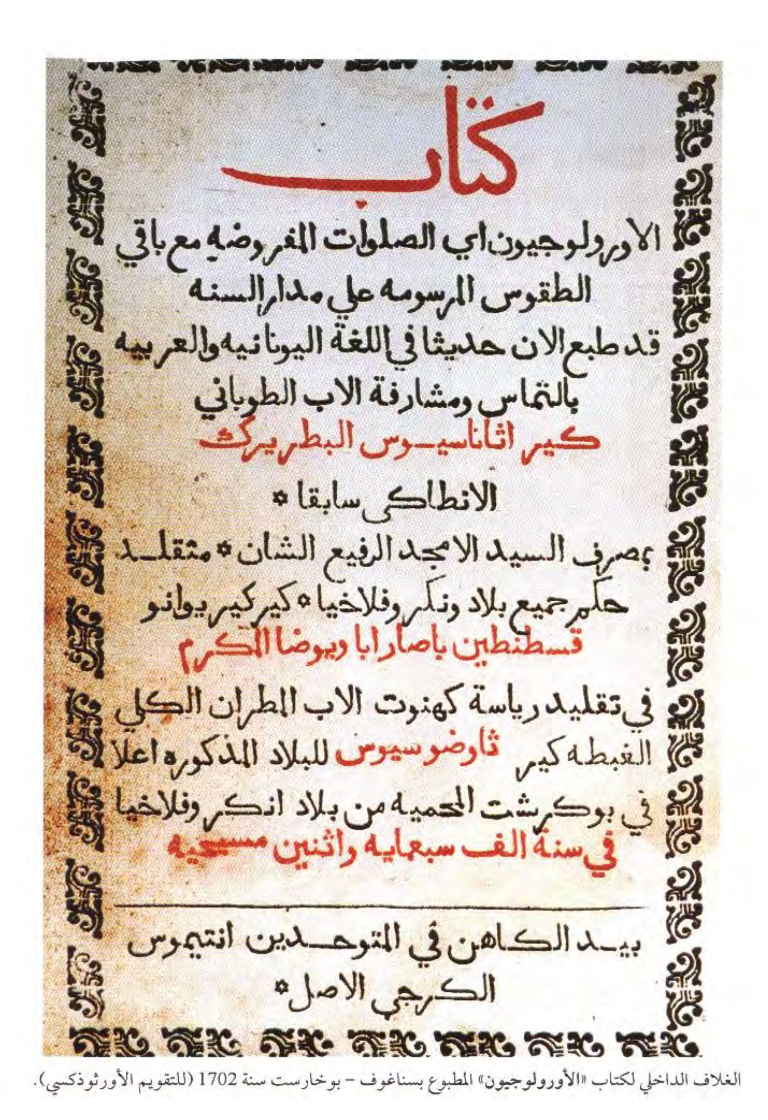
Today, as we celebrate 500 years of Romanian printing, I conclude by paying the due tribute to our forefathers, whose work is a source of inspiration and a model in our own endeavours.

[15] Virgil Cândea, *Livres anciens en Roumanie d'après les fonds de la Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R*, Bucarest, 1962.



كتاب
القدسات الثلاثه الالهيه * مع بعض احتياجات
اخر ضروريه للصلوات الارثوذكسيه *
قد طبع الان حديثا في اللغة اليونانيه والعربيه *
بالتماس ومشارفة الاب الطوباني
كير يوكير اثناسيوس البطريرك
الانطاكي سابقا *
بمصرف السيد الامجد الرفيع الشان * متقلد
حكم جميع بلاد ونكروفلاخيا * كير كير يوانو
قسطنطين بساربا ويوضا المكرم
في تقليد رياسة كهنوت الاب المطران الكلي
الغبطه كير ثاوضوسيوس للبلاد المذكوره اعلا
في دير سيدتنا والدة الاله المكنا بسيناغوفو *
في سنة الف وسبعمايه واحد مسيحيه
بيد الكاهن في المتوحدين انتيموس الكرجي الاصل

1. *Greek-Arabic Liturgikon*, Snagov 1701 (B.A.R., CRV 130).



كتاب
الاورولوجيون اي الصلوات المفروضه مع باقي
الطقوس المرسومه علي مدار السنه
قد طبع الان حديثا في اللغة اليونانيه والعربيه
بالتماس ومشارفة الاب الطوباني
كير اثاناسيوس البطريرك
الانطاكي سابقا ٭
بصرف السيد الامجد الرفيع الشان ٭ متقلد
حكم جميع بلاد ونكر وفلاخيا ٭ كير كير يوانو
قسطنطين باصارابا ديوضا الكرم
في تقليد رياسة كهنوت الاب المطران الكلي
الغبطه كير ثاوضوسيوس للبلاد المذكوره اعلا
في بوكرشت المحميه من بلاد انكر وفلاخيا
في سنة الف سبعمايه واثنين مسيحيه

بيد الكاهن في المتوحدين انتيموس
الكرجي الاصل ٭

الغلاف الداخلي لكتاب «الأورولوجيون» المطبوع بسناغوف - بوخارست سنة 1702 (للتقويم الأورثوذكسي).

2. *Book of Hours*, Bucureşti 1702 (B.A.R., CRV 137).



3. *St. Basil* in the *Greek-Arabic Liturgikon*, Snagov 1701
(B.A.R., CRV 130).



4. *Greek-Arabic Liturgikon*, Snagov 1701 (B.A.R., CRV 137).



5. Brâncoveanu's coat of arms, *Greek-Arabic Liturgikon*, Snagov 1701 (B.A.R., CRV 130).



6. *St. John* in *The Four Gospels*, Aleppo 1706.



وكان الفراغ من هذا الكتاب المبارك المسما
قضا الحق ونقل الصدق تاليف الاب الفاضل
والفيلسوف الجزيل الحكمة كيريو كير نكتاريوس
البطريرك الاورشليمي الكلي الغبطة في الرد
علي الرهبان اللاتينيين في اليوم الثالث عشر
من تموز في محروسة ياش التي هي مقر حكومة
بلاد البغدانيه في دير القديس مارسابا وكانا
المهتمين بطبعه مخاييل بزي راهب اصله من
بلاد كورت الذهب من معاملة طرابلس الشام
والشماس جرجس الحلبي تو ابع البطريرك
الانطاكي كيريو كيرسيلبسترس الكلي الغبطة وذلك
بتاريخ ستة واربعين وماية بعد الالف مسيحية
سنة ١٧٤٦
تم الكتاب بهمة رب العباد

7. Nectarie, *Qaḍā al-Haqq* (*The proof of truth*), Iaşi 1746 (B.A.R., CRV 250C).





يوانو يوانو نيقولاو فايغوضا طوي

افسيفسطاطوي كي فيلوخريسطوي ايغمون

افثنضوي كي يغيموناس باسيس مولضو

فلاشياس بولاطاتي

8. *The Moldavian coat of arms* in Nectarie,
Qadā al-Haqq (*The proof of truth*),
Iaşi 1746 (B.A.R., CRV 250C).

REFERENCES

Aboussouan 1982: Camille Aboussouan (dir.), *Le livre et le Liban jusqu'à 1900*, Paris, UNESCO – AGECOOP, 1982.

Bădără 1998: Doru Bădără, *Tiparul românesc la sfârşitul secolului al XVII-lea şi începutul secolului al XVIII-lea* [Romanian Printing at the End of the 17th Century and the Beginning of the 18th Century], Brăila, Ed. Istros, 1998.

Bianu-Simonescu 1944: Ioan Bianu-Dan Simonescu, *Bibliografia românească veche, 1508-1830* [Early Romanian Bibliographie, 1508-1830], Bucureşti, IV, 1944.

Cândea 1972: Virgil Cândea, *La diffusion de l'oeuvre de Dimitrie Cantemir en Europe du Sud-Est et au Proche Orient,* in „Revue des études sud-est européennes", 10, 1972, no. 2, pp. 345-362.

Cândea 1974: Dimitrie Cantemir, *Divanul sau gâlceava Înţeleptului cu Lumea sau giudeţul Sufletului cu Trupul* [The Divan or the Wise Man's Dispute with the World or the Litigation between Soul and Body], introduction, edition, comments by Virgil Cândea, Greek text ed. by Maria Marinescu-Himu, Bucureşti, Editura Academiei R.S.R., 1974.

Debbās-Recho 2008: Antoine César Debbas, Nakhle Recho, *Tārīẖ al-tibā'at al-'arabiyya fī l-Mašriq. Al-Baṭriyark Aṯanāsīyūs al-ṯāliṯ Dabbās (1685-1724)*, Beirut, 2008.

Gdoura 1985: Wahid Gdoura, *Le Début de l'Imprimerie Arabe à Istanbul et en Syrie: Évolution de l'Environnement Culturel (1706-1787)*, Tunis, Institut Supérieur de Documentation, 1985.

Glass-Roper 2002: Eva Hanebutt-Benz, Dagmar Glass, Geoffrey Roper (eds.), *Middle Eastern Languages and the Print Revolution. A Cross-Cultural Encounter*, Westhofen, WVA-Verlag Skulima, 2002.

Graf, *GCAL*: Georg Graf, *Geschichte der christlichen arabischen Literatur*, I (1944), II (1947), III (1949), IV (1951), V (1953), Biblioteca Apostolica Vaticana, Città del Vaticano.

Heyberger 1994: Bernard Heyberger, *Les chrétiens du Proche-Orient au temps de la Réforme catholique (Syrie, Liban, Palestine, XVIe-XVIIIe siècle*), Rome, 1994.

Ma'lūf 1911: Is'a Aliskandar Ma'lūf, *Arabic Printing by the Orthodox Romanians in Antakiyya*, „Al-Ni'ma", Damascus, 1911, no. 3, pp. 44-56.

Nasrallah 1944: Joseph Nasrallah, *L'Imprimerie au Liban*, Beyrouth-Harissa, 1949.

Nasrallah 1979: Joseph Nasrallah, *Histoire du mouvement littéraire dans l'église melchite du Vème au XX[ème] siècle*, Louvain-Paris, vol. IV, t. I, 1979.

Nasrallah 1989: Joseph Nasrallah, *Histoire du mouvement littéraire dans l'église melchite du Vème au XX[ème] siècle*, Louvain-Paris, vol. IV, t. 2, 1989.

Samir 1997: Samir Khalil Samir, *Les communautés chrétiennes, membres actifs de la société arabe au cours de l'histoire*, „Proche-Orient Chrétien", 47, 1997, pp. 79-102.

Simonescu 1967: Dan Simonescu, *Impression de livres arabes et karamanlis en Valachie et en Moldavie au XVIII[e] siècle,* in „Studia et Acta Orientalia", nr. 5-6, 1967, pp. 47-75.

LES LIVRES ALBANAIS IMPRIMÉS EN ROUMANIE (1844-1912)

CĂTĂLINA VĂTĂŞESCU
Institut des Études Sud-Est Européennes

En Roumanie, l'activité d'imprimerie en langue albanaise s'étend de 1844 à 1944. Les livres et les publications parus cette centaine d'années ont une signification particulière dans le processus d'affirmation de la culture albanaise moderne. L'activité reprise après 1990, avec des résultats notables, possède un caractère tout à fait différent, ce qui fait que dans cette courte intervention elle reste en dehors de notre intérêt[1].

Une attention spéciale mérite la première période, celle comprise entre 1844 et 1912, l'année quand l'Albanie déclare son indépendance. Il est connu le fait qu'aux Pays Roumains, surtout dans les villes de Bucarest, Brăila, Ploieşti, Focşani, Galaţi et Constanţa, se sont formées, au long du XVIII[e], du XIX[e] et du XX[e] siècles, d'importantes colonies albanaises[2].

---

[1] Dans un livre collectif auquel ont collaboré Olga Cicanci, Cornelia Papacostea Danielopolu, Elena Siupiur, coordonné par Al. Duţu, concernant la formation des intellectuels balkaniques en Roumanie, nous avons analysé le cas albanais, en accordant un espace important à l'activité typographique: *Activitatea intelectuală și culturală a albanezilor din România (1844-1912),* en *Intelectuali din Balcani în România (sec. XVII-XIX)*, coordonnateur Al. Duţu, postface de Eugen Stănescu, Bucarest, 1984 p. 163-197. Nous utilisons les faits que nous avons analysés dans cette recherche.

[2] Sur ce sujet il y a une riche littérature, dont les résultats nous ont été très utiles à élaborer l'étude mentionnée ci-dessus; les plus importantes contributions, par ordre alphabétique des auteurs: Vehbi Bala, *Lidhjet kulturore shqiptare-rumune*, «Buletin shqencor i Institutit pedagogjik dyvjeçar të Shkodrës» (abrégé: «Buletin Shkodra»), I (1964) (numër special), p. 50-85; Vehbi Bala, *Presa shqiptare nga Rumania*, «Buletin Shkodra», I (1964) 2; Vehbi Bala, *Lidhjet letrare shqiptare-rumune*, «Buletin Shkodra», II (1965), p. 3-49; Aleks Buda, *Të dhëna mbi lëvizijen kombëtare shqiptare në vitet 1859-1861*, «Studime historike» (abrégé: SH), XIX (II) 2, p. 55-68; Peter Bartl, compte rendu du livre *Mendimi politik e shoqëror i Rilindjes kombëtare shqiptare. Përmbledhje artikujsh*

En majorité artisans et marchands, les Albanais sont une présence visible dans la société roumaine, réjouissant de la sympathie du milieu où ils se sont établis. Parmi eux, un nombre significatif prouve un intérêt accru pour le progrès culturel de la propre nation; avec le temps, des intellectuels dans le véritable sens du terme apparaissent, se dévouant à la cause nationale.

Après la proclamation de l'indépendance de leur pays, une bonne partie des Albanais ne quittent pas la Roumanie, continuant une riche activité culturelle et littéraire, surtout à Bucarest et à Constanţa. La production typographique des années 1913-1944 est importante et elle devrait faire l'objet d'une étude détaillée. Il est bien connu que c'est en Roumanie qu'ont activé les poètes Aleks Stavri Drenova, connu sous le nom d'Asdreni, et Lasgush Poradeci, ainsi que le prosateur Mitrush Kuteli (alias Dhimitër Pasko, le premier qui a traduit en albanais des poésies de Mihai Eminescu), écrivains et créateurs de langue littéraire des plus importants de la culture albanaise.

L'analyse de l'activité d'imprimerie en albanais déployée en Roumanie doit tenir compte d'une série de caractéristiques: on sait qu'au XIXe siècle, les Albanais sont divisés du point de vue confessionnel en catholiques au nord du pays, orthodoxes au sud et musulmans, en majorité, dans toutes les régions. La conscience de l'appartenance à une religion ne trace pas de lignes de démarcation insurmontables. Pourtant, une longue période,

nga shtypi, 1878-1908 I, Tirana, 1971, en «Südostforschungen», 1975; Th. Capidan, *Contribuția românilor la renașterea Albaniei*, «Graiul românesc» II (1928) 1, p. 4-21; Nicolae Ciachir et Gelku Maksutovici, *Orașul București, centru de sprijin al mișcării de eliberare în Balcani (1848-1912)*, «Bucureşti. Materiale de istorie şi muzeografie», V (1967), p. 271-283; Nicolae Ciachir et Gelku Maksutovici, *Unele aspecte privind condițiile create pe teritoriul României mișcării albaneze de la sfârșitul secolului al XIX-lea – începutul secolului al XX-lea*, «Revista arhivelor» X (1967) 1, p. 103-110; Nicolae Ciachir, *Scurtă istorie a Albaniei*, Bucureşti, 1974; Ismet Dermaku, *Rilindja kombëtare shqiptare dhe kolonitë shqiptare të mërgimit në Rumani dhe në Bullgari*, Prishtina, 1983, Ismet Dermaku, *Nikolla N. Naço - Korça (1843-1913). Apostull i shqiptarizmit*, Prishitnë, 2000; Johannes Faensen, *Die albanische Nationalbewegung*, Berlin, 1980; Sava Iancovici, *Relations roumano-albanaises à l'époque de la Renaissance et de l'émancipation du peuple albanais*, «Revue des études sud-est européennes» (RESSEE), IX (1971) 1, 2; Nicolae Iorga, *Istoria statelor balcanice în epoca modernă*, Bucureşti, 1913; Nicolae Iorga, *Fundațiile domnilor români în Epir*, București, 1914; Nicolae Iorga, *Brève histoire de l'Albanie et du peuple albanais*, 1919; Johannes Irmscher, *Die Albaner bei der Gründung des griechischen Staates*, «Studia albanica», I (1964) 1, p. 223-235; Myslim Islami, *Naum Panajot Veqilharxhi, jeta, veprimtaria dhe pikëpamjet e tjia arësimore-kulturale dhe politike*, Tirana, 1967; Gelku Maksutovici, *Shtypi shqiptar nga Rumania*, «Gjurmime albanologjike» 1971, Prishtina, 1972, p. 33 et suiv.; G. Petrotta, *Popolo, lingua e letteratura albanese*, Roma, 1934.

la conscience nationale se manifeste faiblement. Elle s'affirme pleinement et d'une manière active dans la période de la guerre russo-turc de 1877 et surtout pendant le Congrès de Berlin, quand se pose le problème d'établir les frontières des états nationaux dans la zone habitée aussi par les Albanais.

Par exemple, tout au long du XIXe siècle, jusque tard, dans les décennies sept et huit, une bonne partie des Albanais orthodoxes du sud de l'Albanie, formant la source des colonies des Pays Roumains, se déclarent, comme on le sait, Grecs, puisque leur langue de culture est le grec et puisqu'ils ont la même confession que les Grecs. La majorité des Albanais venus aux Pays Roumains sont d'Épire. Ils ont la conscience d'appartenir à cette région, à côté des Grecs et des Aroumains. Dans un livre sur les relations entre l'Épire et les Pays Roumains, Ariadna Camariano-Cioran mettait en évidence précisément cette unité des populations de la région, due à l'emploi du grec comme langue de culture[3]. Le cas le plus connu parmi les Albanais établis en Roumanie est celui de Naum Veqilharxhi (le premier représentant du mouvement culturel national moderne des Albanais) et de ses frères. Veqilharxhi venait de la zone de Moscopole. Les recensements faits dans les années trente du XIXe siècle à Brăila – où il et sa famille s'étaient établis – laissent voir le changement graduel de mentalité: si d'abord, Naum Veqilharxhi se déclarait grec, il finit par se déclarer albanais, tandis que ses frères et ses cousins continuaient de se déclarer grecs[4]. Nous enregistrons une situation semblable dans la famille de Vangjel Zhapa (Vangjel Zappa, Evanghelis Zappa). Le grand propriétaire des domaines au sud de la Roumanie, venu d'Épire, assure par son mécénat l'appui matériel pour la culture grecque et pour celle roumaine, puisqu'il se déclare et se considère grec et puisqu'il reste reconnaissant à la Roumanie pour la fortune qu'il y a pu gagner. Il affirme sporadiquement son origine albanaise aussi et développe, dans une correspondance avec le professeur albanais d'Athènes A. Byku, la théorie selon laquelle les Albanais doivent être inclus comme une entité en soi dans la société grecque. C'est dans ce but que Zappa assure les fonds pour quatre écoles grecques au sud de l'Albanie, où les enfants doivent apprendre l'albanais pour pouvoir plus facilement assimiler le grec. Pour ce qui est de sa mère, pourtant, il y a des preuves qu'elle ne savait pas autre langue que l'albanais: dans les contacts avec les autorités roumaines, on lui assure un interprète pour la langue albanaise[5]. À son tour, Constantin – le neveu auquel Vangjel Zappa avait léguait ses biens – accorde, en suivant les dispositions de son oncle, un

3 Ariadna Camariano-Cioran, *L'Épire et les Pays Roumains*, Jannina, 1984, p. 6.

4 Voir Sava Iancovici, *l. c.*, Myslim Islami, *l. c.*

5 Voir: Nicolae Ciachir, *Scurtă istorie a Albaniei*, Aleks Buda, *Të dhëna mbi lëvizijen kombëtare shqiptare*, Sava Iancovici, *l. c.*, Cătălina Vătăşescu, *l. c.*

appui constant à la culture grecque et un, beaucoup moins substantiel, à la cause albanaise. Ce fait éveille l'indignation de la colonie albanaise, qui attendait un appui matériel plus important pour la cause nationale (une longue série de reproches en remplissent les journaux albanais de Roumanie à la fin du XIX[e] siècle)[6].

À l'époque, un thème couramment débattu relatif à l'affirmation de la conscience nationale est celui du dévouement à des causes nationales étrangères au détriment de la propre cause et de l'intérêt national. Nous devons mentionner encore une fois l'exemple des Albanais tosques, du sud du pays, représentant la majorité de l'émigration aux Pays Roumains, qui participent en 1821 en grand nombre (surtout les *arnauts*, ceux qui servent comme gardes des princes et des boyards) au mouvement de *l'Etérie* et au mouvement de Tudor Vladimirescu, mais pas pour défendre la cause albanaise, ou très peu à la faveur de cette cause[7].

Les premiers imprimés faits en Roumanie sont précisément le résultat de l'éveil de la propre conscience nationale. L'essai d'affirmation de l'unicité de la langue et du peuple albanais par rapport au monde ottoman, grec ou slave se fait par la création ou l'adaptation d'un alphabet spécial. L'emploi d'un alphabet unique pour tous les Albanais devrait marquer le fait qu'on laissait de côté les différences religieuses. Le premier alphabet original est dû à Naum Veqilharxhi, qui l'a crée, très probablement dans les années vingt du XIX[e] siècle, pour l'utiliser dans son abécédaire, le premier abécédaire albanais, paru en deux éditions à contenu différent, en 1844 et 1845. Cet alphabet est tout à fait original, il n'est ni latin, ni grec, ni slave, ni arabe. On ne sait pas où ont été imprimés les abécédaires de Naum Veqilharxhi, en Roumanie ou à Constantinople. Ils ont été très favorablement accueillis à Korça, ville du sud de l'Albanie ayant de très étroites liaisons avec la Valachie[8] et ont été connus et appréciés par Eliade

[6] Sur l'activité de donateur à l'Académie Roumaine et à la Grèce de Vangjel Zappa voir récemment Dorina N. Rusu, *Patrimoniul Academiei Române. Donatori și donații. 1860-1948*, Bucureşti, 2008, p. 95 et suiv. Le philanthrope albanais est présenté comme grec, mais l'auteur n'ignore pas son origine albanaise. Pour l'activité de Vangjel Zappa et de Constantin Zappa (présenté comme le cousin de Vangjel), visant le progrès de la culture grecque voir le livre cité de Ariadna Camariano-Cioran (p. 121-124), qui, d'ailleurs, ne se propose pas de discuter l'origine ethnique des Épirotes auxquels son livre se réfère.

[7] Voir Victor Papacostea, pour le cas de Naum Veqilharxhi (V. Papacostea, *La participation de l'écrivain albanais Vechilhardji à la révolution de 1821*, en «Balcania», Bucarest, VIII (1945), p. 187-192) et Sava Iancovici, *l. c.*, p. 10, 11, 14 pour la liste assez riche des participants albanais.

[8] La lettre que les habitants de Korça ont envoyée à Naum Veqilharxhi pour lui remercier du fait qu'il les a donné la possibilité d'apprendre leur propre langue a été publiée par Victor Papacostea: *Sur l'abécédaire albanais de Vechilhargi*, en Victor

Rădulescu et G. Bariţ dans leurs journaux[9]. Les connaissant bien 40 ans plus tard [10], les représentants du mouvement national albanais continuent de chercher une forme adéquate d'alphabet. Ils ont décidé d'utiliser l'alphabet élaboré à Constantinople par Sami Frashëri. Puisque cet alphabet – à l'origine l'alphabet latin – respectait le principe de faire utiliser un signe pour noter un phonème, il y avait besoin des signes spéciaux pour les phonèmes existant seulement en albanais. Ces signes ne se trouvaient pas dans une typographie usuelle et le problème de l'alphabet va traverser toute la période 1884-1912, créant des difficultés dans l'impression des livres et des journaux. Trouver une typographie devenait indispensable. La grande majorité des livres imprimés par les Albanais en Roumanie jusqu'en 1908-1912 sont écrits avec cet alphabet. D'habitude, l'alphabet en question est nommé *l'alphabet de Constantinople*, mais le fait que jusqu'en 1908 la plupart des livres ont été imprimés à Bucarest a déterminé Luigj Gurakuqi – (d'origine de Shkodra), le futur ministre de l'enseignement dans le gouvernement provisoire albanais qui a proclamé en 1912 l'indépendance –, de le nommer *l'alphabet de Dituria*, selon le nom de la société bucarestoise qui a fait imprimer les livres[11].

Le mouvement national albanais, dont les coryphées reconnaissaient l'activité de pionnier de Naum Veqilharxhi au Pays Roumain dans les années cinquante, a été réorganisé à la fin des années quatre-vingt par la création d'une structure ayant des buts politiques et culturaux et des noyaux dans toutes les régions habitées par des Albanais. Cette structure, connue sous le nom de la *Ligue de Prizren*, a été dirigée par un comité sous la direction d'Abdyl Frashëri. Ces frères, Sami[12] et Naim[13], albanais musulmans du sud de l'Albanie, ont contribué décisivement à la constitution de la culture albanaise moderne.

Ce n'est qu'en 1881 qu'on reprend l'initiative de Naum Veqilharxhi de créer une société qui ait comme but l'impression des livres. La lettre de

Papacostea, *Civilizaţie românească şi civilizaţie balcanică. Studii istorice*, édition et notes par Cornelia Papacostea-Danielopolu, étude introductive de Nicoale-Şerban Tanaşoca, Bucureşti, 1983, p. 499-501.

9 Voir Sava Iancovici, *op. cit.*

10 Pour une présentation synthétique des exemples voir notre étude, p. 166, 167.

11 G. Gradilone, *Altri studi di letteratura albanese*, 1974, p. 164.

12 Sami Frashëri, l'auteur d'une grammaire de la langue turque et d'un dictionnaire, qu'on utilise aujourd'hui aussi, turc - français, est le créateur de l'alphabet connu sous le nom de l'alphabet de Constantinople, qui a servi à imprimer les livres parus à Bucarest.

13 Naim Frashëri est, comme on le sait, le plus connu poète de l'époque. Sa création, romantique, pouvait être comparée comme valeur à celle de Vasile Alecsandri et comme importance formative à celle de Mihai Eminescu.

remerciement que les habitants de Korça avaient envoyée à Veqilharxhi faisait référence expresse à la nécessité d'une typographie, que les expéditeurs du lettre étaient prêts à acheter par listes de souscriptions, afin d'imprimer les autres livres dont on savait que Veqilharxhi avait préparés. Victor Papacostea, qui a édité la lettre, fait la remarque intéressante que l'initiative de Veqilharxhi et des habitants de Korça de fonder une imprimerie pourrait être interprétée comme «le souvenir de Moscopolis [qui] stimulait leur zèle». C'est toujours V. Papacostea qui observe que Naum Veqilharxhi était «originaire de la commune de Bitchichi [= alb. Vithkuq] près Moscopolis, en Albanie»[14].

En 1879, à Constantinople, après l'échec politique de *la Ligue de Prizren*, a été fondée par un comité dont faisaient partie les frères Frashëri aussi, la «Société pour imprimer des livres». Les Albanais de Bucarest décident d'en créer une filiale. Le dessein de la Société est atteint en 1886: les manuscrits envoyés de Constantinople sont imprimés à Bucarest par les soins de la filiale d'ici. Un comité national s'est formé en 1885 à Korça dans le but de diffuser les livres. Cette collaboration entre le centre établi à Constantinople, où se trouvent les auteurs des manuscrits, la succursale de Bucarest qui les fait imprimer et le comité de Korça qui en assure la diffusion, fonctionnera avec de bons résultats jusqu'en 1912.

Dans les années quatre-vingt du XIX[e] siècle, la colonie albanaise de Roumanie est la seule qui peut assurer l'impression des livres, profitant du climat de liberté culturelle et des possibilités matérielles de nombreux de ses membres. L'expérience qu'elle gagne en peu de temps dans la publication des livres (scolaires surtout) nous semble être attestée par deux faits: en 1887 elle reçoit de Constantinople la requête d'appuyer la création à Korça d'une société qui imprime à son tour des livres; en 1888, K. Kristoforidhi – comme on le sait, traducteur du Bible en albanais et auteur d'un très bon dictionnaire albanais-grec, membre du comité de Constantinople – se proposait, dans une lettre qu'il envoyait aux Albanais de Roumanie, d'y venir pour faire imprimer une série de ses propres manuels[15]. Quoique aucune de ces initiatives ne s'est accomplie, elles montrent l'appréciation dont jouaient les sociétés albanaises de Bucarest (il s'agit surtout de *Dituria*[16]*)* dans l'activité d'impression et le rôle essentiel qu'elles avaient de la sorte dans les succès du mouvement culturel. La publication des livres représentait le moyen fondamental de développer la langue littéraire et de

[14] Voir V. Papacostea, *Sur l'abécédaire albanais de Vechilhargi*, p. 499 et suiv.

[15] Cătălina Vătăşescu, *Activitatea intelectuală*, p. 175.

[16] Nous avons établi la liste des livres que *Dituria* a publiées, ainsi que la liste des typographies utilisées, dans l'étude *Activitatea intelectuală*, p. 179 et suiv.

faire connaître à la grande masse les formes de la civilisation européenne moderne. Les livres étaient diffusaient en Albanie et dans le reste de la diaspora.

Outre les livres parus en Italie, ayant comme auteurs les représentants de la colonie établie là-bas après la mort de Skanderbeg, les volumes qu'on publie à Bucarest peuvent être considérés les premiers livres modernes en albanais[17], du moins, donc, dans l'espace balkanique. Entre 1886 et 1903, en Roumanie ont été imprimés 45 titres par la société culturelle Dituria (la «Connaissance») et 5 par la société *Drita* (la «Lumière»): abécédaires, livres de lecture, manuels des sciences naturelles, de mathématique, de physique, de géographie, de morale et une encyclopédie pour les enfants. La majorité sont dus aux frères Naim et Sami Frashëri, mais, aussi, à Jani Vreto, Athanas Sina, Gaspar Benussi, Luigj Gurakuqi.

La publication des traductions des fragments du Vieux et du Nouveau Testament par Papa Hristo Haralamb Negovani ou Gjerasim Qiriazi et d'un livre sur la doctrine des *bektashis*, ayant Naim Frashëri comme auteur, illustre d'une part la ligne assurant une sorte d'indépendance confessionnelle (surtout envers l'église orthodoxe grecque et envers les musulmans) et d'autre part la tendance vers la concorde entre tous les Albanais, sans tenir compte des différences religieuses.

Il faut mentionner aussi la publication du premier chant de l'épopée *Iliade* dans la traduction du même Naim Frashëri. D'ailleurs, tous les volumes des poésies originales de Naim Frashëri paraissent à Bucarest et on peut dire que l'audience extraordinaire dont ses créations ont joui depuis lors est aussi le résultat de l'activité d'impression de la colonie albanaise de Roumanie. C'est toujours en Roumanie que sont imprimés le livre de grammaire albanaise, qui peut être consulté encore avec profit et le livre ayant un sort prodigieux dans la culture albanaise, concernant le futur politique de l'Albanie (*Shqipëria ç'ka qenë, ç'është e ç'do të bëhetë* «Albanie – ce qu'elle a été, ce qu'elle est et ce qu'elle deviendra») de Sami Frashëri.

Une activité riche en résultats est celle de la publication des journaux (approximativement 10, d'une durée et d'une périodicité inégales) et de nombreux mémorandums aux Grands Pouvoirs, expliquant la situation des Albanais, et des appels aux Albanais pour concentrer leurs efforts vers des buts nationaux communs.

Il y a des informations intéressantes sur le processus d'impression: la

---

[17] Il est connu que jusque dans les années 70 et 80 du XIX[e] siècle, en albanais (dans le dialecte guègue) on avait imprimé presque exclusivement des textes religieux, en commençant avec le livre des *Messes* traduites en 1555 par Gjon Buzuku.

société *Dituria* approuvait souvent l'apparition d'un titre par l'activité d'un comité et beaucoup plus rarement dans l'assemblée de tous ses membres. Le tirage était fixé en tenant compte des souscriptions préalables. Les titres étaient annoncés dans les gazettes afin que les lecteurs expriment leur désir d'en avoir un livre ou un autre; l'audience en était assurée. Les demandes venaient d'Albanie, de Roumanie et d'autres pays où se trouvaient des colonies albanaises. Les livres étaient envoyés chaque semaine à titre gratuit. En Albanie ils étaient envoyés surtout aux écoles et aux clubs de lecture qu'on avait fondés après 1908. Les journaux publient des listes des livres disponibles et les lecteurs sont conseillés à former leurs propres bibliothèques[18].

L'existence de l'alphabet spécial exigeait une typographie adéquate. En 1884, la société *Dituria*, récemment réorganisée, en achète une d'une gazette roumaine, l'équipant des lettres qui manquaient, commandées à Vienne. Les livres imprimés ici portent l'indication la *Typographie de la Société Dituria*, ou la *Typographie des Albanais*. Parfois, le nom de la typographie n'apparaît pas. Un nombre plus réduit de livres porte le nom d'une typographie roumaine: Dor(othea) P. Cucu, N.N. Voicu, Marinescu et Şerban, Lambru et Moţăţeanu (cette dernière typographie annonçait qu'elle possède une section typographique albanaise). Les propriétaires roumains de typographie contribuaient non seulement au processus d'impression, mais assez souvent avec de l'argent à la publication d'un livre[19].

Les colonies de Brăila et de Constanţa participent avec des sommes importantes à l'achat, après 1902, des caractères pour la typographie *Mbrodhësia* (le «Progrès») de Sofia, qui continue l'activité déployée en Roumanie. Le propriétaire de cette typographie, renommé dans tout le monde albanais, est un ancien élève de l'*Institut Albano-Roumain*, fondé à Bucarest par la société *Drita*. Cette école avec internat a fonctionné entre 1892 et 1902 et le propriétaire de la typographie de Sofia, Hristo Luarasi, y est venu avec K.I. Trebicka et deux autres compagnons pour apprendre ce métier. Ces quatre élèves représentent une des séries d'élèves qui venaient à l'école albanaise de Roumanie, à la suite d'une sélection parmi les enfants du sud de l'Albanie, sélection à laquelle aidaient les professeurs des écoles roumaines pour les Aroumains de la région; ils s'occupaient d'ailleurs que les enfants arrivent en bonnes conditions à la destination.

L'activité des sociétés culturelles albanaises en Roumanie a frayé la voie de la culture moderne à large diffusion et a contribué d'une manière décisive à former la masse des lecteurs et le goût pour lecture en langue

[18] Cătălina Vătăşescu, *Activitatea intelectuală…*, p. 184-185.
[19] Cătălina Vătăşescu, *l.c.*

albanaise. On imprime en Roumanie les livres les plus importants de ce moment de début et leur diffusion a contribué à leur connaissance. Cette activité typographique devient le modèle pour les Albanais établis en Bulgarie, les typographes de Sofia s'étant formés dans l'émigration albanaise en Roumanie et sert d'exemple pour l'activité des Albanais d'Egypte et des Albanais dans leur propre patrie.

Grâce aux journaux (dacoroumains et aroumains), la société roumaine connaissait bien les efforts des Albanais. Les érudits roumains (G. Bariţ, I. Eliade Rădulescu, B.P. Hasdeu, V.A. Urechiă, D. Sturdza) ont eu des contacts étroits avec les représentants de la communauté albanaise.

Il faut préciser que tous les livres imprimés en Roumanie, ainsi que les collections de tous les journaux se trouvent à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine où ils peuvent être consultés.

Pour conclure, il n'est pas sans intérêt de mentionner dans ce cadre le fait que c'est toujours en Roumanie, en 1968, que fut imprimée une excellente édition critique du premier texte en albanais (1555). Il s'agit de la traduction dans le dialecte guègue, par le prélat catholique Gjon Buzuku, d'un livre de messes[20]. La Maison d'édition de l'Académie Roumaine (*Editura Academiei*) a assuré dans les meilleures conditions techniques l'impression particulièrement difficile de ce livre. L'édition critique du savant albanais Eqrem Çabej, préparée à Tirana (fac-similé, transcription, translittération, notes, étude introductive de grande étendue) a été imprimée sans faute grâce à l'expérience des typographes roumains et à l'assistance de spécialité accordée par Grigore Brâncuş, à ce temps-là jeune universitaire ayant de très solides connaissances en histoire de la langue albanaise.

[20] En fait, le premier texte en albanais date de 1496 et est une phrase représentant la formule de baptême. Ce texte a été découvert dans un manuscrit grec par Nicolae Iorga, qui l'a fait publié. Le livre de Buzuku est le deuxième texte du point de vue chronologique, étant le premier de grandes dimensions.

TYPOGRAPHIES PRIVÉES DANS LES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES – PREMIÈRE MOITIÉ DU XIXe SIÈCLE. LIVRES POUR L'ESPACE SUD-EST EUROPÉEN

VIRGINIA BLÎNDA
Institut des Études Sud-Est Européennes

La culture de l'imprimé a évolué dans la première moitié du XIXe siècle dans les Principautés Roumaines en prenant de nouvelles dimensions déterminées par les premières initiatives laïques tâchant d'organiser des ateliers typographiques, dans un climat qui n'étaient pas préparé pour ce développement. Il s'agit, en effet, d'un véritable phénomène social et culturel qui se manifesta par l'apparition des centres de production typographique privés, de nature à accélérer la circulation d'un nombre croissant de livres et d'autres imprimés au cœur de milieux sociaux de plus en plus larges d'une décennie à l'autre. Pour se manifester d'une manière ouverte et constante, cet élément de nouveauté représenté par l'initiative privée dans le domaine de l'imprimé avait besoin d'obtenir des réglementations au niveau politique décisionnel dans les Principautés Roumaines.

Les premières démarches administratives dans le domaine de l'«imprimé privé» appartiennent à Dr. Constantin Caracaş, médecèn, et aux boyards Răducanu Clinceanu et Dumitru Topliceanu qui sollicitaient au Prince Caradja la permission officielle pour ouvrir une typographie «privilégiée», réservée à la production des livres en roumain et en grec. L'importance attachée à cette démarche par les autorités est mise en évidence par la réaction officielle. L'instance administrative chargée de vérifier cette sollicitation est le Conseil même – la décision n'est donc pas laissée à la latitude d'un seul fonctionnaire. Le Conseil constate que «il n'y avait jamais eu un monopole typographique, mais que, à partir de l'époque de Mihail Racoviţă, on a décidé que seul le Métropolite détient le

contrôle des imprimés à caractère religieux et que ni les personnes privées, ni les boyards ne pouvaient rien imprimer sans l'accord et la bénédiction du Métropolite. Pourtant, l'introduction d'une telle censure ne signifie pas que seulement la typographie de la Métropolie détient le monopole sur les imprimés»[1]. Par conséquent, le 3 Novembre 1817, Jean Caradja donna son accord officiel pour la création de la première typographie laïque dans l'espace roumain. La décision officielle mentionna en même temps l'introduction d'une forme de censure. Les livres à caractère religieux imprimés dans les dites trois typographies[2] étaient soumis au contrôle préalable et approuvés par le Métropolite. Les attributions liées à la censure furent déléguées à d'autres responsables de l'appareil de l'Église seulement dans les situations où le Métropolite ne pouvait pas vérifier personnellement le contenu des livres. De même, la décision officielle donna la permission d'imprimer *filologhicale*, c'est-à-dire les livres qui expriment le désire d'apprendre, ce que justifiait une fois de plus du point de vue juridique les imprimés à caractère laïque.[3] Le document a ouvert pour la première fois une brèche dans un système contrôlé rigoureusement par l'État par le truchement des autorités ayant attributions spécifiques et précises dans le domaine de l'imprimé.

En outre, sous l'Àncien Régime, l'imprimerie fut une affaire d'État. Elle devient un outil entre les mains du Prince, qui pouvait contrôler toute politique de l'imprimé. Son insensibilité face aux «best-sellers» de l'époque – qui circulaient en Europe – a renforcé le prestige du manuscrit qui détenait une position dominante par rapport au livre imprimé jusqu'à la moitié du XIX[e] siècle.[4] Soit qu'il s'agisse du livre imprimé, soit qu'il s'agisse du manuscrit, il y en a deux catégories: le livre (imprimé ou manuscrit) religieux et laïque, ayant une destination liturgique, en premier cas, et publique, dans le deuxième. Le pouvoir politique et le pouvoir religieux ont manifesté un intérêt particulier pour la production et la circulation des livres, perçus comme un moyen de disséminer les plus avancées idées de l'époque. Après 1832, les décisions officielles sont plus précises et à caractère de plus en plus restrictif suite à la diffusion plus rapide de l'imprimé, particulièrement de celui produit par les ateliers typographiques privés.

---

[1] Cornelia Papacostea-Danielopolu, Lidia Demeny, *Carte și tipar în societatea românească și sud-est europeană (secolele XVII-XIX)*, Bucureşti, Editura Eminescu, p. 180.

[2] Il s'agit de la typographie de Râmnic, la typographie de la Métropolie et la typographie nouvellment créée.

[3] Cornelia Papacostea-Danielopolu, Lidia Demeny, *op. cit.*, p. 181.

[4] Virginia Blînda, *Le pouvoir du livre*, in *Pouvoirs et mentalités. Textes réunis par Laurentiu Vlad à la mémoire du Professeur Alexandru Duțu*, Bucarest, Editions Babel, 1999, p. 184.

Au début de l'occupation russe, en 1828, le comte Pahlen posait aux boyards des questions sur les réglementations locales concernant la censure et surtout la censure des imprimés produits par les typographies privées. La réponse reçue confirmait que «l'activité des imprimeries n'a jamais connu autre censure que celle de la religion et des mœurs publiques». Une telle réponse justifie au moins quelques commentaires. On peut tirer la conclusion que les frustrations générées par le mécanisme de la censure ne se sont pas manifestées d'une manière violente. Cela soit parce que ce mécanisme a fonctionné conjoncturellement jusqu'à la moitié du XIXe siècle, soit parce que le nombre de lecteurs était réduit. Il faut également mentionner l'absence d'un public éduqué et intéressé vraiment par la lecture. Ce contexte explique une fois de plus la manière de réagir de l'autorité politique.

Dans les Principautés Roumaines, le contrôle de l'imprimé et en particulier le contrôle de la production privée a été exercé par le pouvoir politique et le pouvoir religieux.[5] D'ailleurs, en ce qui concerne la circulation des idées manuscrites ou imprimées, le pouvoir politique et celui religieux ont coordonné leurs actions et décisions avant le XIXe siècle. Au début de l'année 1831, Gheorghe Asachi protestait auprès des autorités de Moldavie au sujet de sa gazette, «une importante et influente initiative privée» qui aurait été censurée. Asachi demandait une confirmation officielle. La réponse à été remise une année plus tard, en Janvier 1832: la gazette en question allait être surveillée par la Curatelle de l'École Publique, institution dépendante du Métropolite.

Le processus de l'organisation de la culture publique dans les Principautés Roumaines dans la première moitié du XIXe siècle a suivi le programme élaboré par le pouvoir politique et par celui religieux, un programme destiné à surveiller surtout les formes privées du phénomène culturel. La circulation des livres importés de l'Ouest, l'activité des imprimeries privées et des théâtres étaient contrôlées par un système de lois spéciales et par des décisions extérieures. Après 1832, la Commission de la censure des livres importés et vendus sur le marché interne[6] contrôlait l'activité de toutes les imprimeries et typographies de Moldavie. Cette commission allait jouer le rôle d'interface dans les rapports entre le pouvoir et les éditeurs, les typographes privés et les distributeurs des livres. On retrouve une situation similaire en Valachie.

[5] Voir art. 33, chap. IV, décret no. 93/1848 concernant l'institution de la censure en Moldavie, in *Buletin foae oficială*, no. 90, Iaşii, 1848, p. 364.

[6] Voir «Albina Românească», no. 6/1833, pp. 21-22 qui annonçait les attributions de la Commission. Conçu en 9 articles, le texte a été le point de départ pour les interventions législatives des années suivantes concernant la censure.

Dans les Principautés Roumaines, les centres typographiques privés, par leur production de livres, ont contribué à la mise en place des nouvelles solidarités identitaires et des mécanismes sociaux qui se manifestent également dans le domaine publique et dans le domaine privé. Les relations, parfois privilégiées, développées entre les typographes privés, les diffuseurs des livres et les lecteurs ont attiré l'intervention de l'autorité centrale. À l'encontre des autres espaces culturels et géographiques des Balkans, l'imprimerie détient sa propre identité dans les Principautés Roumaines. L'imprimerie grecque, par exemple, se développe loin du territoire grec où elle continue à fonctionner jusqu'à la fin du XIXe siècle.[7] Loin d'être un handicap, ce phénomène favorisait son développement impétueux, en compensant les inconvénients qui auraient pu être générés par son absence du cadre naturel, c'est-à-dire l'Orient grec.[8]

Avant le XIXe siècle, dans les Principautés Roumaines on produisait des livres en slavon, puis en roumain et grec, mais sans pouvoir parler de livres comme d'un bien commercialisé à grande échelle. Le tirage n'était pas grand et la destination est en général représentée par les milieux religieux. Vers la fin du XVIIIe siècle, le livre commence à créer une civilisation propre par l'intermédiaire des typographes, marchands et lecteurs. Les grandes ventes de livres aux enchères, surtout les ventes de Vienne, mettaient en rapport direct les plus importants distributeurs de livres de l'Europe.

Les imprimeries qui produisaient des livres en roumain dans les années 1678-1830 étaient contrôlées par l'État.[9] À l'époque de l'Ancien Régime, la politique officielle concernant les imprimés était caractérisée par immobilisme et lenteur. L'activité typographique devient un instrument entre les mains du Prince, ce qu'explique l'insensibilité face aux considérations d'ordre économique mais également l'indifférence envers le succès de certains titres publiés.[10] Comme institution, l'imprimerie était au service de l'idéologie de l'époque, ce qui impose un contrôle strict de la part du pouvoir, contrôle légitimé par une législation adéquate au XIXe siècle. D'une manière surprenante, elle reste en retard par rapport à la circulation des idées. Cela explique le succès et le prestige du manuscrit

[7] Loukia Droulia, *Imprimerie grecque: naissance et retards,* in *Le Livre et l'Historien*, Études offerts en l'honneur du Professeur Henri-Jean Martin, Genève, Librairie Droz, 1997, p. 333.

[8] *Ibidem.*

[9] Daniel Barbu, *Loisir et pouvoir. Le temps de la lecture dans les Pays Roumains au XVIIIe siècle*, in «*RESEE*, XXVIII», 1-4/1990, p. 22.

[10] Voir Alexandru Duţu, *Coordonate ale culturii româneşti în secolul XVIII (1700-1821). Studii şi texte,* Bucureşti, Editura pentru literatură, 1968.

qui fait possible la circulation de l'information, tandis qu'au niveau de l'imprimerie celle-ci aurait risqué de rester immobilisée.

En revenant à la première typographie laïque privée, qui fut fondée, comme nous l'avons mentionné, en Valachie, suite au privilège officiel accordé par le Prince régnant (le 3 Novembre 1817), en faveur des trois entrepreneurs, Constantin Caracaş, Răducanu Clinceanu et Dumitrache Topliceanu, il est important de souligner que l'entreprise allait fonctionner en même temps et à côté des autres deux déjà en fonction, mais qui n'avaient pas un caractère privé: la Typographie de Râmnic et la typographie Métropolitaine.[11] La décision officielle qui a ouvert la voie vers le caractère laïc du monopole détenu jusqu'à ce moment-là par les autorités politiques et religieux réglementait d'une manière précise le contrôle des livres qui allaient être publiés par les dites trois imprimeries. Connue comme «la typographie de la fontaine de Mavrogéni», le nouveaux établissement commence en 1818 une véritable aventure culturelle qui allait durer jusqu'en 1830. C'est ainsi qu'on a publié les soi-disant «livres de sagesse», «Code de lois» édicté par Jean Caradja, les *Poèmes* par Barbu Paris Mumuleanu, la *Proclamation* de Tudor Vladimirescu, mais aussi les œuvres de Voltaire (*Brutus* şi *Meropa*), Alfieri (*Filippo, Oreste*), Polizois Contos (*Les Fantaisies morales*), Esope (*Fables*), J.J. Barthélemy (*Charito et Philydore*).[12]

En Moldavie, la première démarche similaire fut lancée en 1829 par l'écrivain Gheorghe Asachi. Une année plus tard, le Conseil princier lui accorda le privilège de fonder une typographie ayant le droit de fonctionner une période de 15 ans, en même temps et à côté des typographies déjà autorisées. Asachi obtient la permission d'ouvrir en plus un dépôt pour vendre les matériaux imprimés.

Les nouveaux propriétaires de typographies et publications officieuses (Asachi en Moldavie et Ion Heliade Rădulescu en Valachie) font des efforts pour garder des bonnes relations avec le pouvoir. Obtenir l'autorisation officielle met en évidence une relation privilégiée entre l'éditeur, l'auteur et l'autorité, relation qui devait être gardée. Les autorités russes d'occupation dans les Principautés autorisèrent quelques imprimeries, en contrôlant leurs activités et en utilisant leurs services le cas échéant, comme moyens de propagande. A la fin de 1831, Asachi demanda protection au gouverneur russe, le général Pavel Kiseleff, pour publier sa revue *Albina Românească.* L'éditeur insistait sur l'idée que la revue fût publiée sous la protection des

11 Voir pour détails Cornelia Papacostea-Danielopolu, Lidia Demeny, *op. cit.,* p. 181.

12 *Ibidem*, p. 182.

nouvelles autorités et il invoquait directement sa qualité de publication officielle, utilisée dans un but administratif.

L'imprimé, et surtout la production des centres typographiques privés était en train de créer, dès ses débuts, des relations privilégiées entre les typographes, les auteurs et le Prince. Le geste de la dédicace a impliqué les débuts de la reconnaissance du contrôle tant politique que religieux sur l'imprimé. Connue dans plusieurs espaces culturels différents, la dédicace assurait pour l'auteur, pour l'éditeur et pour le traducteur l'avenir de l'oeuvre à peine créée. En acceptant ou en refusant la dédicace, le Prince légitimait ou non le destin d'un livre ou même d'une découverte scientifique.[13]

Dans les Principautés Roumaines il y avait une coutume pareille: jusqu'aux premières décennies du XIXe siècle, les livres imprimés étaient dédiés, en général au Prince et au Métropolite.[14] Cette coutume témoignait de la reconnaissance manifestée par certains auteurs ou traducteurs pour le geste de mécène. Même le geste d'Asachi peut être considéré comme une prolongation de cette coutume au XIXe siècle. En effet, Asachi mettait sa publication à la disposition des autorités russes. L'occupant russe a approuvé cette proposition parce qu'il y voyait la possibilité de faire connaître ses points de vue sur les questions politiques au militaires et de gagner la sympathie des élites roumaines.

Suite à la promulgation de la loi sur la censure (1848), on a réalisé un inventaire des typographies dans les Principautés Roumaines. En Moldavie les typographies fonctionnaient à Iassy – la Typographie du siège Métropolitain, celle d'Asachi, les lithographies de Miler, celle de Parteni Antohi[15] –, à Galaţi la Typographie de Marius Petru Vujino, «destinée à publier des gazettes Danubiennes» [16] et la Typographie du Monastère Neamţ. Pour la Valachie sont mentionnées la Typographie Sf. Sava, celle du Paharnic Ioan Eliade, qui étaient également propriétaires d'un cabinet de lecture, et de Zaharia Carcalechi, celle de Messieurs Roset et Winterhalder, celle de Monsieur Kopainig, celle de Anton Pann. À Craiova est mentionnée celle appartenant «Constantin Leca, Iosif et Iancu Moise»[17]. Voici, donc, les typographies et les lithographies en fonction à la moitié du XIXe siècle,

[13] Roger Chartier, *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIVe-XVIIIe siècle),* Paris, Editions Albin Michel, 1996, p. 88.

[14] Avant le XIXe siècle il y avait des livres dédiés aux boyards comme signe de reconnaissance pour le soutien financier exigé par la production. Voir pour les détails, Cornelia Papacostea-Danielopolu, Lidia Demeny, *op. cit.,* pp. 186-189.

[15] *Ofisul Domnesc privind cenzura în Moldova* (*Décret princier concernant la censure en Moldavie*), în *Buletin foae oficială,* nov. 1848, Iaşi, art. 29, p. 363.

[16] *Ibidem.*

[17] *Dispozițiile generale asupra cenzurii* (*Dispositions générales concernant la censure*), art. 29, în *Acte și documente....*, vol. VI, p. 189 / annexe.

qui étaient soumises aux rigueurs de la législation concernant la censure des textes imprimés. Malgré le nombre limité des typographies au début du XIX[e] siècle, l'imprimerie, comme institution, commençait à construire de nouvelles solidarités (culturelles, urbaines) par l'intermédiaire des sujets impliqués et des effets sur le plan de l'image. En 1803, «la taverne de la typographie», située près du palais métropolitain, entrait dans l'espace de la vie quotidienne de Bucarest.[18] Juste avant la Noël 1859, Madame Elenca Ionescu était en train d'acheter un terrain placé sur „la rue de la Typographie même".[19] La typographie devient un repère important facile à identifie au niveau matériel et conceptuel.

Les textes ayant un contenu laïc ou idéologique sont imprimés à Vienne ou Leipzig, pour éviter les soupçons et l'intervention du Patriarche de Constantinople. Le centre typographique de Venise est ignoré par les auteurs de l'époque en raison de l'opposition de l'Église Catholique. Le nombre des livres laïcs devient de plus en plus important. Les statistiques indiquent 15% entre 1717 et 1750, puis 49%-53% vers la fin du XVIII[e] siècle et environ 75% entre 1820-1830.[20]

Les mêmes statistiques mettent la Valachie en première place: entre 1717-1750 le nombre des imprimés est 102 (pour comparaison: en Moldavie étaient enregistrés 29, en Transylvanie 6 et 15 dans d'autres territoires.[21]

Le contenu idéologique de la production typographique n'a pas ignoré les idées de la Révolution Française qui bouleversaient les mentalités de l'époque et facilitaient la pénétration des notions modernes, comme celle de «nation», qui seront bien assimilées dans l'espace culturel des Principautés au XIX[e] siècle. La circulation des livres, à partir de centres de production jusqu'aux centres de distribution a contribué à la transmission et à la réception des nouvelles idées. Au début du XIX[e] siècle les idéologies ont explosé en animant des communautés entières: les millénarisme sont remplacés par la philosophie des Lumières dans les Principautés et en Serbie, l'Hellénisme et l'Europe Romantique se retrouvent en constituant des sources pour les nouveaux mouvements nationaux de Balkans. À cet égard, un rôle important a été joué par le développement du contenu laïc et par la circulation de plus en plus intense des livres. Les œuvres politiques et sociaux brisent les frontières et mettent en fonction de nouveaux mécanismes qui produisent des mutations au niveau de la mentalité d'une toute une génération. Il s'agit

18 Marius Oprea, *Plimbare pe ulița Tipografiei,* București, 1996, p. 95.
19 *Ibidem*.
20 *Ibidem,* p. 160.
21 Mircea Tomescu, *Istoria cărții românești de la începuturi până la 1918,* București, 1968, p. 140.

d'un procès qui commençait avec un certain retard par rapport à l'Europe Occidentale, mais qui allait marquer le début de la modernisation pour les sociétés du sud-est européen. Le livre imprimé, mais également les copies manuscrites en font part. Les centres typographiques diversifiaient leur offre à travers les décennies, phénomène à être observé dans l'évolution de la typologie de l'imprimé laïc ou religieux.

Les services typographiques privés disponibles dans les Principautés sont sollicités au XIXe siècle par des clients albanais et bulgares intéressés par des livres, abécédaires ou journaux. En 1806 était imprimé le premier livre bulgare à Râmnic, l'espace culturel roumain se révélant comme un véritable lieu d'asile pour les initiatives de l'élite intellectuelle du sud du Danube. Jusqu'à la guerre d'indépendance, dans le territoire roumain ont été imprimés environ 280 livres et 52 journaux en bulgare. La plus intense activité typographique bulgare dans les Principautés a été enregistrée juste avant la guerre d'Indépendance (1860-1877).[22] Cette situation est justifiée, d'un part par le système politique en fonction au sud du Danube, et d'autre part par l'intérêt manifesté par le public-lecteur. Il faut mentionner que les études sur ce phénomène ont mis en évidence la conclusion que le lecteur bulgare de la première moitié du XIXe siècle n'était pas habitué à acheter des livres et si c'était le cas, on manifestait une sorte de gêne pour justifier ce geste devant les autres.[23] L'imprimé n'occupe pas une place importante dans les mécanismes communs de la vie quotidienne. C'est pourquoi le goût pour la lecture évolue lentement, au fur et à mesure que les formes de la pensée politique deviennent de plus en plus laïques et la nouvelle élite bulgare devient une réalité. Dans ce contexte, les marchands de livres mettent en place et en fonction les réseaux de distribution, en contribuant au réveil de l'intérêt et du goût pour les livres. Les listes de souscription de cette période-là mettent en évidence des personnages bulgares en faisant du commerce de livres. Les annonces commerciales concernant les futures publications deviennent un instrument de mesure pour les tendances et l'intérêt du public pour certains genres littéraires.

La naissance de la nouvelle élite bulgare, une élite intellectuelle, autre que celle politique, se dévoile comme un processus fragile, avec des obstacles idéologiques inhérents. Pour longtemps, les milieux religieux étaient à l'origine de l'intelligentsia bulgare. La proportion des intellectuels laïcs commence à devenir plus importante seulement au début du XIXe

[22] Mircea Tomescu, *op. cit.,* p. 138.

[23] Nadja Danova, *Les Lumières et les tentatives de formation d'une mentalité nouvelle chez les Bulgares au XIXe siècle,* in *La modernisation des sociétés sud-est européennes. Actes du Colloque International de Bucarest,* Bucureşti, Editura Academiei Române, 1992, p. 248.

siècle. L'indépendance de la nouvelle catégorie n'est pas totale: l'influence religieuse sur la nouvelle élite intellectuelle continue à rester significative, l'Église ayant tout les moyens culturels et politiques nécessaires pour en exercer un contrôle réel. L'opposition tradition/modernité trouve dans l'Église orthodoxe bulgare un élément actif qui n'est pas en disposition de capituler devant «les idées schismatiques» venues de l'Ouest.[24]

La solution bulgare est copiée par les Albanais: Naum Vechilhargi éditait dans les Principautés un manifeste[25] et un abécédaire de langue albanaise au XIXe siècle. Les œuvres de certains importants auteurs albanais – Abdul Frashëri, par exemple – sont publiés par des ateliers roumains en même temps que des journaux en albanais, consacrés à la lutte pour les droits du peuple albanais. Il y avait des organisations secrètes, comme Drita, qui étaient à l'origine de la parution des imprimés en albanais et qui considéraient les imprimés comme moyens de soutenir les mouvements nationaux qui vont éclater aux Balkans à travers le XIXe siècle.

Les particularités de la fonction de l'imprimerie se révèlent comme diverses; contrôlée ou indépendante, celle-ci évolue sous l'impulsion des certaines initiatives économiques, politiques et culturelles soutenues par des individus librèment associés ou par des autorités centrales. Le XIXe siècle reste déterminant pour l'évolution accélérée vers la modernité de la culture de l'imprimé dans les Principautés Roumaines, et le rôle des initiatives privées dans ce domaine est devenu dans cette étape un rôle formatif et générateur de nouvelles ouvertures, y compris dans une perspective institutionnelle.

---

[24] Virginia Blînda, *Le voyage de l'imprimé dans l'espace culturel Sud-Est européen: interactions, conséquences et impact*, in «RESEE», XLVI, 2008, pp. 274-275.

[25] Il est considéré le premier document-programme du mouvement national albanais. Voir Mircea Tomescu, *op. cit.,* p. 139.

LIVRE IMPRIMÉ POUR LES BULGARES AU XIX[e] SIÈCLE

ELENA SIUPIUR
Institut des Études Sud-Est Européennes

Le livre imprimé dans l'espace roumain parvint en territoires bulgares même avant le XIX[e] siècle. Par les dons des princes régnants roumains et emmené par les moines itinérants, ou par les commerçants qui parcourraient les territoires européens de l'Empire Ottoman. Il est généralement connu que dans cet espace les typographies ne sont apparues que tard, vers la moitié du XIX[e] siècle. Ici n'ont circulé que des livres en langues slaves ou en grec, imprimés en dehors de l'empire, en Autriche, Croatie, Russie, mais aussi dans les Pays Roumains. On a beaucoup écrit à ce sujet[1] et un nombre impressionnant de travaux nous enseignent sur les livres liturgiques imprimés dans les Pays Roumains en vieux slave, en bulgare ancien, comme disent nos collègues du sud du Danube, livres qui ont circulé dans les territoires slaves de l'Empire Ottoman jusqu'au XIX[e] siècle. Nous prêterons attention seulement aux livres imprimés dans l'espace roumain au XIX[e] siècle. Il s'agit des livres écrits en bulgare moderne, ou, en d'autres termes en bulgare vernaculaire. De même, nous nous proposons de suivre l'activité des typographies roumaines qui, dans la même période, ont imprimé des livres et des périodiques en bulgare.

Nous savons que le XVIII[e] siècle est connu, dans le Sud-Est européen comme la période phanariote. Le clergé grec pénètre dans presque tout l'espace slave des Balkans et y introduit la langue grecque, autant dans l'école que dans l'Église. Le mouvement d'émancipation des Bulgares se

[1] Voir Virgil Cândea, *Mărturii româneşti peste hotare. Mică enciclopedie*, Vol. I, Editura Enciclopedică, Bucureşti 1991; vol. II, Ed. Enciclopedică, Bucureşti, 1998 et Bibliographie de Vol. I, *Bulgaria*, p. 137-204; V. Cândea, Constantin Simionescu*, Prezenţe culturale româneşti*, Bucureşti, 1984; B. Conev, *Opis na răkopisite i staropecatnite knigi na Narodnata Biblioteka v Sofia*, I-II, Sofia, 1910-1923.

déploie aussi sur le front de la remise en droits de la langue bulgare dans l'école, dans la culture mais, surtout, dans l'Église[2]. Cette période, désignée par l'historiographie bulgare sous le syntagme «renaissance culturelle et politique» marque ses débuts en 1763 par la rédaction de l'*Historija slaveanobălgarska* due au moine Paisie Hilandarski, livre qui a circulé en manuscrit jusqu'à la deuxième moitié du XIXe siècle. Intéressant et d'une signification particulière pour l'histoire du livre de cette période est le fait que le premier livre imprimé en bulgare vernaculaire est, lui aussi, l'oeuvre d'un moine, notamment de l'évêque Sofronie de Vratza[3].

D'un intérêt et d'une signification tout aussi importants pour l'histoire du Sud-Est européen est le fait que presque toute la production de livres et de périodiques bulgares est imprimée, au XIXe siècle, dans la diaspora et, surtout, suite à l'initiative et avec l'appui des émigrants[4].

Une émigration bulgare existe, aux XV-XIXe siècles dans presque toute l'Europe, surtout dans les Pays Roumains, en Autriche et en Russie. Au XIXe siècle, on trouvera en Roumanie la concentration d'une des plus nombreuses et puissantes communautés d'émigrants bulgares. En 1876, Mihail Kogălniceanu, ministre des affaires étrangères déclarait qu'en Roumanie vivent 700 000 Bulgares; les historiens Veselin Traikov et Nikolai Jecev estiment qu'ils étaient presqu'un million[5]. Cette émigration installée sur la ligne du Danube, entre Ismail et Turnu-Severin, mais aussi dans l'entier espace de la Valachie, de la Moldavie et du Boudjak a représenté un base matérielle, financière et morale puissante pour l'activité culturelle et politique bulgare en Roumanie[6]. Les livres ont paru, sans nul doute, aux frais de ces généreuses communautés.

[2] Voir Ilia Konev, *Bălgarskoto Văzrajdane i Prosveștenieto*, tom I-IV, Ed. Académie Bulgare, Sofia, 1991, 1993, 1998, 2003; S. Bojkov, G. Dimov, P. Dinekov, (ed.), *Istorija na bălgarskata literatura*, vol. II, Ed. Académi Bulgare, Sofia, 1966.

[3] D. Karadjova, St. Tarinska, (ed.), *Sofronie Vraceanski. Sbornik izsledvanija*, Akademicino Izdatelstvo Marin Drinov, Sofia, 2004.

[4] Manio Stoianov, *Bălgarska Văzrojdenska Kniznina. 1806-1878*, I, ed. Nauka i Izkustvo, Sofia, 1957.

[5] M. Kogălniceanu, *Circulaire du Ministère roumain*, 20 juillet 1876, in N. Iorga (ed.), *Correspondance diplomatique roumaine sous le Roi Charles I-er (1866-1880)*, Ed. II, Bucarest, 1938, p. 205-207; V. Traikov, N. Jecev, *Bălgarskata emigratzija v Rumânija XIV vek-1878 godina*, Ed.Nauka i Izkustvo, Sofia, 1986.

[6] C.N. Velichi, *La contribution de l'émigration bulgare de Valachie à la renaissance politique et culturelle du peuple bulgare (1762-1850)*, Ed. Academie Roumaine, Bucarest, 1970; Idem, *La Roumanie et le mouvement révolutionnaire bulgare de libération nationale (1850-1878)*, Ed. Académie Roumaine, Bucarest, 1979; V. Traikov, N. Jecev, *op. cit*.; Elena Siupiur, *Bălgarska emigrantska Inteligentzija v Rumânija prez XIX-ti vek*, Ed.BAN, Sofia, 1982; Idem, *Bălgarskite ucilișta v Rumânija prez XIX-ti vek*, Ed. BAN, Sofia, 1999. Manio Stoianov, *Bălgarska Văzrojdenska Kniznina.1806-1878*. I, ed. Nauka i Izkustvo, Sofia, 1957; Virgil Cândea, *op. cit*.

Donc, le livre bulgare imprimé au XIX[e] siècle, jusqu'à 1878 (date qui marque la libération de la Bulgarie et la fondation du troisième État bulgare), a paru surtout en dehors de l'espace ethnique bulgare, dans quelques 35 centres européens. D'abord à Râmnic, puis à Budapeste et Kraguevatz, dans un nombre impressionnant, à Bucarest, Bolgrad, Braşov, Brăila, Giurgiu, Ploieşti mais aussi à Belgrade, Vienne, Zagreb, Kiev, Leipzig, Londres, Moscou, Novi Sad, Odessa, Sankt-Petersbourg, Paris, Prague, Rome, Strassbourg, Salonique (après la fondation de l'État grec, en 1830), ou à Smyrne, Istanboul et Andrinople. Les périodiques bulgares paraissent eux aussi dans des différents centres européens mais surtout en Roumanie. Plus de 2020 livres/titres sont publiés dans ces centres, dans la période de la renaissance bulgare, dont plus de 400 en Roumanie; en même temps paraissent 94 publications périodiques dont 57 en Roumanie[7].

Le premier livre imprimé en langue bulgare paraît à Râmnic en 1806 dans la typographie de l'archevêché. C'est l'oeuvre de l'archevêque Sofronie de Vratza, immigré dans les Pays Roumains en 1803. Il traduit ici «en bulgare vernaculaire, afin d'être compris par le peuple» le *Kiriakodromion* ou *Nedelnik poucenie* «imprimé avec l'accord du Métropolite Dosythée de l'Ungrovalachie, dans la typographie épiscopale de Râmnic, l'an 1806, chez l'évêque Nectarie»[8]. Par la suite, Sofronie Vraceanski a obtenu de l'État roumain le droit d'impression des livres en langue bulgare ouvrant de la sorte une voie riche de longue haleine pour le livre bulgare imprimé. Si l'on tient compte aussi du fait que sur le territoire roumain furent fondées plus de 43 écoles en langue bulgare, y compris un lycée[9], qui exigeaient des abécédaires, des manuels scolaires, des dictionnaires, des livres destinés aux écoles en général, nous comprendrons pourquoi l'émigration fut si active quant à l'impression du livre; de même, les Bulgares ont bâti des église presque partout où ils se sont constitués en communautés compactes. Pour ces églises le livre liturgique en bulgare vernaculaire était tout aussi nécessaire; des livres imprimés étaient exigés aussi par les écoles et les églises des territoires bulgares et le centre roumain leur en a fourni, durant le XIX[e] siècle. Les possibilités de développement culturel offertes par la Roumanie ont attiré, peu à peu, des dizaines et des centaines d'intellectuels bulgares et nous les trouverons, dans tous les centres ayant des communautés compactes bulgares travaillant comme prêtres, instituteurs, professeurs, écrivains, journalistes, traducteurs, auteurs de manuels, marchands

7 Manio Stoianov, *op. cit.*, chap. *Hronologhija na knighite* (p. 473-501), *Periodicini izdanija* (p. 433-467, 502-504), *Peceatnitzi* (p. 504-511); Virgil Cândea, *op. cit.*

8 Manio Stoianov, *op. cit.*, p. 337.

9 Elena Siupiur, *Bălgarskite ucilișta, op. cit.*

ambulants de livres, bibliothécaires, avocats, médecins, peintres, étudiants en médecine, lettrés etc. mais, surtout, comme militants politiques impliqués dans des différents comités révolutionnaires, sociétés culturelles, associations philanthropiques, conseils scolaires, conseils des églises.[10] Toutes ces activités ont besoin et produisent des livres, des livres imprimés. Au XIXe siècle l'impression coûte très cher et ne peut être réalisée que par des subventions qui seront à la charge des souscripteurs que nous trouverons en nombre impressionnant dans les rangs de l'émigration. Des auteurs habitants des territoires bulgares, viendront en Roumanie de plus en plus souvent afin de procurer les fonds nécessaires à l'impression des livres, surtout des manuels scolaires[11].

On imprime en Roumanie, en langue bulgare, des livres embrasant les domaines les plus divers: livres liturgiques, manuels scolaires, littérature, traductions, anthologies de folklore, littérature de vulgarisation, calendriers, documents officiels traduits du turc ou du roumain, documents provenant des sociétés et des conseils bulgares, puis des journaux et des périodiques[12].

Le livre liturgique compte, jusqu'à 1860, parmi les priorités de l'émigration bulgare. Pour la période 1806-1878 nous avons enregistré 68 titres. Ces livres liturgiques imprimés ici sont destinés aux églises bulgares de Roumanie mais aussi pour celles de l'Empire Ottoman. Après *Nedelnik* pour 1806, imprimé à Râmnic en 1000 exemplaires, paraît seulement en 1828, à Bucarest, un *Nouveau Testament/Novi Zavet*, traduit par Peter Sapunov[13] avec une deuxième édition en 1833[14] et des rééditions (la Ve et la VIe) en 1859, à Bucarest, mais dans la traduction d'Ivan Rilski[15], ce dernier ayant déjà publié la IIIe éditions à Londres[16]. En 1841 paraît à Bucarest un *Kanon Molebnii* par Hr. Pavlovici et un autre en 1845 dû à Ivan Rilski[17]. L'impression du livre liturgique continue avec *Jitie Sf. Dimitrija*, en 1846; *Săkrăştena Sveta Istorija* (Brève histoire sainte), 1858, qui connaitra plusieures éditions jusque vers 1870; puis, signalons encore un *Katehis*, 1856; *Sănat na Sveta Bogorodiţa* (Le rêve de la Sainte Vierge), 1856; plusieurs *Brèves histoires saintes*, 1859, 1864, 1875, destinées aux écoles

[10] C.N. Velichi, *op. cit*.: Elena Siupiur, *Bălgarska emigrantska inteligentija*, op. cit.

[11] Voir Manio Stoianov, *op. cit*., les chapitres *Izdaeli, ijdivitel i pokroviteli* (p. 512-514), *Spomoștest vovateli i abonati* (p. 515-584), *Mestoizdanie, Peceatniți* (p. 503-511).

[12] Manio Stoianov, *op. cit.*, chap. *Bălgarski knijovnitzi* (p. 1-340), *Periodicini Izdanija* (p. 433-467).

[13] Manio Stoianov, *op. cit*., no. 6648.

[14] *Ibidem*, *op. cit*., no. 6648.

[15] *Ibidem*, *op. cit*., no. 5614.

[16] *Ibidem*, *op. cit*., no. 5614.

[17] *Ibidem*, no. 5844 şi 6652.

dont le Programme d'enseignement scolaire prévoit l'étude de l'histoire sainte. Ensuite, signalons plusieurs *Cathéchismes* (1862-1863, 1864, 1872, 1873, une *Évangile*, 1875 et plusieurs *Molitvenik* (livres de prières)[18], quelques-uns écrits ou édités par des professeurs de l'école de Bolgrad ou de Brăila, comme c'est le cas de l'écrivain Dobri Voinikov[19] qui publiera aussi d'autres anthologies – poésie et folklore – destinées aux enfants.

En 1805, l'évêque Sofronie de Vratza écrit une lettre-appel adressée aux «nobles et honnêtes commerçants Petko, Săbovici, Iovko, Pavel Teodorovici etc., de Vlahobogdansko (Valachie et Moldavie)» leur demandant l'appui financier afin d'imprimer *Nedelnik poucenie* en 1000 exemplaires[20]. Par cette lettre l'évêque Sofronie ouvre pour l'émigration, la pratique des listes de souscription. Presque tous les livres en langue bulgare imprimés en Roumanie seront soutenues par des souscriteurs[21], à l'exception de certains manuels scolaires imprimés dans la typographie de l'École Centrale de Bolgrade, avec des fonds provenant du budget de l'école, manuels qui furent ensuite vendus aux élèves, ou offerts comme don à quelques écoles. Une deuxième édition du *Nedelnik* paraît en 1856, en 1021 exemplaires, sous le titre de *Nedelnik poucitelno* avec l'appuis de souscripteurs provenant de 66 localités[22]. Si l'on réduit le tirage des 68 titres de livres liturgiques à 1000 exemplaires chacun (bien que beaucoup d'autres titres ont paru dans des tirages plus grands), nous pouvons compter pour 70 ans presque 70 000 exemplaires imprimés seulement en Roumanie et qui ont circulé parmi les Bulgares. Ce qui représente un chiffre important pour une société qui, à la fin du XIX[e] siècle, était dépourvue de typographies.

Le deuxième grand domaine du livre bulgare imprimé en Roumanie est celui du livre scolaire. Le premier est *Riben bucvar* de Petăr Beron, imprimé à Braşov, considéré par l'historiographie bulgare le premier signe de modernisation de l'enseignement bulgare. *Riber bucvar* a été imprimé aux frais de Vasile Nenovici et il a connu encore cinq éditions, entre 1841-1862 à Bucarest, et une à Constantinople[23]. Petăr Beron imprimera à Bucarest, en 1841 une *Krasnopisanie* (Calligraphie). Dans la période 1824-1878, dans l'espace roumain sont imprimés plus de 94 titres de livres scolaires: abécédaires, grammaires, manuels (histoire, géographie, sciences de la nature, langue française, allemande, commerce, mathématiques, physique,

---

18 *Ibidem*, no. 3251, 1475, 5902, 866, 7792, 7805, 6484.

19 *Molitvi za părvonacealni ucenik i uciliştni pesni*, /Brăila/, 1873.

20 La lettre manuscrite se trouve aux archives de l'Institut d'Histoire de l'Académie Bulgare et a été publiée in "Periodicesko Spisanie na BKD", 1882, kn. 3, p. 157.

21 Manio Stoianov, *op. cit.*, p. 515-584, chap. *Spomoştestvovateli*.

22 *Ibidem*, p. 337.

23 *Ibidem*, p. 13, no. 251.

chimie etc.), dictionnaires et des miscellanées (textes moraux, littéraires, historique, folkloriques etc.)[24]. Les tirages des livres scolaires sont, au moins pour certains titres, beaucoup plus grands que ceux des autres types de livre. Si nous réduisons à 1000 exemplaires per titre nous aboutirions, pour une période de 50 ans, à plus de 100 000 exemplaires sortis des imprimeries roumaines et mis en circulation dans l'espace de la langue et des écoles bulgares. Le livre scolaire a dépassé, par son importance, les autres types de livres et il s'impose dans la vie de l'émigration, après 1840, surtout après 1856-1858. Les tirages augmentent après 1840, les possibilités de subventions de la part de l'émigration augmentent elles aussi. Ce qui plus est, des sociétés et des conseils de direction nouvellement fondés appuient l'impression des livres scolaires, autant pour les écoles de l'émigration que pour celles qui fonctionnaient dans des territoires bulgares. Nous avons enregistré de nombreuses donations pour les écoles de Bulgarie, nous avons beaucoup de souscripteurs ayant la même but, celui d'envoyer des livres scolaires dans les territoires bulgares[25]. Il convient de remarquer, en premier lieu, que le centre typographique roumain destiné à l'impression du livre scolaire bulgare est le plus actif, produisant de la sorte le plus grand nombre de titres et les plus grands tirages. Cela s'explique par le fait que c'est seulement en Roumanie que les Bulgares disposent d'un système scolaire mis au point et d'un corps enseignant actif et nombreux. D'autre part, il faut observer que l'apparition du système de manuels, dans son ensemble, destiné à l'enseignement moderne bulgare, coïncide avec le même phénomène présent dans l'enseignement roumain du XIX[e] siècle et, en égale mesure, dans les autres communautés d'immigrants établis en Roumanie.

Une analyse du type de livre scolaire imprimé en Roumanie, nous révèle l'existence de nombreuses éditions d'abécédaires[26], de grammaires de la langue bulgare[27], de manuels de géographie[28], d'histoire universelle, d'arithmétique, manuels pratiques de la langue française[29],

---

24 *Ibidem*, p. 471-501, chap. *Hronologhija na knighite*.

25 *Ibidem,* chap. *Spomoștesvovateli*; E. Siupiur, *Bălarskite ucilișta v Rumânia, op. cit.*

26 Manio Stoianov, *op. cit.* no. 251: *Bukvar s raylicini poucenija*, 1824; (P. Beron la 1824); no. 251, ed. II, *Bukvar bolgarskii*, Bucureşti, 1841; no. 3250, *Bukvar*, Buc. 1846 etc. Voir Manio Stoianov, *op. cit.*, cap. *Hronologhija na knighite*, p. 471-501.

27 M. Stoianov, *op. cit.* no. 552, I. Bogorov, *Părvicika bălgarska gramatika,* Bucureşti, 1844; no. 6481, S. Radulov, *Ucebnik za bălgarski ezik*, Bolgrad, 1863.

28 M. Stoianov, *op. cit*., no. 557; I. Andreev, *Kratka geografija, matematiceska, fiziceska i politiceska*, Buc., 1851; no. 7790, T. Hrulev, *Kratka geografia*, Buc., 1858; no. 5924, T. Paraladov, *Geografia za II klas*, Bolgrad, 1861.

29 Manio Stoianov, *op. cit.* no. 6733, *Bolgarska aritmetika*, Buc., 1845; no. 7787, *Kratka aritmetika*, Buc., 1858; no. 232, V. Beron, *Părva bălgaro-frenska gramatika*, Buc., 1859; no. 1352, A. Granitski, *Razgovori frantzuzki-bălgarski*, Buc., 1859, no. 959; Hr.

du roumain[30], de l'allemand, manuels de calligraphie[31], mais aussi de nombreux dictionnaires bulgare-français, bulgare-allemand et, en 1877, un dictionnaire bulgare-russe[32], quelque temps avant un dictionnaire bulgare-turc et grec[33], manuels de commerce, codes de bonne conduite, encyclopédies pour enfants[34], une série de traductions destinées aux enfants mais aussi aux personnes âgées etc. J'ai enregistré, au chapitre *littérature politique* une partie des allocutions présentées par les directeurs d'écoles, en début ou fin d'année scolaire ou à la distribution de prix, parce que, bien qu'adressées aux élèves, elles concernent la communauté bulgare, et sont de vraies plaidoyers politiques en faveur du développement de l'enseignement et de la culture bulgares, de la formation d'une élite intellectuelle, de l'attachement à la cause bulgare[35].

Le livre politique est le troisième domaine de vastes proportions et, surtout, d'importance particulière pour le mouvement d'émancipation nationale et politique bulgare. D'abord, mentionnons deux aspects: 1. La Roumanie a été le seul pays où l'émigration bulgare a pu dérouler sans entrave l'activité politique et révolutionnaire; 2. En Roumanie ont été fondées, au XIX[e] siècle, les plus nombreux et les plus radicaux comités, associations, sociétés[36], qui on eu une riche activité politique et révolutionnaire à côté d'une permanente activité éditoriale, matérialisée en livres, journaux et publications périodiques imprimés en Roumanie. Le livre politique et les journaux ont connu une diffusion presque égale, sinon plus élevée que celle scolaire, autant aux rangs de l'émigration de Roumanie et de toute l'Europe, que dans les territoires bulgares.

Vaklidov, *Bălgaro-frantzuzki i frantzuzko-bălgarsi recinik*, Brăila, 1864, no. 3367, *Kratkii ucebnik po vseobshta istorija*, Bolgrad, 1864.

30 M. Stoianov, *op. cit.* no. 6483; S. Radulov, *Prakticesko izucenie românski ezik*, Bolgrad, 1864.

31 Manio Stoianov, *op. cit.*, no. 5613, N. Rilski, *Krasnopisanie*, Bucureşti, 1837, no. 252, P. Beron, *Krasnopisanie*, Bucureşti, 1843, no.3255, *Cistopisanie*, Buc., 1848.

32 M. Stoianov, *op. cit.*, no. 5243, Kr. I. Mirski, *Razgovori bălgarsko-russki*, Brăila, 1877.

33 M. Stoianov, *op. cit.*, no. 5815, M. Pavlov, *Recinik na dumi ot turski i grățki v jezika bălgarski*, Buc., 1855.

34 M. Stoianov, *op. cit.*, no. 988; E. Vaksidovici, *Kratka encyclopedija za dețata*, Buc., 1857, no. 618, K.I. Popov, *Tărgovski pismenik*.

35 M. Stoianov, *op. cit.*, no. 5220: G. Mirkovici, *Slovo văz nujdata na ucenieto*, Bolgrad, 1864; no. 3122, T. Ikonomov, *Slovo za Kiril i Metodii*, Bolgrad, 1864.

36 C.N. Velichi, *op. cit.,* Elena Siupiur, *Intelectuali, elite, clase politice moderne în Sud-Estul european, sec. al XIX-lea*, Ed. Dominar, Bucureşti, 2004; E. Siupiur, *Soziale und intellektuelle Struktur der Zentralen Bulgarischen Komitees in Rumänien im 19. Jahrhundert*, in Ch. Choliolcev, K. Mack, A. Suppan (Hrsg.), *National-revolutionäre Bewegungen in Südosteuropa im 19.Jahrhundert*, Wien-München, 1992, p. 68-77.

Ainsi, depuis le premier texte politique bulgare imprimé en Roumanie en 1912 – *La Proclamation de l'Évêque Sofronie Vraceanski adressée au peuple bulgare*[37] conseillant un accueil amical des armées russes en guerre avec l'Empire Ottoman – jusqu'en 1878, presque 85 titres furent imprimés en Roumanie, avec des tirages variables d'un type de livre à l'autre, mais qui ont atteint au moins 100 000 exemplaires. Si nous ajouterions toutes les études et les articles de journaux et revues à caractère politique, parus en Roumanie, le nombre des textes politiques imprimés s'élèverait à quelques 5000 (la Roumanie compte, pour la période 1852-1878, 57 journaux et périodiques). La littérature politique bulgare commence à s'affirmer comme un phénomène actif surtout après 1856 et 1859, date de l'Union des Principautés Roumaines. Et nous avons les livres et les brochures politiques d'un niveau thématique varié et d'un réel mérite. Én 1861 G.S. Rakovski publie à Bucarest *Le transfert en Russie ou la politique criminelle de la Russie à l'égard des Bulgares*[38]. Il publiera en 1864 *La question religieuse bulgare et les Phanariotes et l'illusoire grande idée du panhellénisme* (en bulgare et en roumain)[39] et en 1867 *Les haïdouks bulgares et leur lutte avec les Turcs depuis l'effondrement de la Bulgarie jusqu'à nos jours*[40]. Jusqu'à 1867, date de la fondation des comités centraux révolutionnaires et secrets, commence l'impression des brochures en français, bulgare et roumain dont nous citons quelques titres: *Mémoire adressé à S.M.I. le Sultan par le Comité secret central bulgare* (en bulgare et français)[41]; en 1870 paraissent deux textes du Comité central révolutionnaire bulgare de Bucarest: *Le règlement (Ustav) C.C.R.B.* et *Appel au soulèvement adressé par la Comité Central Révolutionnaire Bulgare au peuple bulgare*[42]. Les textes politiques rédigés par des différentes organisations ou personnalités continueront avec des titres tels: *La Bulgarie devant l'Europe*[43], *Les plaies de la Bulgarie, Les Bulgares devant l'Europe, Appel aux Grandes puissances garantes*[44]; de même, on y publiera des brochures comprenant des analyses politiques concernant l'état du peuple bulgare dans l'Empire, la situation des écoles et

[37] M. Stoianov, *op. cit.*, p. 337, no. 7187.

[38] M. Stoianov, no. 6528; *Preselenie v Rusija ili russkata ubiistvena politika za bălgarite*, Bucureşti, 1861.

[39] *Tipografia St. Rassidescu*, Bucuresci, 1864, 111 p.

[40] *Bălgarskite haiduti. Teahnoto nacealo i teahnata postojana borba s turţite ot padenia Bălgariji do dneşnite vremena*, Kn. l, Tip. C.N. Rădulescu, Bucureşti, 1867.

[41] M. Stoianov, *op. cit.*, no. 8122, 8123.

[42] M. Stoianov, *op. cit.*, p. 386, no.8124, 8125.

[43] Bucureşti, 1866; édition bulgare C.S.B./P. Kisimov/ *Bălgarija pred Evropa*, Bucureşti, 1866.

[44] Manio Stoianov, *op. cit.*, no. 1033 a, 8368, 8309 a.

de la culture bulgares, l'analyse des relations avec l'Europe ou la critique de l'attitude des puissances européennes, des programmes de révolte, des programme concernant l'organisation des comités révolutionnaires dans les territoires bulgares etc.

Si l'on regarde les périodique on constate que la thématique s'élargit et on compte, comme nous l'avions précisé ci-dessus, presque 5000 textes plus ou moins amples, d'une valeur politique et culturelle différente ayant une problématique locale ou général sud-est européennes ou européenne. Le domaine du livre politique et de la littérature politique bulgare imprimés dans l'espace roumain a été l'un des grands succès du mouvement bulgare d'émancipation nationale, Non seulement sous l'aspect de l'impact sur le Sud-Est et sur l'Europe occidentale, mais aussi sous celui de la mise en lumière et l'internationalisation des problèmes dramatiques multiples qu'ont dû subir les peuples de la Péninsule Balkanique durant les cinq siècles de domination ottomane et de la crise profonde que traversait la zone sous l'Empire. L'Institut des Études Sud-Est Européennes, en collaboration avec les collègues de Sofia a inscrit dans son plan de recherches justement l'étude de cette littérature politique et le rayonnement des idées politiques dans le Sud-Est européen aux XIXe-XXe siècles.

Il faut prendre également en considération la littérature originale bulgare, un domaine qui a donné des oeuvres imprimées en Roumanie. Dans la période 1806-1878 ont paru 22 volumes de littérature – poésies, nouvelles, récits, romans, dramaturgie – signés par L. Karavelov, Hristo Botev, Stefan Stambolov, Dobri Voinikov, Ivan Vazov; certains chefs-d'oeuvres de la littérature bulgare ont été écrits et imprimés à Bucarest et Brăila.

Un autre domaine est celui des traductions. En Roumanie ont été imprimés 16 volumes comprenant de la littérature laïque ou des histoires du monde: de *La vie d'Alexandre la Grand*[45] (1867), à *Mille et une nuits* (Halima)[46] (1864), au *Souffrances de la pauvre Géneviève*[47] (1865) ou *Taras Bulba*, tous publiés en plusieurs éditions, au *Dve sovetovatelni slova Plutarha Heronea o vozpitanii detei i Isokrata Ritora o blagonravii junosti*[48] (1845), l'activité de traduction des Bulgares est en plein essor aussi dans d'autres centres européens.

Des *Anthologies scientifiques de folklore*, mais aussi des brochures de poésies populaires destinées aux élèves font, en égale mesure, l'objet de l'activité typographique. Nous avons huit volumes imprimés en

---

45 Manio Stoianov, *op. cit.*, no. 977.
46 Manio Stoianov, *op. cit.*, no. 5387.
47 *Ibidem*, no. 7508.
48 *Ibidem*, no. 7399.

Roumanie[49]. De même, la *littérature de vulgarisation*, aux côtés des études scientifiques de médecine et, surtout, de physique[50]. En Roumanie sont imprimés de nombreux *Calendriers*[51], un type de livre très populaire dans notre pays aussi[52]. L'émigration bulgare de l'espace roumain a imprimé, périodiquement, en traduction, une série de documents officiels émis soit par l'État roumain, soit par l'Empire Ottoman, ou certains recueils de traités de paix conclus au fil du temps, qui concernaient les territoires européens de l'Empire Ottoman[53].

Je me permets de revenir à un très riche domaine de l'imprimerie: il s'agit des publications périodiques. En Roumanie ont paru 57 journaux et revues bulgares, la plupart en langue bulgare, mais quelques-uns en roumain ou en français[54]. Ceux dont l'initiative appartient à des Comités, Sociétés, ou à l'Académie Bulgare de Brăila[55], ont eu une existence plus longue, des tirages élevés et une diffusion dans l'entier espace ou vivaient des locuteurs bulgares. L'existence des autres, parus suite aux initiatives privées, aux subventions ou abonnement, n'a pas dépassé une année ou deux. Ce sont des publications politiques, culturelles, commerciales, humoristiques, de vulgarisation des sciences[56]. De toute façon, par l'intermédiaires des périodiques, le mot écrit a circulé dans le monde bulgare dans des centaines de milliers d'exemplaires. Et nous y voyons une des grands succès de l'émigration bulgare en Roumanie. Succès d'une importance exceptionnelle, dans la lutte du peuple bulgare pour l'émancipation nationale.

Rappelons encore, puisque nous parlons de l'imprimerie, un des plus importants aspects: les *Typographies*. Si l'activité de l'émigration bulgare en Roumanie a été tellement riche en matière de livres imprimés, ce fait est dû en premier lieur aux typographies roumaines. Surtout dans la deuxième moitié du XIX[e] siècle, Bucarest compte à lui seul, des dizaines de typographies privées, dont 17 ont imprimé des livres et des périodiques bulgares[57]. Mais, encore plus important c'est que les Bulgares, ont fondé eux-

[49] *Ibidem*, chap. *Hronologhija na knighite*.

[50] *Ibidem*, p. 498-450; M. Kifalov, *Povaţă împotriva holerii*, Bucureşti, 1842; J. Petrov, *Materia medicală şi terapeutica*, Bucureşti, 1874; Hr. Ciobanov, *Despre pelagră,* Bucureşti, 1874 etc.

[51] Ibidem, chap. *Hronologjija na knighite*.

[52] Voir G. Răduică, N. Răduică, *Calendare și almanahuri românești. 1731/1918,* Ed. Ştiinţifică şi Enciclopedică, Bucureşti, 1981.

[53] *Kulegere de Traktate de pace*, Trad. M. Kifalov, Buc., 1850; *Prevod na Țarskija Hatișerif*, Trad. M. Kifalov, Bucureşti, 1839.

[54] M. Stoianov, *op. cit*., p. 502-503, chap. *Periodicini izdanija*.

[55] „Periodicesco-Spisanie" I-1870.

[56] M. Stoianov, *op. cit*., p. 502-503, chap. *Periodicini izdanija*.

[57] M. Stoianov, *op. cit*., p. 502-511, chap. *Peceatniți*.

mêmes, à Bucarest, Brăila, Bolgrad, Giurgiu, leurs propres typographies. En 1878 fonctionnent en Roumanie 19 typographies bulgares[58].

Ces données, bien qu'exprimées en chiffres secs, nous permettent de comprendre l'importance de l'impact du mot imprimé sur une société qui a lu seulement en manuscrits durant 400 ans après la découverte de l'imprimerie. Ce fut, pour la culture bulgare, une révolution, la révolution du mot et du livre, qui a déplacé la lutte du peuple bulgare pour l'émancipation nationale et politique sur d'autres dimensions de valeur et d'intensité, en se constituant dans un puissant fondement idéologique de ce mouvement.

58 E. Siupiur, *Bălgarskata emigrantska...*, *op. cit.*, p. 222-223.

II

NICOLAE LE SPATHAIRE MILESCU – 300 –

TROIS SIÈCLES DE SOUVENANCE

ZAMFIRA MIHAIL
Institut des Études Sud-Est Européennes

Parmi les personnalités ayant illustré le XVII[e] siècle, l'érudit, le diplomate et le voyageur Nicolae le Spathaire Milescu (1636-1708) a joui d'une réputation fort rare auprès des intellectuels raffinés de l'Europe Centrale, lesquels n'ont pas tardé à reconnaître ce roumain hautement instruit comme un des leurs. Grâce à ses relations personnelles, il a établi des ponts entre la culture roumaine et les milieux cultivés européens. Son écrit (en latin) *Enchiridon sive Stella Orientalis Occidentali Splendens,* paru dans un des ouvrages imprimés les plus connus du siècle: *La perpétuité de la foy*... d'Antoine Arnauld et Pierre Nicole, à Paris, en 1669, est ***le premier écrit d'un roumain imprimé à l'étranger***.

La maîtrise parfaite de plusieurs langues ainsi que la passion inconditionnelle de la parole écrite l'ont entraîné dans une activité qui compte, outre ses traductions en roumain (plus de 2000 pages) des œuvres telles *Vechiul Testament* (l'Ancien Testament), *Carte cu multe întrebări...* (Le livres aux maintes questions...)*, Les Histoires d'*Hérodote*, Hamartolon Sotiria,* etc. plus de 20 écrits originaux, traductions et adaptations du grec ou du latin vers le slavon ou du slavon vers le grec. On doit à Nicolae le Spathaire Milescu la traduction du premier texte philosophique roumain *Pentru sângur ţiitoriul gând* (Sur la raison dominante). S'il a toujours eu la passion d'écrire, il a négligé, d'habitude, de consigner «expressis verbis» la paternité de ses manuscrits. Mais, conséquence de la réalisation de ses projets encyclopédiques, son œuvre lui a valu une place d'honneur dans l'histoire de la culture.

La notoriété européenne de Nicolae le Spathaire Milescu a été unanimement reconnue au XVII[e] siècle de Constantinople à Stockholm et de Paris à Beijing. Et elle a perduré tout au long des siècles. Dans les

pays roumains, les générations successives et notamment Ion Neculce, par *Cuvântul* qu'il lui dédie, renouvelle l'intérêt de ses concitoyens pour cet érudit. Sa présence dans la conscience de son époque et des époques suivantes ne fait pas de doute, preuve, parmi d'autres, le nombre de copies et la mise en valeur de ses manuscrits, chacun ayant été copié de nombreuses fois. Et les miscellanées qui contiennent ses textes font partie des premiers recueils d'«œuvres complètes» regroupant les écrits du même auteur.

L'impression du texte intégral de la *Bible* en roumain, en 1688 à Bucarest, est due à la traduction de Spathaire Milescu des années 1662-1665. Œuvre capitale de l'humanité, cette impression et sa traduction intégrale en roumain représentent une étape du développement de la langue roumaine littéraire et partant, de son enrichissement de nouvelles expressions et d'une terminologie unanimement adoptée, contribuant ainsi à sa modernisation.

Le premier savant roumain ayant découvert, dans l'historiographie, Nicolae le Spathaire Milescu, a été B.P. Hasdeu, qui lui consacre, en 1866, une étude monographique inaugurant ainsi la recherche scientifique des ses écrits. En 1883, paraît à Paris la monographie qu'Émile Picot lui avait dédiée. En 1888, paraît l'édition scientifique de certains de ses écrits en roumain et, en même temps, en Russie, on publie beaucoup de ses écrits dont les manuscrits s'y trouvaient.

L'historiographie roumaine du XXe siècle s'est constamment intéressée aux écrits de Spathaire Milescu. Les historiens Nicolae Iorga, C.C. Giurescu ou P.P. Panaitescu ont tous abondé dans le sens de l'appréciation de son œuvre et ont contribué à l'identification et à l'impression de certains de ses écrits. Ces dernières décennies, on a beaucoup avancé dans la connaissance de son œuvre en roumain grâce aux études de Liviu Onu, auquel on doit une impressionnante édition des *Istorii* d'Hérodote, traduite en roumain par le Spathaire Milescu, et une monographie sur sa traduction de *Hamartolon Sotiria.* Tout comme N.A. Ursu lui a attribué la traduction de l'ouvrage *Apologia ... împăratului bizantin Ioan Cantacuzino* et, récemment, Mioara Dragomir, la traduction d'un chronographe, du grec en roumain.

Trois siècles après la mort de Nicolae le Spathaire Milescu, en 2008, l'Académie Roumaine a inscrit son nom parmi les hommes illustres que l'UNESCO recommandait pour être commémorés. À cette occasion, on a organisé plusieurs réunions scientifiques – symposiums et colloques – où les chercheurs qui s'intéressent au XVIIe s. et à l'activité de Spathaire particulièrement, ont fait le bilan en la matière.

Les sections de Sciences Historiques et de Philologie-Littérature de l'Académie Roumaine ont organisé, en collaboration avec l'Institut des

Études Sud-Est Européennes un Symposium International où des chercheurs de Roumanie, de la République de Moldavie, de l'Italie et d'Autriche ont présenté des communications fondées sur de nouvelles recherches, contribuant ainsi à redimensionner l'œuvre de Spathaire Milescu.

La publication de ces communications consacrées à l'activité de Nicolae le Spathaire Milescu équivaudra à la diffusion, pour de nombreux spécialistes et lecteurs désireux d'élargir leur horizon intellectuel, d'un bagage d'informations scientifiques très valeureux.

L'ŒUVRE MANUSCRITE DE NICOLAE LE SPATHAIRE MILESCU TRANSMISE SANS L'AUTOGRAPHE DE L'AUTEUR

ZAMFIRA MIHAIL
Institut des Études Sud-Est Européennes

L'œuvre du Spathaire Milescu nous est parvenue en manuscrits (seuls deux textes ont été imprimés de son vivant et l'on ne sait pas s'il en avait connaissance): l'édition de son manuscrit en latin[1] (il l'avait aussi envoyé en grec) sous le titre donné par les éditeurs, *Enchiridion sive Stella Orientalis Occidentali splendens, id est sensus Ecclesiae Orientalis, scilicet graece, de Transsubstantione Corporis Domini, aliisque controversiis*, publiée par Antoine Arnauld et Pierre Nicole, in vol. *La perpétuité de la foy de l'Église catholique touchant l'Eucharistie* (Paris, Ie éd., 1669) et, en version révisée, L*'Ancien Testament* dans la *Bible*, Bucarest, 1688 (cette dernière ne figurant pas parmi les livres parvenus en Russie de son vivant).

Les découvertes et attributions du XXe siècle présentent actuellement un legs volumineux des ouvrages dans les quatre langues qu'il a utilisé pour écrire (le grec, le latin, le roumain, le russe). Mais, alors qu'il écrivit en roumain seulement jusqu'en 1671 et qu'il fit appel au latin pour rédiger des textes destinés au monde occidental, dès 1671, aussitôt établi en Russie, pour les presque quarante années suivantes, il employa principalement le russe pour ses écrits et le grec quand il faisait des traductions du russe ou du latin en cette langue.

Son œuvre en roumain marque la réception de l'un des textes fondamentaux du christianisme (l*'Ancien Testament*) et d'autres textes théologiques, dogmatiques ou moraux et atteste également son intérêt pour des histoires universelles (Hérodote ou le *Cronographe* qui lui a été

[1] Le manuscrit autographe n'a pas été identifié.

récemment attribué)[2]. À tenir compte aussi de l'attribution à Nicolae le Spathaire, de la traduction d'un autre ouvrage *Apologia... împăratului bizantin Ioan Cantacuzino*, ms. roum. 91 des Archives Nationales de Iaşi.[3] Les Roumains connaissaient déjà, de son vivant, la variante grecque des écrits «orientaux», dont nous avons trouvé des copies dans des monastères de Valachie[4] et nous avons signalé les exemplaires préservés au Mont Athos ou ailleurs en Grèce[5]. Des écrits de Spathaire Milescu se retrouvent dans tout le Sud-Est européen.

Une histoire très intéressante accompagne chacun de ses ouvrages. Nicolae le Spathaire Milescu ne s'est pas soucié, en général, d'authentifier la paternité de ses œuvres par des manuscrits autographes[6], par des annotations, des signatures, ou dans d'autres formes. Dans la plupart des cas, c'est aux copistes que nous devons de savoir que Nicolae (le Camus) ou Nikolaj (Gavrilovič ou Spafarij) est l'auteur de la traduction ou de l'ouvrage respectif. En l'absence de manuscrits autographes l'analyse de la langue roumaine de ses écrits doit se faire par l'intermédiaire des copies plus ou moins révisées par les copistes qui ont pourtant reconnu sa paternité (la mentionnant explicitement).

Sa calligraphie cursive (heureusement préservée dans quelques documents originaux) nous la trouvons dans le texte roumain de certains recueils de prières qu'il écrivait pour ses amis dont il avait fait don au voïvode Gheorghe Ştefan à Stettin en 1666 et, plus tard, à Thomas Smith en 1669 à Constantinople.[7]

Le Spathaire se serait impliqué dans la vie culturelle roumaine, en tant que connaisseur du grec ancien, dès 1655, lorsque, jeune homme âgé de 18-19 ans, revenu des études suivies à la Grande École du Patriarcat de

---

2 Mioara Dragomir, *Hronograf den începutul lumii* (ms. 3517). *Probleme de filologie*, Iaşi, Éd. Trinitas, 2007 (d'après une copie tardive). Voir aussi Doru Mihăescu, *Cronografele româneşti*, Bucarest, Ed. Academiei Române, 2006, p. 242.

3 N.A. Ursu, *Contribuţii la istoria culturii româneşti în secolul al XVII-lea*. *Studii filologice,* Iaşi, Éd. Cronica, 2003, pp. 342-353. L'édition de l'ouvrage par Eugenia Dima, sous presse à Iaşi, à l'Ed. de l'Université «Al. I. Cuza».

4 Zamfira Mihail, *La diffusion des écrits «orientaux» de Nicolas le Spathaire (Milescu*), «Revue des études sud-est européennes», XXIII, 1985, nº 2, pp. 117-130.

5 Apud V. Cândea, *Mărturii româneşti peste hotare,* Ier vol., Bucarest, Ed. Enciclopedică, 1991, p. 502 et suivantes.

6 O.A. Belobrova, *Об автографах Николая Спафария*, «Труды Отдела Древнерусской Литературы», т. 36, 1981, pp. 259-265 parvient à désigner comme ses autographes seulement des documents administratifs (des reçus).

7 Zamfira Mihail, *Nicolae Milescu – filolog,* in *Un veac de aur în Moldova (1643-1743)*, Chişinău-Bucarest, 1996, pp. 77-87, voir aussi, idem, *Nicolae le Spathaire Milescu à travers ses manuscrits* (sous presse à l'Ed. de l'Académie Roumaine).

Constantinople, il aurait traduit pour le Métropolite Gheorghe de Moldavie un recueil de textes byzantins. La paternité du Spathaire pour la traduction et la compilation de ces textes byzantins se trouvant au monastère de Neamţ et concernant l'histoire de la Métropolie de Moldavie (le *Miracle de l'icône de la Mère de Dieu*, de 1723, texte attribué au Métropolite Gheorghe une copie tardive dans le ms. roum. 3102 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine = BAR) a bénéficié de la démonstration impeccable de Şt.S. Gorovei qui a mis fin par un verdict positif aux discussions à ce sujet qui se prolongeaient.[8] Le manuscrit autographe manque.

On établit ainsi, sans doute aucun, que Nicolae le Spathaire Milescu a utilisé ses riches connaissances du grec parlé et écrit byzantin, pour traduire en roumain, au début, des textes nécessaires en chancellerie et ensuite, d'importants ouvrages théologiques et historiques. Ceci nous aide à comprendre la réputation dont il jouissait à son retour de Constantinople et à situer dans le temps son intérêt pour la traduction et l'adaptation.

La traduction en roumain de certains textes religieux très importants a continué les années suivantes, avec passion et persévérance, dans un rythme alerte si l'on prend en considération le nombre de textes et leurs dimensions.

De 1658 à 1661, Nicolae le Spathaire a traduit et adapté *Carte cu multe întrebări foarte de folos pentru multe trebi ale credinţei noastre*, œuvre d'Athanase d'Alexandrie, identifiée dans un seul manuscrit, une copie tardive (BAR ms. roum. 494). Le manuscrit autographe manque. Le texte comporte très clairement le nom du traducteur (f. 269^{r-v}): «tălmăcită de Nicolae Spătarul de pre limba grecească pre limba noastră rumânească» (traduite par Nicolae le Spathaire du grec en notre langue roumaine) ainsi que la date à laquelle la traduction a été terminée «le 10 janvier 1661», ce qui n'arrivera pas souvent dans ses œuvres. L'ouvrage est une traduction libre, où les reproductions littérales alternent avec des interpolations de ses propres textes[9], de paragraphes tirés d'autres adaptations ou traductions[10],

[8] Şt. Gorovei, *Un episod din «recuperarea» Bizanţului: prima «operă» a spătarului Nicolae «Milescu»*, in «Anuarul Institutului de Istorie şi Arheologie „A.D. Xenopol" », XXII, 1985, 2, pp. 441-461 et *Precizări necesare,* in *rév. cit*., pp. 805-806. Voir aussi son ouvrage *Între istoria reală și imaginar. Acțiuni politice și culturale în veacul XVIII,* Ed. Universităţii „Alexandru Ioan Cuza", Iași, 2003, *Înainte cuvântare*, pp. 6-7.

[9] Mioara Dragomir*, Nicolae Milescu Spătarul – maniera de traducere a* Cărţii cu multe întrebări foarte de folos*...*, in *Limbaje și comunicare IX*, Suceava, Ed. Universităţii, 2007, pp. 382-388.

[10] Al. Mareş, *«Interpolarea» din* Cartea cu multe întrebări *a lui Nicolae Spătarul (Milescu). O chestiune de paternitate*, in «Studii şi cercetări lingvistice», 1989, nº 2, pp. 145-158.

technique propre à la majorité de ses écrits et, particulièrement, à ceux rédigés en russe.[11] P.V. Haneş en a réalisé, en 1962[12], une édition, malheureusement avec des erreurs et des lacunes. Dans un nouveau contexte, l'édition de 1979 de Virgil Cândea[13], par l'identification des sources et les riches commentaires, est celle d'un exégète raffiné, qui maîtrise une méthodologie scientifique moderne d'analyse de textes et reconnaît les rapports avec certains traits significatifs de l'humanisme.

Dans le même contexte il a analysé aussi la traduction de l'*Ancien Testament*, dont on préserve une copie ultérieure à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, filiale de Cluj – ms. roum. 45. Virgil Cândea a non seulement identifié l'édition ayant servi d'original à «Necolae» (tel qu'il est nommé dans le manuscrit) pour faire la traduction (il s'agit de la *Bible* parue à Francfort [Francofurti ad Moenum] en 1597), mais il a introduit aussi dans le circuit de la culture roumaine le premier traité philosophique «Sur la raison dominante»: *Pentru sângur ţiitoriul gând* (du Pseudo-Josephus), traduit par Nicolae le Spathaire Milescu et que les éditeurs de la *Bible* de Bucarest en 1688[14] ont mis à jour. L'édition Cândea de ce texte, par l'étude savante et son large horizon culturel, reste un modèle pour les éditeurs de l'avenir.

Un projet généreux initié à Iaşi, «Monumenta linguae Dacoromanorum», qui inclut, avec un mise en page en colonnes, les textes de 1688 et ceux de

---

[11] Voir l'étude détaillée de M.A. Momina, «*Atlas Sinensis*» *и* «*Описание Китая*» *(1677 г.) Николая Спафария*, «Revue des études sud-est européennes», XLV, 2007, pp. 261-278, qui compare les deux textes, dans leur intégralité, établissant ainsi ce qu'il a traduit, ce qu'il a adapté et ce que le Spathaire a interpolé de ses propres textes en rédigeant cet ouvrage commandé par le tsar (La version en français dans l'*Annexe*).

[12] P.V. Haneş, *Un tricentenar Milescu: Cartea cu întrebări (1661-1961)*, in «Glasul Bisericii», 21, 1962, nº 1-2, pp. 80-91, a reproduit le texte du ms. roum. 494 BAR.

[13] Virgil Cândea, *Raţiunea dominantă*, Cluj-Napoca, Ed. Dacia, 1979, pp. 89-105.

[14] *Biblia adecă Dumnezeiasca Scriptură ale cei vechi şi ale cei noao leage*, toate care s-au tălmăcit dupre limba elinească spre înţeleagerea limbii rumâneşti, cu porunca preabunului creştin şi luminatului Domn Ioan Şărban Cantacozino Basarabă Voievod şi cu îndemnarea dumnealui, Costandin Brâncoveanul, Marele Logofăt[...]. Tipăritu-s-au întâiu în scaunul Mitropoliei Bucureştilor, în vreamea păstoriei Preasfinţitului părinte Chir Theodosie, mitropolitul ţării şi exarhu laturilor. Şi pentru cea de obşte priinţă s-au dăruit neamului rumânesc, la anul de la facerea lumii, 7197, iară de la spăsenia lumii, 1688, în luna lui noiemvri în 10 zile. / Voir aussi la nouvelle édition de 1988: *Biblia adecă Dumnezeiasca Scriptură a Vechiului şi Noului Testament.* Tipărită întâia oară la 1688 în timpul lui Şerban Vodă Cantacuzino, Domnul Ţării Româneşti. Retipărită după 300 de ani în facsimil şi transcriere cu aprobarea Sfântului Sinod şi cu binecuvântarea Prea Fericitului Părinte Teoctist, Patriarhul Bisericii Ortodoxe Române, Éd. Institutului Biblic şi de Misiune al Bisericii Ortodoxe Române, Bucureşti, 1988.

Cluj-Napoca, Bibliothèque de l'Académie Roumaine, ms. 45 et de BAR, ms. 4389, dont on a imprimé les premiers livres du *Vechiul Testament* (Iaşi, 1988-2008) est encore à un tiers de ce texte[15], tandis que la juxtaposition du texte grec de la *Bible de 1597* s'avère indispensable.

Nous revenons sur les manuscrits de *Vechiul Testament,* pour un surcroît d'informations. Ce texte fut traduit à Constantinople, entre 1661-1665, selon la plupart des philologues, alors que Nicolae le Spathaire était *capuchehaie* (résident à Constantinople) de Grigore Ghica, prince de Valachie. Lors de la déposition de ce dernier, Nicolae le Spathaire Milescu quitte Constantinople pour aller à Berlin et l'on suppose qu'il aurait laissé le manuscrit de sa traduction à Şerban Cantacuzino, son ami. En fait, on ne sait pas comment le manuscrit autographe serait arrivé en Valachie (il a fait une brève halte en Moldavie aussi). Le texte, dans une copie tardive (préservée à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, filiale de Cluj-Napoca, ms. roum. 45), revu et corrigé par deux équipes, a été publié in *Biblia* (1688) «qui a été traduit…à l'ordre du très bon chrétien et éclairé prince Ioan Şărban Cantacuzino». On constate des différences par rapport à la version de Cluj dans le ms. roum. 3489 BAR traduit, le suppose-t-on, par le métropolite Daniil Panoneanul[16] qui semble avoir eu la possibilité de confronter son texte à celui du Spathaire Milescu. Mais là aussi, le manuscrit autographe du Spathaire manque.

La traduction d'un autre texte religieux, *Mântuirea păcătoşilor* (*Hamartolon Sotiria*), due au prêtre Agapie Landos, est réalisée en Moldavie, avant 1659[17], mais la possibilité que le livre ait été traduit à Constantinople, dans un laps de temps assez long (de 1661-1664 jusqu'en 1678) n'est pas à exclure. Liviu Onu a avancé l'idée de la traduction pendant deux périodes différentes, entre 1661-1664 = la IIIe partie de l'ouvrage (copie tardive, BAR, ms. roum. 494), le seul livre qu'il estime traduit par Nicolae le Spathaire Milescu à Constantinople, et vers 1678-1688, les I^{e} et IIe parties (le plus ancien manuscrit de la BAR, ms. roum. 2517),

---

[15] Universitatea «Al.I. Cuza» – Iaşi et Albert-Ludwigs-Universität – Freiburg, Monumenta Linguae Dacoromanorum. Biblia 1688**,** Pars I, *Genesis,* Iaşi, 1988; ~ Pars II, *Exodus,* Ed.Universităţii «Al.I. Cuza», Iaşi, 1991; ~ Pars III, *Leviticus*, Ed. Universităţii «Al.I. Cuza», Iaşi, 1993; ~ Pars IV, *Numeri*, Ed.Universităţii «Al.I. Cuza», 1994; ~ Pars V, *Deuteronomium,* Ed. Universităţii «Al.I. Cuza», Iaşi, 1997; ~ Pars XI, *Liber Psalmorum,* Ed.Universităţii «Al.I. Cuza», 2003; ~ Pars VII, *Regum I, Regum II,* Ed. Universităţii «Al.I. Cuza», 2008.

[16] N.A. Ursu, *Un cărturar puţin cunoscut, de la mijlocul secolului al XVII-lea: Daniil Andrean Panoneanul*, in «Cronica», Iaşi, XVI, 1981, n° 43, pp. 5 et 8.

[17] D'après N.A. Ursu, *Contribuţii la istoria culturii româneşti în sec. al XVII-lea...,* p. 339.

mais traduites par un moine d'Olténie.[18] N.A. Ursu, après avoir renoncé à attribuer la traduction à Dosoftei, comme il l'avait affirmé auparavant dans de nombreuses études, soutient avec force arguments l'hypothèse que Nicolae le Spathaire Milescu a traduit tous les trois livres de *Mântuirea păcătoşilor*.[19] L'ouvrage a circulé en plus de 120 manuscrits (les variantes A+B et la variante composite C) partout où il y avait des Roumains. Dans ce cas non plus l'autographe n'a pas été identifié.

Il est à supposer que le Spathaire Milescu ait entrepris la traduction, stimulé par ce climat (qui régnait à Constantinople et, probablement, en Moldavie aussi) créé par une élite dont les discussions tournaient autour des problèmes théologiques. Ces milieux savants prisaient un exercice mental consistant en dialogues imaginés (questions et réponses). Tout le monde débattait des sujets religieux, comme, de nos jours, des sujets politiques.[20] Aux contributions textologiques de L. Onu et N. A. Ursu s'ajoutent celles d'Al. Mareş qui a déchiffré de nouvelles «interpolations», ainsi que d'autres traductions du Spathaire dans le ms. roum. 494 BAR.[21] Cette fois-ci non plus, le texte autographe n'a pas été identifié.

Une autre traduction, *Istorie cé veche şi de multe feluri a marelui învătătoru Irodot*, a été découverte par N. Iorga en 1908 dans une copie tardive (actuellement BAR ms. roum. 3499), qui ne porte aucune mention du traducteur ou de la date de la traduction. Pour l'attribuer, en un premier temps, on s'est basé sur la référence dans le texte à un événement historique qui aurait été concomitant à la traduction. C'est la raison pour laquelle N. Iorga en éditant le manuscrit en 1909, a considéré que seul le logothète Eustratie aurait pu faire la traduction, la datant de 1645, sans pour autant invoquer des arguments péremptoires.[22] Deux décennies plus tard, G. Pascu soutient que c'est à Nicolae le Spathaire Milescu que l'on doit cette version en roumain, faite lors de son séjour à Constantinople

[18] Liviu Onu, *Tradiția manuscrisă a unei sinteze europene la români în secolele al XVII-XIX-lea. Mântuirea păcătoșilor (Amartolon Sotiria)*, édition Gh. Chivu, Bucarest, Ed. Academiei Române, 2002, pp. 61-81 et passim.

[19] N.A. Ursu, *Contribuții la istoria culturii românești în sec. al XVII-lea*, pp. 279-341.

[20] Zamfira Mihail, *Nicolae Milescu, le Spathaire – un «encyclopédiste» roumain du XVIIe siècle*, «Revue des études sud-est européennes», XVIII, 1980, nº 2, p. 270.

[21] Al. Mareş, *In legătură cu o traducere românească a lui Nicolae Milescu*, in «Limba Română», XXVIII, 1979, nº 3, pp. 253-265; Idem, *"Interpolarea" din* Cartea cu multe întrebări *a lui Nicolae Spătarul (Milescu). O chestiune de paternitate,* in «Studii şi cercetări lingvistice», XL, 1989, nº 2, pp.145-159.

[22] Herodot, *Istorii,* édition par N.Iorga, Bucarest, 1909. L'édition a été républiée en 2003, par les éditions Semne, Bucarest, avec un *Avant-propos* d'Andrei Pippidi. En 1925, Iorga admettait aussi l'hypothèse de la paternité de Milescu.

(1668)[23], mais sans arguments cette fois aussi. N. Iorga fut contredit aussi par H. Mihăescu.[24] Ce n'est que l'étude de la langue de la traduction d'Hérodote comparée à celle de *Vechiul Testament* et de *Cartea cu multe întrebări*…qui a permis à Liviu Onu[25] de conclure en faveur de la paternité de Nicolae le Spathaire Milescu, opinion que N. A. Ursu fait sienne en 2003.[26] L'édition d'Hérodote, *Istorii,* due à Liviu Onu (avec la translittération du texte par Lucia Şapcaliu) demeure un modèle.

Nicolae le Spathaire Milescu avait comme langue maternelle le roumain, ce qui lui a permis d'entreprendre ses traductions en roumain, notamment celle de l'*Ancien Testament.* L'emploi du roumain écrit est confirmé aussi par deux manuscrits autographes contenant des prières en roumain. Il avait envoyé à G. Stiernhielm, en 1666, le texte d'un *Tatăl Nostru* (Oratio Dominica), qu'il a été reproduit dans l'*Avant-propos* de la *Bible*, Stockholm, 1671, mais son autographe n'a pas été identifié. Le codex de prières offert à Gheorghe Ştefan, lorsque celui-ci se trouvait en exil, représente un témoignage de son écriture. Pour ce qui est du recueil fait «pour l'éternel souvenir de l'amitié du très savant des prêtres, sir Thoma[s] Smit[h]»[27], maintenant à la Bodleian Library, Nicolae le Spathaire s'avère être un orthodoxe pratiquant puisqu'il écrit, de mémoire, comme nous l'avons démontré,[28] le *Pater Noster* et le *Credo*, auxquels il ajoute les débuts de la prière quotidienne du croyant ainsi que le *prochimen* (des versets des psaumes) des grandes fêtes, un vrai livre de prières *in nuce*. Le *Pater Noster (Tatăl Nostru)* écrit par Nicolae le Spathaire Milescu en 1669 est identique à celui fourni par Luca Stroici en 1593 et publié, en alphabet latin, par Stanislas Sarnicki, à Cracovie, en 1694 (avec des différences explicables dues à la transmission orale du texte). Les formulations sont

---

[23] G. Pascu, *Istoria literaturii române în sec. XVII*, Iaşi, 1922, p. 97, complétée en 1930, in «Revista Critică», IV, 1930, p. 98, avec la précision de la période plausible (1668) de la traduction.

[24] H. Mihăescu, *Cea mai veche traducere românească a lui Herodot*, «Arhiva», Iaşi, XLIII, 1936, n°s 1-2, pp. 105-111.

[25] Herodot, *Istorii*, édition soignée par Liviu Onu et Lucia Şapcaliu, avant-propos, étude philologique, notes et glossaire de Liviu Onu, Bucarest, Ed. Minerva, 1984, pp. 479-661, *Observaţii generale*, pp. 657-661.

[26] N.A. Ursu, *Contribuţii la istoria culturii româneşti în sec. al XVII-lea...*, pp. 223-278, et particulièrement pp.224-225.

[27] Première édition (avec lacunes et inexactitudes) est due à Laetitia Turdeanu-Cartojan, *Une relation anglaise de Nicolas Milescu: Thomas Smith,* «Revue des Études Roumaines», Paris, II, 1954, pp. 145-152 + une ill.

[28] Zamfira Mihail, *Exercices philologiques de Nicolae Milescu (1669): le Codex des prières offert à Thomas Smith*, in «Anuarul Institutului de Istorie „A.D. Xenopol"», Iaşi, XXXII, 1995, pp. 206-226.

reprises de la pratique de l'église roumaine orthodoxe et prouvent que le processus d'utilisation du roumain dans le culte s'y trouvait en phase de généralisation définitive.

L'étude de l'œuvre écrite en roumain que Nicolae Spathaire nous a léguée est loin d'être achevée !

Pour l'après 1671, quand il a écrit surtout en russe (mais aussi en grec ou en latin), Nicolai Spafarij, tel qu'il s'appelait en Russie, a eu la chance, de par sa fonction au Posolski Prikaz, de pouvoir écrire, outre les travaux sur commande, ses propres ouvrages. On remarque, pourtant, que ses écrits manifestent d'autres points d'intérêt qu'auparavant. Les œuvres de Spafarij font partie de la littérature à profil *«scientifique illuministe»* selon la littérature russe actuelle. Il s'agit de: *Kniga izbrannaja vkratce o devjatich musach i o sedmich svobodnych chudozestvach*; *Kniga o sivillach, koliko bysa i kijmi imjanu i o predrečenij ich; Arifmologija sireč čisloslovie, vsech jaze nas učit' mogut čislom ob'emlemoe; Kniga ieroglifiiskaja svjasčennovajatel'na sireč tajnopismennaja, jako obikoša egiptjane i ellinu ne pismennym no zivopisanym nekim tajnym i premudrym javiti vysokuju mudrost' i učenie; Opisanie preslavnyja cerkvi imennovanyja Sv.Sofija v Konstantinopole; Geografija v vide kolody kart*, auxquels s'ajoutent ses écrits concernant son voyage en Chine. Aucun des manuscrits n'est l'autographe.

Certains de ces ouvrages, tels *l'Arifmologija, Kniga ieroglifijskaja* et *Geografija v vide kolody kart* ne figuraient pas aux archives de Posolski Prikaz, ce qui m'a fait supposer, dans les études publiées pendant les années '80, qu'il était possible que Spafarij les ait écrits sans l'approbation du Tsar, car ils ne contiennent ni la formule générique «par ordre de» ou «selon le désir du tsar», ni la «dédicace» obligatoire au tsar. On a identifié, dans la plupart des cas, les prototypes ayant servi à Spafarij à ses traductions ou adaptations.[29] Il est pourtant évident que la majorité de ses ouvrages ne sont pas écrit sur des indications données par le tsar, comme c'est le

[29] O.A. Belobrova, *Об источниках* «Арифмологии» *Николая Спафария,* «Русская литература», 1980, Nº 2, pp. 131-134; Idem, *Описание Софийского Собора в Константинополе Николая Спафария*, in «Древлехранилище Пушкинского Дома. Материалы и исследования», Léningrad, 1990, pp. 54-72; Idem, *Об источниках миниатур к сочинениям Николая Спафария 1670-гг.* «Труды Отдела Древнерусской Литературы», т. 45, 1992, pp. 414-434; Idem, *Об иноязычных источниках «Титулярника» 1670-х годов,* in *Res traductoria: Перевод и сравнительное изучение литератур. К восьмидесятилетию Ю.Д. Левина,* Saint-Pétersbourg, 2000, pp. 81-86; M.A. Momina, *Греческий перевод XVII века «Описание Сибири » Н.Г. Спафария,* in « Revue des études sud-est européennes», XXIII, 1985, Nº 2, pp. 131-136; Idem, «*Atlas Sinensis*» *и* «*Описание Китая*» *(1677 г.) Николая Спафария,* «Revue des études sud-est européennes», XLV, 2007, 1-4, pp. 261-278.

cas des travaux dédiés à celui-ci, mais représentent les propres options du Spathaire. Les livres qu'il a traduit ou auxquels il a puisé son inspiration sont ceux de J. Alsted, Athanase Kircher, N. Reussner, Jean Desmarets, M. Martini et autres. Une des éditions de *Horapollon* traitant de la symbolique des hieroglyphes égyptiens, citée dans *Kniga ieroglifiiskaja*, se trouvait dans la bibliothèque d'Epifanie Slavineckij et nous supposons que Spafarij y a eu accès. Mais, en général, nous considérons que le Spathaire Milescu connaissait, bien avant d'arriver en Russie, certains livres qu'il souhaitait traduire ou adapter. D'ailleurs, dans les préfaces, rédigées par lui-même, il a cité, de mémoire, nombre d'ouvrages et d'auteurs, étant ainsi un précurseur dans la culture slavonne.

Olga A. Belobrova a étudié *de visu* les manuscrits qu'elle a signalés dans la littérature de spécialité; j'ai fait de même avec les manuscrits cités dans mes études concernant les écrits de Nicolae le Spathaire. Apprécier la circulation des manuscrits en dénombrant les copies exécutées permet de déterminer leur influence sur la culture de l'époque. Nous relevons cet aspect car les dizaines de nouveaux manuscrits trouvés dans différents fonds de bibliothèques de Russie contribuent énormément à mieux connaître l'écho des écrits du Spafarij. Contre les 47 copies manuscrites connues avant ses recherches, O.A. Belobrova enregistre plus de 120 qui ont perpétué, dans l'espace et le temps, les œuvres de Nicolae le Spathaire Milescu. Pour identifier les écrits «camouflés» dans diverses miscellanées il lui a fallu beaucoup de temps et d'investigations. Mais quel résultat! 45 copie de *Hrismologhion,* 6 copies de *Kniga o Sivillach*, 12 de *Kniga o devjatich mussach,* 18 de l'*Arithmologion*, 8 du *Vasiliologion* et 22 d'*Opisanije Kitaja*.

O.A. Belobrova attirait l'attention sur le fait que l'identification de certains manuscrits (elle a pris pour exemple l'écrit de Spafarij, *Kniga o mussach* trouvé dans une miscellanée à la Bibliothèque Nationale de Saint-Pétersbourg) permet de refaire l'histoire de sa diffusion ainsi que, surtout, du prototype, et partant, désigner la variante protographe. Cette démarche est particulièrement nécessaire dans le cas des écrits de Spafarij car, en russe, il n'y a pas de manuscrits autographes, mais uniquement des copies plus ou moins fidèles à l'archétype. Les manuscrits ont été copiés en plusieurs exemplaires à Posolski Prikaz par des copistes spécialisés; les grands de Russie ont commandé des miscelannées et des copies; des manuscrits ont été copiés aussi dans les monastères du Nord de la Russie et aussi par les vieux-croyants.[30]

[30] O.K. Beljaeva, T.V. Panič, L.V. Titova, *Описание тюменских старообрядческих сборников из рукописных собраний ИИФиФ и УрГУ*, «Источники по истории

Actuellement, la technique moderne permet de compléter l'enregistrement de tous les manuscrits se trouvant dans des collections publiques ou privées, ce qui laisse prévoir que ces recherches vont aboutir à leur accomplissement. Le permanent renouveau des informations et surtout l'étude de tous les problèmes soulevés par la diffusion des écrits du Spathaire Milescu sont possibles grâce à la persévérance des générations de chercheurs qui ont passé le flambeau et pris la relève.

общественной мысли и культуры эпохи позднего феодализма», Novosibirsk, 1988, pp. 155-268, *apud* S.A. Gališev, *Сочинения и переводы Николая Спафария в рукописном собрании Уральского университета*, «Труды Отдела Древнерусской Литературы», т. 47, 1993, pp. 518-524.

NICOLAS LE SPATHAIRE MILESCU ET LA CIVILISATION OCCIDENTALE
(avant son établissement en Russie)

ANDREI EŞANU, VALENTINA EŞANU
Académie de Sciences de la République de Moldavie

«Il a traversé beaucoup de pays et d'empires pour s'instruire et il est tel un chronographe ayant enregistré toutes les choses du monde...»

De la lettre d'introduction de Dosithée, patriarche de Jérusalem

La personnalité et l'activité polyvalente de l'érudit Nicolas le Spathaire Milescu (1636-1707)[1] de ses débuts dans les pays roumains jusqu'à son établissement en Russie – en 1671 –, en passant par l'occident, ont attiré l'attention de ses contemporains et ont fait l'objet d'étude de plusieurs générations de chercheurs. Bien qu'à ce jour, on ait accumulé une riche littérature scientifique relative à sa vie et son activité[2] de haute fonctionnaire, lettré et diplomate, il reste toujours des aspects non élucidés et d'autres sujets à discussion, comme il y a de ses écrits pas encore publiés ou carrément inconnus. Des recherches très laborieuses ont abouti à l'identification, la

---

[1] Il est certifié que Nicolas Milescu est décédé en **1707** par une source inédite d'archive, ap. И. Еремия*, Н.Г. Милеску Спафарий в России***,** in *Кодры*, Кишинев, 1985, № 12, p. 131.

[2] D'amples bibliographies relatives à la vie et l'activité de Spathaire Milescu ont été constituées par D.T. Ursul, *Николай Гаврилович Милеску Спафарий,* Москва, 1980, pp. 183-190; P. Olteanu, in N. Milescu, *Aritmologia. Etica şi originalele lor latine*. Edition de Pandele Olteanu, Bucarest, 1982, pp. 367-380; Radu Ştefan Vergatti, *Nicolae Spătarul Milescu. Viaţa, călătoriile, opera*, Bucarest, 1998, pp. 291-296 et autres.

publication et la constitution de catalogues assez complets des œuvres du savant[3].

Et pourtant, à notre avis, on a ignoré, dans une certaine mesure, une tranche importante de la vie et l'activité de l'érudit moldave avant son établissement à Moscou. Nous allons donc considérer certains aspects de la biographie du Spathaire Milescu et surtout son intérêt pour les écrits, la civilisation et la pensée occidentaux des XVI[e]-XVII[e] siècles. Il nous faut mentionner la difficulté des recherches y relatives compte tenu de l'insuffisance des sources documentaires et narratives, comparables à celles de son voyage à travers la Sibérie et la Chine.

Durant sa vie mouvementée, Nicolas le Spathaire Milescu a traversé presque toute l'Europe. Il est connu qu'avant 1671, le Spathaire a fait des séjours plus ou moins longs dans l'Empire Ottoman (Constantinople et Andrinople), en Valachie, en Transylvanie, au Brandebourg (Berlin), en Poméranie (Stettin) – où il a accompagné le voïvode Gheorghe Ştefan –, en Suède (Stockholm), en France (Paris), en Pologne et dans d'autres pays[4]. Longtemps, on a considéré qu'il avait fait des études en Italie, mais cette opinion a été rejetée avec fort arguments[5]. Par contre, il n'est pas exclu que, vers le milieu des années '50 du XVII[e] siècle, le Spathaire Milescu ait visité Lvov: des documents commerciaux moldo-lvoviens attestent de la présence d'un certain „*Nicolaus grammaticus*"[6], marchand de son état, détail qui coïncide au règne de Gheorghe Ştefan lorsque Milescu figure avec le titre de „*grămătic*" – secrétaire –, car il était à l'époque le secrétaire personnel et confident du voïvode[7]. Il semble que ce soit à ce moment qu'il fait la connaissance des intellectuels et des lettrés de Lvov

[3] Parmi ceux qui ont établi des bibliographies des œuvres connues de Nicolas le Spathaire Milescu, rappelons Petre P. Panaitescu (*Principalele lucrări privitoare la Nicolae Milescu*, in P.P. Panaitescu, *Nicolae Milescu Spătarul (1636-1708),* version roumaine de Silvia P. Panaitescu, édition revue, étude introductive et notes de Ştefan S. Gorovei, Iaşi, 1987, pp. 104-106), Zamfira Mihail, *La diffusion des écrits "Orientaux" de Nicolas le Spathaire (Milescu),* in "Revue des études sud-est européenes", Bucarest, XXIII, 1985, nr. 2, pp. 117-129.

[4] Voir, par exemple, П. Сырку, *Николай Спафарий до приезда в Россию*. Отдельный оттиск из „Записок Восточного Отделения Императорского Русского Археологического Общества", T. III, Спб., 1888, pp. 183-196 .

[5] Mihai Moraru, *A fost Milescu în Italia (Precizări),* in „Revista de istorie şi teorie literară", Bucarest, 1985, nr. 2, pp. 112-117.

[6] E.M. Подградская, *Торговые связи Молдавии со Львовом в XVI-XVII вв.,* Кишинев, 1968, pp. 199-200.

[7] Şt.S. Gorovei, *Prima „operă" a Spătarului Nicolae „Milescu",* in vol. *Între istoria reală şi imaginar. Acţiuni politice şi culturale din veacul XVIII*, Iaşi, 2003, pp. 447-460.

ce qui le détermine, par le suite, à suivre attentivement les éditions parues dans ce grand centre culturel et typographique slave. Selon certains, il a utilisé, plus tard, certaines des prophéties des sibylles mises en vers, du recueil de Ioanikie Haleatovski, *Le Ciel Nouveau*[8], largement modifiées dans son traité *Le Livre des Sibylles – combien elles étaient («comment elles s'appelaient – et de leurs prophéties»*, achevé vers 1672[9]. A Moscou aussi, Nicolas Milescu a utilisé d'autres ouvrages de large circulation dans les milieux intellectuels est-slaves, dont *La Grammaire…*de Meletij Smotritskij, *Le chronographe russe*, une adaptation en ancien russe des *Sérmons des 7 sagesses et 17 sibylles et leurs prophéties* ainsi que d'autres sources russes[10]. Comme on le sait, la carrière d'écrivain et de diplomate du Spathaire Milescu a atteint son apogée lors de son séjour en Russie où, parallèlement à son activité scientifique et diplomatique, il faisait aussi l'interprète à Posolskii Prikaz (Département des affaires étrangères). Sur ordre du tzar Alexeï Mikhaïlovitch, notre érudit s'est trouvé chef de la très connue mission diplomatique en Chine, amplement présentée dans ses notes de voyage[11]. Plus tard, il a accompagné Pierre I[er] dans sa campagne d'Azov (1695-1696), en tant qu'interprète[12]. Toute sa vie et à tout endroit, Nicolas Milescu a cherché à approfondir ses connaissances de divers domaines de la science, de la philosophie, de la théologie ainsi que des langues classiques et étrangères en étudiant, tout spécialement, aussi bien les œuvres des auteurs antiques[13] et contemporains qu'il a largement mises

[8] Іоаникий Галятовський, *Небо новоє*, Львів, друкарня Михаила Сльозки, 1665, 144 арк. (Voir: Ярослав Исаєвич, *Пам'ятки книжкового мистецтва. Каталог стародрукив, виданих на Україні.* Книга перща (1574-1700). Львів, 1981, p. 77, № 423); Dan Horia Mazilu, *Milescu, Nicolae, Spătarul*, in *Dicţionarul general al literaturii române*, vol. L-O, Bucarest, 2005, p. 365.

[9] Николай Спафарий. *Эстетические трактаты***,** Подготовка текстов и вступительная статья О.А. Белобровой, Ленинград, 1978, pp.48-86.

[10] М.И Казанин, *Спафарий и Мартини*, in **„**Народы Азии и Африки", Москва, 1971, № 6, pp. 106-112.

[11] Н.Г. Спафарий, *Путешествие через Сибирь от Тобольска до Нерчинска и границ Китая русского посланника Н. Спафария в 1675 г.*, Спб., 1882; Н. Спафарий., *Описание первыя части вселенныя, именуемой Асии, в ней же состоит Китайское государство с прочими его городы и провинции,* Казань, 1910; Н.Милеску Спафарий, *Сибирь и Китай*, Кишинев, 1960. Certains chercheurs estiment à tort que l'ouvrage de J.F. Baddeley, *La Russie, la Mongolie, la Chine,* Ier-IIe vol., Londres, 1919, est une traduction de *La Description de la Chine* de Nicolas Spathaire Milescu (Voir: C. Crişan, V. Crăciun, *Literatura română în lume*, Bucarest, 1969, p. 41; I. Rotaru, *Literatura română veche***,** Bucarest, 1981, p. 160, note 1).

[12] Voir, par exemple: Д.Т. Урсул, *Николай Милеску Спафарий*, Кишинев, 1985, pp. 32-57.

[13] Par exemple, dans *Le Livre des Sibylles…* il fait référence aux philosophes

à profit dans les siennes[14]. Parmi les sources dont notre érudit disposait, on a identifié les éditions occidentales encyclopédiques ainsi que les écrits de plusieurs auteurs européens surtout ceux des pays où il a séjourné plus longtemps, ce dont on traitera ci-après.

A leur tour, nombre de théologiens et hommes de culture ouest-européens ont souhaité mieux connaître ce Nicolas Milescu, érudit au large horizon culturel. Dans les années '60 du XVII[e] siècle, alors qu'il était en mission à l'occident, soit de son propre gré, soit sur ordre de voïvodes moldaves, il s'est impliqué dans la politique afin d'obtenir, d'une part, l'adhésion de certaines puissances ouest-européennes à une coalition anti ottomane[15] et de l'autre, des appuis pour la réintronisation de Gheorghe Ştefan ou de Grigore Ghica, voïvodes déchus. On en aurait des informations grâce aux lettres du représentant du gouvernement anglais à Constantinople, le comte de Winchelsea, où il est question d'un diplomate „Dominus Spatarus", qui semble être Nicolas Milescu[16], arrivé à Londres vers 1662 comme messager d'un ancien voïvode de Moldavie. Le comte de Winchelsea indique, parmi d'autres, que celui-ci avait un petit signe au bout du nez, „acquis" suite à une action indigne.

A notre avis, seules la connaissance des milieux diplomatiques occidentaux et la maîtrise des questions de politique, de théologie et de philosophie peuvent expliquer le chaleureux accueil réservé à Nicolas Milescu à l'Ambassade anglaise d'Istanbul en 1669, à son retour d'Europe

classiques Platon, Porphyre et autres „… des sages latins Cicéron, Plines, Varus, Cornelius, Tacit … Virgile et autres. Et des historiens grecs Diodore de Sicile, Strabon …, des anciens pères de l'Eglise grecs Eusèbe de Césarée, Justin, Clément d'Alexandrie, Stratonique et autres, quant aux pères de l'Eglise latins, il se réfère à Lactantius, Jéronimus, Augustin etc..." (citation de: О.А. Белоброва, *Личность и научно-просветительские труды Николая Спафария*, dans le vol. Николай Спафарий. *Эстетические трактаты,* pp. 5-6).

[14] Voir, par exemple: О.А. Белоброва, *К изучению «Книги избранной вкратце о евятии мусах и о седьмих свободных художествах» Николая Спафарияи,* in **„**Труды отдела древнерусской литературы (Пушкинский дом)". Т. 30, Ленинград, 1976, pp. 307-317; Idem, *Аллегория наук в лицевых списках «Книги избранной вкратце» Николая Спафария,* rev.cit., Т. 32, Ленинград, 1977, pp. 107-128; Idem, *География в виде колоды карт: Из переводческой деятельности в Москве Николая Спафария,* rev.cit., Т. 33, Ленинград, 1979, pp. 108-126; Idem, *Об источниках «Арифмологии» Николая Спафария,* in „Русская литература", Ленинград, 1980, № 2, pp. 131-134; N. Milescu, *Aritmologia. Etica şi originalele lor latine,* Edition de Pandele Olteanu, Bucarest, 1982, pp. 5-142.

[15] Д.Т. Урсул, *Николай Гаврилович Милеску Спафарий,* Москва, 1980, p. 38.

[16] E.D. Tappe, *An english contribution to the biography of Nicolae Milescu,* in „Revue des études roumaines", Paris, 1953, No. 1, pp. 152-160.

de l'ouest[17]. Ce n'est probablement par hasard, non plus, que le Spathaire ait établi une étroite relation avec Thomas Smith (1638-1710), chapelain de l'église anglicane dans la capitale ottomane[18], dès 1668 déjà. Les recherches démontrent que les deux érudits manifestaient le même intérêt pour la théologie et la science. On sait que le Spathaire Milescu a élaboré, à l'intention de Thomas Smith, un recueil de prières en roumain, slavon et grec, avec, en annexe, l'alphabète moldave en transcription grecque. Ce manuscrit se trouve actuellement à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford[19] et a été publié et analysé par Zamfira Mihail[20], spécialiste bien connue pour ses recherches.

À l'évidence même, les références de Milescu à plusieurs éditions parues en Allemagne, en France, en Hollande ou Angleterre témoignent de sa connaissance de la civilisation et de l'univers du livre occidentaux, acquise pendant ses pérégrinations à travers l'Europe, lesquelles lui ont permis aussi d'affiner son sens de la diplomatie. Par la même occasion, il a acheté bon nombre de livres qu'il a utilisé dans ses écrits.

On affirme, à juste titre, que l'*Arithmologie*[21] est l'un des principaux traités écrits par Milescu, les premières années de son séjour à Moscou. Dans l'esprit de la présente étude, il est important d'en relever la note de fin qui diffère des autres. En effet, à la fin de chaque écrit, Milescu en indiquait le commanditaire. L' *Arithmologie* en fait exception car la phrase de conclusion est „*Fini et traduit ce nouveau livre par Nicolae Spătarul en l'an 7181(1672), septembre 26*". Compte tenu de ce qui précède, nous abondons dans le sens d'Olga Belobrova, qui soutient que le Spathaire Milescu a écrit l'*Arithmologie* parce qu'il en avait envie et non suite à la demande de la cour moscovite[22] et que, par ailleurs, il l'aurait commencé

---

17 P. Cernovodeanu, *Contacte de ordin științific și cultural între intelectualitatea engleză și cărturari din Țara Românească și Moldova în a doua jumătate a secolului al XVII-lea și primele decenii ale celui de-al XVIII-lea,* in "Revista Istorică". 1970, Nr. 4, pp. 719-721; Zamfira Mihail, *Nicolae Milescu, le Spathaire – un „encyclopédiste" roumain du XVII*e *siècle*, in „Revue des études sud-est européenes", XVIII, Bucarest, 1980, No. 2, pp. 265-285.

18 Thomas Smith, devenu ultérieurement orientaliste, a officié à Constantinople de 1668 à 1672. Voir E.D. Tappe, *op. cit.,* pp. 152-160.

19 L. Turdeanu-Cartojan, *Une relation anglaise de Nicolae Milescu avec Thomas Smith*, in „Revue des études roumaines", Paris, 1954, II, pp. 145-152.

20 Zamfira Mihail, *Exercices philologiques de Nicolae Milescu (1669); le Codex des prières offert à Thomas Smith*, in „Anuarul Institutului de Istorie «A.D. Xenopol»", Iași, 1995, pp. 206-226.

21 О.А. Белоброва, *Об источниках «Арифмологии» Николая Спафария***,** p. 131.

22 Voir les arguments de Zamfira Mihail, qui a analysé tous ses *Avant-Propos* originaux, dans *Nicolae Milescu, le Spathaire – un „encyclopédiste" roumain du XVII*e *siècle.*

avant son arrivée en Russie. Ce qui confirme pleinement l'hypothèse, antérieurement avancée, selon laquelle pour écrire l'*Arithmologie* Nicolas le Spathaire Milescu aurait utilisé toute une série d'éditions allemandes et anglaises des œuvres de savants ouest-européens, avant son établissement à Moscou.

Pour écrire son *Arithmologie* Milescu s'est inspiré, parmi d'autres, de l'œuvre encyclopédique du savant allemand Nicolaus Reusner[23], *Simbolorum imperatorium*, notamment des éditions de 1588, 1602 et 1607 de Frankfort, dont on constate l'influence[24] dans la troisième partie de l'*Arithmologie*[25]. Olga Belobrova, spécialiste russe en la matière, considère que le philosophe moldave a utilisé, pour élaborer ce traité, les éditions de Londres 1619 et d'Oxford 1633, qu'il avait pu consulter et même acheter pendant ses pérégrinations à travers les pays de l'Europe occidentale et qu'il avait amenés à Moscou. Elle estime aussi que pour élaborer son *Arithmologie*, Milescu s'est inspiré du traité encyclopédique compilé de Johann Henrich Alstedt (1588-1638), et particulièrement de la XVI[e] partie de son livre intitulée *Aritmologia ethica* édité en 1620 en Allemagne[26]. En même temps, on remarque que l'une des sources de cette œuvre d'Alstedt a été l'une des éditions ci-dessus mentionnées du livre de N. Reusner[27]. Selon l'historien roumain Pandele Olteanu, Milescu a utilisé la même source pour écrire son *Ethique*[28].

Olga Belobrova et Pandele Olteanu estiment qu'outre les éditions allemandes ci-dessus mentionnées, le Spathaire Milescu a recouru pour élaborer l' *Arithmologie* et l'*Éthique* à l'édition comprimée de l'œuvre du

[23] Nicolaus Reusner (1545-1602) juriste et poète, professeur de jurisprudence à Strasbourg et Iéna, jouissant d'une grande popularité, est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages de droit.

[24] Voir И.Н. Михайловский, *Важнейшие труды Николая Спафария (1672-1677)*, Киев, 1897, pp. 22-30.

[25] О.А. Белоброва, *Об источниках «Арифмологии» Николая Спафария,* p. 131-134. On connaît dix copies de l'*Arithmologie* de Spathaire Milescu, publiée, la première fois, par O.A. Belobrova, *Николай Спафарий. Эстетические трактаты,* p. 87-124. Une analyse detaillé chez Л.Н. Пушкарев, *Общественно-политическая мысль России. Вторая половина XVII века***,** Москва, 1982, pp. 169-171.

[26] О.А Белоброва.*, Об источниках «Арифмологии» Николая Спафария,* pp. 131-134.

[27] *Ibidem.* Concernant d'autres sources de l' *Arithmologie* de Spathaire Milescu, voir Zamfira Mihail, *Nicolae Milescu, le Spathaire — un „encyclopédiste" roumain du XVII siècle*, pp. 265-285 et N. Milescu, *Aritmologia. Etica și originalele lor latine,* ed. Pandele Olteanu, pp. 67-84.

[28] N. Milescu, *Aritmologia. Etica și originalele lor latine***,** ed. Pandele Olteanu, pp. 367-380.

même Nicolaus Reusner intitulée *Symbola heroica intribus clasis prima, secunda, tertia opis quidem philogicum et politicum nec non per totum aureum auctore*[29] parue à Londres, en 1650. O.A. Belobrova affirme aussi qu'un exemplaire de l'édition de 1620 du traité encyclopédique de Johann Henrich Alstedt qui se trouve actuellement à la Bibliothèque Publique de Sankt-Pétersbourg (anciennement „Saltâkov-Šcedrin"), avait fait partie de la „Bibliothèque du Département des Affaires Étrangères" de Moscou, voire même de la bibliothèque personnelle de Milescu qui comptait aussi de nombreux livres apportés de l'ouest de l'Europe[30].

L'ex libris a permis aux chercheurs russes d'identifier deux autres livres édités en Angleterre appartenant à la bibliothèque personnelle de l'érudit moldave et qui se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque de l'université d'Helsinki[31].

Le premier en est une édition latino-anglaise (des années '30 du XVIIe siècle) du pédagogue tchèque Jan Amos Comenius[32] *Ianua linguarum et scientiarum omnium reserata* [33], ayant une annotation autographe, en russe, de Nicolas le Spathaire Milescu *Книга – дверь языков в лицах* «Le livre en images – porte ouverte aux langues» . A retenir que Nicolas Milescu en avait un deuxième exemplaire, édité à Londres en 1670, trouvé dans la bibliothèque de A.A. Matveev, noble russe de la deuxième moitié du XVIIe siècle[34], qui, dans son enfance, avait pris des leçons de latin et de grec avec le Spathaire[35].

Le deuxième en est *De Geomantia* – Histoire métaphysique, physique

29 *Ibidem,* p. 89, note 2.

30 Idem*, op. cit.*

31 В. Кукушкина, *Редкие книги из частных библиотек и библиотеки Академии наук в библиотеке Хельсинкского университета***,** in *Русские библиотеки и их читатель*, Ленинград, 1983, pp. 151-152.

32 Il y a des chercheurs qui trouvent des tangences entre certains passages de la *Description de la Chine* de Milescu et la très connue œuvre de Jan Amos Comenius *Magna didactica*.

33 La première fois, le manuel du pédagogue tchèque a été édité à Leszno en 1631 et, peu de temps après, il est devenu une vraie encyclopédie du latin. Le livre a circulé dans toute l'Europe, à une vitesse étonnante, et dans les années '30 du XVIIe siècle, il a été édité deux fois en Angleterre. (Pour plus de détails voir: А.А. Красновский, *Ян Амос Коменский*, Москва, 1953, pp. 44-46). Probablement le Spathaire Milescu detenait, à l'époque, un exemplaire édité en Occident, car en Russie ce manuel a été édité seulement en 1892-1893, à Revel. (Ян Амос Коменский, *Избранные сочинения,* ч. 1. *Открытая дверь языков*. Пер. с лат. и введение Г. Ячневецкого, Ревель, 1892-1893).

34 *Библиотека А.А. Матвеева (1666-1728): Каталог***.** Сост. И.М. Полонская, Т.П. Воронова, Г.П. Енин и др., Москва, 1986, pp. 117-119.

35 А.Г. Брикнер, *История Петра Великого,* Москва, 2004, p. 27.

et technique de l'un ou l'autre monde, à savoir du grand et du petit – de Robert Fludd (1574-1637), éditée en Angleterre en 1617[36]. Il est intéressant de suivre les pérégrinations de ces livres. A un moment donné, on les trouve, avec d'autres livres de la bibliothèque de Spathaire, dans la bibliothèque de Mihail Lomonosov (1711-1765). Après le décès du savant, selon les chercheurs qui se sont occupé de son archive et de sa bibliothèque, les livres ont été adjugés par Grigore Orlov, un des favoris de Catherine II (1734-1783). Ensuite, par le jeu des héritages, la collection passe d'un propriétaire à l'autre et en 1826 on en fait un inventaire. En 1832, on en fait don d'une partie, à la Bibliothèque de l'Université de Helsinki, où M. Kukuškina, chargée de recherches russe, découvre ces deux livres édités en Angleterre, ayant appartenu à Nicolas le Spathaire Milescu.

Dans un autre registre, mais étroitement lié à l'objet de notre étude, il nous faut mentionner la traduction de *la Bible* en roumain. On convient qu'une grande partie *des Saintes Écritures* ou pour le moins *l'Ancien Testament* a été traduite par Nicolas le Spathaire Milescu. Pour certains historiens cette traduction faite dans les années '60 du XVIIe siècle à Constantinople avait pour texte de base l'édition en grec de Frankfort 1597, pour d'autres l'édition en trois volumes, toujours en grec, de Londres 1653 ou de Cambridge 1665, cette dernière étant la copie conforme de la précédente. Lorsque la Bible allait être mise sous presse, la vérification et les précisions y relatives avaient aussi pour texte de référence une des deux éditions anglaises ci-dessus mentionnées. Ce qui donne tout son sens à la phrase insérée dans l'édition de 1688 de Şerban Cantacuzène: „izvodul carele au fost tipărit la Englitera" (la source qui a été imprimée en Angleterre). Comme la parution des deux éditions anglaises des *Saintes Ecritures* coïncident, presque, aux séjours du Spathaire Milescu en Europe occidentale, nous pensons qu'il s'en est procuré un exemplaire que l'on retrouve, par la suite, chez le métropolite Dosoftei ou l'archevêque de Husi et de Buzău, Mitrofan[37].

Dans la littérature de spécialité, l'on affirme à juste titre que le même Nicolas Milescu, dans sa très connue *Description de la Chine* a largement puisé dans les traités de Martini Martinus, *Novus Atlas Sinensis,* qui contient une ample introduction décrivant le pays accompagnée de beaucoup de cartes, paru à Amsterdam en 1655, ou l'édition de Paris,

[36] М.В. Кукушкина, *Редкие книги...,*pp. 151-152. Pour l'année d'édition de cet ouvrage voir О.А. Белоброва, *Об источниках «Арифмологии» Николая Спафария,* p. 132, note 12

[37] Virgil Cândea, *Nicolae Milescu şi începuturile traducerilor umaniste în limba română,* in **„**Limba şi literatura română", Bucarest, 1963, vol. VII, pp. 36-76; Alexandru Duţu, *Explorări în istoria literaturii române*, Bucarest, 1969, pp. 87-88.

1666[38] due à M. Thevenot et *De bello tartarico historia*, Cologne, 1654[39]. A ce qu'il paraît, ces écrits faisaient partie du bagage de N. Milescu, à son départ pour la Chine. La preuve en est que plusieurs passages de *Novus Atlas Sinensis* se retrouvent dans la *Description de la Chine*. Plus encore, Nicolas Milescu a été accusé, plus tard, par J. Beddeley[40] de plagiat, ce que l'historiographie roumaine conteste, par C.C. Giurescu notamment, qui considère Nicolas Milescu «auteur de la Description de la Chine, vu que cet écrit n'est pas une traduction *ad literam,* comme l'affirme Beddeley, mais une adaptation de l'œuvre de Martini, comportant de nouveaux chapitres, des adjonctions et de nombreuses omissions, adaptation indiquant dans le titre, l'utilisation d'autres livres et relations»[41]. L'opinion de J. Beddeley concernant la paternité de la *Description de la Chi*ne, a été analysée dans l'historiographie russe aussi, par M. I. Kazanin, qui confronte l'édition française de *Novus Atlas Sinensis* de Martini Martinus (*Relations de divers voyages curieux*) à l'édition de N. Katanov de la *Description de la Chine* du Spathaire Milescu (Kazan, 1910) pour conclure que l'écrit du voyageur moldave est une traduction ou une adaptation de l'œuvre du missionnaire catholique avec d'importantes et valeureuses adjonctions. Malgré tout cela, concluait M.I. Kazanin, Milescu ne saurait être accusé de plagiat car, à son tour, Martini Martinus, s'était inspiré ou avait repris largement des passages des auteurs chinois ou des voyageurs occidentaux ayant visité la Chine auparavant[42]. Et c'est toujours à tort que J. Beddeley accuse Milescu d'avoir caché les emprunts à l'œuvre de M. Martini car, dans la Russie moscovite de l'époque, pour des raisons religieuses, toute référence à un quelconque auteur romano-catholique était sévèrement punie. Or, à son retour de Chine, Milescu en avait déjà pâti: il avait été exilé et banni de la cour du tzar[43].

38 J. Baddeley, *Russia. Mongolia. China,* vol. II, Londres, 1919, p. 200.

39 Н.Ф. Катанов, *Предисловие*, в кн. *Описание первыя части вселенныя, именуемой Азии, в нем же состоит китайское государство с прочими его городы и провинции*, Казань, 1910.

40 J. Beddeley, *Idem,* p. 200; C. Bărbulescu, *Prefaţă* in Nicolae Milescu Spătarul, *Descrierea Chinei*. Ed. C. Bărbulescu, Bucarest, 1958, pp. XIX-XX. Selon d'autres chercheurs, le mérite de Spathaire Milescu aurait été d'avoir traduit en russe, les œuvres de Martini Martinus.

41 C.C. Giurescu, *Nicolae Milescu Spătarul. Contribuţiuni la opera sa literară,* in „Analele Academiei Române", Mem. Ist., IIIème série, vol. VII, Bucarest, 1927, pp. 231-240. Cette opinion a été soutenue avec de nouveaux arguments par C. Bărbulescu, *Prefaţă,* in *op. cit.,* pp. XXI-XXVII.

42 М.И. Казанин, *Спафарий и Мартини*, in „Народы Азии и Африки*",* Москва, 1971, № 6, pp. 106-112.

43 *Ibidem*, pp. 111-112.

Le chercheur russe Alexandr Rogov, dans une étude consacrée à la littérature didactique au XVIIe siècle en Russie, insiste sur un écrit traitant du processus d'instruction et d'éducation des progénitures de grands boyards russes, il s'agit l'*Avant propos* au miscellanée de textes à caractère pédagogique et éthique destiné au jeune prince Piotr Michailovitch Čerkaski[44]. Conformément aux postulats largement répandus aussi bien en Russie qu'en Europe occidentale, l'auteur de l'*Avant propos*[45] ci-dessus mentionné, était adepte de cette conception de l'enfant „*скрижаль ненаписаная*", autrement dit la „*tabula rasa*" de la pédagogie occidentale. Il est unanimement reconnu que cet *Avant propos* va dans le sens des idées de J. Locke (1632-1704) quant à la théorie de la „*tabula rasa*"[46] telle qu'abordée dans ses écrits *De l'éducation* et *Essais sur l'intellect humain*, et qui, à l'époque, représentait un nouveau concept aussi bien en philosophie qu'en pédagogie. A la fin du XIXe siècle déjà, un autre historien russe, I. N. Michailovskij, a démontré que ce recueil (y compris l'*Avant propos* ci-dessus mentionné) avait été conçu par Nicolas le Spathaire Milescu lorsqu'il était interprète auprès du Département des Affaires Etrangères à Moscou[47]. Opinion que d'autres chercheurs, dont Olga Belobrova, partagent. Cette dernière fait remarquer aussi que le traité en question est étroitement lié à l'activité pédagogique de Milescu, car il avait enseigné le grec et le latin au jeune prince P.M. Čerkaski, ce qui voudrait dire qu'il présente l'expérience accumulée dans l'*Avant propos* écrit vers 1685[48].

Certains chercheurs estiment qu'un autre lettré russe de la même

---

44 М.В. Рогов, *Школа и просвещение*, in *Очерки русской культуры XVII века*, ч. 2, Москва, 1979, pp. 143-144.

45 Publié pour la première fois en 1861, voir Н. Лавровский, *Памятники старинного русского воспитания*, in „Чтения в обществе истории и древностей российских при Московском университете", кн. 3, Москва, 1861, pp. 32-71.

46 М.И. Домков, *История русской педагогики,* ч. I, Ревель, 1896, p. 266, citation de А.И. Рогов, *Школа и просвещение*, in *op.cit.,* p. 144, note 8. Mais, à ce sujet, il y a d'autres opinions. Par exemple, selon L. Puškariov, comparer l'esprit d'un enfant à une „*tabula rasa*", comparaison que l'on retrouve aussi dans le sérmont de S. Polotskij, *О достодолжном чад воспитании*, était pratique courante au moyen âge (avant J. Locke), en Europe , voir Дм. Жуков, Л. Пушкарев, *Русские писатели XVII века*, Москва, 1972, pp. 222-223.

47 И.Н. Михайловский, *Важнейшие труды Николая Спафария (1672-1677),* Киев, 1897, pp. 22-30. Le même Michailovskij a admis, à juste titre, que Milescu est aussi l'auteur d'un *Boukvar* utile à son activité didactique dans les années '70 du XVIIe siècle, voir И.Н. Михайловский, in „Зборник историко-филологического Общества при Институте князя Безбородко в Нежине", Нежин, 1900, pp. 1-38.

48 О.А. Белоброва, *Личность и научно-просветительские труды Николая Спафария,* in *Николай Спафарий, Эстетические трактаты*, p. 55.

époque, Simeon Polotski (1629-1680), qui soutenait que la notion du bien et du mal ne dépend pas de la nature humaine mais de l'éducation reçue, avançait lui aussi des idées pédagogiques proches de celles de J. Locke[49]. En même temps, il nous faut mentionner que dans l'historiographie russe, il y a un grand nombre d'études qui mettent en question l'influence de J. Locke sur S. Polotski et Nicolas le Spathaire Milescu pour la bonne raison que la comparaison de l'esprit de l'enfant à une page blanche (*tabula rasa*) circulait déjà au Bas Moyen Âge (donc bien avant J. Locke), dans toute l'Europe. Ainsi, par exemple, A. Kalinin faisait remarquer que S. Polotski dans son écrit *Вечеря душевная*, exposait, deux décennies avant J. Locke, la théorie selon laquelle l'esprit humain serait dépourvu d'idées innées, que l'esprit de l'enfant est une «tabula rasa», sur laquelle on peut imprimer diverses connaissances par instruction et éducation. Un autre historien russe, F. I. Setin[50], en analysant les conceptions pédagogiques de S. Polotski, prouve qu'elles ont des racines dans la puissante tradition didactique ayant précédé *la table rase*, bien connue en occident, avant J. Locke. Or, les œuvres de J. Locke contenant ses principes didactiques fondamentaux, la *tabula rasa* y compris, publiées en Angleterre à partir des années 1691-1693[51], seront bien plus tard diffusées en Russie, par des éditions ou copies de manuscrits. Par conséquent, nous pouvons admettre que Nicolas le Spathaire Milescu et S. Polotski ont été plutôt influencés par les idées pédagogiques qui s'étaient imposées, au fur et à mesure, en occident dès le Bas Moyen Âge, que par les œuvres de Locke. Idées dont le Spathaire avait pris connaissance lors de ses nombreux séjours en Europe, qu'il avait fait siennes pour les mettre en pratique, en Russie, dans son activité pédagogique et scientifique, ce qui se reflète aussi dans ledit *Avant propos*. S. Polotski (décédé en 1680) a fait la connaissance de Milescu dès l'arrivée à Moscou[52] de ce dernier, dont les idées ont probablement influencé l'érudit russe.

[49] А.Д. Калинин, *Педагогические взгляды Симеона Полоцкого*, in „Ученые записки Московского областного педагогического института им. Н.К. Крупской", т. 155, вып. 11, Москва, 1964, pp. 213-221.

[50] Ф.И. Сетин, *«Буквари» Симеона Полоцкого в ряду древнерусских учебников XVI-XVII вв.,* in vol. *Русская старопечатная литература XVI – первой четверти XVIII в. Симеон Полоцкий и его книгоиздательская деятельность,* Москва, 1982, pp. 93-104.

[51] Le traité *De l'éducation* a été publié pour la première fois en 1693 et ensuite en 1699 à Londres, l'*Essai sur l'intellect humain* a été commencé en 1671 et terminé vers 1686 (Voir M. Шабаева, *Педагогическая теория Локка,* in Дж. Локк*, Педагогические сочинения,* pp. 3-66, 303; Дж. Локк, *Сочинения***,** t. I, p. 583).

[52] И.Ф Голубев, *Встреча Симеона Полоцкого, Епифания Славинецкого и Паисия Лигарида с Николаем Спафарием и их беседа,* in „Труды отдела древнерусской литературы (Пушкинский дом)", Т. 26., Ленинград, 1971, pp. 294-301.

Les informations glanées démontrent l'intérêt de Nicolas Milescu pour les livres imprimés en occident et particulièrement pour la littérature théologique, philosophique et pédagogique.

Il ressort des exemples précédents que pour son activité – scientifique, pédagogique et diplomatique – Nicolas le Spathaire Milescu s'est servi de toute une série de livres en latin et grec, publiés en occident avant 1670: éditions anglaises, allemandes, hollandaises etc. Il s'en était procuré certains qui l'ont normalement accompagné en Russie et faisaient partie de sa bibliothèque tellement importante pour ses futures œuvres. Malheureusement, pendant les plus de trois siècles écoulés depuis la mort de l'érudit, sa riche collection de livres a été dispersée et seuls quelques exemplaires nous en sont parvenus. Par son activité en Russie, Nicolas le Spathaire Milescu a contribué, pendant plusieurs décennies, à la formation d'un véritable milieu intellectuel ce qui a d'ailleurs préparé les grandes réformes de Pierre Ier.

LA MISSIONE DI NICOLAE MILESCU SPĂTARUL PRESSO LA CORTE DEI CH'ING & LA POLISEMIA DELLE FRONTIERE NORD-ASIATICHE (1675-1676)

DANIELA DUMBRAVĂ
Affiliate Fellow
East-Central European Scholar, American Academy in Rome

I.1. *Premessa per la rivalutazione storiografica della missione di Milescu in Asia settentrionale (1675-1676).*

L'incarico diplomatico affidato nel 1676 a Nicolae Milescu, ovvero l'ambasciata presso l'imperatore K'ang-hsi (r. 1661-1722) a Pechino per recargli il messaggio di "pace ed amicizia" dello zar Aleksej Michajlovič (r. 1645-1676), rappresenta l'evento "provocatore" della memoria degli spazi nord asiatici sviluppata da Milescu nel *Seicento*. La missione riassume in sé due rilevanti eventi: la percorrenza di enormi distanze transcontinentali nelle macro-regioni nord-asiatiche ed il tentativo dell'ambasciatore di origine moldava, di portare a termine le istruzioni ricevute a Mosca, in base all'incarico ricevuto.

Nella valutazione immediata di questa missione si evidenzia il suo apparente fallimento, in quanto le esigenze del giovane imperatore mancese non trovano riscontro in quelle enunciate all'interno della *gramota* inviata dal sovrano moscovita Aleksej Michajlovič, nel contenuto delle istruzioni dello zar destinate alla missione di Milescu e neppure con la mediazione svolta dall'incaricato di Mosca alla corte di Pechino (1676). Il diplomatico moldavo ebbe un impatto piuttosto duro con usanze, burocrazia e richieste delle autorità manciù, in quanto le intenzioni espresse dallo zar Aleksej Michajlovič attraverso il suo incaricato, non collimavano perfettamente né con le realtà dell'amministrazione russa nelle aree oltre il lago Bajkal, né

con le richieste espresse dall'imperatore K'ang-hsi; per di più, l'attitudine di Milescu a non rispettare le regole e le usanze diplomatiche della Città Proibita, contribuirono ad accelerarne ulteriormente il fallimento.

Ciononostante, l'insuccesso diplomatico di questa missione diminuisce forse il valore delle informazioni ulteriormente riportate dal Nostro alla corte imperiale russa? Questa interrogazione può indurre un totale aggiornamento della lettura delle fonti e per inferenza, un cambiamento basilare del paradigma interpretativo del suo incarico. La nuova proposta storiografica consiste nell'ampliare la valutazione della *missione a Pechino* accludendola all'esegesi della *missione in Asia settentrionale*, rimettendo a fuoco in questo modo l'intera prospettiva dell'attività diplomatica di Milescu, sia nella storia delle trattative sino-russe della fine del Seicento che in quella della memoria europea dei territori nord-asiatici nello stesso periodo.

Il contesto storico delle relazioni diplomatiche sino-russe nella seconda parte del XVII sec., che rispetto a quelli precedenti, esplicita una sottile dinamica nei rapporti fra Russia e Cina, pone la missione di Milescu nell'Impero del Mezzo, delineando parzialmente le prerogative del primo trattato di pace svoltosi fra una grande potenza asiatica ed una europea, definitosi a Nerčinsk nel 1689. Tuttavia, non troviamo il nome di Nicolae Milescu fra gli artefici del suddetto trattato, così come non lo si indica come autore referenziale nella produzione letteraria odeporica[1] geminata nell'Europa del Seicento. Le sue narrazioni, così come la sua genuina produzione cartografica, sembrano rivestirsi per tre secoli di anonimato, essendo l'utilizzo di queste determinato solo dalla loro limitata diffusione, dovuta alle sue relazioni personali con intellettuali europei di cospicuo livello ed interessi accomunanti; restano invece funzionali per un circoscritto periodo, nella storia diplomatica sino-russa, come informazioni di carattere riservato, in quanto accessibili solo alla diplomazia moscovita.

Infine, la descrizione milesciana dei territori nord-asiatici cadde in oblio per più di tre secoli, divenendo solo nel Novecento maggiormente interessante per geografi ed esploratori europei, a seguito della pubblicazione

[1] Mentre la diplomazia agevolava la mobilità e le interazioni di tipo politico all'epoca, la scienza, che era più di una semplice *curiositas*, conferiva al viaggio un significato altrettanto importante: la ricerca scientifica e delle cose curiose ed utili. Così nacque l'odeporica, il viaggio dove i risultati scientifici e l'interazione tra gli scienziati potevano connaturarsi. I membri delle medesime istituzioni scientifiche avevano il compito di facilitare la comunicazione tra la *Royal Society* ed i vari studiosi stranieri che manifestavano interesse per le attività scientifiche. In questo modo si formarono reti d'intellettuali europei, nella maggior parte diplomatici, che difatti, spinsero le loro indagini scientifiche oltre l'Europa, dall'Asia Centrale all'Estremo Oriente.

delle fonti *Putevoi dnevnik*... [*PDNPK*], *Putešestvie čerez Sibir'*... [*PSTNK*], *Statejnyj spisok posol'stva*... [*SSPSNK*], fonti scoperte, edite e curate da Yüri Arsen'ev, custode della tesoreria del Cremlino e membro della Società Imperiale di Geografia di San Pietroburgo; non quindi da uno scienziato in storia e filologia, ma da un appassionato di testi antiquari attinenti la geografia asiatica.

Grazie alla sua attenta cura, in vista di una pubblicazione rapida dei suddetti manoscritti, nonché all'arte di promuovere le informazioni scoperte, Arsen'ev ebbe un scambio epistolare con Émile Picot (1844-1918) e con John F. Baddeley (1854-1940), essendo il primo un noto linguista, italianista e filologo estremamente legato alla cultura ed alla letteratura rinascimentale del sud-est europeo (professore all'*Ecole des Langues Orientales vivantes*), mentre il secondo, geografo, esploratore e corrispondente per oltre dieci anni di un giornale britannico in Russia. Le strette relazioni fra Arsen'ev e Baddeley stimolarono la traduzione in inglese di una massiccia parte dei testi editi dal geografo russo, più precisamente di gran parte delle fonti milesciane della missione in Cina e del viaggio effettuato fra il 1675 ed il 1678. Questi testi verranno studiati, analizzati e collocati in due principali direzioni di studio: la storia delle relazioni russe con la dinastia Ch'ing (1644-1689) e la storia delle descrizioni geografiche dell'Asia settentrionale, corredata dalla sua attività di cartografo. Il presente articolo si propone di accennare sull'organicità di questi due maggiori elementi storiografici.

I.2. *Le relazioni sino-russe nel Seicento, considerazioni generali.*

Le relazioni diplomatiche sino-russe s'intensificarono durante il Seicento, a causa del rapido avanzamento dei russi verso l'Estremo Oriente e dell'accoglienza nella Città Proibita, accordata dall'Impero Celeste alle missioni russe diplomatiche e commerciali, accludendo quindi la Russia nella rete delle proprie relazioni con gli stati tributari.[2] Secondo la tradizione secolare dei rapporti dell'Impero Celeste con gli altri paesi, le trattative politiche e commerciali si omologavano in base ad un rapporto di subordinazione, derivante dall'immagine universale e

[2] Uno dei giudizi più sintetici a questo proposito è stato offerto di recente dallo studioso statunitense P. PERDUE: "The Qing conquests decisively changed the history of the Chinese empire, the Russian empire, and the Central Eurasian peoples in between". (P. PERDUE 2005, p. 516); in merito al significato geopolitico nello spazio della "Russia asiatica" del Seicento, si è pronunciato B. DMYTRYSHYN: "Russia's conquest of northern Asia was an event of monumentus historic, economic, political cultural and geopolitical consequence" (B. DMYTRYSHYN 1990, p. xxxv); per i cambiamenti della geografia politica dell'Asia Centrale nel XVII secolo si veda S. AKINER 1998, p. 23 e ss.

protettiva dell'imperatore – il Figlio del Cielo. In questo senso, la dinamica ed il pragmatismo delle relazioni estere venivano controllate attentamente attraverso sistemi complicati di cerimoniali di corte ed una faticosa burocrazia istituzionale. La Russia doveva infatti accettare lo statuto di paese tributario come condizione necessaria ad un'eventuale trattativa negli affari politici e commerciali con la Cina. Queste concezioni ed usanze attuate a Pechino rappresentavano invece per la corte moscovita una convalidata componente del cerimoniale diplomatico praticato nei rapporti con la Cina o le altre nazioni?

Inoltre, la transizione dinastica apriva un nuovo capitolo della storia cinese, in quanto il passaggio dalla dinastia cinese dei Ming a quella mancese dei Ch'ing, potente gruppo multi-etnico insediato nelle aree nord-est della Cina, in pochi decenni riuscì a spostare la capitale da Mukden a Pechino, sede della nuova dinastia. In questo senso, si potrà ricordare il nome del principe Dogon (1612-1650), quattordicesimo figlio di Nurhaci (1558-1626), fondatore della dinastia Ch'ing, il quale entrò a Pechino con il suo esercito nel giugno 1644, sostenendo la proclamazione[3] di Shun-chih (r. 1643-1661) come imperatore della Cina. La conquista della capitale cinese da parte dei manciù mostra la fase ascendente e decisiva della progressiva estensione del potere sulla popolazione coreana, mongola e cinese.

La frontiera settentrionale della Cina anche ai tempi della dinastia Ming rappresentava una zona strategica, in quanto gran parte dei rapporti con le tribù mongole venivano gestiti attraverso sistemi di difesa e scambi commerciali, essendo la stabilità e l'equilibrio delle loro relazioni sostanzialmente determinati dai privilegi conferiti ai vari clan, stanziati in Mongolia Interna ed Esterna e nei dintorni di questa frontiera. In realtà, le fluttuazioni (periodi di maggior coesione o scarsa compattezza) delle tribù mongole sono considerate un indicatore[4] cruciale della storia seicentesca della suddetta frontiera, rappresentando un capitolo della storia nord asiatica in attesa di successive elaborazioni.

L'espansione russa giunta oltre il lago Bajkal fu rilevata negli annali cinesi[5] a causa della presenza di cosacchi, osservata in prossimità della cittadella di Nerčinsk, nonché per la fondazione della fortezza russa di

---

[3] Shun-chih o Fulin, il nono figlio di Abahai (1592-1643) principe del clan Aisin Gioro, nella stessa linea materna del principe Dogon, divenne il *leader* dei manciù un anno prima della proclamazione ad imperatore della Cina, avvenuta nell' ottobre 1644. Si accenna in merito alla storia dei rapporti manciù-mongoli nel Cinquecento in N. Di COSMO, D. BAO 2003, p. 5 e ss.

[4] Vedasi la sintesi delle trattative fra manciù e tribù mongole della prima parte del Seicento effettuata da N. Di COSMO, D. BAO 2003, p. 6-14 e ss.

[5] Lo-shu FU 1966, p. 9.

Albazin. In effetti, ciò era avvenuto nello stesso periodo in cui anche le missioni russe a Pechino stavano subendo un leggero incremento, soprattutto quelle mercantili. Al contrario, la missione di Feodor I. Bajkov, incaricato nel 1656 dallo zar Aleksej Michajlovič di recarsi alla corte dell'imperatore Shun-chih, è stata una delle poche ordinate dal sovrano moscovita nel tentativo di stabilire anche dei contatti diplomatici e non soltanto commerciali. A questo punto prese avvio una corrispondenza diplomatica fra i due imperi e, tuttavia, l'assenza di conoscenza della lingua cinese da parte delle autorità moscovite ne avrebbe determinato la mancanza di dialogo.

Uno dei passi decisivi nella storia delle relazioni della Cina con le nazioni europee è sicuramente dovuto alla presenza di missionari cattolici in Cina ed all'accettazione dei padri gesuiti all'interno delle istituzioni imperiali di Pechino; la cospicua attività intellettuale di quest'ultimi e la loro conoscenza di astronomia, trigonometria, matematica e le altre varie conoscenze convergenti verso un'importante riforma del calendario cinese, furono fortemente incoraggiate dall'imperatore Shun-chih ed ulteriormente da K'ang-hsi. La conoscenza da parte degli esponenti della Compagnia di Gesù sia delle lingue orientali che europee, costituì un vantaggio per le missioni russe svoltesi dal 1676 in poi, divenendo l'utilizzo della lingua latina il nesso linguistico funzionale alla comunicazione diplomatica fra Russia e Cina.

La missione di Milescu a Pechino rappresenta, sotto questo punto di vista, la fase incipiente di una comunicazione più sicura fra i due imperi e di un'accortezza lungimirante, mediata fondamentalmente da Ferdinand Verbiest (direttore dell'Osservatorio astronomico di Pechino) e dal Nostro, in quanto conoscitori della lingua latina. La corrispondenza imperiale precedentemente elaborata in lingua cinese e manciù, fu tradotta da Verbiest in latino e comunicata segretamente a Milescu, il quale ne riferì il contenuto alle autorità moscovite. In effetti, la Russia conobbe chiaramente i messaggi diplomatici e politici dell'imperatore manciù ed iniziò la preparazione della missione successiva coordinata dal principe Fëdor Golovin, il quale riceve un incarico sostanziale per le relazioni sino-russe nel XVII sec.; ciò porterà ad un accordo sulla delimitazione delle frontiere nord-orientali della Cina.

L'ascensione al trono del giovane K'ang-hsi avvenne all'interno di tre contesti storici rilevanti: 1) la rivolta dei Tre Feudatari nella parte meridionale della Cina, più precisamente la ribellione Wu San-Kuei iniziata il 28 dicembre 1673 e conclusasi nel 1681[6], volta a ridurre la difesa dei manciù nella regione di Albazin per il progressivo insediamento

6 *DCSWR* I, KH 20 (1681), p. 56.

di cosacchi e russi; 2) la presenza dei russi nelle aree settentrionali della Cina; 3) la tendenza all'istituzione di una omogenea confederazione mongola, coordinata da Galdan, difficilmente gestibile solo in base ad un sistema di scambi commerciali, all'astuto avvicinamento dell'imperatore al buddhismo lamaista o all'intensificazione dei rapporti politici con il quinto Dalai-Lama, Nag dban (1617-1682).[7]

Per quanto riguarda le relazioni tra la dinastia Ch'ing e le potenze europee, l'evento di maggiore rilevanza è sicuramente il trattato sancito a Nerčinsk nel 1689, in quanto la stabilizzazione della parte ovest della frontiera settentrionale della Cina conclude la prima fase dei rapporti delle autorità manciù con l'impero espanso fino all'Estremo Oriente, appunto la Russia. La missione di Milescu come rilevanza diplomatica all'interno delle trattative sino-russe del Seicento si colloca nella fascia intermedia, in quanto interpone due momenti basilari della dinamica di questi negoziati: 1) quello delle missioni russe precedenti la propria, sufficientemente passive dal punto di vista diplomatico se si pensa all'oscurità del contenuto dei messaggi imperiali scambiati fra Mosca e Pechino prima del 1676; 2) quello della missione del principe Fëdor Golovin (1689), che affronterà direttamente il problema regionale dell'insediamento dei cosacchi nel bacino Amur ed attuerà il patto di stabilità regionale dei confini settentrionali della Cina.

Si è accennato all'espansione dell'impero russo, distintamente configuratasi rispetto alla politica dei mongoli nel creare un'unica confederazione nelle aree dell'attuale Mongolia Interna ed Esterna e rispetto alle modalità di espandere il controllo militare dei Ch'ing nella Cina del Nord, in Mongolia e Tibet. La seconda parte del XVIIs. offre proprio questa "mappa" geopolitica dell'Asia Settentrionale e la missione di Milescu si colloca dal punto di vista cronologico, spaziale e politico nel processo di individuazione delle frontiere di questi tre imperi. A lui spettò, prima di arrivare a Pechino, non solo d'incontrare vari *tajša* mongoli – fra i più importanti, Galdan il capo degli Zungari Öirat (o Eleut, conosciuti anche con il nome di Calmucchi), gruppo dei mongoli implicato in vari conflitti fratricidi ed etnici – ma anche di percorrere uno spazio insicuro, dove l'accesso e la conoscenza delle vie transcontinentali rientra organicamente nel discorso generale delle relazioni diplomatiche russo-mancesi, configurandosi distintamente rispetto alle interazioni diplomatiche europee con le altre nazioni eurasiatiche.

In questo ambito della politica interna della dinastia Ch'ing,

[7] Nella lingua mongola Nag-dBan Blo-bZan rGya-mTsho, A. ZAHIRUDDIN 1970, p. 73.

ricordiamo che la ribellione Wu San-Kuei avvenuta nella parte meridionale della Cina (1673-1681) aumentò la vacuità e l'insicurezza delle frontiere nordiche, questo clima incidendo ancor di più sulla riorganizzazione delle confederazioni mongole. Invece uno dei punti più ardui e ricorrenti, presente nei negoziati sino-russi del periodo 1676-1689, fu il tradimento di Gantimur[8] il principe degli Evenchi, ricercato dalle autorità manciù, nonché il conflitto tra i cosacchi residenti nella fortezza di Albazin e le autorità manciù.

Di fatti, K'ang-hsi pose l'estradizione di Gantimur come condizione necessaria al compiersi dei negoziati con i russi, compresi quelli con Milescu. Fortunatamente, la questione riguardante Gantimur[9] e la sua prima descrizione come leader degli Evenchi sono aspetti minuziosamente ricordati nel diario di Milescu,[10] costituendo il punto referenziale nell'esegesi del fallimento politico del Nostro durante la missione a Pechino. Nel periodo precedente l'anno 1666, il principe Solon degli Evenchi lasciò intravedere un oscillamento all'interno delle sue scelte politiche, sebbene solo negli anni successivi si pronunciò decisamente a favore dell'alleanza con la Russia, confermando infatti nel 1676 a Milescu, la propria richiesta di protezione e sottomissione allo zar. La situazione economica in miglioramento nelle aree russe lungo i fiumi Nerča-Šilka-Amur, la quale successivamente avrebbe offerto maggiori certezze a Gantimur ed alla popolazione indigena, costituiva per lui un'altra possibilità di sottrazione al controllo imperiale mancese.

Secondo la valutazione di L. Kessler, le relazioni fra i russi e la corte imperiale di Pechino rappresentarono per l'imperatore K'ang-hsi il modo migliore di rafforzare il controllo mancese nelle aree settentrionali della Cina, aprendosi ad un esperimento commerciale completamente diverso dagli europei che attuavano scambi commerciali marittimi (olandesi e portoghesi).[11] Nel contempo, le nascenti preoccupazioni del giovane imperatore per il progressivo avanzamento dei russi nel bacino Amur,

---

8 L. KESSLER 1976, p. 97 e segg.

9 Gantimur (mong. *Gajtimur*, cin. *Ken-t'ê-mu-erh*, russ. Petr Gantimurov) capo degli Evenchi, popolazione situata nei dintorni del fiume Amur, vicino Nerčinsk (il suo clan era composto da più di 300 persone). Gantimur si alleò inizialmente (1655) con i manciù per combattere i russi a Kumarsk, assoggettandosi poi allo zar negli anni 1666-1667. Egli ricevette il battesimo cristiano nel 1684, entrando nella cerchia aristocratica russa col nome di Principe Petr Gantimurov. La sua residenza rimase sempre a Nerčinsk. (*SSPNSK*, p. 18; *DCSWR* I, KH 15 (il 3 agosto 1676), p. 50; Lo Shu-FU 1966, p. 455, nota 92, vol. II; A. W. HUMMEL 1943, I, p. 269; G. STARY 1974, p. 75-87; p. 101-122).

10 *SSPNSK*, p. 18.

11 L. KESSLER 1976, p. 96.

furono sostanzialmente determinate dall'insediamento dei cosacchi in questa regione, notando i manciù la fondazione di una cittadella dei russi ad Albazin e l'esistenza di una prospera e massiccia coltivazione di grano. Si era configurato così, un notevole e peculiare problema regionale condiviso sia dalla Cina che dalla Russia, problema che giungerà ad una soluzione pacifica solo nel 1689. Quindi, l'accondiscendenza a trattare con i moscoviti ed a ricevere delegazioni diplomatiche russe, convenuta da K'ang-hsi, era fortemente determinata dalla questione configuratasi nel bacino Amur.

Gantimur, poiché capo di una tribù mongola nota per il carattere bellicoso e grazie alla sua permanenza nelle regioni strategiche di Nerčinsk, generò una forte disputa diplomatica dovuta alla sua alleanza politica con i russi e nonostante l'appoggio a lui designato dall'esercito mancese. Negli anni 1666-1667, il principe degli Evenchi[12] era ancora in possesso di un importante rango militare e la sua tribù era inglobata nel sistema multietnico dei combattenti, ovvero nelle varie[13] unità delle Otto Bandiere insediate nel bacino Amur. Gli altri capi delle tribù mongole avrebbero potuto anch'essi sottomettersi all'amministrazione russa, creandosi un problema diplomatico concreto ed un precedente difficilmente conciliabile nei rapporti diplomatici tra i due imperi.[14] Questo non lasciò indifferente il Bogdoi [*i.e.* K'ang-hsi], il quale insistette nell'ottenere l'estradizione di Gantimur. Il caso del principe Gantimur permane nelle trattative sino-russe e nella corrispondenza diplomatica manciù[15] tra il 1670 ed il 1689, soggetto ampiamente ripreso da Milescu nello *Statejnyj spisok*.[16]

Secondo la politica dei Ch'ing, la missione del Nostro a Pechino doveva garantire in qualche modo alle autorità manciù ed all'imperatore K'ang-hsi sia l'estradizione di Gantimur sia il ritiro dei *lo-ch'a*[17] dal bacino

[12] G. STARY 1974, p. 79.

[13] A questo proposito, rimando agli articoli essenziali di C.A. Fang-Chih CHEN 1948, p. 1029-1101.

[14] P. PERDUE 2005, p. 165.

[15] Lettere dell'imperatore K'ang-hsi inviate allo zar Aleksej Michajlovič nel 1670 e nel 1686 (vedi *infra* n. 30).

[16] *SSPNSK*, p. 16-18; p. 23-26; p. 74-75; p. 116; p. 123; p. 143; p. 145; p. 154-157; p. 164.

[17] *Lo-ch'a* (briganti) è una delle traslitterazioni cinesi per i cosacchi dell'Albazin, nel bacino Amur utilizzata dalla dinastia Ch'ing, con una connotazione abbastanza obbrobriosa in quanto il loro insediamento in queste aree reprezentava una minaccia per i manciù e per le popolazioni indigene. Nel rapporto di Milescu si menzionano i *luči* come dei rapinatori e delle persone che hanno disturbato il Bugdychan, ma non sono soggetti del Grande Zar Bianco. *SSPNSK*, p. 74 e ss. *Lo-ch'an* rappresenta la traslitterazione standard coreana per i russi del bacino Amur ed è il termine che gli è attribuito anche dalle cronache

Amur. Nel frattempo, le autorità manciù informarono l'imperatore della presenza non casuale dei *lo-ch'a* alla frontiera i quali, in quanto soggetti allo zar, potevano costituire sempre una minaccia così come effettivamente successe durante negli scontri con il cosacco Chabarov nell'anno 1653. In seguito ad una tale notizia, K'ang-hsi decise di inviare allo zar Aleksej Michajlovič una lettera[18] in cui furono indicati D. Aršinskij ed I. Milovanov in quanto autorità russe che avevano l'approvazione imperiale per effettuare il commercio, sebbene ciò non chiariva il problema politico con Gantimur ed i *lo-ch'a* dell'Albazin, questione trattata successivamente.

In termini generici, il "riconoscimento della potestà sui popoli e sulle terre nel bacino Amur" era inteso, sia dai russi che dai manciù, come l'assioma dei loro rapporti diplomatici. Tuttavia, questa aspirazione presenta un carattere ambivalente, in quanto il controllo delle regioni della Dauria non sembra configurarsi come attinente l'egemonia imperiale, bensì come un problema regionale condiviso da due potenze distinte. Si trattava di delineare con precisione l'orientamento politico delle tribù nomadi che risiedevano in questa regione: *e.g.* quale sarà l'amministrazione politica che ingloberà le loro terre, i loro uomini, il pagamento del tributo, etc. In fatti, questo costituirà uno dei punti cruciali nelle trattative di Nerčinsk, in quanto i manciù cercheranno di convincere con abilità i russi che l'autonomia territoriale dei mongoli è una questione alla quale devono pensare i mongoli stessi. Ma se tale autonomia fosse stata veramente solo un problema dei mongoli, il caso di Gantimur non avrebbe monopolizzato a tal punto l'attenzione dell'imperatore K'ang-hsi.

Il principe Gantimur riconoscendo *de facto* la sovranità della Russia e con lui al seguito altre 300 persone, creò un precedente che andava a minacciare seriamente l'amministrazione manciù ed il loro usuale funzionamento politico ed economico nelle aree mongole. Questa cronologia risale agli ultimi decenni del XVII secolo ed è molto importante anche per la storia dell'impero zungaro, ovvero delle confederazioni nomadi della Mongolia, che ricercava la stabilità economico-sociale ed il controllo della fluttuante condizione ambientale determinata dalle aride aree di steppa.

Secondo la valutazione storiografica eseguita da Lindsey Hughes, la questione dei cosacchi di Albazin fu la "quarta questione"[19] nella politica di Mosca, in quanto le relazioni della Russia con la Polonia, Svezia, Turchia ed il khanato della Crimea, rappresentavano lo *statecraft* ufficiale dal

---

coreane del XVII (shih-lu). Lo-shu FU 1966, n. 42, p. 426-427; B-H. PAULUS 1978, p. XXIV, n. 5.

18 G. STARY 1974, p. 86-88.

19 L. HUGHES 1990, p. 180.

quale traspariva il desiderio di una "egemonia russa sulle nazioni di stirpe slava."[20] In realtà, non sappiamo esattamente se nel tempo della reggenza della zarevna Sof'ja le priorità politiche corrisposero veramente ad un tale *statecraft*, ma lo storico americano riporta come argomento la continuità della politica estera dello zar defunto, senza motivare l'esclusione del ministro degli affari esteri, A. Matveev, nel periodo di reggenza. In mancanza di studi in merito, mi limito ad accennare concisamente al clima della corte moscovita nel momento in cui K'ang-hsi mandò le sue truppe in Albazin, pressappoco nello stesso momento dell'insuccesso nelle trattative di Milescu a Pechino, ricordando la fonte di Foy de la Neuville (vedi *infra*).

I.3. *Nota relativa alla politica russa in Estremo Oriente (1676-1689).*

La Russia non si mostrò particolarmente dinamica nella politica estera durante il periodo che intercorse dall'anno della morte dello zar Aleksej Michailovič avvenuta nel 1676, all'anno in cui Pietro il Grande prese il potere, nel 1689. In questo periodo di transizione durato quindici anni[21] sul palcoscenico politico moscovita appaiono brevemente Fëdor Alexeevič (1676-1682) e la zarevna Sof'ja Alexseevna Romanova (1682-1689), una presenza femminile molto spesso adombrata dalle iniziative del principe Golicyn, ministro degli affari esteri all'epoca. In effetti, la *duma* non appoggiò alcuna iniziativa della politica estera nella negoziazione delle frontiere nord-orientali della Siberia, anzi concentrò tutta la sua attenzione nelle campagne della Crimea, seguendo la volontà del principe Golicyn.[22]

Ritengo opportuno richiamare una fonte abbastanza attendibile[23]

[20] *Idem*, p. 280.

[21] Fëdor Alekseevič (r. 1676-1682) morì il 27 aprile 1682; Pietro il Grande fu proclamato zar subito dopo, assieme al fratello maggiore Ivan, proclamato "zar senior." Oltre i soggettivi intrighi di corte, la malattia mentale di Ivan e l'età minorenne di Pietro furono le ragioni oggettive che determinarono il periodo di reggenza della zarevna Sof'ja.

[22] L. HUGHES 1990, p. 110-119; p. 179-217.

[23] Ms. 5114, *BNF*, "Relation curieuse et nouvelle de mon voyage en Moscovie de l'an 1689." Consultando il *CAM* (a mia disposizione solo la versione inglese) ho notato un numero di incongruenze generate da Foy de la Neuville (pseudonimo di Adrien Baillet) nel testo elaborato a Mosca nel 1689, non sempre seguite dalle necessarie annotazioni da parte del curatore dell'edizione inglese L. Hughes, fonte ritenuta meritevole di attenzione da parte degli studiosi per la testimonianza di una spia francese ivi riportata, inviata a Mosca da re Louis XIV (1643-1714) per raccogliere informazioni riguardanti l'attività degli inviati a Mosca dalla corte protestante di Brandenburgo e Prussia. Il suo racconto è stato valutato (L. HUGHES 1994, p. XIII) come una fonte estremamente utile alla storiografia, in quanto da questo è possibile ricavarne una visione particolare della corte moscovita durante il periodo di reggenza, cioè dall'anno in cui morì lo zar Alexsej Michailovič (1676) all'anno in cui Pietro il Grande eliminò dal trono la zarevna Sof'ja (1689).

nell'intento di descrivere l'atmosfera alla corte moscovita fra il 1680 ed il 1689, vale a dire la relazione di Foy de la Neuville, *Relation curieuse et nouvelle de Moscovite* [*CAM*], il diplomatico francese che ebbe l'occasione di incontrare Nicolae Milescu a Mosca, ricevendo da lui informazioni ricavate dal materiale cartografico[24] e dal suo viaggio in Cina. Il racconto di Neuville dedicato al re Louis XIV prese la sua forma iniziale nel 1689 ed il suo contenuto comprendeva eventi accaduti a Mosca fra il 1682 ed il 1689, riportando informazioni attinenti la storia, i costumi, la religione, la vita quotidiana e la politica estera coordinata dall'elite politica moscovita, della quale era artefice il principe Vasilij Golicyn.

Accenni all'interesse europeo verso la Cina non mancano nella narrazione del diplomatico francese, anche se sporadici e casuali: l'incontro con il *pristav* (la scorta) *Spafarij* (o *Spafarius*), la collaborazione del p. gesuita Georges David con Spafarij (all'interno del Ministero degli Affari Esteri) per la sistemazione delle informazioni dedicate ai principali itinerari via terra dalla Siberia alla Cina[25], l'esistenza di una prima edizione francese del *Voyage en divers états d'Europe et d'Asie entrepris pour decouvrir un nuveau chemin à la Chine* (Paris, 1691, 1692^2, 1693^3) del padre gesuita Philippe Avril.

Nel capitolo decimo – *Conversations with Spafarius on the Journey to and Trade with China* – Neuville descrisse concisamente il colloquio con Nicolae, ricordando aspetti concernenti sia la storia dell'espansione russa nei territori oltre Astrachan' e Kazan che le riforme economiche programmate e concepite da Golicyn: *As Golicyn's object was to place his country on the same footing as all the others, he called for reports to be sent on all states of Europe and their governments. He wanted to start by freeing the peasants and giving them the land which they cultivate on the tsar's behalf in return for payment of an annual tribute which, by his calculations, would have increased these princes revenues by more than half.*[26]

Per il principe Golicyn lo spazio siberiano rappresentava un territorio dal quale si poteva esigere il tributo e, secondo la relazione di Neuville[27],

---

24 Attraverso la fonte di Foy de la Neuville si possono validare le informazioni riportate da J. W. Sparwenfeld nel *DR* in merito all'*Opisanija Kitaya* offerta da Milescu a Mosca nel 1685. L. HUGHES 1994, p. xxii.

25 Approfondimenti in merito alla collaborazione di p. Georges David e Nicolae Milescu a Mosca potranno essere seguiti nel quinto capitolo della tesi di dottorato D. DUMBRAVA, *La missione di Nicolae Milescu in Asia Settentrionale (1675-1676)*, Biblioteca Nazionale di Firenze, 2007, pp. 474 (in corso di pubblicazione).

26 *CAM*, p. 67.

27 Idem., p. 67-68.

nel quale si poteva stimolare la vendita o lo scambio di pellicce che costituivano un affare estremamente vantaggioso, sotto tutti i punti di vista: 1) implementare il sistema di convertibilità del valore delle pellicce in una cifra corrispondente agli stipendi destinati all'esercito dello zar stanziato nelle fortezze della Siberia, poiché il debito dello Stato non doveva prestarsi nella forma di pagamento in contanti; 2) stimolare l'attività di caccia nonostante le condizioni difficili delle terre siberiane; 3) ottenere il monopolio del mercato delle pellicce provenienti dalla Siberia e nel contempo, garantire eventuali transazioni nel mercato europeo di questo tipo di merce, naturalmente a condizioni vantaggiose per lo stato moscovita etc. Questo modo di conteggiare gli affari con la Siberia da parte di Golicyn fu chiaramente delineato nella fonte Neuville, il quale ricordava: *What he* [Golicyn] *did to establish a trade route to China throught Siberia and Muscovite Tatara deserves to be described in detail.*[28]

Il colloquio si concluse con un breve *excursus* sui modi in cui altri paesi europei (Svezia, Francia, Olanda, Inghilterra) avrebbero desiderato proseguire questa via transcontinentale fra Europa ed Asia Settentrionale, naturalmente per le stesse ragioni mercantili. Quindi, dalle fonti a mia disposizione risulta che fra il 1682 ed il 1689, nella politica estera moscovita riservata agli spazi asiatici, ipoteticamente si distinguevano due direzioni: 1) l'appoggio della zarevna Sof'ja per le campagne militari coordinate dal Cancelliere Generale Vasilij V. Golicyn in Crimea; 2) la politica prevalentemente mercantile nei confronti della Cina. Tuttavia, la fonte "Neuville" non potrà essere omologata senza studi approfonditi dedicati alla storia della politica estera russa durante il suddetto periodo, l'argomento esigendo seri ampliamenti.

La preparazione della missione del conte Golovin per la mediazione politica e territoriale in Estremo Oriente, ampiamente descritta da G. Cahen[29] e G. Stary[30], riflette una preoccupazione seria delle autorità russe per gli eventi che stavano accadendo nel bacino Amur, nondimeno per i tempi lunghissimi ed impegnativi necessari al raggiungimento della Cina. Le imprecisioni della politica estera russa si ripercuotevano in modo diverso sui confini asiatici nord-orientali, in quanto regioni difficilmente raggiungibili; si pensi che le missioni politiche verso l'Estremo-Oriente richiedevano una preparazione di almeno due o tre anni. Il conflitto fra i cosacchi ed i manciù nell'Albazin alla fine del XVIIs., esigerebbe tuttavia un aggiornamento storiografico che valutasse simultaneamente la storia

28 *Ibidem.*
29 G. CAHEN 1911, p. 31-53.
30 G. STARY 1974, p. 205-279.

dei rapporti della Russia con le nazioni europee e la storia regionale dei cosacchi nel bacino Amur. Da questo approccio risulterebbe un chiarimento delle circostanze determinanti il conflitto d’Albazin (*e.g.* non è chiaro il motivo secondo il quale la Russia agì con così tanta lentezza nel suddetto conflitto) tra il 1685 ed il 1686; delle trattative bilaterali tra i due imperi ed in fine, della periodizzazione della loro storia interattiva.

Aggiungo inoltre, che gli obiettivi degli inviati russi in Asia settentrionale nella seconda parte del XVIIs., erano incentrati su canoni molto diversi da quelli derivati dal trattato di Westfalia (1648), il nuovo ordine internazionale configuratosi secondo il principio di uguaglianza e riconoscimento reciproco fra stati. Per di più, questa comunità internazionale seicentesca, nel creare e trasmettere la memoria dell’Asia nord-orientale, assumeva connotazioni piuttosto intellettuali, commerciali e molto meno fondate su di una forte interazione diplomatica reciproca o un’attuazione delle trattative politiche.

In questo senso, la parte del presente articolo affronta aspetti della rappresentazione intellettuale europea dei popoli extra-europei e delle raffigurazioni di geografia sacra asiatica nel Seicento, ritrovando le valenze intellettuali di Nicolae Milescu, assorbito nell’attività di studioso e diplomatico presso i vari principi romeni e la corte di Mosca. Queste valenze intellettuali, corredate dalla sua esplorazione diretta nei territori nord-asiatici, emergono dunque nel processo di memorizzazione di questi spazi ed implicitamente, nei modi di comprendere la sua missione.

I.4. *La missione di Nicolae Milescu in Asia Settentrionale; status quaestionis ed excursus storiografico.*

Affermavo in precedenza che, la storiografia concernente la missione di Milescu in Cina può essere suddivisa in due gruppi di studiosi: 1) storici che si soffermano sugli aspetti strettamente politici, collocando la missione di Milescu in una fase importante dei rapporti fra Russia e Cina, sebbene tale incarico sia stato valutato come insuccesso, nella politica estera con l’Estremo-Oriente, dalla diplomazia russa seicentesca; 2) studiosi che valutano la parte esplorativa della sua missione, accentuando l’aggiornamento della sua descrizione dell’Asia settentrionale e l’individuazione delle vie transcontinentali di accesso durante la prosecuzione del viaggio verso la Cina del Nord attraverso la rete idrografica nord-asiatica, corredata dall’accesso alle strade che si dispongono trasversalmente fra la fortezza di Nerčinsk, la Mongolia Interna ed infine, Pechino.

Uno dei primi storici che si soffermò sulla missione diplomatica di

Milescu durante la dinastia dei Ch'ing, traducendone il testo manciù,[31] fu lo studioso Alexeij Osipovič Ivanovskij, nel 1887: "Posol'stvo Spafariia. Kitaiskaia reliatsiia o posol'stve Nikolaia Spafariia v Kitae" (con una prefazione di O. A. Syrcu) ["L'Ambasciata di Spafarij. La relazione cinese dell'ambasciata di Nikolai Spafarij in Cina."], il quale consegnò per la prima volta alla storiografia russa la relazione delle autorità manciù effettuata al tempo e dopo tale missione a Pechino. Il contributo di Ivanovskij arrivò nella fase in cui Yü. Arsen'ev aveva avviato già la pubblicazione del *Putešestvie čerez Sibir'* (*PSTNK*), edita nel 1882 e seguita poi da *Putevoi dnevnik* (*PDNPK*), edita nel 1896 e da *Statejnyj spisok posol'stva N. Spafarija v Kitae* (*SSPNSK*), apparsa nel 1906. Affermavo in precedenza, le pubblicazioni di A. O. Ivanovskij e di Yü. Arsen'ev rappresentano il maggior contributo alla diffusione in lingua russa delle fonti concernenti

[31] A.O. IVANOVSKIJ 1887, p. 81-124; p. 195-220. [1) "Relazione concernente l'arrivo dell'inviato russo Ni-k'o-lai nel 15° anno del regno di Elhe-taifin (K'ang-hsi)"; 2) traduzione dal russo in manciù della *gramota* dello zar Aleksej Michajlovič]; Inoltre, il microfilm no. 025-82-1, *BAR* (brevi riferimenti si possono consultare anche in V. CANDEA 1998, p. 230, vol. I) contiene settantaquattro diapositive dove sono inseriti quattro documenti: 1) "La Cronaca dell'imperatore, elaborata nel periodo della dinastia Ch'ing (1644-1911)" – testo bilingue manciù e cinese: documento 15:5:15, emesso il 25 giugno 1676, *DCSWR* **I, KH 15/1676, p. 49; 2) "**Lettera dello Zar Aleksej Michajlovič all'Imperatore K'ang-hsi", [dossier 2006, n. 8; traduzione della *gramota* consegnata a Milescu per l'imperatore K'ang-hsi, dalla lingua russa in lingua manciù, riproduzione secondo il doc. *RGADA*, f. *SRK*, reg. 2 (1674), doc. 1, no. 1, f. 136-142; *RKO* I, doc. 180, p. 332-334; G. STARY 1974, p. 291-293]; 3) "La relazione di nostra maestà concernente le discussioni circa le richieste dell'ambasciatore russo presentate il 27 giugno 1676" [dossier 2006, n. 5]; 4) "Rapporto segreto del 7 agosto 1676 di Amuhhu-lan, il presidente del Li-fan-yüan" [dossier 2006, no. 6]; 5) "Il memoriale per il trono, (il 3 agosto del 1676, effettuato dal grande principe Yü Fu-ch'üan (1653-1703), concernente lo sviluppo delle trattative con Ni-k'o-lai, l'inviato russo" [dossier 2006, no. 7 ed anche 15: 7: 1 (il 3 agosto del 1676), *DCSWR* I, KH 15 (1676), p. 49-50]. Apro una breve parentesi: il principe Yü Fu-ch'üan ricevette nel 1667 il rango di Gran Principe, Yü Ch'in-wang e nel 1690 fu nominato Fu-yüan Ta Chiang-chün, *Gran Generale per la pacificazione delle terre remote*. Si consulti A.W. HUMMEL 1943, p. 251-252, voll. I. Essendo uno dei fratelli maggiori dell'imperatore K'ang-hsi, subentrò per competenza nel suo incarico di elaborare il memoriale concernente la missione di Milescu a Pechino. Chiusa parentesi, ricordo che nella storiografia romena non esiste uno studio dedicato ai documenti manciù concernenti la missione di Milescu a Pechino, ciononostante, si può ricordare la traduzione parziale e non necessariamente scientifica di I.G. DUMITRIU 1940, una traduzione eseguita dopo la versione russa dei medesimi documenti, effettuata da A.O. Ivanovskij nel 1887. Inoltre, si noti che l'unica raccolta di documenti russi proveniente dagli archivi cinesi, apparve a Pechino nel 1939: *Ku-kung o-wen shih-liao* ["Materiale storico in lingua russa dall'Antico Palazzo Imperiale"], a cura di Liu Tse-jung e Wang Chih-hsiang. G. STARY 1974, p. 383.

la missione di Milescu in Asia settentrionale. Questo sforzo notevole fu arricchito successivamente dalla traduzione parziale eseguita dallo studioso britannico John F. Baddeley pubblicata nei volumi *Russia. Mongolia. China*… (1919), traduzione ampliata da un consistente apparato critico.

Nell'ordine di apparizione dei primi storici che dedicarono i loro studi alle relazioni diplomatiche e commerciali fra Russia e Cina durante il periodo petrino, ricordo il breve accenno alla missione di Milescu[32] effettuato dallo studioso francese Gaston Cahen nella sua *Histoire des relations de la Chine sous Pierre Le Grand (1689-1730)*, volume apparso a Parigi nel 1911. Di fatti, il contributo di Cahen è notevole soprattutto per l'esposizione accurata e dettagliata delle fonti attinenti la missione di Golovin (1686-1690) a Nerčinsk, della missione a Pechino (1896-1698) del commerciante olandese Isbrand Ides e di quello dello storico e diplomatico cinese T'ou-li-tch'en in Siberia (1712-1715). Una nota[33] di Cahen riporta un'informazione estremamente utile allo storico che si propone la ricostruzione precisa dei dettagli delle fasi preliminari del trattato di Nerčinsk, in quanto rimarca le 2522 pagine costituenti il *corpus* del rapporto ufficiale di Golovin. A prescindere dagli accurati chiarimenti storici riportati da Cahen la sua considerazione basilare, per quanto riguarda le missioni russe alla fine del XVIIs., è quella di congiungere la storia dei rapporti diplomatici russi con i Ch'ing con la storia del commercio del sud-est europeo con l'Estremo Oriente, esame questo scrupoloso, aggiornato solo dal recente volume[34] di Jarmo Kotilaine, segnalato spesso nella presente tesi, il quale propone una nuova prospettiva della storia del commercio russo nell'Asia nord-orientale durante il suddetto periodo.

Tuttavia, la valutazione di Cahen rimane marginale nella sua interpretazione della missione del Nostro, l'autore opinando che la storia dei rapporti del governo moscovita con i Ch'ing inizi solo con la missione di Golovin e con il trattato di Nerčinsk, ragion per cui la sua ricerca è stata svolta valutando gli eventi della cronologia fra l'anno 1689 e 1730. A parte le delimitazioni cronologiche comprensibili, stante l'area della sua indagine, il suo giudizio storiografico contrasta con il contenuto delle fonti russe relative alle missioni dei moscoviti in Asia settentrionale, effettuate dall'anno 1600 in poi, fonti importanti per l'eventuale comprensione da parte degli studiosi della periodizzazione dell'espansione russa verso il Pacifico, nonché dei rapporti fra Russia ed Estremo Oriente. Come osservazione di fondo, si può aggiungere che le spedizioni russe nei territori nord-asiatici

32 G. CAHEN 1911, p. 20-25, p. 38-39; p. 82-83, etc.
33 G. CAHEN 1911, p. 8.
34 J.T. KOTILAINE 2005.

rientrarono nella storia dei suddetti rapporti con una fattualità rafforzante: 1) il nesso dal punto di vista storiografico, fra alcune discipline come storia, geografia ed etnografia; 2) la valutazione, dal punto di vista della periodizzazione delle trattative sino-russe, delle interazioni tra moscoviti e popoli siberiani, inoltre con i capi delle tribù mongole ed infine, con i manciù residenti nelle regioni marginali rispetto alla capitale, Pechino.

Quindi, dal contributo di Cahen si evince lo sviluppo delle relazioni diplomatiche e commerciali fra i due imperi, polarizzanti i rapporti attraverso la strategia programmata dai centri governativi di Mosca e Pechino; mentre invece, se prendiamo in considerazione il singolo esempio della presenza ostile dei cosacchi nel bacino di Amur ed in prossimità della frontiera settentrionale della Cina nel Seicento, si può osservare come un problema legato alla storia regionale del bacino stesso divenga una questione estremamente seria, rafforzante le premesse di un trattato attraverso il quale le suddette frontiere in fine acquisiscono la funzione di un confine amministrativo.

Questa osservazione di fondo non intende affatto sminuire l'importanza dei risultati ottenuti da Cahen, bensì suggerire nell'ambito di una valutazione storiografica una tappa ermeneutica susseguente, la quale difatti non tardò ad arrivare, se pensiamo agli studi in merito di J.F. Baddeley, i cui due volumi *Russia. Mongolia. China…* (1919) possiedono esattamente un taglio storiografico attinente il nostro argomento. In fatti Baddeley, pur non essendo uno storico di professione bensì giornalista ed esploratore, ricostituisce l'intera prospettiva dell'espansione russa nei territori nord-asiatici, della cartografia attinente la rappresentazione di questi spazi e dei rapporti politici dei russi con i mongoli ed il mondo sinico, dal XVIs. fino alla fine del XVIIs., sfondo questo nel quale l'esplorazione geografica e la missione di Nicolae Milescu in Asia settentrionale trovano consistente attenzione.

Con certezza, gli studi di Cahen e di Baddeley si presentano complementari all'interno della storia dei rapporti pre-moderni fra Russia, Mongolia e Cina. Ciononostante, l'epoca di un approccio strettamente politico-diplomatico dei suddetti rapporti e della missione di Milescu a Pechino non era ancora arrivata ed a questo proposito, gli studi successivi di Vincen Chen[35], Joseph Sebes[36], Mark Mancall[37], di Giovanni Stary[38], Beate-Hill Paulus[39], Vladimir Stepanovič

[35] V. CHEN 1966.
[36] J. SEBES 1961.
[37] M. MANCALL 1971.
[38] G. STARY 1974.
[39] B.H. PAULLUS 1978.

Miasnikov[40] ed infine, Hao Zhenhua,[41] impiantano un contenuto più sostanziale per la storiografia, a tale riguardo.

Vincent Chen riassume concisamente diversi elementi relativi: 1) alla storia della geografia nord-asiatica, alla storia delle espansioni della Russia nei territori siberiani e della Cina nei territori settentrionali dell'Asia (Mongolia ed il bacino Amur); 2) al ruolo dei mongoli nell'interazione politica e diplomatica fra i russi ed i manciù, nonché alle missioni russe dal 1567 in poi; 3) ai rapporti diplomatici fra Mosca e Pechino, secondo il loro impatto a Pechino, individuando una prima fase, riportante le missioni di Bajkov (1653-1657), Perfil'ev ed Ablin (1658-1662) ed una seconda, dove emergono le trattative di Milovanov (1670) e Milescu (1675-1677); 4) alle tensioni (1676-1684) ed al conflitto dei russi con le truppe manciù in Albazin (1685-1686); 5) ai negoziati russo-mancesi (1685-1689) anticipanti il trattato di Nerčinsk (1689); 6) alle relazioni economiche e culturali emergenti da tutti questi elementi e processi storici.

La conclusione di Vincent Chen in merito alla missione di Milescu riporta due aspetti importanti, essendo essenziale il primo passo storiografico dove egli la valuta giustamente, come un'intensa negoziazione politico-diplomatica dalla quale derivarono contrasti simultanei, manifestati sia all'interno delle usanze e dei costumi diplomatici, che all'interno delle esigenze politiche di K'ang-hsi (Gantimur ed i cosacchi in Albazin), rispetto alle usanze della corte moscovita (il riconoscimento di pari dignità nei rapporti diplomatici ed il convenire sulle regole degli eventuali scambi commerciali).[42] Un secondo aspetto rilevato dallo storico V. Chen è relativo all'insuccesso della missione di Milescu, giudizio dal quale l'immagine di Milescu come incaricato moscovita presso la corte di Pechino traspare comunque, nella storia dell'omologazione dei negoziati fra Russia e Cina, più precisamente accluso nella cronologia dei passi diplomatici preliminari il Trattato di Nerčinsk. Ritornando al sommario degli elementi storici inseriti nel libro di Vincent Chen, la missione di Milescu è importante, in quanto parte integrante di un'importantissima negoziazione politica conclusasi soli tredici anni dopo. Il segno pregnante di questa missione, secondo Chen, risiede nell'arrogante comportamento del Nostro durante la disputa sull'etichetta e sul cerimoniale diplomatico.

Proseguendo il *puzzle* immaginario, ricostituente l'immagine generale della valutazione storiografica dell'incarico di Milescu, ritengo opportuno richiamare il nome dello studioso statunitense Mark Mancall, ovvero

---

[40] V.S. MIASNIKOV 1985.

[41] Hao ZHENHUA 1986.

[42] V. CHEN 1966, p. 70 e ss.

il capitolo terzo "Milescu e Mala" del noto volume *Russia and China. Their Diplomatic Relations 1728*. Si tratta di un contributo abbastanza particolare alla storia dei suddetti rapporti, sia per l'impatto avuto sul mondo accademico (specialisti di storia della Mongolia Interna, della Cina e della Russia) che per l'approccio fortemente imparentato al concetto di *tributary system*[43] sviluppato dallo studioso John King Fairbank, uno dei massimi promotori degli studi sinologici negli Stati Uniti. Inoltre, il libro di Mancall segnala sin dall'inizio una componente basilare: *The ideological component in international conflict is not new to the twentieth century. Historically, it was an important element in China's relations with the West, even as it was today*[44]. Di fatti, la componente ideologica permane nella storia delle relazioni sino-russe dall'inizio fino alla missione di Sava Vladislavič ed al Trattato di Kjachta (1727), essendo questo il *leitmotiv* dell'ermeneutica di Mancall.

Come elemento strutturale della sua interpretazione, si nota la dialettica emersa all'interno dei rapporti fra le istituzioni politiche europee e quelle cinesi, del linguaggio fra sistemi diplomatici appartenenti a civiltà diverse, dei principi di riconoscimento reciproco delle nazioni, etc. In questo contesto di forti contrasti rientra il rapporto fra Ma-la e Milescu, ponendosi come nota particolare del binomio "the nations's *consensus presumptus*" – "the *tributary system*."[45] Oltre questo giudizio, lo stile essenzialmente espositivo adottato da Mancall per chiarire lo svolgimento della missione di Milescu a Pechino, rende difficile la comprensione della sua precisa valutazione in merito, restando questa probabilmente, la sensazione che permane anche nell'opinione dello studioso Owen Lattimore.[46]

Oltre a considerare improprio il richiamo eccessivo al concetto di *sistema tributario*, in quanto nell'approccio di Mancall non vi sono precisazioni chiare delle realtà economiche nell'istituzione politica sinica, né del sud né del nord dell'impero, Lattimore ritiene insoddisfacente anche l'interpretazione della missione di Milescu a Pechino, esemplificandone solo un aspetto: la perplessità che può nascere dal modo in cui spunta la relazione di Verbiest con l'inviato moscovita, poiché professante il primo la fede cattolica, mentre esponente il secondo, la fede *Greek Orthodox*

[43] J.K. FAIRBANK, S.Y. TÊNG 1941; 1939; J.K. FAIRBANK 1942.

[44] M. MANCALL 1971, p. 1 e ss.

[45] Idem, p. 268-269.

[46] Owen LATTIMORE 1972, p. 145-146. In merito al modo in cui viene recepito il libro di Mark Mancall nel mondo accademico, è possibile consultare anche le recensioni di E. WIDMER 1971, p. 208-210; C.M. FOUST 1972, p. 109-110; H.J. BEATTIE 1974, p. 266-267.

Catholic[47] [*sic*!]. In effetti, se pensiamo al rapporto di Verbiest con Milescu, al di fuori della storia dei gesuiti in Cina e del loro importantissimo ruolo nei negoziati di Nerčinsk, ritengo l'osservazione del noto studioso sottile, in quanto la sua critica non punta necessariamente verso l'accordo paradossale di due persone estremamente colte, professanti una fede solo dogmaticamente diversa, ma indica l'assenza di una cruciale componente della storia diplomatica dei paesi europei in Estremo-Oriente: l'attività dei padri gesuiti come mediatori nei rapporti diplomatici e nella storia delle trattative fra Russia e Cina.

Ritornando cronologicamente al 1961, anno in cui apparve il libro *The Jesuits and The Sino-Russian Treaty of Nertcinsk. The Diary of Thomas Pereira S.J.,* a cura dello studioso Joseph Sebes, quindi presumibilmente accessibile a Mancall, ritengo giusto soffermarmi sul suo volume nel quale spesso sono richiamati: il nome di Nicolae Milescu, la sua descrizione della Siberia e della parte nord-orientale dell'Asia, il contatto e la corrispondenza con Ferdinand Verbiest e l'impatto della cartografia eseguita dal Nostro sulle mappe elaborate dai padri della *Compagnia di Gesù* residenti in Cina.

Come precisazione preliminare, si tenga presente che il volume di J. Sebes è perfettamente sincrono agli studi remoti del gesuita belga Henry Bosmans[48], studi effettuati in merito all'attività di Ferdinand Verbiest e di Antoine Thomas presso l'Osservatorio Astronomico di Pechino e presso la corte dell'imperatore K'ang-hsi, nonché a quelli più aggiornati di Noël Golvers[49], esperto nello studio dell'attività scientifica e pubblicistica dei gesuiti in Cina, il massimo conoscitore della bio-bibliografia del gesuita fiammingo Verbiest. Di fatti, tutti questi studiosi, prestando attenzione alle opere edite dai gesuiti presenti a Pechino nel Seicento e nel Settecento, ne hanno percepito l'intero contesto storico, svoltosi fra le autorità moscovite e quelle manciù presso la corte di K'ang-hsi, una ragione in più per allargare lo spazio interpretativo della storia dei rapporti fra la Russia, le confederazioni delle tribù mongole dell'impero zungaro e la Cina; inoltre, gran parte della memoria cinese e della storia della dinastia Ming e Ch'ing diverrà parte integrante della storia europea, grazie all'eccezionale capacità dei missionari cattolici nel comprendere e trasmettere le notizie *curiose* di questi popoli.

Ora, la missione di Milescu a Pechino, così come ho accennato nei capitoli precedenti (*e.g.* il quarto ed il quinto), risulta fortemente connessa all'erudizione dei gesuiti, come p. Martino Martini, Adam Schall von Bell

---

47 Idem, p. 146.

48 H. BOSMANS 1912; 1913; 1926.

49 Noël GOLVERS, 1993; 1999; 2003.

ed all'abilità diplomatica di Ferdinand Verbiest, il suo interprete alla corte di K'ang-hsi. Il libro di Sebes è consistente soprattutto per la testimonianza e la mediazione politica dei gesuiti nelle trattative preliminari al trattato di Nerčinsk e per la pubblicazione del diario di p. Tomaso Pereira, altra conoscenza di Milescu tra i gesuiti a Pechino. Inoltre, l'autore riesce attraverso le descrizioni dei gesuiti in Cina, a ricostruire nei minimi dettagli il contesto storico delle relazioni moscovite con i capi mongoli e con la corte dell'imperatore K'ang-hsi, soffermandosi su tale aspetto nei capitoli III, IV e V. La sua valutazione in merito è fondamentale e si presta ad un costante richiamo storiografico, poiché l'abbinamento fra politica, mediazione diplomatica, esame della cartografia e l'importanza della conoscenza delle vie transcontinentali fra Europa ed Asia, fa sì che questi elementi si compenetrino, dando l'immagine della loro perfetta coesione. Infatti, *stricto sensu* l'analisi delle relazioni russe con i mongoli ed i manciù nel periodo pre-moderno, ritrova nel libro di Joseph Sebes uno spazio epistemologico estremamente utile, ragione per cui l'incarico diplomatico di Milescu a Pechino viene, secondo lui, determinato attraverso la "complicità" dei padri gesuiti, soprattutto per la funzionalità della descrizione e rappresentazione cartografica dei territori nord-asiatici del Nostro, aspetto da me approfondito più avanti.

Proseguendo la cronologia degli studi più importanti che trattano la missione di Milescu in Cina, la monografia della studiosa Beate-Hill Paulus, *Nikolaj Gavrilovič Spatharij (1636-1708) und seine Gesandtschaft nach China*, Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens Mitteilungen LXXI, Hamburg, pubblicata nel 1978[50], si rivela estremamente importante in quanto anticipa la mia ricerca, essendo l'unico libro dedicato[51] integralmente ad un tale proposito. Questo libro deriva da una dissertazione dottorale coordinata da un grande gruppo di professori: Johann Schröpfer, Wolfgang Franke, Liu-Mau-Tsai, Gerontij Valentinovič Efimov, John King Fairbank e Benjamin I. Schwartz (gli ultimi due, professori presso l'*East Asian Research Center* – Harvard University). La ricerca di Beate

[50] È in preparazione la traduzione di questa monografia dalla lingua tedesca alla lingua romena, corredata dall'introduzione, annotazioni, apparato critico e bibliografia aggiornata, indici etc., a cura di D. DUMBRAVA.

[51] "Der Vertrag von Nerčinsk (1689) war für China der erste Vertrag, den es auf der Basis internationalen Völkerrechts mit einem anderen Staat abscluß. Dieser Vertrag bedeutete für China einen Bruch mit der sino-zentrischen Weltauffassung. Für Rußland bildete dieser Vertrag einen Absceluß seiner Expansionspolitik und den Begin der Konsolidierung und der Neuformulierung Seiner Sibirien und Chinapolitik. Spatarijs Gesandtschaft vereinigte sowohl Abschluß als auch Neubeginn der russischen China-Politik in sich", Beate Hill PAULUS, 1978, p. 2.

Hill Paulus si svilupperà otto anni dopo la pubblicazione del libro di Mancall ed è curioso notare, come la missione di Milescu susciti ancora un notevole interesse nell'ambito degli studi internazionali, pensando al rapporto accademico e tematico fra Fairbank e Mancall. Tuttavia, il libro è estremamente interessante poiché per la prima volta si riesce ad imporre, come taglio metodologico, il nesso fra le istruzioni di Milescu ricevute dalla Posol'sky prikaz, il rapporto ufficiale (*Statejnyj spisok*), i dibattiti con le autorità del Li-fan-yüan, l'incontro con l'imperatore K'ang-hsi ed il risultato della missione del 1676.

Le valutazioni che derivano da questo approccio metodologico sono fondamentali, poiché la studiosa riesce ad individuare con precisione *gli obbiettivi* – rinvigorire le relazioni bilaterali fra le due nazioni, stimolare i rapporti commerciali e l'individuazione delle vie transcontinentali di accesso da Mosca a Pechino – *ed il risultato di questa missione* – la descrizione dei territori nord-asiatici considerata come fase germinale del processo di facilitazione dei rapporti dei moscoviti con la Cina[52] –, *elementi basilari per il nostro argomento*. L'analisi della Paullus, un'analisi concisa, estremamente valida ed un ottimo *status quaestionis* della missione dell'ambasciatore moscovita in Cina, ritengo possa essere basilare per ogni successiva interpretazione che si proponga di indagare questo aspetto dell'attività diplomatica di Milescu presso la corte di Mosca ed anche l'esplorazione dei territori nell'Asia settentrionale. Tuttavia il carattere estremamente sintetico e spesso espositivo di questa monografia, presuppone senza dubbio un ampliamento metodologico ed interpretativo.

Un'altra referenza bibliografica maggiormente rilevante, attinente la missione di Milescu a Pechino ed i rapporti sino-russi dal periodo medioevale al pre-moderno, è costituita dal contributo di Giovanni Stary, al quale ho ricorso costantemente, rappresentando questo un ottimo strumento di lavoro per più di una ragione: le informazioni rare (etimologie, considerazioni in merito alla lingua ed al sistema politico dei manciù, l'esame storiografico, etc.) riportate nell'apparato critico, gli accurati riferimenti alle fonti russe e cinesi, i documenti riportati nelle appendici, la traslitterazione in lingua italiana della terminologia riportata dalle fonti cinesi e russe, etc.

Il libro *I primi rapporti tra Russia e Cina. Documenti e testimonianze,* fu pubblicato nel 1974, quindi prima della monografia della Beate-Hill Paulus. Nella mappa degli studi dedicati alle relazioni russe con i manciù, a parte l'utilizzo delle fonti russe e cinesi (ampiamente presentate dall'autore)[53], il libro di Stary è referenziale soprattutto nella descrizione

[52] *Ibidem*.

[53] G. STARY 1974, p. 381 e ss.

minuziosa della *guerra di Albazin* (*Ya-k'o-sa*) e dei negoziati del primo trattato stipulato fra la Cina ed una nazione europea. Si noti che la sua analisi si sofferma anche sul ruolo svolto dai padri gesuiti (T. Pereira e J.F. Gerbillon) durante suddetto trattato, oltre ad effettuare una descrizione approfondita del rapporto fra Milescu e l'*alichachava*[54], il padre Ferdinand Verbiest. Strettamente legato alla missione del Nostro a Pechino, il libro di Stary colloca il suo incarico all'interno dei rapporti sino-cinesi della fase "esplorativa": *Le notizie portate da Milescu contribuirono infatti a formare un quadro più reale della Cina, sia sotto il profilo geografico, sia politico. Questo può considerarsi l'indiscusso merito di Milescu, la cui missione risultò invece un fallimento sul piano diplomatico. (...) Ma anche se fosse stato più remissivo degli inviati stranieri giunti in Cina in quell'epoca, Milescu non avrebbe mai potuto raggiungere gli scopi prefissati a Mosca. Lo dimostra il comportamento dello stesso imperatore K'ang-hsi il quale, sotto l'influenza dei gesuiti, più volte diede segno di capire il dilemma in cui Milescu stesso si stava dibattendo.*[55]

Una valutazione particolare della missione di Milescu a Pechino è data dallo storico cinese Hao Zhenhua (ricercatore preso l'Accademia Cinese delle Scienze Sociali, l'Istituto di Storia a Beijing), "Analysis of Spathary's Report of The Diplomatic Mission to The Qing Empire, articolo apparso nel 1986[56] in una delle pubblicazioni della Fondazione *Ferdinand Verbiest*, presso l'Università Cattolica di Lovanio. Le fonti utilizzate da Zhenhua per ricostruire il quadro generale di questa missione sono quelle corrette, riassumendo esattamente le fonti utilizzate da G. Stary, sia russe che cinesi, ricorrendo spesso anche alla versione inglese di J.F. Baddeley.

Ora, prendendo spunto dalla lettura dei sottotitoli del presente articolo ("The report is not real diary-style record of events"[57]; "Fraudulent statement about Gantimur", "Lies concerning the submission of the tsar's official letters and the presentation of the delegation's personal gifts"; "Lies about the imperial banquet offered by emperor Kangxi", etc.), il lettore può avere alcune perplessità, sopratutto osservando lo stile espositivo ed il linguaggio utilizzato nella valutazione storiografica di Zhenhua. Non mi propongo di esporre nella stessa maniera giudiziosa le mie obiezioni a questo proposito, bensì di far notare che sostanzialmente lo studioso non riesce a distinguere il piano storico da quello storiografico, collimando la

[54] *Alichachava*, manciù *aliha hafan*, corrispondente del cin. *ch'ing*, capo di un ufficio, *apud* G. STARY 1974, p. 117, n. 78.

[55] Idem, p. 149-150.

[56] H. ZHENHUA 1986.

[57] Idem, p. 112.

missione di Milescu,soprattutto le fonti che ne derivano, con l'*etica* cinese seicentesca alla corte di Pechino ed incentrando il discorso conclusivo (in merito alla questione del fallimento della missione) sulla dialettica fra la storiografia sovietica e quella cinese.

A parte il linguaggio non appropriato alla storiografia del XX secolo, Zhenhua riporta dettagli interessanti l'immagine sinica della presenza di Nicolae Milescu alla corte dell'imperatore K'ang-hsi e, consultato con la dovuta cautela, da questo si possono estrarre informazioni difficilmente reperibili da uno storico estraneo agli studi di sinologia. Tuttavia, per una valutazione in chiave storiografica cinese delle questioni essenziali concernente la missione moscovita del 1676, raccomando la lettura dell'articolo di Zhenhua corredata dalle fonti cinesi edite dallo storico Fu Lo Shu[58] e le informazioni generali fornite dallo storico Arthur W. Hummel.[59] A mia conoscenza, esiste anche una traduzione del *Diario di Milescu in Cina* dalla lingua romena alla lingua cinese, effettuata da Jian Benliang[60], molto probabilmente seguendo l'edizione di Constantin Bărbulescu[61], ma non sono a conoscenza di ulteriori informazioni.

In fine, il discorso storiografico acclude anche il contributo russo dello storico Vladimir Stepanovič Miasnikov[62], il quale spiega minuziosamente le premesse della missione diplomatica di Milescu a Pechino. Si tratta di un'analisi singolare, soprattutto per le precisazioni sulla curiosa lettera di sottomissione dell'imperatore K'ang-hsi firmata dal voevoda Danila Aršinskij e sulla missione di Milovanov, elementi che appunto precedono la missione del 1676. Sfortunatamente, il linguaggio interpretativo di Miasnikov assomiglia a quello di Zhenhua, costruendo anch'esso un discorso "giustificativo" dello scenario politico e diplomatico delle suddette missioni e della storia seicentesca nei rapporti sino-russi.

Per quanto riguarda gli studiosi che si dedicarono agli studi di storia della cartografia siberiana e delle esplorazioni russe nei territori nord-orientali dell'Asia nel Seicento, nonché alla descrizione offerta dal Nostro, ritengo necessario solo nominarli – H. Bosmans, J.F. Baddeley, Leo Bagrow, Anthony Florovsky, Boris P. Polevoy, J. Sebes etc. – poiché il capitolo quarto (specialmente la seconda parte), il capitolo quinto e l'ultima parte del presente capitolo, riportano considerazioni puntuali su di essi e molto spesso valutative.

58 Lo Shu-FU 1966.

59 Arthur W. HUMMEL 1943, p. 269 (la voce *Gantimur*).

60 Jiang BENLIANG, Liu FENGYUN 1990.

61 C. BĂRBULESCU 1958.

62 V. S. MIASNIKOV 1985.

La studiosa Marina Tolmachëva cercò dimostrare, in un suo articolo[63] dove prende in esame elementi di tipo storico – cartografico, la possibilità di una valutazione dei notevoli cambiamenti, avvenuti nella cartografia russa e nella configurazione delle frontiere sino – russe durante il XVII[s.], come criterio per la periodizzazione dei rapporti sino-russi. La sua dimostrazione si fonda appunto sulla complementarietà fra mediazione diplomatica, scoperte geografiche e valutazione cartografica del territorio extra-europeo. Il periodo esaminato dalla Tolmachëva parte dal 1675-1676, proprio dal periodo nel quale avveniva la missione diplomatica di Milescu. La studiosa continua ad argomentare, prendendo in considerazione la definizione delle frontiere asiatiche dell'impero russo come criterio di una specifica periodizzazione.

Secondo la sua interpretazione, il processo di stabilizzazione delle frontiere aprì la via allo sviluppo ed al benessere dell'impero russo. Al trattato seguì una seconda missione diplomatica, rappresentante un'ulteriore demarcazione delle frontiere euro-asiatiche verso i *limes* nord – est dell'Asia Centrale, garantita poi dal trattato di Kjakhta nel 1727. L'analisi si conclude con la terza campagna d'espansione da parte del governo siberiano, condotta da Murav'ev alla fine del 1860, la quale estese i territori della Russia spostandone la frontiera dal fiume Amur alle Isole Sakhalin. Riprendendo l'ipotesi di Tolmachëva, a proposito dei punti decisivi di natura diplomatica che influirono sullo sviluppo cartografico dell'impero eurasiatico russo, la studiosa afferma: *The three turning points in Russo-Chinese diplomacy which also mark cartographic advanced. The first is the burst of intelligence-gathering activity begun by the 1676 embassy of Nicolae Milescu Spathary and concluded with the signing of the Nerčinsk border Treaty of 1689.*[64] Ritengo tale prospettiva, estremamente affine al mio approccio storiografico riguardo la missione di Milescu nell'Asia Settentrionale.

In seguito ad un tale esame storiografico, l'interrogativo più logico è quello relativo all'approccio che ne deriva e che, nel contempo, si distingue dai contributi precedenti, dedicati alla missione di Milescu in Asia settentrionale ed implicitamente, a Pechino. Qual è dunque la novità insita nella presente ricerca? Ritengo opportuno reiterare il nesso strutturale fra

[63] Inoltre, la studiosa afferma che, la conquista e l'estensione nei territori asiatici del potere moscovita, col l'inizio del XVIIs., hanno generato uno stato di benessere nell'Impero Russo e nell'Europa Orientale: "The following discussion will highlight the most important stages in the history of the Russian cartography of the Sino-Siberian frontier". M. TOLMACHËVA 2000, p. 41.

[64] M. TOLMACHËVA 2000, p. 42.

il presente capitolo e quelli precedenti, mettendo l'accento sugli aspetti collegati alla misurazione ed alla morfologia dello spazio riportati da Milescu nella sua descrizione e rappresentazione dell'Asia settentrionale.

In un certo senso, si è osservato come la storiografia dispone di differenti angolazioni al momento in cui valuta la missione di Milescu a Pechino od il contributo alle conoscenze geografiche degli spazi percorsi dall'ambasciatore moscovita, quindi, un esame successivo dovrebbe riepilogare i risultati ottenuti precedentemente ed indirizzarsi verso una nuova prospettiva storiografica, apportando tutti gli elementi sostanziali di questa missione e collocandoli in un'area epistemologica dove ci siano le condizioni favorevoli per la sua impostazione, creando un *input* interpretativo diverso.

In questa ottica, la mia proposta storiografica stimola un'interpretazione direzionata verso la valutazione della genesi della prima frontiera fra la Russia e la Cina, sancita a Nerčinsk nel 1689, analisi indispensabile per la comprensione degli aspetti territoriali di questa frontiera. Individuare i termini analitici della territorialità di questa frontiera significa: aver scelto di esporre i termini con cui essa si definisce concettualmente e nel contempo, come si rappresenta nella forma in cui appare sulla mappa, come si differenzia (o assomiglia) rispetto alle altre, come si sviluppa e come influisce nei trattati successivi a quelli di Nerčinsk, oltre ad aver capito la logica della sua prima individuazione nei negoziati politici seicenteschi tra le due unità statali, Russia e Cina.

Ora, un tale obiettivo storiografico implica non solo una lettura delle fonti messe a disposizione da Milescu o l'utilizzo delle fonti derivanti le descrizioni di J. Gerbillon (*DGHCP*, voll. 4), il diario di T. Pereira (*DTP*), ma anche una conoscenza delle fonti attinenti la misurazione territoriale delle regioni settentrionali della Cina nel XVIIs. e nel XVIIIs., informazioni non sempre reperibili nelle fonti europee. Inoltre, sempre in una fase successiva della presente ricerca, il rapporto di Golovin dovrà essere integrato all'interno di questa nuova proposta storiografica ed andrà svolta un'indagine riguardante il rapporto fra il principe Golovin e Milescu nel periodo 1678-1689.

Di conseguenza, l'unico modo in questa sede per avviare una proposta storiografica simile, sarà quello di *suggerire* la rilettura delle fonti di Milescu (fonti relative alla descrizione della parte nord-orientale dell'Asia), in una prospettiva che accenni ai termini territoriali delle trattative preludenti la prima frontiera sino-russa. Sarebbe solo l'*input* di una prima fase, in vista di un recupero storiografico della genesi di questa frontiera seguendo le

fonti europee relative all'Asia settentrionale. Questa fase della mia ricerca, più precisamente la seconda parte del presente articolo, mira soltanto a due elementi storiografici: 1) fornire varie distinzioni fra i concetti di *frontiera* e *confine*, cercando di segnalarli come concetti con cui si può operare nella storia seicentesca delle frontiere nord-asiatiche; 2) rispondere brevemente alla domanda *come si può individuare la frontiera sino-russa nella descrizione e nella rappresentazione cartografica di Nicolae Milescu?*

Con questi due elementi può, a mio avviso, iniziare una nuova fase nella prospettiva storica della missione di Milescu in Asia Settentrionale, in questa sede limitando tale proposta agli elementi attinenti l'umanismo europeo nel Seicento.

II.1. *Polisemia delle frontiere nord-asiatiche riscontrabile nella descrizione e nella cartografia eseguita da Nicolae Milescu Spătarul. Nota introduttiva.*

La seconda parte del presente articolo si propone di accennare sul modo in cui degli elementi di storia geografica e cartografica si compenetrano con la storia seicentesca delle trattative sino-russe, analizzando la descrizione geomorfologica, la rappresentazione corografica, la cartografia degli spazi nord-asiatici ed infine, il rapporto ufficiale, cioè le informazioni fornite da Milescu a seguito del viaggio effettuato in Asia settentrionale e della sua missione in Pechino, avvenuta fra il 1675-1676.

La difficoltà maggiore (o il vantaggio maggiore?) emerge dalla scarsa considerazione storiografica della "percezione integrale" – politica, economica, etnografica, geografica, cartografica, intellettuale – dello spazio nord-asiatico, in un periodo di cambiamenti storici di notevole rilievo. Paradossalmente, troviamo elementi omogenei, esaurienti ed enciclopedici in una fonte seicentesca del sud-est europeo, perfettamente compatibile con delle fonti analoghe elaborate dai gesuiti residenti in Cina (Adam Schall von Bell, Ferdinand Verbiest, Jean-Françoise Gerbillon, Thomas Pereira, etc.), spesso richiamate in questa sede, mentre invece nella storiografia dedicata allo spazio nord-asiatico nel XVII sec., questi elementi sono valutati in maniera sequenziale, frammentata, difficilmente decifrabile, se non attraverso un esteso numero di studi o discipline varie, che definiscono epistemologicamente la storia di questo spazio.

Spesso sarà richiamato il concetto di *memoria degli spazi nord-asiatici,* piuttosto che quello di *storia degli spazi nord-asiatici*. Perché? Innanzitutto, il narratore fornisce uno schema complesso di caratteristiche dello spazio attinenti la geografia, la storia, l'etnografia, la toponimia, (a volte compresa

l'etimologia dei vari toponimi ed etnonimi) in base all'osservazione diretta ed alla sua poliedrica cultura. Quindi, la trasmissione delle sue informazioni si fonda sull'osservazione *in situ* (specifica degli esploratori o dei geografi) e sui concetti o sulle conoscenze *antiquarie*, relative agli spazi da lui esplorati, secondo la sua formazione intellettuale che comprende anche l'attività di traduttore di testi classici e biblici. Inoltre, Milescu è anche cartografo, quindi in grado di facilitare la comprensione degli spazi attraverso la rappresentazione grafica degli ambienti che contengono caratteristiche pitturali (simboli specifici della rappresentazione cartografica) o non pitturali (la semiotica convenzionale di una mappa: simboli, lettere, numeri, meridiani, etc.), secondo la definizione della mappa offertaci da David Turnbull.[65]

In questa sede si proporrà l'approfondimento del nesso fra spazio, rappresentazione cartografica ed aspetti territoriali della demarcazione della frontiera nord-asiatica, cercando di individuare varie funzioni della mappa e della descrizione geomorfologica di questi territori. Sin dall'inizio, la lettura delle fonti rileva l'importanza fondamentale della componente spazio/territorio, dunque risulta una loro funzione "polimorfa", irriducibile ad un unico utilizzo, ma perfettamente compatibile con una visione integrale degli spazi eurasiatici. Nel contempo, l'esposizione del Nostro è anche selettiva, in quanto direzionata ad uno stretto rapporto fra descrizioni etnografiche dei popoli "sudditi" o "non sudditi" allo zar, intendendo riferirsi al controllo amministrativo russo dei territori abitati da queste popolazioni ed inoltre, alla fauna nelle regioni soggette allo zar, al coefficiente approssimativo dell'esazione in pellicce dalla popolazione autoctona ed alla valutazione del terreno arabile e delle aree aride, etc.

Una tradizione di studi che abbia valutato questo aspetto della missione di Milescu in Asia settentrionale è praticamente inesistente. A tal proposito, la costruzione dell'apparato critico e della bibliografia relativa alla costruzione di "percezione integrale" milesciana dello spazio nord-asiatico, sarà indirizzata prevalentemente verso una sola direzione: il rinvenimento di questa memoria seicentesca. Più precisamente, il metodo di lavoro seguirà le esigenze dell'esposizione milesciana, molto spesso flessibile, seppur concernente un singolo aspetto spaziale: *e.g.* la delimitazione corografica fra la Siberia e la Mongolia come macroregioni distinte, la localizzazione di queste come terre appartenenti o non appartenenti al "regno dello zar", infine, la circoscrizione di queste regioni alla geografia biblica ed individuabili nel lessico religioso come "le terre di Gog e Magog".

[65] D. TURNBULL 1989, p. 3.

II.2. *La “geographia sacra” ed il mondo “extra-europeo”. Brevi considerazioni.*

Per affrontare la questione delle tecniche di interpretazione storica, il metodo *antiquario* costituiva uno dei procedimenti storici appropriati all’epoca in cui apparivano le compilazioni, le descrizioni ed i trattatelli di Milescu, seppur diffusi in un ambito ristretto. Cercherò di offrire un velocissimo *excursus* dell’epoca in cui si omologavano vari metodi applicati alla storia ed agli studi biblici, puntando sui cambiamenti cruciali e nel contempo, segnalando per un’ulteriore analisi le impostazioni metodologiche degli studi umanistici in Europa sudorientale, nel XVII secolo.

Con lo studioso Arnaldo Momigliano[66] accolgo la distinzione fra uno storico ed un antiquario, differenziazione che risiede nel modo in cui scelgono di esporre i fatti: inseguire la cronologia da storico è diverso da illustrare con sistematicità una serie di temi focalizzati su di un soggetto, un percorso che spesso si ravvisa nel *modus operandi* di un antiquario. Esporre l’evoluzione di una civiltà attraverso una collezione complessiva di vestigia del passato rispecchia in qualche modo l’idea erodotea e varroniana di “antiquitates”, ulteriormente riportata dal noto storico nella sua attenta analisi[67] dell’umanesimo seicentesco e settecentesco.

Tuttavia, l’idea di un’esplorazione antiquaria così come viene enfatizzata da Momigliano, sembrava limitarsi allo studio della civiltà ellenistica e romana, dato che: “(…) this distinction applied only to the history of classical Greece and Rome. (…) In the sixteenth and early seventeenth centuries there were both antiquarians and historians (often indistinguishable from each other) for non-classical and post-classical world, but only antiquarians for the classical world.”[68]

Difatti, questa limitatezza tende a sparire con la seconda parte del XVII secolo, quando Momigliano si sofferma sulla questione dello scetticismo nei confronti delle fonti storiche (il cosiddetto pirronismo moderno), scetticismo che si espande dagli studi di storia classica ai tradizionali studi religiosi. Si era così anticipato un fatto di notevole importanza, cioé: “The discussion on Pyrrhonism raged in German Protestant universities which were just then making their first conspicuous contribution to historical method.”[69]

In perfetta sintonia con Arnaldo Momigliano, lo studioso Peter N. Miller allarga la discussione della suddetta rivoluzione, notando che gli studi

66 A. MOMIGLIANO 1950, p. 286 e ss.
67 Idem, p. 288 e ss.
68 Idem, p. 292.
69 Idem, p. 296.

biblici esigevano ancor più *l'allargamento delle competenze degli umanisti alle discipline dedicate al mondo extra-europeo*[70], ossia alla cultura ed alla civiltà del Medio Oriente. In sostanza, se i Padri della Chiesa (Origene, Girolamo, Clemente Alessandrino, Ireneo di Lione, etc.) avevano ammesso traduzioni del testo sacro corredando la tradizione testuale greca e latina con le tradizioni in lingue orientali – oltre l'ebraico, l'aramaico, il siriaco, il copto ed in certi casi, l'etiopico o il ge'ez –, ancora di più, l'*apparatus sacer* di una Bibbia post-tridentina[71] come ad esempio la Bibbia poliglotta edita da Benito Arias Montano[72], che doveva spiegare i metodi che reiteravano l'"infallibilità" dei metodi scolastici praticati dalla chiesa cattolica.

Nondimeno, le traduzioni poliglotte della Bibbia (soprattutto le edizioni europee dell'Antico Testamento e della LXX) eseguite ai tempi della Riforma, precedettero un'estensione metodologica poiché l'approccio cinquecentesco agli studi biblici si fondava sullo studio complessivo della storia, della filosofia, dell'archeologia e della geografia, materie convergenti verso una storia sacra antiquaria, non più prevalentemente dogmatica. *Tout court*, questa esigenza metodologica diventò la base epistemologica di un umanesimo omologato nell'ambiente accademico ed intellettuale europeo ed ulteriormente sud-est europeo, precisando che quest'ultima si congiunse con il versante scolastico costantinopolitano per i medesimi studi.

Da una parte, la storia ampliava la sua metodologia e dall'altra parte, ambienti accademici eterogenei convalidavano l'idea di migliorare le tecniche interpretative. Mi limiterò a proporre delle considerazioni riferite all'approccio antiquario nella descrizione dell'Asia Settentrionale eseguita da Milescu, ricorrendo alle nozioni derivanti dai suoi studi biblici e spiegando il nesso tra elementi di geografia, di toponimia, di etnografia e di cartografia, riscontrabili nelle edizioni protestanti (più tardi anche in quelle cattoliche) della Bibbia.

Inoltre, nella seconda parte del XVII secolo, strettamente legata alla traduzione della Bibbia in lingua slava, si notava l'apparizione di varie edizioni russe di cosmografia, più precisamente la ristampa nel 1670 della *Cosmografia*[73] o *Kosmografija* di Gerard Mercator (1512-1594), corredata ai canoni della visione cristiana tardo antica espressa nella *Topografia Cristiana* attribuita a Cosmas Indicopleustes.[74]

Uno articolo di Leo Bagrow, segnalava[75] l'esistenza negli archivi

70 P.N. MILLER 2001, p. 464.
71 Concilio di Trento (1545-1564).
72 Z. SHALEV 2003, p. 56-80.
73 *HM*, J. HONDIUS 1635.
74 L. BAGROW 1954, p. 169 e ss.
75 *Ibidem.* L'articolo di Bagrow riporta nelle appendici le immagini del suddetto

russi di un mappamondo edito nel 1670. Si trattava di una ristampa della *Cosmografia* di Gerard Mercator correlata alle informazioni pervenute da un trattatello medioevale ed ampiamente stampato tra il XVIs. ed il XVIIs., il *Lapidarius*, con l'edizione slava del *Chronograph Alexander* o *Aleksandyia*, ossia la traduzione della versione β[76] di questo manoscritto (attribuito a Pseudo-Calistene) con una compilazione[77] di testi latini tradotti dal monaco Massimo il Greco nel Cinquecento ed in fine, con la *Kronika wsystkyego swyata* (1550) di Martin Bielsky (1495-1575), una fonte importante polacca per la geografia e la storia, curata da Bogdan Lykov, traduttore polacco presso la Posol'skij prikaz, nel 1637. La precedenza data dalla corte moscovita ad un'edizione che rappresenti e visualizzi il mondo intero, radunando fonti greche e latine di età classica, medioevale e pre-moderna e traducendole nella lingua vernacolare, induce una certa disinvoltura nell'esercitare le tecniche di rappresentazione, applicate e/o reiterate in letteratura religiosa e nelle rappresentazioni cartografiche occidentali.

Spingersi verso una direzione che permetteva esclusivamente la traduzione di intere pagine di letteratura ecclesiastica e dogmatica non aveva più senso in una corte imperiale che accoglieva da qualche decennio intellettuali con una preparazione erudita e cosmopolita. Inoltre, tali traduzioni occidentali del mappamondo non furono eseguite casualmente,

---

mappamondo, traducendo *ad litteram* i contenuti correlati alle regioni rappresentate nella cosmografia (oltre cento regioni!) e dando la possibilità agli storici di usufruire della copia di questa splendida edizione. Un breve accenno si nota nel recente volume di V. KIVELSON 2006, p. 72; p. 224, n. 36, sfortunatamente in mancanza di commenti che collochino e che spieghino la *ratio* della traduzione in lingua slava di una cosmografia concepita da un cartografo protestante del Seicento. Il fatto che questa enorme compilazione accolga una breve descrizione delle foreste russe, così come ricorda la Kivelson, non è un argomento sufficiente per spiegare la cura applicata alla più importante impresa editoriale cartografica nelle tipografie moscovite nel periodo pre-petrino. Infatti, la studiosa statunitense non riesce a spiegarsi il motivo per cui una cosmografia occidentale apparve in quel preciso momento a Mosca: "Whether this passage communicates pride or fear, and whether it is a Russian impression or an unmediated translation of a Western source remain unclear." (V. KIVELSON 2006, p. 72).

[76] Ottimi riferimenti a questo proposito ed una precisa bibliografia dedicata alle edizioni slave del suddetto manoscritto, si possono consultare in W.E. RYAN 1968, p. 650-658.

[77] Il *Nomokanon* che acclude oltre i canoni e le normative ecclesiastiche, i testi dei filosofi "pagani" ossia Platone, Aristotele, Alessandro, Filippo ed Omero, *La storia del Regno d'India, La Rivelazione di Metodius di Patra, I viaggi di Zosima e Macario.* Appositi riferimenti bibliografici delle edizioni critiche russe si possono trovare nell'articolo di W.E. RYAN 1968, p. 651-652, n. 1-4).

bensì: 1) nel momento in cui la Russia stava cercando di delineare con precisione le sue stesse frontiere e di definire la sua stessa topografia, facendo ricorso ad un immagine globale del mondo; 2) quando nelle edizioni europee della Bibbia stavano emergendo le rappresentazioni cartografiche[78] ed elementi della cosiddetta *geografia sacra*[79] ossia lo spazio noetico, improvvisamente reso visibile assieme ad un intero patrimonio degli *antiquitates*, attraverso elementi (popoli, terre, monumenti sacri, etc.) della *Sacra Scrittura* e reperibili tramite uno "specchio" nominato "spazio visivo": mappe, vignette, illustrazioni, immagini commentate, etc.

La diffusione d'immagini che trasmettono un messaggio religioso, così come quelle edite nelle bibbie, si mostra efficace, rapida e senza precedenti nel suo progressivo incremento. Per la prima volta, afferma Z. Shalev[80], le mappe e gli studiosi degli studi biblici si ritrovarono in un disinvolto rapporto con le tecniche profane nel creare una mappa e testi sacri; infatti, si sviluppò un naturale progresso nella rappresentazione bidimensionale delle immagini che potevano rappresentare: il ciclo della Creazione (il Paradiso, Adamo ed Eva, il Diluvio, l'Arca di Noe), il ciclo dell'Esodo (gli israeliti nella loro fuga dall'Egitto, la divisione del Mar Rosso), il ciclo del Re (Davide, Salomone ed il Tempio di Gerusalemme, etc.), il ciclo dei Profeti (Ezechiele e la visione della ricostruzione del Tempio, Daniele e la visione dell'Apocalisse, etc.)[81], la Tavola delle Nazioni, etc.

Si noti che queste rappresentazioni della *geografia sacra* non hanno alcuna connotazione iconografica nell'accezione teologica dell'immagine sacra e questo non tanto per il carattere decisamente "iconoclastico" del Protestantesimo, bensì per il valore intrinseco dell'icona, *sostanzialmente* distinta dai significati tangibili con cui furono effettuate le rappresentazioni soprannominate. Le confusioni a questo proposito non mancano, soprattutto nell'intento di trattare le mappe moscovite riscontrabili negli atlanti seicenteschi e settecenteschi.[82] Aggiungo brevemente che, il caso dell'omologazione alla corte moscovita della *geografia sacra*, ufficialmente pubblicata nelle edizioni protestanti seicentesche della Bibbia non è

[78] Estremamente raccomandabile seguire il discorso complessivo della rappresentazione della *geografia sacra* nelle mappe di età rinascimentale e pre-moderna, riscontrabile nei seguenti articoli: R. BOUMANS 1954, p. 374-377; C. DELANO-SMITH 1990, p. 65-83; E.M. INGRAM 1993, p. 29-44; F. FIORANI 1996, p. 124-148; Z. SHALEV 2003, p. 56-80.

[79] F. FIORANI 1996, p. 137 e ss.; Z. SHALEV 2003, p. 69 e ss.

[80] Z. SHALEV 2003, p. 61.

[81] C. DELANO-SMITH 1990, p. 66 e ss.

[82] V. KIVELSON 2006, cap. III e IV ("Signs in Space. Peasant and Property in a Serf-Owning Society", "The Souls of Righteous in a Bright Place"), p. 57-98; p. 99-116.

singolare, poiché una forte ironia nasce inevitabilmente nel costatare la ricorrenza cartografica di origine protestante sui muri della *Galleria delle Carte Geografiche* nel Vaticano, a seguito di forti riflessioni dogmatiche, posteriori al Concilio di Trento.[83]

Ritornando ai *tòpoi* biblici che occorrono nella descrizione etnografica e topografica dell'Asia Settentrionale di Milescu, cercherò di spiegare brevemente la *ratio* della loro trasmissione e nel contempo di esemplificare una parte di loro: l'"identificazione" degli estremi del mondo con la terra di Gog e Magog, ossia ricavare una ricorrenza estremamente diffusa in un area di trasmissione culturale eterogenea; la tripartizione del mondo secondo la Genesi 10 (Sem, Iafet, Cam), il nesso tra la storia del Diluvio, il gigante Nimrod e la Tavola delle Nazioni nella letteratura midrash e nella LXX, punto che stimola la mia riflessione sull'apparente omologazione di Nimrod degli Ostiachi.

Come premessa, ritengo utile ricordare che le osservazioni etnografiche *in situ* riportate da Milescu sono corredate dalla conoscenza dei *popoli extra-europei* per via delle fonti greche e latine, all'ermeneutica sincronica ed antiquaria della loro storia, così come la enfatizza Momigliano e Miller. Inoltre, queste considerazioni accludenti gli *antiquitates* sono casuali, poiché nella narrazione del Nostro la componente etnografica (la loro collocazione territoriale, la loro lingua, la loro religione, i loro costumi, la spiegazione della toponimia che deriva da un idioma locale e non russa, etc.) eccelle in confronto alle aggiunte di tipo culturale.

"*Here ends the Siberian Kingdom and Mongolia begins. The Mongols are those of whom the Bible speaks as Gog and Magog, for they call themselves Magol. And the Mongol race is very numerous, inasmuch as beings on the steppe, near the river Amoor and extends between the Empire of China and the kingdom of Siberia, and on so far as Bukhara; (…) But for the spiritual affairs they have the great high-priest, the Khutukhta lama*."[84]

L'accenno a Gog e Magog è stato riportato opportunamente da Milescu in quanto traduttore della LXX,[85] indicazione particolare che suggerisce

---

[83] La bibliografia a questo proposito è estremamente ampia e ritengo opportuno rimandare alle indicazioni di F. Fiorani. (*idem.*)

[84] *RMC* II, p. 269.

[85] Nella LXX il nome di Gog e Magog si sottintende due volte: Numeri 24, 7 e nell'Amos 7, 1; nella visione di Ezechiele 38-39, il profeta spiega la guerra di Dio contro Gog, il re di Magog, principe capo di Mesech e Tubal (regioni dell'Asia Minore), decisamente un richiamo alla lettura apocalittica giudeo-cristiana; invece, penso sia interessante ricordare la genealogia di Noe (Genesi 10, 2), dove Magog, il figlio di Iafet, viene nominato come uno dei fratelli di Gomer, Madai, Iavan, Tubal, Mesech e Tiras,

due tipi di frontiera: 1) un *limes* che si presta ad una funzione sacra dibattuta tra una concezione cosmografica europea, derivante dalla *Genesi* 10 e che annuncia la divisione della terra e dei popoli secondo un criterio "universale" (originato nella traduzione biblica giudeo-cristiana) ed una delineazione netta del popolo Mongolo come *Magol*[86] (*Mongγol*), ossia *Mongqol ulus* o *Mongqol irgen*[87], significante il "popolo Mongolo" o "la tribù Mongola", accolta nello spazio sacro di Temučin (Činggis-Kan) e del quinto Dalai-Lama, nei dintorni della regione Onon-Kerulen, nella parte sud-est del Monte Burqan[88] Qaldun), il monte sacro che "nasconde" la polisemia semantica religiosa di un *leader* universale omologato parimenti sulla terra che nel cielo; 2) un *limes* spaziale che delimita il territorio della Siberia dalla Mongolia, uno spazio liminare chiaramente reso visibile nella cartografia rinascimentale europea e nelle cosmografie (dall'età tardo-antica fino a quella pre-moderna) come un *limes*[89] costruito in base ad una concezione biblica ed antiquaria del mondo.

Quindi, da un lato si è attuata una differenziazione qualitativa delle frontiere, che delimitano non solo due civiltà distinte ma anche le categorie concettuali con cui si definiscono le loro coordinate spaziali, temporali, cosmografiche e cosmologiche; dall'altro, si era prestata attenzione alla

ossia una discendenza che determina la "palingenesi" delle nazioni e dalla quale deriva anche la frazione che rispecchia la discendenza di Nimrod, il nipote di Cam e figlio di Etiopia. Nimrod avrà anch'esso una funzione sacra, a cui accennerò in seguito. Ricordo velocemente che la storia di Gog e Magog sarà veicolo per più tradizioni di letteratura apocalittica, spesso connessa alla letteratura apocrifa: ebraica (si pensi agli oracoli sibillini ebraici), giudeo-cristiana ed islamica.

86 Vedasi anche *DGHCP* IV, p. 142.

87 *SH*, I. de RACHEWILTZ 2006, p. 228; p. 231, voll. I.

88 Oltre aggiornati riferimenti forniti da I. de RACHEWILTZ 2006, mi sembra utile accennare all'antica ma ottima sintesi offerta da Laufer, in merito alla ricca semantica del vocabolo *burqan* ed alla sua preziosa asserzione che riguarda l'omologazione mongola (dei Tungusi, dei Buriati, dei Calmucchi) con il generico concetto di *divinità* e non solo con una delle "immagini" di Buddha. Si consulti B. LAUFER 1916, p. 390-395.

89 La concezione antiquaria di una tale frontiera riassume sia le *antiquitates iudaicae*, sia quelle ellenistiche, sia le fonti che riepilogano la loro trasmissione; si pensi alla lunga tradizione testuale che rileva l'esistenza del cosiddetto *limes portae Caspiae* connesso all'*iter* di Alessandro Magno in Asia Centrale. Ritengo interessante anche la tradizione araba e persiana della Porta di Ferro a Derbent, omologazione medioevale della storia di *Iskander* (Alesando Magno) e linea di demarcazione tra le terre musulmane custodite dall'angelo Gabriele e quelle di Gog e Magog. Per dettagli rimando al classico contributo di A.R. ANDERSON 1923, p. 130-163. Considerazioni pertinenti che riguardano le ricorrenze di questi *limes* nelle mappe medioevali di Ebstorf, di Fra Mauro, di Münster e nel Milione di Marco Polo, sono state rilevate in un antico contributo di P. GRIBAUDI 1905, p. 828-842; più recente, Al. SCAFI 2007, pp. 414.

demarcazione corografica tra due macro-regioni, ossia la Siberia e la Mongolia.

A mio avviso, Milescu aveva consultato nella biblioteca della Posol'skij prikaz la *Kosmografija* del 1670, fonte che colloca in modo simmetrico sia la funzione allegorica dei popoli insediati nell'Asia nord-orientale e nello spazio tra la Siberia e la Mongolia, sia la loro funzione fattuale, ossia il *background* dell'esplorazione russa nei suddetti territori. Si noti il moto inverso al quale ricorre il Nostro: l'informazione visualizzata nel suddetto mappamondo è stata adeguata alla sua narrazione riguardo l'Asia nord-orientale, lasciando intravedere vari elementi corografici dello spazio nord-asiatico. Mentre invece, nella sua mappa della Siberia, non esistono immagini allegoriche bensì una precisa topografia dei luoghi sacri, così come in genere rappresentato in una mappa odierna, attraverso una semiotica convenzionale.

Come piccola parentesi, ricordo che una delle più importanti rivoluzioni alla corte di Pechino nel Seicento si svolse nel momento in cui i gesuiti riescono ad imporsi con il sistema di misurazione del tempo, strutturalmente fondato su una cronologia derivata dalla LXX[90], evento dal quale si desume la natura delle distinzioni nel misurare il tempo e la loro importanza.

La "Tavola delle Nazioni" disponeva di una tripartizione delle nazioni secondo i figli di Noe ed in questa etnografia biblica, più precisamente nel seno generativo di Iafet, si ritrovano tutte le nazioni nord-asiatiche,[91] una "storia" che risuscita l'intelligenza speculativa di tanti intellettuali ed eruditi europei, come ad esempio il padre gesuita Athanasius Khircher (1602-1680) che immagina la lingua dei cinesi come la *lingua adamica* e non esita ad attribuire l'origine della scrittura cinese e tartara allo stesso spazio universale delineato dalla Genesi,[92] spunto illuminante nello sforzo di comprendere la genealogia del sistema linguistico da parte di Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716); poi, l'architetto inglese John Webb,[93] in base alla stessa paterna accoglienza di tutte le nazioni della LXX, escogita una teoria riguardante l'ideale di una monarchia fondata sull'idioma perfetto della Cina (*An Historical Essay Endeavouring a Probability That the Language of the Empire of China is the Primitive Language*, 1669), etc. Chiusa questa breve parentesi, si può concludere che la percezione europea nei confronti della civiltà nord-asiatica riassuma un carattere estremamente

[90] *NAS* III1, p. 401-402.

[91] Un articolo affascinante che rileva la continuità della tradizione giudeo-cristiana, a questo proposito, con quella araba è stato offerto da D.D. LESLIE 1984, p. 403-409.

[92] B. SZCZESNIAK 1952, p. 21-29 (con ampia bibliografia).

[93] R. RAMSAY 2001, p. 483-503; J. BOLD 1981, p. 9-17.

eterogeneo all'interno della sua stessa matrice concettuale e culturale, in questo caso, fortemente connessa alla straordinaria diversità originata dall'apprendimento degli studi biblici e classici.

Un spunto estroso apparve nelle precisazioni sull'origine e la religione degli Ostiacchi:

"*Gli ostiaci sono una razza molto antica come anche altre popolazioni della Siberia, in quanto discendenti dagli sciti, derivanti anch'essi, dopo il diluvio, da Iafet, il figlio di Noe. Il carattere degli ostiaci nonché i loro costumi sono rudimentali. Essi sono idolatri e credono nel gigante Nimrod*."[94]

Propongo un breve *excursus* riguardo il contenuto della Tavola delle Nazioni[95] attuata nella LXX, fonte che potrebbe chiarire il nesso fra i discendenti degli sciti (per l'appunto gli Ostiacchi di Milescu) e la funzione sacra del gigante Nimrod, questione affatto semplice. Innanzitutto, ricordiamo questa fonte come punto aureo nella concezione etnogeografica biblica, ossia la discendenza universale delle nazioni da Noe, un indicazione che secondo Daniel Sperber, non comprende necessariamente una forte componente etnica e linguistica. Tuttavia, in base a questo schema delle nazioni, sappiamo che nella discendenza di Iafet si inserisce Gomer, che secondo Genesi 10, 2-3 e Cronache 1, 5-6 è il padre di Ascanàz (gli sciti), Rifat e Togarmà e secondo Ezechiele 38, 6 viene identificato con la nazione situata alle estremi regioni del settentrione – eponimo che ricorre nella forma *gi-mir-ra-a* in accadico e *Kimmirioi* in greco –, un popolo nomade che apparentemente ha avuto origine nelle terre dell'Asia settentrionale.

A mio avviso, non vi è traccia di dubbio che Milescu, in quanto ottimo conoscitore della LXX, crei questo nesso pensando alla genealogia biblica. Mentre invece, diventa più delicato spiegare il nesso di questo popolo con il gigante Nimrod, nella stessa ricorrenza biblica, oltre l'accomunante discendenza da Noe. Quindi, Nimrod, figlio di Put e nipote di Cam, figlio di Noe (Gen. 10, 8-12), venne nominato per la sua presenza a fianco dei compagni sopravvissuti sull'Arca di Noe e simbolizza "il valente[96] nella caccia davanti al Signore". Il suo dominio si estende alle terre della Mesopotamia, sui popoli stanziati nell'area costiera del Mar Rosso ed, in quanto discendente di Put, si può immaginare un un'estensione ulteriore verso la regione di Nubia ed Etiopia. Sicuramente siamo davanti ad

94 *Ibidem.*

95 D. SPERBER *EoJ* XV, 2007^2, p. 30-32.

96 Nimrod è nominato Ninurta, una sorte di archetipo tra le divinità del pantheon babilonese, simbolo referenziale di questa civiltà. Non è certo una novità il fatto che elementi della Genesi abbiano un *background* nella Babilonia.

un eterogenea ed inconsistente combinazione genealogica, punto non circoscrivibile alla nostra ricerca.

Che cosa rappresenta Nimrod oltre a quello che gli è attribuito nella Genesi 10, 8-12 e per quale ragione viene richiamato da Milescu in merito alla religione degli Ostiachi? Non è facile rispondere a questo proposito, poiché gli aspetti multipli della religione dei Vogul, dei Khanti, dei Mansi, popoli stanziati nella regione tra il fiume Irtyš' ed Jenisej, non sembrano coniugarsi affatto con il "gigante Nimrod degli Ostiacchi".[97]

Gli Ostiacchi (i Khanti) costituiscono il gruppo orientale di stirpe finnica della Siberia e la loro lingua, appartenente alla famiglia ugro-finnica, si avvicina alla lingua vogul ed all'ungherese. Essi sono stanziati nella regione tra Tobol'sk e Tomsk, lungo le enormi reti idrografiche dell'Ob' e Jenisej, così come ricorda anche il diplomatico moldavo. Secondo gli studi russi di antropologia[98] del Novecento, questa popolazione si divideva in tre sottogruppi: uno situato nella parte settentrionale della Siberia (Surgut, Berezov), fortemente influenzato nei costumi e nella lingua dai Samoiedi (i Nenets); quello orientale appartenente al distretto di Tomsk, preservava ancora di più le peculiarità della loro identità linguistica ed etnica; infine, gli Ostiacchi della parte meridionale della Siberia, soprannominati gli "Ostiacchi d'Irtyš", appartenevano al distretto di Tobol'sk e risiedevano nei banchi dell'Ob', Irtyš, Konda e Demianka.

L'antropologo russo Patkanov notava che gli Ostiacchi dell'ultimo sottogruppo erano più evoluti culturalmente rispetto agli altri, ma la loro *melanconia*, determinata dall'incombente perdita del loro *pattern* culturale, incise fortemente sul loro tasso di mortalità ed ogni tentativo di "russificazione" comportò un radicale atteggiamento di resistenza. La loro principale occupazione era la pesca, la caccia, la raccolta di nocciole e mirtillo, oltre all' agricoltura ed al commercio, attività quest'ultima favorita dagli affari con i tatari e con i russi, informazioni risultanti dalla stessa indagine antropologica di Patkanov.

In fine, la loro cosmologia[99] si fonda su di un sistema "eptavalente": il cielo ha sette aperture, la terra è divisa in sette parti, l'acqua ha sette fonti,

[97] *PSTNK*, p. 83.

[98] S. PATKANOV 1897; I.M. CASANOWICZ 1902. La tipologia di Patkanov è stata adottata anche dalla studiosa M.A. CZAPLICKA 1914b, p. 43-45. Si segua anche l'ottima classificazione di K. LÁZÁR 1997, p. 242-244.

[99] I.M. CASANOWICZ 1902, p. 297; M. ELIADE 1974[2], p. 277. A proposito della loro cosmologia, si pensi che le leggende dei Vogul e degli Ostiacchi descrivono la Via Lattea come la striscia luminosa che indica la direzione degli uccelli che migrano, un cruciale riferimento in relazione al loro culto degli uccelli. (William B. GIBBON 1972, p. 237).

vi sono settantasette inni dedicati all'orso, etc. Il loro sistema di misurazione del tempo comporta una divisione dell'anno in 13 mesi, ognuno di questi con 28 giorni. Per quanto riguarda la loro religione, la loro mitologia ed i loro costumi o *pattern* culturali, studi successivi di antropologia[100], di storia delle religioni[101] e di etnologia[102] (inclusi gli studi di etnomusicologia)[103] hanno ormai rilevato e definito un'ampia conoscenza di questa tribù nord-asiatica.

Nicolae si sofferma su tanti altri aspetti geografici e topografici, sviluppando e trasmettendo immagini del paesaggio e di ogni angolo che circonda il fiume Ket, insieme a quelle delle loro popolazioni. Leggendo, il lettore ha la sensazione di un aggiornamento che traspare in ordine al senso ed alla dinamica del rapporto tra le popolazioni ed il loro spazio. Innanzitutto, ritengo importante notare la presenza di Nimrod in più tradizioni[104], oltre la Tavola delle Nazioni e la LXX, ossia in una letteratura prima e dopo la sua nomina nella Bibbia: nella letteratura sumera[105], nei testi aggadah[106], nella tradizione haggadah[107], nel testo coranico[108], nei testi

---

[100] V.M. MIKHAILOVSKII, Oliver WARDROP, 1895; S. PATKANOV 1897; I.M. CASANOWICZ 1902; M.A. CZAPLICKA 1914a; 1914b; A. Irving HALLOWELL 1926; G. PROKOFJEW 1933; A. ZOLOTAREV 1938; Vilmos DIÓSZEGI 1968; G.F. CUSHING 1977; K. LÁZÁR 1997.

[101] Elli Kaija KÖNGÄS 1960; M. ELIADE (1951) 1961; 1970; 1974^2; W. HEISSING 1987, *EoR* IX, 2005^2, p. 6140-6143 (con bibliografia); R. AUSTERLITZ, Juha PENTIKÄINEN 1987, 2005, *EoR* , 2005^2, p. 8095-8097 (con bibliografia aggiornata); L. BÄCKMAN 1987, *EoR* X, 2005^2, p. 6754-6755; Eva SCHMIDT 1987, *EoR* VIII, 2005^2, p. 5118-5126; A. L. SIIKALA 1987, *EoR* XII, 2005^2, p. 8280-8287; I. P. CULIANU 1987, *EoR* XII, 2005^2, p. 8423-8425; R. HAMAYON 1987, *EoR* XII, 2005^2, p. 8668-8673. [Ho adeguato le referenze bibliografiche secondo il criterio più sintetico e generale, citando le voci più significative dell'*EoR*; per altre sintesi in merito si rimanda all'ampia bibliografia in parte ricordata nelle mie note].

[102] M.A. CZAPLICKA 1914a; 1914b; A. Irving HALLOWELL 1926; G. PROKOFJEW 1933; ZOLOTAREV 1938; Vilmos DIÓSZEGI 1968; G. F. CUSHING 1977; K. LÁZÁR 1997.

[103] Mi limito a citare solo i brillanti studi di Lisha LI 1992 e di K. LÁZÁR 1988; 1997.

[104] K. van der TOORN, P. W. van der HORST 1990, p. 1-29.

[105] *Ibidem.*

[106] Nimrod visto come prototipo della ribellione contro Dio, il suo nome interpretandosi come "colui che provoca la ribellione del popolo contro Dio"; come primo cacciatore fu il primo a generare la guerra tra gli altri popoli, con l'intento di diventare re; in fine, Nimrod è colui che costruisce la Torre di Babele, luogo della sua dimora. Per dettagli supplementari si consulti Haïm Z'ew HIRSCHBERG, *EoJ* XV, 2007^2, p. 269-270.

[107] K. van der TOORN, P. W. van der HORST 1990, p. 1-29.

[108] Namrūdh, Sura 2: 260.

patristici[109] e gnostici[110], etc. Il *gigas* o il *gigantes* (nella LXX) Nimrod viene interpretato anche in senso allegorico, creandosi una differenziazione notevole dentro l'interpretazione biblica letterale ed allegorica, derivante dalla stessa fonte della Genesi. Esiste anche un'identificazione Nimrod – Zoroastro[111], identificazione che potrà almeno "avvicinarlo" all'Asia centrale, ossia a Bactra (l'attuale Balk nell'Afganistan), connotazione[112] interessante che ciononostante, non sembra avvicinarsi all'omologazione milesciana "il gigante Nimrod degli Ostiacchi."

Restiamo tuttavia nella semantica religiosa che trae origine dalla storia del diluvio universale, ossia un contesto religioso estremamente generico. Da un lato, se esaminiamo Filone di Alessandria, la sua interpretazione allegorica e l'obsoleta connotazione su Nimrod ricordata nel *De gigantibus,* si potrà dedurre il nesso tra il *limes* dei popoli situati nelle terre di Gog e Magog, popoli destinati a vagare, i disertori dalle virtù e, per inferenza, fuori dalla volontà di Dio. Mentre invece, se ricordiamo una fonte latina, come Plinio (*Indagine sulla natura* IV, 33-37) o Solino *Raccolta* IX, 1-9, 18-19) che, secondo la Ilaria Ramelli[113], esporre il mito di Deucalione e Pirra, l'unica coppia umana sopravvissuta al diluvio che ricoprì interamente le terre emerse, tranne alcune terre emerse, i Giganti hanno avuto proprio il ruolo di combattenti contro gli dèi per l'unica piana rimasta, la piana di Flegra.[114]

Ora, ritornando a Milescu ed all'integrazione di Nimrod nella religione degli Ostiaci, non esiste alcun dubbio sull'ampio richiamo d'informazioni ricavate dalla LXX o dalle *antiquitates iudaicae*. Sostenevo più avanti, che nell'ampio contenuto della sua descrizione geografica ed etnografica dell'Asia Settentrionale, questi *tòpoi* biblici sono soltanto casuali ed in aggiunta ad un tipo di osservazione *in situ* con forti connotazioni

[109] Esiste un'interessante interpretazione allegorica di Filone di Alessandria, imparentata alla tradizione aggadah, ossia "il gigante Nimrod come ribelle contro Dio in quanto disertore" (*automlēsis*); poi, "a Nimrod ascrive Babilonia come inizio del suo regno"; "Babilonia è il nome della sua defezione, affine alla diserzione"; "Nimrod è un uomo senza famiglia né patria, vagabondo ed esule, così è anche un disertore, mentre il virtuoso è alleato sicurissimo". (*De Gigantibus* XV, 65-66).

[110] S. GERO 1980, p. 321-330.

[111] K. van der TOORN, P. W. van der HORST 1990, p. 27.

[112] Non sembra sia adeguato ricorrere ad una interpretazione che riguardi lo sciamanesimo presso i Vogul ed i Khanti, in quanto questo approccio non si presta ad una analisi comparata di storia delle religioni, poiché Milescu ricorre ai concetti biblici e rimanda all'"idolatria" generata dal noto gigante.

[113] I. RAMELLI 2001, p. 926, n. 36 (commento a M. Capella, Libro IV, § 655).

[114] *Ibidem.*

corografiche e quindi, se dovessimo pensare al contenuto antiquario con cui talvolta lui opera, allora potremmo richiamare anche le sue competenze di traduttore della LXX.

Cercando di riassumere, ricordo che nella prima parte del presente capitolo ho cercato di avviare vari spunti storiografici, con l'intento di collocare il profilo erudito di Nicolae Milescu e della sua produzione culturale sia nel periodo che precede l'attività moscovita presso la Posol'skij prikaz, che nel periodo successivo. Si era notata la sua tendenza nel mantenere uno stretto equilibrio fra le fonti classiche, le fonti cristiane e le stingenti questioni contemporanee, come accade ad esempio con l'accurato approccio filologico nella traduzione della LXX o la cauta definizione della monarchia negli ambienti moscoviti. Inoltre, non esiste alcun dubbio sulla sua passione per l'enciclopedismo di stampa protestante, nonostante il suo credo ortodosso che si mostra efficace quando gli viene richiesto di offrire valutazioni ecclesiastiche. In fine, si è proposta l'ipotesi di una lettura storiografica attraverso il *metodo antiquario* quando si è trattato di congiungere la descrizione milesciana dei popoli e dei territori dell'Asia settentrionale con vari *tòpoi* della cultura ellenistica e/o giudeo-cristiana.

La mia perseveranza nell'avviare un'analisi che metta in rilievo i suoi testi e le fonti classiche o bibliche da lui utilizzate, molto spesso in mancanza di un preciso riferimento o di indicazioni pervenute dall'autore, deriva dal carattere a volte eterogeneo, a volte generico, a volte completamente errato, degli studi precedenti a questo proposito. Di conseguenza, delineare le tendenze del mondo erudito ed accademico europeo nel Seicento mi è sembrato il modo più appropriato nell'interpretare e collocare i suoi scritti, aggiungendovi elementi storiografici specifici quando si sono affrontati aspetti relativi alla topografia, all'etnografia e alle conoscenze geografiche dell'Asia settentrionale. Tuttavia, questa interpretazione necessita di seri ampliamenti in una fase successiva rispetto l'accenno offerto in questa sede.



Nicolaas Witsen, *Noord en Oost Tartarye...*,
The young Kangxi (r. 1661-1722).



Kangxi / Shêng-tsu (r. 1661-1722).



Qing dinasty (1644-1911).

Albazin – the Russian fortress into the Amur basin.



La Tartarie, Nicolas Sanson 1659.



Aleksej Michajlovič (r. 1648-1676).



Artemii Sergeevič Matveev (1625-1682).



The Spatharios Map, 1682 (16x21cm.), Leo Bagrow collector, MS Russ 72, Houghton Library, Harvard.

Abbreviazioni e bibliografia.

Archivi

ARSI Archivium Romanum Societatis Jesu, Roma. *Fondo Giappone-China.*

ARPF Archivio Storico della Congregazione per l'Evangelizzazione dei Popoli – "Propaganda Fide", Roma [fondo: *Indie Orientali. Cina 1675-1680*, vol. 2; f. 190-210; f. 510-529, etc.]

ASR Arhivele Statului. Bucureşti

BAR Biblioteca Academiei Române. Bucureşti.

BNF Bibliothèque Nationale de France – [TOL MFILM Z PICOT – 941]

RGADA Rossiiskii Gosudarstvennyi Arkhiv Drevnikh Aktov, Mosca [fondo *Snošenija Rosii s Kitaem*].

Enciclopedie

EoJ Encyclopaedia Judaica (a cura di Michael BARENBAUM e Fred SKOLNIK), Macmillan, Detroit 2007, vol. I-XXII.

EoR Encyclopedia of Religion (a cura di Lindsay JONES), Macmillan, Detroit, 2005, vol. I-XV.

Fonti primarie

CAM Foy de la NEUVILLE, *A Curious and new account of Muscovy in the Year 1689*, edizione inglese a cura di Lindsey HUGHES, trad. dalla lingua francese J. A. CUTSHALL, School of Slavonic and East European Studies, University of London, 1994 dopo il ms. 5114: "Relation curieuse et nouvelle de mon voyage en Moscovie de l'an 1689" (Bibliothèque Nationale de France, Département des Manuscrits, nouvelles acquisitions françaises, 5114); ms. edito con il titolo *Relation curieuse et nouvelle de Moscovie* par Foy de Neuville, Paris, 1698; trad. inglese con il titolo *An account of Muscovy, as it was in the year 1689*, London 1699.

DCSWR A Documentary Chronicle of Sino-Western Relations (1644-1820) [a cura di Lo Shu FU 1966].

DGHCP J.-B. du HALDE, *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie Chinoise,*

enrichie des Cartes Générales et particulières de ces Pays, de la Carte Générale et de la Carte particulière du Tibet et de la Corée et ornée d'un grand nombre de Figures et des Vignettes gravées en Taille-douce. Paris 1735 (I-ère edition), vol. I-IV, in-f°, La Haye 1736 (II-ème edition), vol. I-IV, in-f°.

DR J. G. Sparwenfeld's Diary of a Journey to Russia 1684-87. [a cura di Ulla BIRGEGÅRD 2002].

DTP The Diary of Thomas Pereira S.J., *Relação diaria da viagem dos embaixadores da China Tumque Cam* [T'ung Kuo-Kang] *e Somgo Tu* [Songgotu]*, athé à povoação de Nip Chu e successo das pazes entre o Imperio Sinico e Moscovitico escrita pella testemunha individual dos mesmos embaixadores abaixo assinada, no anno de 1689 com todas as circunstancias e miudesas que podem os curiosos apetecer.* [a cura di J. SEBES 1961].

HM Jodocus HONDIUS, (a cura di) *Historia Mundi: Or Mercator's Atlas Containing His Cosmographical Description of the Fabrick and Figure of the World*, T. Cotes, Londra, 1635.

NAS Martino MARTINI, *Novus Atlas Sinensis [Atlas Sinicus, Sive Magni Sinarum Imperii Geographica descriptio* o *Atlas Extremæ Asiæ sive Sinarvm Imperii Geographica Descriptio*], J. Blaeu editore, Amsterdam 1655. [Martino MARTINI, *Opera Omnia* (vol. I: *Lettere e documenti*; vol. II: *Opere minori*; vol. III, 1-2: *Novus Atlas Sinensis*), a cura di Giuliano BERTUCCIOLI, edizione diretta da Franco DEMARCHI, Università di Trento, Trento, 1998-2002. [vol. IV: *Sinicae Historiae decas Prima*; vol. V: *De Bello Tartarico Historia, Documentazioni aggiuntive* – in preparazione] e Martino MARTINI, *Novus Atlas Sinensis: tavole/*Martino Martini s.j., (a cura di Riccardo SCARTEZZINI, Giuliano BERTUCCIOLI, Federico MASINI), Università di Trento, Trento, 2003 (17c.di tav., 5 fasc.).

PDNPK Yu. V. ARSEN'EV ed., *Putevoi dnevnik ot Nerchinskogo ostroga do Pekina russkogo poslannika v Kitae Nikolaia Gavrilovicha Spafariia 1676* ["Il Diario di viaggio di N. G. Spafarii, l'inviato in Cina dal porto di Nerčinsk a Pechino durante il 1676"], Orenburg, 1896 (71 p.), *Izvestiia imp. Russokogo geograficheskogo obshchestva* (sezione Orenburg), 9 (1896), p. 1-71.

PSTNK Yu. V. ARSEN'EV (a cura di), "Putešestvie čerez Sibir' ot Tobol'ska do Nerčinska i granits Kitaja russkogo poslannika Nikolaja Spafarija v 1675 godu. Dorožnyj dnevnik Spafarija s vvdeniem i primečanijami Yu. V. Arsen'eva", ["Viaggio da Tobol'sk a Nerčinsk ed al confine della Cina attraverso la Siberia, dell'inviato russo Nikolai Spafarij nel 1675"] *Zapiski imperatorskogo russokogo geografičeskogo obshšestva po otdeleniju etnografii* (sezione etnografica) 10 (1882), [San Pietroburgo], p. 1-224.

RKO Russo-kitaiskie otnosheniia v XVII veke: Materially i Dokumenty (1609-

1691)/["Relazioni sino-russe nel Seicento: Documenti e fonti (1609-1691)"], vol. I, N.F. DEMIDOVA, P. MIASNIKOV, Nauka, Mosca, 1969/1972.

RQS Russia's conquest Siberia, 1558-1700, B. DMYTRYSHYN, E. A. P. CROWNHART VAUGHAN, Thomas VAUGHAN, Oregon Historical Society Press, Oregon, 1985, 1990, vol. I.

RMC Russia, Mongolia, China. Being some Record of the Relations between them from the beginning of the XVIIth Century to the Death of Tsar Alexei Mikhailovich A.D. 1602-1676. Rendered mainly in the form of Narratives dictated or written by the Envoys sent by the Russian Tsars, or their Voevodas in Siberia to the Kalmuk and Mongol Khans & Princes; and to the Emperors of China. With Introductions, Historical and Geographical also a Series of Maps showing the progress of Geographical Knowledge in regard to Northern Asia, during the XVIth, XVIIth, & early XVIIIth Centuries. The Texts taken more especially from Manuscripts in the Moskow Foreign Office Archive. The Whole by John F. Baddeley, Author of The Russian Conquest of the Caucasus, Macmillan and Company, London 1919, Vol. I-II, pp. 15-ccclxv + 1 f. er. + tab. geneal. A-I, mappe, etc., xii-466, New York 1963[2]; Mansfield Center CT, Martino 2007. [trad. inglese di massicci brani del *PSTNK* e del *SSPNSK*, con documenti aggiuntivi, note, bibliografia, indici, annesse, etc.].

SH The Secret History of the Mongols: a Mongolian Epic Chronicle of the Thirteenth Century. Translated whith a Historical and Philological Commentary. Igor de RACHEWILTZ (a cura di). Second impression with corrections, [Brill's Inner Asian Studies], E. J. Brill, Leiden-Boston, 2006, vol. I-II.

SSPNSK Yü. V. ARSEN'EV (a cura di), "Statejnyj spisok posol'stva N. Spafarija v Kitae, 1675-1678 vv." ["Rapporto ufficiale della missione in Cina di N. Spafarii, 1675-1678"], San Pietroburgo, 1906, p. 6-178.

Fonti secondarie

Shirin AKINER, *Conceptual Geographies of Central Asia*, in *Sustainable Development in Central Asia* (a cura di Shirin AKINER, Sander TIDEMAN e Jon HAY), St Martin's Press NY, 1998.

Andrew Runni ANDERSON, "Alexander at the Caspian Gate", *TPAPA* 59 (1929), p. 130-163.

Robert AUSTERLITZ, Juha PENTIKÄINEN, "Samoyed Religion", *EoR* XII , 2005, p. 8095-8097.

Louise BÄCKMAN, "Num-Tūrem", *EoR* X, 1987, 2005, p. 6754-6755.

John F. BADDELEY, *Russia, Mongolia, China.* Macmillan & Co., London 1919,

Vol. I-II, pp. 15-CCCLXV, 1 f. er., tab. geneal. A-I, mappe etc., XII-466, New York 1970.

Leo BAGROW, "An old Russian world map", *IM* 9 (1954), p. 169-174.

Constantin BÃRBULESCU (a cura di), *Jurnal de călătorie în China* (N. Milescu Spătarul), Bucureşti, 1958.

H.J. BEATTIE, recenzione *Russia and China. Their Diplomatic Relations to 1728* (a cura di Mark Mancall), *MAS* 8 (1974), no. 2, p. 266-267.

Jiang BENLIANG, Liu FENGYUN, *Zhongguo man ji. Ni Si Miliesiku zhu* [Diario in Cina, di N. S. Milescu], Zhongua shuju, Beijing, 1990.

Ulla BIRGEGÅRD, *J. G. Sparwenfeld's Diary of a Journey to Russia 1684-87*. Edizione, *Slavica Suecana. Series A – Publications. Vol. I*, Kungl. Viiterhets Historie och Antikvitets Akademien, Stockholm, 2002.

John BOLD, "John Webb: Composite Capitals and the Chinese Language", *OAJ* 4 (1981), p. 9-17.

Henry BOSMANS, "Ferdinand Verbiest Directeur de l'Observatoire de Peking [1623-1688]", *RQS* 71 (1912), p. 195-273 e p. 375-464.

Henry BOSMANS, "Le problème des relations de Verbiest avec la Cour de Russie", *ASEB* 63 (1913), p. 198-203.

Henry BOSMANS, "L'œuvre scientifique d'Antoine Thomas de Namur", *ASEB* 44 (1924-1925), p. 169-208; 46 (1926), p. 154-181.

Rene BOUMANS, "The Religious Views of Abraham Ortelius", *JWCI* 17 (1954), no. 3/4, p. 347-377.

Virgil CÂNDEA, *Mărturii româneşti peste hotare. Mică enciclopedie,* Editura Enciclopedică, Bucureşti, 1998, vol. I-II.

I.M. CASANOWICZ, recensione al libro *Die Irtysch-Ostjaken und ihre Volkspoesie. I Teil: Ethnographischstatische Uebersicht* di S. PATKANOV, St. Petersburg 1897, *AA* 4 (1902), no. 2, p. 295-298.

Gaston CAHEN, *Le livre de Comptes de la Caravanne russe à Pékin en 1727-1728. Texte, traduction, commentaires et lettres de l'Université de Paris par Gaston Cahen, chargé de mission scientifique en Russie par le Ministère de l'Instruction Publique, Ancien pensionnaire de l'École française de l'Extrême-Orient*, Paris, Félix Alcan, 1911.

Vincent CHEN, *Sino-Russia relations in the Seventeenth Century,* The Hague, Martinus Nijhoff, 1966.

Agnes Fang-Chih CHEN, "China's Northern Frontiers: Historical Background", *YJSS* 4 (1948), no. 1, p. 1029-1101.

Nicola Di COSMO, Dalizhabu BAO, *Manchu-Mongol Relations on the Eve of the Qing Conquest. A Documentary History*, E.J. Brill, Leiden, 2003.

Ioan Petru CULIANU, "Sky: The Heavens as Hierophany", *EoR* XII, 2005[2], p. 8423-8425. (1987)

G.F. CUSHING, "The Bear in Ob-Ugrian Folklore", *Folklore* 88 (1977), no. 2, p. 146-159.

Marie Antoinette CZAPLICKA, *Shamanism in Siberia*, Clarendon Press, Oxford 1914a.

M.A. CZAPLICKA, "The Influence of Environment upon the Religious Ideas and Practice o the Aborigines of Northern Asia", *Folklore* 25 (1914b), no. 1, p. 34-54.

Catherine DELANO-SMITH, "Maps as Art Science: Maps in Sixteenth Centry Bible", *IM* 42 (1990), p. 65-83.

N.F. DEMIDOVA, Ia. P. MIASNIKOV (a cura di), *Russko-kitajskie otnošenija v XVII veke: Dokumenty i materialy (1609-1691)*, ["Le relazioni russo-cinesi nel Seicento: fonti e documenti1609-1691"], Nauka, Mosca, 1969/1972. voll. I-II.

Vilmos DIÓSZEGI, Anita Rajkay BABÓ, *Tracing Shamans: The Story of an Ethnographical Research Expedition*, Humanity Press, New York, 1968.

Basil DMYTRYSHYN, E.A.P. CROWNHART-VAUGHAN, Thomas VAUGHAN (a cura di), *Russia's conquest of Siberia, 1558-1700,* Oregon Historical Society Press, Oregon 1985, 1990, vol. I-II.

I.G. DUMITRIU, "Contribuţiuni la opera Spătarului Nicolae Milescu", *RFG* 7 (1940), no. 12, p. 557-590.

Mircea ELIADE, "Recent Works on Shamanism: a Review Article", *HoR* 1 (1951/1961), p. 152-186.

Mircea ELIADE, recensione al libro *Tracing Shamans: The Story of an Ethnographical Research Expedition*, Vilmos DIÓSZEGI, Anita Rajkay BABÓ, Humanity Press, New York, 1968, *AA* 72 (1970), 1525-1526.

Mircea ELIADE, *Shamanism. Archaic Techniques of Ecstasy*, Bollingen Series LXXVI, Princeton, 1972, 1974.

J.K. FAIRBANK, S.Y. TÊNG, "On The Transmission of Ch'ing Documents", *HJAS* 4 (1939), no. 1, p. 12-46.

J.K. FAIRBANK, S.Y. TÊNG, "On The Ch'ing Tributary System", *HJAS* 6 (1941), no. 2, p. 135-246.

John King FAIRBANK, "Tributary Trade and China's Relations with the West", *EQ* 1 (1942), no. 2, p. 129-149.

Francesca FIORANI, "Post-Tridentine «Geographia Sacra». The Galleria delle Carte Geografiche in the Vatican Palace", *IM* 48 (1996), p. 124-148.

Clifford M. FOUST, recenzione *Russia and China. Their Diplomatic Relations to 1728* (a cura di Mark Mancall), *Pacific Affairs* 45 (1972), p. 109-110.

Lo Shu-FU, *A Documentary Chronicle of Sino-Western Relations (1644-1820)*, Arizona Press, Tucson, 1966.

Stephen GERO, "The Legend of the Fourth Son of Noah", *HTR* 73 (1980), p. 321-330.

William B. GIBBON, "Asiatic parallels in North American star lore: Ursa Major", *JAF* 85 (1972), p. 236-247.

Noël GOLVERS, *The Astronomia Europea of Ferdinand Verbiest, S.J., (Dilligen, 1687). Text, Translation, Notes and Commentaries*, Nettetal, Steyler Verlag, 1993.

Noël GOLVERS, (a cura di) *The Christian Mission in China in the Verbiest era: Some Aspects of The Missionary Approach*, Leuven University Press, Leuven 1999.

Noël GOLVERS, *Ferdinand Verbiest, S.J. (1623-1688) and The Chinese Heaven*, Leuven, Leuven University Press, 2003.

Raymond GORDON jr. (a cura di), *Ethnologue: Languages of the World*, SIL International, Dallas, 2005[15]. Online: http://ethnologue.com

Pietro GRIBAUDI, "Il mito degli alberi del Sole e della Luna e dell'Albero secco nella Geografia e nella Cartografia medioevale", AAVV. Congresso Geografico Italiano. Tocco&Salvietti, Napoli, 1905, voll. II.

A. Irving HALLOWELL, "Bear Ceremonialism in the Northern Hemisphere", *AA* 28 (1926), p. 1-175.

Roberte HAMAYON, "Southern Siberian Religions", *EoR* XII, 2005, p. 8668-8673. (1987).

Walter HEISSING, "Mongol Religions", *EoR* IX, 20052, p. 6140-6143. (1987).

Haïm Z'ew HIRSCHBERG, "Nimrod", *EoJ* XV, Macmillan, Detroit 2007, p. 269-270.

Arthur W. HUMMEL (a cura di), *Eminent Chinese of the Ch'ing Period (1644-1912)*, The Library of Congress, Washington, 1943, vol. I-II.

Lindsey HUGHES, *Sophia Regent of Russia 1657-1704*, Yale University Press, New Haven & London 1900.

Lindsey HUGHES (a cura di), Foy de la NEUVILLE, *A Curious and new account of Muscovy in the Year 1689*, edizione inglese trad. dalla lingua francese da J.A. CUTSHALL, School of Slavonic and East European Studies, University of London, 1994.

Elisabeth M. INGRAM, "Maps as Readers'Aids: Maps and Plans in Geneva Bibles", *IM* 45 (1993), p. 29-44.

Alexeij Osipovič IVANOVSKIJ (a cura di), "Posol'stvo Spafariia. Kitaiskaia reliatsiia o posol'stve Nikolaia Spafariia v Kitae" (prefazione da O. A. SYRKU) ["L'Ambasciata di Spathar in Cina"], *Zapiski vostočnogo otdelenija Imperatorskago russkago arkheologičeskago obščevstva* (Sezione Orientale), 2 (1887), p. 81-124; p. 195-220.

Lawrence D. KESSLER, *K'ang-hsi And The Consolidation of the Ch'ing Rule 1661-1684*, The University Chicago Press, Chicago and London, 1976.

Valerie KIVELSON, *Cartographies of Tsardom. The Land Its Meanings in*

Seventeenth Century Russia, Cornell University Press, Ithaca & London, 2006.

Elli Kaija KÖNGÄS, "The Earth-Driver", *Ethnohistory* 7 (1960), p. 151-180.

Jarmo T. KOTILAINE, *Russia's Foreign Trade and Economic Expansion in the Seventeenth Century. Windows on the World*, E.J. Brill, Leiden-Boston, 2005.

Owen LATTIMORE, recenzione *Russia and China. Their Diplomatic Relations to 1728* (a cura di Mark Mancall), *PSQ* 87 (1972), p. 145-146.

Berthold LAUFER, "Burkhan", *JAOS* 36 (1916), p. 390-395.

Katalin LÁZÁR, "Structure and Variation in Ob-Ugrian Vocal Folk Music", *SMASH* 30 (1988), fasc. 1-2, p. 281-296.

Katalin LÁZÁR, "Music in Eastern Ostyak Culture", *SMASH* 38 (1997), fasc. 3-4, p. 241-292.

D.M. LEBEDEV, *Ocherki po istorii geografii v Rossii XV i XVI vekov*, Izdatel´stvo Akademii Nauk SSSR, Mosca, 1956, p. 214-220.

Donald Daniel LESLIE, "Japhet in China", *JAOS* 104 (1984), no. 3, p. 403-409.

Lisha LI, "The Symbolisation Process of the Shamanic Drums Used by the Manchus ad Other Peoples in North Asia", *YTM* 24 (1992), p. 52-40.

Mark MANCALL, *Russia and China: Their Diplomatic Relations to 1728*, Harvard University Press, Cambridge Massachusetts, 1971.

Vladimir Stepanovič MIASNIKOV, *The Ch'ing Empire and the Russian State in the 17th Century*, Istitute of Far Eastern Studies, Mosca, 1985.

V.M. MIKHAILOVSKII, Oliver WARDROP, "Shamanism in Siberia and European Russia, Being the Second Part of *Shamanstvo*", *JAIGB* 24 (1895), p. 62-100.

Peter N. MILLER, "The «Antiquarianization» of Biblical Scholarship and the London Polyglot Bible", *JHI* 62 (2001), no. 3, p. 463-482.

Arnaldo MOMIGLIANO, "Ancient History and the Antiquarian", *JWCI* 13 (1950), no. 3/4, p. 285-315.

Beate Hill-PAULUS, *Nikolaj Gavrilovič Spatharij (1636-1708) und seine Gesandtschaft nach China*, Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens Mitteilungen LXXI, Hamburg, 1978.

S. PATKANOV, *Die Irtysch-Ostjaken und ihre Volkspoesie. I Teil: Ethnographischstatische Uebersicht* , St. Petersburg, 1897

Peter PERDUE, *China Marches West. The Qing conquest of Central Eurasia*, Harvard U. P., Cambridge Mass., London, 2005.

G. PROKOFJEW, "Proto-Asiatic Elements in Ostyak-Samoyed Culture", *AA* 35 (1933), no. 1, p. 131-133.

Igor de RACHEWILTZ (a cura di), *The Secret History of the Mongols: a Mongolian Epic Chronicle of the Thirteenth Century. Translated whith a Historical*

and Philological Commentary. Second impression with corrections, [Brill's Inner Asian Studies], E. J. Brill, Leiden-Boston, 2006, vol. I-II.

Ilaria RAMELLI (a cura di), Marziano Capella. *Le nozze di Filologia e Mercurio*. Bompiani. Il Pensiero Occidentale, Milano, 2001.

Rachel RAMSAY, "China and the Ideal of Order in John Webb's an *Historical Essay*…", *JHI* 62 (2001), no. 3, p. 483-503.

William F. RYAN, "Aristotle in Old Russian Literature", *MLR* 63 (1968), no. 3, p. 650-658.

Alessandro SCAFI, *Il Paradiso in Terra. Mappe del giardino dell'Eden,* Bruno Mondadori, Milano, 2007.

Eva SCHMIDT, "Khanti and Mansi Religion", *EoR* VIII, 2005, p. 5118-5126. (1987).

Joseph SEBES, *The Jesuits and The Sino-Russian Treaty of Nertcinsk. The Diary of Thomas Pereira S.J.*, Istitutum Historicum S.I. volumen XVIII, Rome, 1961.

Anne-Leena SIIKALA, "Shamanism: Siberian and Inner Asian Shamanism", *EoR* XII, 2005, p. 8280-8287. (1987).

Zur SHALEV, "Sacred Geography, Antiquarianism and Visual Erudition: Benito Arias Montano and the Maps in the Antwerp Poliglott Bible", *IM* 55 (2003), no. 1., p. 56-80.

Daniel SPERBER, "Nations, The Seventy", *EoJ* XV, 2007, p. 30-32.

Giovanni STARY, *I primi rapporti tra Russia e Cina*. *Documenti e testimonianze*. Guida Editori, Napoli, 1974.

Boleslaw SZCZEŚNIAK, "Athanasius Kircher's China Illustrata", *Osiris* 10 (1952), p. 385-411.

Marina TOLMACHËVA, "The Early Russian Exploration and Mapping of the Chinese Frontier", *CMR* 41 (2000), no. 1, p. 41-56.

K. van der TOORN, P. W. van der HORST, "Nimrod before and after the Bible", *HTR* 83 (1990), p. 1-29.

David TURNBULL, *Maps are territories. Science is an atlas*. The University of Chicago Press, Chicago,1989.

Ahmad ZAHIRUDDIN, *Sino-Tibetan relations in the Seventeenth Century,* Serie Orientale Roma vol. XL, IsIAO, Roma, 1970.

Hao ZHENHUA, "Analysis of Spathary's Report of The Diplomatic Mission to The Qing Empire", China & Europe (Yearbook of the F. Verbiest Foundation), Leuven, 1986, p. 110-138.

A. ZOLOTAREV, "The Ancient Culture of North Asia", *AA* 40 (1938), no 1, p. 13-23.

Eric WIDMER, recensione *Russia and China. Their Diplomatic Relations to 1728* (a cura di Mark Mancall), *JAS* 31 (1971), p. 208-210.

Roberto REALE (a cura di), Giovanni REALE (presentazione), Clara KRAUS REGGIANI e Claudio MAZZARELLI (con la collaborazione di), *Filone di Alessandria, Tutti i trattati del commentario allegorico alla Bibbia*, Bompiani, Il Pensiero Occidentale, Milano 2005. [*De Gigantibus…*]

Periodici

AA	*American Antropologist*, American Anthropological Association
ASEB	*Annales de la Société d'Émulation de Bruges* [Revue trimestrielle pour l'étude de l'histoire et des antiquités de la Flandre]
CMR	*Cahier du Monde Russe*, Paris
EQ	*The Far Eastern Quarterly*, Cambridge, MA
HJAS	*Harvard Journal of Asiatic Studies*, Harvard
HoR	*History of Religion*, Chicago
HTR	*The Harvard Theological Review*, Harvard
IM	*Imago Mvndi*, Londra
JAF	*The Journal of American Folklore*, American Folklore Society.
JAS	*The Journal of Asian Studies*, Cambridge, MA
JAIGB	*The Journal of Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland
JAOS	*Journal of the American Oriental Society*, Michigan
JHI	*Journal of the History of Ideas*, Pennsylvania
JWCI	*Journal of the Warburg and Courtauld Institute*, Warburg Institute, Londra
MAS	*Modern Asian Studies*, Cambridge UP, New York
MLR	*The Modern Language Review*, Modern Humanities Research Association
OAJ	*Oxford Art Journal*, Oxford
PSQ	*Political Science Quarterly*, The Academy of Political Science, New York
RFG	*Revista Fundaţiilor Regale*, Bucureşti
RQS	*Revue des questions scientifiques*, Bruxelles
SMASH	*Studia Musicologica Academiae Scientiarum Hungaricae*, Budapesta
TPAPA	*Transaction and Proceedings of the American Philological Association*, Johns Hopkins
YJSS	*The Yenching Journal of Social Studies*, Harvard
YTM	*Yearbook for Traditional Music*, Canberra

À PROPOS D'UN POSSIBLE MANUSCRIT DU SPATHAIRE

CĂTĂLINA VELCULESCU
Vestigia. Manuscript Researches Center, Graz

Les personnages et les événements auxquels je vais me référer dans ma communication, vous sont probablement connus, mais je vous invite à y réfléchir ensemble, une fois de plus.

Vous les connaissez à travers les études d'Anton Florovski et Léo Bagrow, parues dans la revue suédoise «Imago Mundi», dans les années 1947-1952[1]. Vous les avez retrouves, je suppose, dans un mien article, paru dans la RITL, en 1997, article où je proposais une réorganisation des informations relatives au Spathaire qui se trouvent ça et là chez les deux auteurs mentionnés[2].

Récemment, Mlle Daniela Dumbravă a écrit une ample thèse de doctorat, où, dans une multitude d'informations, figurent aussi lesdits personnages et événements[3].

Mais, suivons le fil de l'histoire.

Parmi les nombreux manuscrits qui se trouvent aux Archives de Rome de l'Ordre Jésuite, il y en a un intitulé *Iter e Moschovia Pekinum descriptum*

[1] Leo Bagrow, *Sparfvenfeldt's Map of Siberia*, in «*Imago Mundi*», 4/1948, p. 69-70; Anton Florovski, *Maps of the Siberian Route of the Belgian Jesuit, A. Thomas (1690)*, in «Imago Mundi», 8/1951, p. 103-111; Leo Bagrow, *The First Russian Maps of Siberia and their Influence on the West-European Cartography*, in «Imago Mundi», 9/1952, p.83-93; Leo Bagrow, *A few Remarks on Maps of the Amur, the Tartar Strait and Sakhalin*, in «Imago Mundi», 12/1955, p. 127-128.

[2] Cătălina Velculescu, *Nicolae Milescu în «Imago Mundi»*, in «Revista de Istorie şi Teorie Literară», 1-2/1997, p. 3-5.

[3] Daniela Dumbravă, *La missione di Nicolae Milescu in Asia settentrionale (1675-1676)*, Istituto Studi Umanistici. Università di Firenze, 2003-2007.

a Legato Moscoviae, datant du XVIIe siècle et notamment de sa neuvième décennie. Il s'agit d'une carte manuscrite qui comporte des annotations relatives à l'une des routes qui menaient de Moscou à Beijing, en passant par la Sibérie.

Ce document qui compte seulement 3 feuilles a fortement intéressé l'érudit tchèque Anton Florovski (aurait-il appartenu à un groupe jésuite?), spécialisé, avant la Deuxième Guerre mondiale, dans la recherche sur l'activité des jésuites tchèques et slovaques en Russie.

Après la guerre, lorsqu'il écrit l'étude consacrée auxdites feuilles de Rome, Anton Florovski se sentait à Prague comme un animal en cage: dans les notes en bas de page, il rappelle à maintes reprises que malheureusement il ne peut plus avoir accès à la bibliographie des bibliothèques étrangères. Aussi, pour les livres de l'après-guerre, ne fait-il référence qu'à des titres parus en Union Soviétique.

Pourquoi les 3 feuilles manuscrites des Archives des Jésuites l'ont-elles tellement intéressé?[4]

S'emparer du secret des routes transsibériennes menant de Moscou à Beijing était, dans la deuxième moitié du XVIIe siècle, une question de la plus haute importance et les jésuites s'y employaient. La Russie défendait bec et ongles le secret de ces routes que seuls connaissaient les marchands de l'empire des tzars (mais aussi ceux d'Inde ou de Samarkand) et les autorités russes implantées en Sibérie.

À la Mission catholique de Beijing, comme on le sait, il y avait une personne hautement placée dans la hiérarchie, le jésuite d'origine belge, Ferdinand Verbiest (apprenti, dans sa jeunesse, de Martino Martini), mathématicien et astronome qui a œuvré en Chine de 1659 à 1688.

Les notes quotidiennes de Milescu, nous laissent entendre qu'à Beijing, les deux érudits européens avaient établi des relations qui supposaient même une nuance de complicité: déjouer les obstacles absurdes imposés à la communication par les autorités impériales de Chine, les Manchous à l'époque[5]. Ferdinand Verbiest avait recueilli des informations sur la très convoitée route (plutôt les très enviées routes) de sources diverses: les marchands russes ou asiatiques de différentes ethnies et les exilés russes de Chine.

Il est possible que Milescu se soit présenté à Verbiest, à Beijing, muni de la recommandation d'une personne de confiance, peut-être même le

[4] A. Florovski, *Maps* ..., p. 107.

[5] Nicolae Milescu Spătarul, *Jurnal de călătorie în China*, ed. Corneliu Bărbulescu, Bucureşti, Editura de stat pentru literatură şi artă, 1956, p. 179, 204-206, 216, 230-231,239, 258, 264, 265 etc.

fameux croate Juriaj Križanić[6], ancien fonctionnaire à Posolski Prikaz, personnage de légende que Milescu avait rencontré à Tobolsk.

Lors de son entretien avec le Spathaire, le 9 août 1676[7], Verbiest promet de lui remettre, à l'intention du tzar, des cartes établies par lui-même, en Chine, accompagnées d'«un de ses livres» portant sur la grammaire chinoise. En échange, il exige une totale discrétion («Que personne ne le sache, même ses frères jésuites, car les Chinois étaient très soupçonneux et il en avait peur»).

À se rappeler que l'une des accusations les plus graves portées contre Milescu, à son retour vers Moscou, était celle d'avoir fourni aux mandarins chinois des cartes «de l'Empire russe». Des yeux «vigilants» avaient vu quelque chose mais n'en avaient rien compris.

L'empereur (de Chine) avait fait l'honneur à Verbiest d'être reçu avec les mandarins et d'en porter l'habit. Quelqu'un, de la suite de Milescu, avait probablement épié, de loin ou d'un recoin, les rencontres des deux. Alors que Verbiest lui remettait les cartes promises (ou peut-être, avant), Milescu lui aura donné, à son tour, la description de la route parcourue à travers la Sibérie, accompagnée de l'esquisse d'une carte. (De Tobolsk vers Beijing, Milescu avait pris, comme on le sait, une autre route que celle empruntée habituellement par les marchands, route où, jusqu'à la frontière chinoise, prévalait le voyage sur l'eau. L'œil de Moscou n'avait probablement vu que l'habit de mandarin de celui qui recevait les documents.

Le geste du Spathaire prend toute sa valeur si l'on pense que, presqu'un demi siècle plus tard, Moscou gardait tout aussi jalousement le secret des routes à travers la Sibérie. Pour preuve, la mésaventure d'un autre jésuite, Gian-Priano („still young but extremly active"), lequel, en 1722, ose accompagner l'ambassadeur de Russie à Beijing (Izmailov) dans son voyage de Beijing à Moscou, à travers la Sibérie. Il a fallu de très peu que, sur ordre des autorités russes, Gian-Priano disparaisse à jamais dans «la Sibérie de glace». Je ne sais pas quel sort les autorités russes ont réservé à leur ambassadeur (Izmailov) mais elles ont relâché Gian-Priano seulement une demie année plus tard et cela après l'intervention énergique de l'Ordre des Jésuites qui avait mobilisé les représentants des États catholiques à Moscou[8].

On se demande ce que le Spathaire a remis à Verbiest. Est-ce tout simplement le trajet parcouru (avec ses habituelles et brèves annotations sur

---

6 Frano Prcela, *Križanić, Juriaj*, in «Lexikon für Theologie und Kirche», vol.6, Freiburg etc., Herder, 1997, p. 490.

7 Le Spathaire a séjourné à Beijing du 15 mai au 1er septembre 1676.

8 A. Florovski, *Maps* ..., p. 107.

les distances et – éventuellement – les difficultés) ou même une description proche de celle de son *Journal*?

Il y a peut-être parmi vous une personne qui ait eu accès à l'archive de Verbiest et en a appris plus de détails.

Verbiest a-t-il envoyé, à Rome, les informations offertes par le Spathaire dès qu'il les a reçues, ou a-t-il attendu de les compléter et vérifier à l'aide de données obtenues d'autres sources?

Il existe une lettre de 1687 (donc un peu plus d'une décennie après la rencontre des deux) écrite, à l'initiative de Verbiest, par son collaborateur et successeur à la direction de l'Observatoire Astronomique de Beijing, le jésuite (toujours belge), Antoine Thomas. Le matériel documentaire qui l'accompagnait n'existe plus mais, son importance était telle que, dès sa réception à Rome, les supérieurs de l'Ordre décidaient d'en faire vérifier les informations.

Dès 1680, les jésuites avaient réussi, après beaucoup de difficultés, à établir une mission à Moscou où travaillaient deux prêtres, dont un était (dès 1685) le tchèque Georges David[9]. Celui-ci est chargé par Rome de vérifier l'exactitude des documents envoyés par Verbiest de Beijing. Comme certains toponymes y figurant ne correspondaient pas à ceux utilisés à Moscou pour désigner les rivières de Sibérie, Georges David fait appel au meilleur spécialiste en la matière, Nicolae le Spathaire, qui résidait à l'époque à Moscou!!

A ce qu'il paraît, le Spathaire qui travaillait à Posolski Prikaz ne s'est pas contenté d'aider le jésuite à corriger les toponymes mais, il lui a procuré ce qui était nécessaire pour dresser une carte plus exacte. Une fois de plus, pour apprécier le geste du Spathaire, il nous faut penser au sort de Gian-Priano.

Après avoir réussi à se dépêtrer des embrouilles ayant suivi son retour de Chine, Nicolae le Spathaire avait dressé lui-même, en 1682, une carte de la Sibérie où il avait tracé la route parcourue. Au début de son voyage, de Tobolsk, il avait envoyé une carte à Moscou. La carte de 1682 du Spathaire semblait perdue (tout comme celle envoyée de Tobolsk et les documents remis à Verbiest). Elle a été récemment identifiée par Daniela Dumbravă.

Certes, le Spathaire a utilisé les cartes antérieurement dressées, surtout celles des Remezov – père et fils –[10]. Seule une confrontation objective dans le vrai sens du mot des cartes du Spathaire à celles antérieures peut faire ressortir sa contribution. Ce qui est incontestablement nouveau c'est la route différente de celles des marchands qu'il a choisie en partant de Tobolsk, suite à une documentation adéquate.

9 *Ibidem*, p. 105.

10 L. Bagrow, *The First Russian Maps* ..., p. 84.

Léo Bagrow en avait trouvé une copie (peut-être même l'original) et l'a publiée dans «Imago Mundi» (en 1947 ou 1948, dans un article consacré à Sparwenfeldt, l'érudit suédois qui avait toujours entretenu de très bonnes relations avec le Spathaire, après avoir fait sa connaissance à Moscou, dans les années 1684-1685)[11].

Léo Bagrow (le savant géographe russe, réfugié en Suède après la révolution de 1917) publie la carte de 1682 du Spathaire en faisant, à l'évidence même, de son mieux pour en minimiser l'importance, ce qu'il fera d'ailleurs dans toutes ses études où il était forcé de se référer au Spathaire. Il semble qu'il détestait cordialement le Spathaire. Est-ce vraiment important d'en chercher la raison?

Mais, revenons à Moscou, en 1687. Le jésuite Georges David et le Spathaire ont répondu, comme mentionné auparavant, à la demande des supérieurs de l'Ordre Jésuite de vérifier les données relatives à la route (aux routes) transsibérienne. Une *tabula itineris*, résultat de leur travail, est envoyée de Moscou à Rome, en mai 1689, accompagnée d'une lettre de David. Cette *tabula itineris* devrait être elle aussi attribuée au Spathaire. Mais le mauvais sort le poursuit: cette *tabula* est aussi introuvable. Daniela Dumbravă l'aurait-elle identifiée?

Tout comme les documents remis à Verbiest, elle se cache probablement quelque part «bien rangée» dans un recoin des Archives des Jésuites.

On pourrait supposer que la *tabula* envoyée de Moscou ait été soustraite avant son arrivée à Rome, par un «vigilant».

Pourtant elle est arrivée à Rome et il existe encore la lettre de Georges David, contenant des commentaires sur les principales étapes de la route à travers la Sibérie, avec mention des toponymes les plus importants. A ce qu'il paraît, les mentions de la lettre de David correspondent à celles du *Journal* du Spathaire.

Bizarrement pourtant, le trajet de la carte de 1682 serait différent de celui du *Journal*. Une confrontation attentive s'impose, donc.

Qu'il y ait des variantes ne devrait pas nous surprendre. Il y avait la possibilité d'emprunter telle ou telle route, selon les particularités météorologiques de l'année en question.

Anton Florovski (qui, à l'encontre de Léo Bagrow, apprécie beaucoup et a de la sympathie pour le Spathaire) avance l'idée que les trois feuilles manuscrites – ci-dessus mentionnées – de *Iter e Moschovia Pekinum descriptum a Legato Moscoviae* des Archives de Rome de l'Ordre Jésuite, auraient le même contenu que celles envoyées à Georges David, de Rome à Moscou, pour vérification. Identiques donc aux documents reçus à Rome

[11] Idem, *Sparfvenfeldt's Map* ..., p. 69-70.

de Beijing. Il est à supposer que l'hypothèse de Florovski se basait sur les altérations des toponymes saisies par David.

L'histoire des documents relatifs à la route transsibérienne, documents probablement transmis par le Spathaire à Ferdinand Verbiest, à Beijing, a aussi d'autres ramifications.

Ainsi, comme déjà mentionné, Verbiest avait un proche collaborateur, Antoine Thomas, lequel semble avoir connu personnellement le Spathaire. Nous nous rappelons que Verbiest se rendait au quartier ou les envoyés du tzar avaient été consignés, accompagné souvent, par l'un de confères de l'Ordre.

Après avoir repris la direction de l'Observatoire Impérial de Beijing (suite au décès de Verbiest en 1688), Thomas s'emploie intensément à recueillir le matériel cartographique relatif à la Chine. Et voilà qu'en 1690, Antoine Thomas qui n'avait jamais mis les pieds en Sibérie, enverra à Rome une carte qui contient aussi cette partie du monde en marquant sur cette *Tabula geographica Orientis*, la route que l'on pouvait prendre pour se rendre de Moscou à Beijing. Thomas trace aussi les routes qui mènent à Beijing de Perse et d'Inde. Il est à supposer que Thomas ait puisé les informations relatives à la route sibérienne dans les documents remis par le Spathaire à Verbiest[12].

La *Tabula geographica Orientis* de Thomas a – heureusement – une cote qui l'identifie aux Archives de la Société des Jésuites à Rome, de sorte qu'une confrontation s'impose avec les autres documents du Spathaire existant encore (*Le Journal*, les lettres de Verbiest et d'Antoine Thomas, les trois feuilles contenant *l'Iter e Moschovia Pekinum descriptum a Legato Moscoviae*, la lettre de Georges David, la carte du Spathaire de 1682), confrontation initiée par Mlle Daniela Dumbravă.

Une autre ramification de la description de la route du Spathaire est liée à la présence à Moscou d'un autre jésuite tchèque, Jan Milan. Milan travaille à Moscou, entre 1698-1699, avec Andrei Vinius[13] qui n'était autre que le secrétaire de l'Office Public pour la Sibérie. Vinius avait la garde, de par même sa fonction, tant des cartes des Remezov que de la carte de 1682 du Spathaire. La nouveauté c'est que dans les cartes plus anciennes, on introduit les indications de longitude et de latitude. Là aussi, une confrontation objective avec les cartes du Spathaire s'impose.

La Sibérie et la très convoitée route ont constitué le sujet d'autres géographes, jésuites ou non. Leurs renseignements proviennent des

12 A. Florovski, *Maps* ..., p. 107.

13 A. Florovski, art. cit., p. 106, n. 3; L. Bagrow, *The First Russian Maps* ..., p. 86-87.

relations directes ou indirectes avec les informateurs de Moscou, mais il convient aussi de les rapporter aux rencontres du Spatharie et de Verbiest, à Beijing, en 1676 ainsi qu'aux tortueuses voies des informations échangées, à l'époque, par les deux érudits.

Je me suis réjouie de constater que dans sa thèse, Daniela Dumbravă accorde une attention particulière à la personnalité et aux écrits de Juriaj Križanić, ancien étudiant de l'Université jésuite de Graz. Il est possible que ce prélat croate mort dans la bataille de Vienne de 1683 (en fait la bataille pour la défense de l'Europe!), ait détenu la clé de plusieurs de ces relations auxquelles nous faisons référence.

Quant aux sources et à la manière dont les feuilles écrites par le Spathaire ont été transmises, nous devons garder toujours à l'esprit que la reprise et l'adaptation de données ou des passages entiers d'écrits manuscrits ou imprimés (pour ne pas parler de données transmises de vive voix) ne saurait étonner un averti de l'ancienne mentalité, valable encore au XVIIe siècle, conformément à laquelle la notion de paternité d'un texte littéraire ou scientifique **n'existait pas**. Ceux qui l'ignorent peuvent tomber dans le piège des discussions concernant «le plagiat», discussions rapportées à une époque où l'important était le contenu de l'écrit et non son auteur et la notion de «plagiat» **n'existait pas**.

NICOLAE MILESCU SPĂTARUL, LE TRADUCTEUR DE LA *CHRONIQUE DÈS LE COMMENCEMENT DU MONDE*. NOUVEAUX ARGUMENTS

MIOARA DRAGOMIR
Institut de Philologie Roumaine „Al. Philippide”, Iaşi

La *Chronique depuis le commencement du monde* est une traduction de la chronique de Mattheos Kigalas, contenant aussi des fragments de la chronique de Dorotheos de Monemvasia, d'une Bible slavonne, d'*Alexandria* (le Roman d'Alexandre) et, probablement d'autres textes. Dans la philologie roumaine cette chronique est connue aussi sous le nom *de la chronique Danovici ou la chronique Kigalas-Dorotei*. L'autographe de la traduction n'est pas connue. On a découvert le prototype de plus de 50 copies partielles ou intégrales, le manuscrit 3517[1] qui contient aussi quelques conseils de l'empereur Basile le Macédonien pour son fils, Léon, en suivant la tradition byzantine. La traduction de la *Chronique...* a été réalisée dans la seconde moitié du XVII[e] siècle. Tout en étudiant graduellement le problème de la datation je suis arrivée à la conclusion que la traduction a été faite, le plus probablement, entre 1658 et 1661 et la copie conservée dans le manuscrit 3517 a été réalisée entre 1661 et 1672[2]. En ce qui concerne le traducteur de la *Chronique...* les philologues et les historiens ont avancé plusieurs hypothèses: T. Cipariu, D. Russo et d'autres, dont plus récemment, G. Ştrempel et Paul Cernovodeanu, ont affirmé que ce texte est traduit intégralement par un boyard de Bucovine, Pătraşco Danovici; une

---

[1] Voir la description de ce manuscrit faite par I. Ştefănescu, *Opere istorice*, chapitre *Cronografele româneşti: tipul Danovici, Partea* I, Biblioteca Revistei istorice române, Bucureşti, 1942, p. 130-136, et quelques aspects regardant les interventions des copistes et la graphie que j'ai relevés dans mon ouvrage *Hronograf den începutul lumii. Probleme de filologie*, Iaşi, Editura Trinitas, 2007, p. 27-31, 42-50.

[2] Voir *vol. cit.,* le chap. *Datarea ms. 3517.*

autre hypothèse, de I. Ştefănescu soutient que seulement la partie écrite dans le manuscrit 3517 par le premier copiste (f. 1-f. 270) est traduite par Danovici; selon N.A. Ursu la traduction serait due au métropolite Dosoftei de Moldavie. Dans son récent livre consacré aux chroniques traduites en roumain, D. Mihăescu conclut: „à propos de la paternité de la traduction de cette chronique on continue à se poser plusieurs questions"[3]. En partant de l'affirmation de Al. Mareş selon laquelle l'interpolation du *Livre avec beaucoup de questions très utiles... (Cartea cu multe întrebări foarte de folos...)*, traduit par Nicolae Milescu Spătarul, a des liens indiscutables avec les chroniques byzantines, D. Mihăescu n'exclut pas la possibilité que Milescu ait contribué à cette traduction. Pendant quelques années j'ai étudié minutieusement les problèmes philologiques soulevés par ce texte et les aspects lexicologiques de la *Chronique depuis le commencement du monde*. Beaucoup d'arguments m'ont conduit vers l'hypothèse que le traducteur du texte entier est le boyard moldave, Nicolae Milescu Spătarul.

L'analyse du texte et la confrontation avec les originaux grecs révèlent quelques caractéristiques essentielles de la personnalité du traducteur. Il s'agit d'un érudit qui a une formation encyclopédique[4], une culture vaste, mais qui est également conscient des réalités quotidiennes introduites parfois dans le texte afin de rendre le message plus claire[5]. Il est aussi un connaisseur redoutable des problèmes religieux du dogme chrétien qui vit lui-même le sentiment religieux[6]. D'autres caractéristiques de sa

[3] Doru Mihăescu, *Cronografele româneşti*, Bucureşti, Editura Academiei Române, 2006, p. 242.

[4] Un de ces exemples est le fragment suivant avec des explications sur le colosse de Rhodes: „Căce că la Rodos au făcut de demult, de pre la eleni, un om iarăşi de marmure, mare şi minunat. De ce pre unde să strâmteadză mară, de într corăbiile la stanişte, au fost zidit acel chip de om mare şi înalt, cu meşterşug, cât i-au fost un picior într-un ţărmure şi alt picior în celalalt ţărmure. Şi pentre picioare-i, pe dedesupt, au fost trecând corabiile, de au fost întrând în stanişte, atâta au fost lucru minunat ş-acolo, acela, precum şi la Ţarigrad. Este minune mare stâlpul acesta să-l vadză un om şi să-l prăvască" (f. 182v). Un autre exemple, sont les remarques sur l'alphabet grec et «serbe», c'est-à-dire cyrillique qui se trouvent à la f. 139r.

[5] C'est ainsi qu'il procède en décrivant comment on couvre de goudron les navires, pour expliquer ce message du peuple: „Nu ne trebuie noaă împărat, de corabii călăfătuitor şi de cruci călcător" f. 451r. De même nous retenons la séquence en italique du passage suivant: „Dacă veni Pentefrei de la curţâle lui faraon, i să jelui muiĕrĕ şi scoasă şi haina lui Iosif de faţă şi începu a plânge, *cumu-i obicina muierească*" (f. 20v).

[6] Voir les nombreux fragments de ce type que N.A. Ursu présente dans *Contribuţii la istoria culturii româneşti în secolul al XVII-lea Studii filologice*, Iaşi, Editura Cronica, 2003, p. 203-210, pour soutenir l'idée que ces fragments appartiendraient au métropolite Dosoftei, qu'il considère le traducteur de la *Chronique...* J'ai déjà montré que le thème

personnalité: le désir d'apprendre, la tendance à la synthèse, la facilité de communiquer les choses apprises d'une manière claire, suggestive et vive[7]. Le traducteur de la *Chronique...* est un polyglotte, qui connaît l'ancien grec et le grec moderne, le slavon, le latin (mais ne l'utilise pas dans la terminologie religieuse)[8]. On identifie dans le texte de la *Chronique...* de nombreux termes turcs. Par exemple, sans qu'il rencontre des références dans les chroniques grecques, le traducteur précise le nom turc de certains édifices et lieux de Constantinople et des environs qu'il a l'habitude de décrire. Le palais du général Bélisaire est décrit et présenté sous le nom *Techir Sarai* (f. 275^v^); le nom grec de la porte Kinigon est actualisé sous le nom turc *Balata*[9] (f. 321^v^); quant à l'empereur Iustinian, le traducteur dit que celui-ci est passé „pren mijlocul Crâmului, pre la *Bahcĕ Sarai*"; quant au détroit des Dardanelles, „strâmtoarĕ Danei", il précise „să dzâce acmu *Baluclava*" (f. 320^r^) et il décrit ce lieu; l'empereur passe avec un navire „în ceasta parte, unde să dzâce dentre *Gălata,* la *Betictaş*" (f. 469^v^); l'empereur Constantin Ier le Grand fait ériger une colonne imposante „în locul ce să cheamă Avrat pazar turceşte, cum am dzâce la «târgul de muieri»" (f. 182^v^); l'un des sultans fait reconstruire „saraiul vechi, ce-i dzâc turcii Ischi Sarai" (f. 480^v^); en ce qui concerne l'Hippodrome de Constantinople, que le traducterur décrit en lignes générales, tout en précisant le genre d'activités qu'on y faisait, il dit „turcĕşte să dzice *Atmeidan* şi până astădz" (f. 181^v^; cf. f. 272^v^, f. 274^r^, f. 350^r^) et le nom turc de l'Hippodrome y apparaît sans que la chronique grecque en parle, respectivement dans le contexte où les chroniques grecques mentionnent l'existence d'une grande colonne, connue sous le nom *Taurul*, érigée par l'empereur Théodose Ier et dont il n'est plus nécessaire de préciser le nom car, pour le traducteur, cette colonne était „stâlpul cel mare de la *Atmeidian*" (f. 229^r^). Vers la fin du siècle, lorsqu'il est

religieux préoccupait, à l'époque, les gens cultivés, ecclésiastiques et laïques à la fois (voir *vol. cit.,* p. 54-57); je souligne, de nouveau, l'intérêt de Nicolae Milescu Spătarul pour les questions religieuses tout en rappellant les traductions qu'il a faites en roumain sur ce thème, ainsi que son oeuvre originale *Enchiridion sive Stella Orientalis Occidentali splendens*.

[7] J'ai déjà exposé et argumenté en détail une partie de ces dominantes dans *vol. cit.,* chap. *Repere pentru stabilirea traducătorului.* Voir également les observations de L. Onu dans l'étude philologique de l'édition Herodot, *Istorii*. (éds. L. Onu et Lucia Şapcaliu). Préface, étude philologique, notes, glossaire par L. Onu. Indice par Lucia Şapcaliu, 1984, p. 585.

[8] Dans un livre que je suis en train de finir sur le lexique du *Hronograf...,* j'ai insisté sur les vertus de polyglotte du traducteur.

[9] La lecture la plus pertinente est „I-au trimis la Poarta cĕ de Vânat ce să dzâce acmu Balata" (f. 321^v^). Une autre lecture possible de cette séquence est *Azmu Balata*; la seconde lettre superpasée pourrait être *z* or *c*. Dans *ed. cit.* G. Ştrempel transcrit du ms. 86 *Acbumalata.*

très possible que le nom turc de l'Hippodrome eût été déjà connu dans les Principautés Roumaines, il est employé, par exemple, une fois par Dosoftei dans sa traduction de la chronique de Kigalas, *Novă adunare de istorii…* (ms. 3456), mais pour un hippodrome de l'Empire romain d'Occident, probablement de Rome. Dans la même traduction, le nom turc de l'Île Chio est noté en marge *Sacâz* (f. 293^{v}) une seule fois; pour *Galata* (f. 322^{v}) on donne l'équivalent du passage correspondant de la chronique grecque (K 424). Certains noms turcs étaient connus aux érudits roumains de l'époque. Dans la chronique de Grigore Ureche on identifie les toponymes *Galata* et *Scuder*; Miron Costin fait référence dans sa chronique à Edicule, la fameuse prison, à Gălata, à un village Halcali, et à un château fort *Sinop*; Neculce, dans le récit de certains événements, mentionne le nom des forteresses *Cartal* (*Cartari*), *Culbur* (*Cunbur*, *Culbul*), c'est-à-dire *Chinburn*, des prisons *Edicule* et *Babagefer*. Mais la présence des noms précisés de la *Chronique...* dont on trouve – dans les chroniques moldaves – seulement le nom *Galata* et, au fond, l'actualisations des réalités mentionnées – on peut dire d'une manière complètement spontanée dans une traduction – leurs nombre assez important, tout comme les descriptions détaillées relèvent, d'une façon incontestable, le fait que seulement un érudit qui ait vécu en Constantinople aurait pu les décrire de la sorte. Il est connu le fait que le traducteur des *Histoires* d'Hérodote, qui dans l'hypothèse argumentée par Liviu Onu[10], est Nicolae Milescu Spătarul, manifeste aussi la tendance d'actualiser les noms des lieux en les remplaçant avec les toponymes turcs: „Tenidos, ce-i zicu amu *Bogceada*" (p. 61), „*Sacâzul* şi *Bocceada*" (p. 299), „finichii sânt la *Bocceada*" (p. 302), „marginile acestea era la toate cetăţile tărie, cum iaste *Edicula* la Ţarigrad" (p. 276)[11]. De même, je dois préciser, une fois de plus[12], que pour l'Île Chio il n'est employé dans la *Chronique...* que le nom turc *Sacâz*, tout comme dans la traduction des *Histoires* d'Hérodote. Ces dénominations n'appartiennent à „quelqu'un qui a remanié" la traduction, supposition faite par ailleurs[13], mais justement au traducteur.

Outre les noms propres présentés, dans la *Chronique...* on identifie environ quatre-vingt mots turcs. Quelques-uns ont été attestés avant le XVIIe siècle: *beglerbéi* en 1479, *caftán* en 1485, *cobúz*, *cubúz* in PRAV. GOV., *dugheánă* en 1561, *hóge* en 1526, *ienicér* en 1479; *mecít* en 1614; *subáş* en 1398, *tefterdári* en 1593[14]. Une partie de ces mots est présente

[10] Voir L. Onu, l'étude philologique de l'*op. cit.*

[11] Voir aussi d'autres noms turcs preséntés par L. Onu in *op. cit.,* p. 543-544: *Cadicheoi(u), Edicula, Misir, Sacâz*.

[12] Voir *vol. cit.,* p. 143-144.

[13] Voir N. A. Ursu, *op. cit.,* p. 247-278.

[14] J'ai présenté la première attestation d'après TDRG^{3}.

dans certains textes à partir de la première moitié du XVII[e] siècle: *cadíu* chez VARLAAM, C., *chervăsărie*, chez VARLAAM, C., *chiríe* avec plusieurs occurences en PRAV., *duiúm* chez URECHE, LET. I, *ghiaúr* est enregistré dans LET. II (NECULCE), avec plusieurs occurences (DA s.v. gheaur), chez M. COSTIN, L. (TDRG[3] s.v. *ghiaur*), mais je l'ai identifié aussi chez URECHE, L.[2], *gherdán* en 1611, après TDRG[3] (s.v.), *hadãmb* chez MOXA, C., *halcá* chez MOXA, C., VARLAAM, C., URECHE, L., *leáfă* dans VARLAAM, C., *mángăr* chez VARLAAM, L., *măfrámă* in N. TEST. (1648), VARLAAM. C., *meidán* dans VARLAAM, C., *mazíl* dans HERODOT, I., mais in TDRG[3] (s.v.) la première attestation est de 1610, *minarea* en 1650, *otác* in HERODOT, I. (DLR s.v.), mais aussi chez URECHE, L. (TDRG[3] s.v.), *pášă* in MOXA, C., *sângeác bei* chez URECHE, LET. I., *spahíu* chez URECHE, L. De nombreux mots turcs rencontrés dans la *Chronique...* sont attestés après la date de cette traduction, surtout vers la fin du XVII[e] siècle et le début du suivant: *agém* dans MUSTE, LET. III, après DA (s.v.), en 1681 après TDRG[3] (s.v.), le dérivé de ce mot turc, *agimąsc*, -*áscă*, présente la première attestation de 1681 dans TDRG[3] (s.v. *agemesc*), *aibáşi ciorbagíu, ciorbagiu* attesté in LET. II, *barát* chez M. COSTIN, LET. I, *bogáz*, *boáz* chez M. COSTIN, après DA (s.v. *bogaz*), mais on le trouve aussi dans HERODOT, I., où il est largement employé (plus de soixante occurences), *bostangí báşĕ* en CANTEMIR, IST., après ŞIO II_2, je l'ai trouvé aussi dans CR. ANON., NECULCE, L.[2], et dans TDRG[3] (s.v. *bostangiu*) est enregistré de même chez R. POPESCU, *buiurdíum* n'a pas d'attestations à l'époque ancienne en DA (s.v. *buiurdiu*), mais on le trouve chez R. POPESCU, *cadil escheriu* chez E. KOGĂLNICEANU, ayant la forme *cazascher*, et j'ai identifié la même variante chez NECULCE, L.[2], *cafás* n'a pas d'attestations en DA (s.v.), mais on le rencontre chez R. GRECEANU, *caíc* chez AXINTE URICARIUL, LET. II, après DA (s.v.), et on le retrouve chez M. COSTIN, chez R. GRECEANU, HERODOT, I., DOSOFTEI, N.A., *caimacám* dans M. COSTIN, LET. I, mais il est retrouvable également dans NECULCE, L.[2], *capigíu* dans LET. I, *căzâlbáş* dans LET. I, *ceaúş* dans LET. I, *cirác* dans LET. I (M. COSTIN), *cúlă* chez M. COSTIN, dans le nom propre Edicule, et on l'identifie aussi dans HERODOT, I., NECULCE, L., *donánma, donámma* en 1693, *emurlúc, iamurlúc* chez MARDARIE, L., mais on le retrouve également chez M. COSTIN, O., *girít* chez VĂCĂRESCU, *hasăchíe* en 1693, *hazná* dans LET. II (NECULCE) (DA s.v.), en 1652 (TDRG[3] s.v.), DOSOFTEI, N.A., avec le sens impropre „bain", *imám* dans LET. III (DA s.v.), et en 1715 (TDRG[3] s.v.), *imarét* chez CANTEMIR, IST., *mardá* en 1778, *milótie*, ayant le sens utilisé dans la *Chronique*... n'est pas enregistré dans les

dictionnaires, mais à l'époque apparaît aussi chez R. GRECEANU, où il a la forme *malotea*, proche de l'étymologie turque, *minarea* en 1650, *musaíp* chez M. COSTIN, LET. I, je l'ai trouvé chez NECULCE, L.², *nafacá* chez NECULCE, L., *nacará*, *nagará* chez AMIRAS, LET. III, *nisangíu* au début du XVIIIe siècle, il n'a pas été enregistré dans DLR, mais on le rencontre, à partir de HERODOT, I. dans plusieurs textes et il est enregistré dans TDRG³ (s.v.) chez MARDARIE, L., DOSOFTEI, V. S., *sarahír* ayant la forme *siraser* dans HERODOT, I., *távlii* dans HERODOT, I., *tefericíe* chez NECULCE, L., *telbíz* chez NECULCE, L. (DLR s.v. *telpiz*), chez AXINTE URICARIUL (TDRG³ s.v. *telpiz*), *valedeá* en 1693.

À part ces termes, pour lesquels la *Chronique...* offre une première attestation, il y en a d'autres qui ne sont pas enregistrés dans DA et DLR ou seulement des sens qui ne sont pas illustrés avec des citations ni des ouvrages, ni des documents de l'époque: *bulúc* „grand nombre; p. ext. vite", *cafás*, „treillage", *calafát* „personne qui couvre de goudron les bateaux", cărăimán (je suppose également une étymologie turque à côté de celle grecque), *chiuhăilán* (probablement un mot turc aussi), *ciflíc, gherghéf, iltirím, imaret, iuva haraci, sarahír, săitidz* (je suppose également une étymologie turque à côté de celle grecque), *teché*, *zar*.

Il faut qu'on souligne aussi le fait que certains éléments turcs de la *Chronique...* sont très rares dans la langue de l'époque: *agém* (MUSTE, LET. III, (DLR s.v.), en 1681 (TDRG³ s.v.), *aibáşi ciorbagíu* (*ciorbagiu* avec attestation dans LET. II, je l'ai identifié aussi chez R. GRECEANU), *buiurdíum* en DA (s.v. *buiurdiu*) les attestations de l'époque manquent; on le retrouve à R. POPESCU), *bulúc* („en troupe serrée, en masse compacte" chez M. COSTIN, LET. I), *cadil escheriu* (ayant la variante cazascher, chez E. KOGĂLNICEANU), *cafás*, („le balcon où il chante le choeur dans une église" je l'ai trouvé chez R. GRECEANU), *cirác* (LET. I chez M. COSTIN (DA s.v.) on le retrouve de même in CR. ANON.), *cúlă* (dans MARDARIE, L., et dans la composition du nom propre Edicule, il est enregistré chez M. COSTIN, O., et on le retrouve également chez HERODOT, I. et NECULCE, L.²), *emurlúc*, *iamurlúc* (attésté chez MARDARIE, L., il est retrouvable aussi chez M. COSTIN, O.), *girít* (VĂCĂRESCU), *hasăchíe* (en 1693), *imám* (LET. III, en 1715), *imarét* (CANTEMIR, IST.), *mardá* (en 1778 et en 1793), *milótie* (on le retrouve chez R. GRECEANU), *minareá* (en 1650 et à la fin du XVIIIe siècle dans LET. III), *musaíp* (M. COSTIN, LET. I et en 1715), *nafacá* (NECULCE, L.), *nacará*, *nagará* (AMIRAS, LET. III et en 1715), *nisangíu* (au début du XVIIIe siècle), *távlii* (HERODOT, I.), *tefericíe* (NECULCE, L.). Il faut aussi qu'on précise le fait que le traducteur de la *Chronique...* utilise certains termes turcs maintes fois: *Atmeidán*, tout

comme j'ai précisé, cinq occurrences, *bogáz, boáz* trois occurrences, *bulúc* trois occurrences, *caíc* six occurrences, *caimacám* quatre occurrences, *ceaúş* quatre occurrences, *duiúm* trois occurrences, *hadãmb* plus de dix occurrences, *hóge* quatre occurrences, *imám* trois occurrences, *mángăr* quatre occurrences, *mecít*, quatre occurrences, *tefericíe*, quatre occurrences, *nacará*, *nagará* huit occurrences. Tout comme dans la *Chronique...*, le traducteur des *Histoires* d'Hérodote utilise aussi plusieurs fois certains mots turcs comme *bogaz*, plus de soixante occurrences, *hadãmb* treize occurrences, *paic* plus de vingt-cinq occurrences etc. Ces tendances, le fait que certains mots turcs ne sont attestes que dans la *Chronique....*, et aussi le grand nombre des mots turcs rarement utilisés, et qui ont peu d'attestations à l'époque, sont des preuves que le traducteur était familiarisé avec le lexique turc et même qu'il parlait le turc. Un autre aspect que j'ai remarqué c'est que le traducteur a la tendance d'employer des formations roumaines à partir des radicaux turcs: l'adjectif *agimăsc* (utilisé dans un document de 1681, chez NECULCE, LET. II, dans MUSTE, LET. III), le verbe a *hadâmbí* (utilisé aussi chez HERODOT, I., DOSOFTEI, N. A.), le verbe *a se tefericí*, qui n'est pas enregistré dans les dictionnaires.

À peu près la moitié des mots d'origine turque de la Chronique… sont des termes administratifs, particulièrement des noms de fonctions: *aibáşi, ciorbagíu, armiraghiu, báil, barát, beglerbéi, bostangí báşĕ, buiurdíum, cadíu, cadíl eschériu, caimacám, capigíu, căzâlbáş, ceaúş, chervăsăríe, ciflíc, hasăchíe, hazná, hóge, ienicér, imám, iuva haraci, leáfă, mazíl, musaíp, nafacá, nisangíu, otác, paşă, sângeác bei, spahíu, subáş, teché, tefterdári, valedeá*. Certains termes turcs reflètent des réalités sociales, d'autres des états humains: *agém* et le dérivé adjectival *agimăsc, -ască, bulúc, calafát, chiríe, cirác, donánma, donámma, duiúm, ghiaúr, girít, hadãmb* et le verbe *a hadâmbí, halcá, mardá, tefericíe,* substantif à partir duquel le traducteur forme le verbe *a se tefericí, telbíz*. Une autre partie du lexique dénomme de différents objets: *caíc, caftán, emurlúc, iamurlúc, gherdán, gherghéf, mángăr, măfrámă, milótie, sarahír, távlii, zar*. Le traducteur utilise des termes turcs pour désigner des édifices et des bâtiments: *cúlă, dugheánă, cafás, imarét, meidán, minarea*. Deux mots turcs désignent des instruments muzicaux: *cobúz, cubúz, nacará, nagará*. Autres deux termes se réfèrent aux animaux: *chiuhăilán (?), pil*. Un seul terme est utilisé pour dénommer une réalité géographique: *bogáz, boáz*. Dans les chroniques grecques on évoque le surnom de l'un des plus importants sultans, Bajazet, et c'est ainsi que le traducteur introduit et explique la dénomination turque d'un phénomène naturel, *iltirim*, „éclair". D'ailleurs, il offre à plusieurs reprises les explications des mots turcs. Quant aux termes administratifs et

militaires il fait l'équivalence avec le roumain ou il les glose: „olăcari de ai lor, capete ce le dzâc *aibaşi ciorbagii*"; „*buiurdium*, adecă scrisoare de la mâna împăratului"; „era închis într-acĕ *culă*, adecă baştĕ"; „nu-l lăsară *imamii*, adecă dascălii"; „numai cu pedestrimĕ, cu *ienicĕrii* rămăsasă"; „*nafaca*, adecă leafă"; „călăreţâi turcilor, adecă *spahii*"; „*valedeaoa*, maşteha împăratului" etc. On présente par la glose ou par le redoublement synonymique les dénominations de quelques réalités sociales, objets, coutumes ou traits: „un cântec frumos persăsc, adecă *agimăsc*"; „carăte cu *cafasuri* mari şi largi, de-au fost făcute ca o cuşcă"; „i-au dat sate şi *ciflicuri* şi moşii"; „mare bucurii şi vesălii s-au făcut la Ţarigrad şi-n toată ţânĕrĕ împărăţâii greceşti *donanma*"; „*Iltirim*, turcĕşte să cheamă «fulgerul»", „l-au scopit de-l fĕce *hadâmb*"; „o ţânĕa împăratul *hasăchie*, adecă muiĕre"; „amăgei şi *telbiz* de cei mari". Cette tendance d'expliquer les termes turcs met en évidence deux aspects: d'un côté, le fait que le traducteur était un bon connaisseur de la langue turque et surtout des réalités en premier lieu d'ordre administratif de l'Empire ottoman, et, de l'autre, le fait qu'il avait la conscience d'avoir présenté des réalités moins connues ou à peine introduites dans l'usage de la langue parlée et écrite dans les Principautés Roumaines – plusieurs termes sont attestés, comme on l'avait déjà constaté, postérieurement à la date de la traduction de la chronique. Par la suite, conformément à sa manière de décrire les événements d'une façon aussi claire que possible, le traducteur essaye de les faire connaître aux lecteurs. Quelques termes turcs de la *Chronique depuis le commencement du monde* ont du correspondant dans les textes grecs: *calafát*, K (p. 401), *cărăimán*, K (p. 450), où il a la forme *καραμάνος*, *milótie*, K (p. 200[a]) *μηλωτή*, *mintareá*, K (p. 469) *μιναρές, -έδες*, *távlii*, K (p. 435) *ταυλῆ*, *zar*, K (p. 435) *ζάρι*. Dans ce cas, il ne faut qu'on exclue ni l'influence du texte grec, ni la prémisse selon laquelle le traducteur connaissait les termes respectifs indépendamment du texte grec.

Le fait que cet érudit a employé un riche lexique turc contenant des éléments rares ou même uniques à l'époque, est un indice que les réalités respectives et surtout le fait de les avoir connues ont pénétré dans sa vie intérieure, faisant partie de sa culture, c'est-à-dire de sa *base spirituelle*[15],

[15] Tout en parlant des concepts *base d'articulation* et *base psychologique* de la théorie de A. Philippide et en présentant le moyen dont G. Ivănescu reprend et nuance ces deux concepts, Carmen-Gabriela Pamfil, dans sa monographie *Alexandru Philippide,* Bucureşti-Chişinău, Editura Litera, 2008, p. 127, observe: „ces syntagmes se rencontrent dans des contextes qui visent tant les langues, comme produits des organes articulateurs et du psychique humain, que ceux qui parlent, comme créateurs des langues, par l'action des organes articulateurs et du psychique"; par la suite, affirme l'auteur, on peut parler de la *base d'articulation* ou la *base psychologique* d'une langue, et aussi de la *base*

dans les termes de G. Ivănescu. La langue, affirme le savant de Iaşi, communique la vie de l'âme et s'identifie avec elle, parce que la langue ne contient pas seulement les signes phonétiques, mais aussi les sens, qui sont même les faits de l'âme (des pensées, des volontés, des sentiments). Dans sa vision, „ce qui n'est pas signe [phonétique] dans la langue s'identifie avec l'esprit dans sa totalité"[16], et „la littérature et la culture d'un côté, et la langue de l'autre, ne représentent même pas deux réalités différentes l'une de l'autre, mais une seule réalité, qui est l'esprit, la vie spirituelle"[17]. Dans cette perspective, le lexique turc, et particulièrement les noms propres de la *Chronique...,* tout comme les descriptions, représentent des preuves indéniables que le traducteur a été non seulement un voyageur passager à Constantinople (appelle *Tzarigrad*), mais un vrai connaisseur de l'ex-capitale byzantine. Je ne sais si dans ses oeuvres (originales ou traductions) après 1671, date de l'établissement définitif en Russie, Nicolae Milescu Spătarul aura utilisé encore des termes turcs, en spécial des noms propres et des descriptions pareils à ceux de la *Chronique...* Mais je suis sûre que celles-ci et deux tiers des mots analysés n'apparaissent ni dans la chronique traduite par le métropolite Dosoftei d'après celle de Kigalas, ni dans les autres ouvrages de celui-ci, et ne constituaient pas une partie de la vie de son âme, de sa base psychologique.[18]

Ces observations seront étayées dans les pages qui suivent par une ample présentation des éléments turcs de la *Chronique...*, des sens et des contextes dans lesquels ils sont employés et aussi par l'enregistrement des attestations connues jusqu'à présent. J'ai ajouté à la principale

d'articulation ou la *base psychologique* de ceux qui parlent. Ivănescu, qui nuance le concept de base psychologique et appelle cette réalité *base spirituelle,* distingue dans cette base des éléments formels (logiques) généralement humains et «des éléments de contenu, *c'est-à-dire ceux qui ont comme expression les mots* (n.s.). Mais ceux-ci varient beaucoup d'une époque à l'autre, d'un peuple à l'autre, d'une catégorie sociale à l'autre, *même d'un individu à l'autre* (n.s.), et, par conséquent, de ce point de vue, la base spirituelle est très diverse et très variable. On peut admettre que les langues littéraires (de culture) ont une autre base spirituelle que les patois, on peut admettre une base spirituelle différente même d'un individu parlant à l'autre». G. Ivănescu, *Viaţa şi opera lui Alexandru Philippide,* p. 37-39, ap. Carmen-Gabriela Pamfil, *op. cit*., p. 139.

16 G. Ivănescu, *Problemele capitale ale vechii române literare*, în „Buletinul Institutului de Filologie Română „Alexandru Philippide", vol. XI-XII (1944-1945), Iaşi, p. 22.

17 *Id. ibid.*

18 Il est entendu que, par les caractéristiques mentionnées, qui mettent en évidence la personnalité d'un érudit qui a de multiples qualités, question déjà discutée, j'exclus la possibilité que le traducteur soit le boyard Pătraşco Danovici, que je considère – et N.A. Ursu aussi l'a démontré – le copiste de la première partie du manuscrit 86.

source utilisée, *le Dictionnaire de la langue roumaine* de l' Académie, de nombreuses attestations de mes propres fiches de lecture.

agém s.m. < tc. *ağem* „qui n'est pas arabe, étranger, persan", ŞIO II_2, cf. DA (s.v.). Avec le sens „persan, oriental", le mot est enregistré en DA (s.v.) chez MUSTE, LET. III. Dans TDRG[3] (s.v.) la première attestation est de 1681. Dans la *Chronique...* apparaissent des attestations plus anciennes: *Dacă fugi Ozun Hasan, împăratul persâlor, iară turcii mulţ* ***agemi*** *au robit.* ***Agemii*** *aceştě viind pre cali de petrĕcere rrĕ, mulţ au murit, iară alţâi […], pre după ce au făcut pace turcii cu persâi, i-au lăsat de s-au dus în ţara lor* f. 491[v]. Le traducteur utilise aussi le dérivé ***agimắsc***, ***-áscă***, adjectif qui a le sens „persan, oriental", attesté en 1681 et de même chez NECULCE, LET. II et MUSTE, LET. III (DA s.v. agemesc). Dans la *Chronique*… il y a une attestation antérieure: *Pusă întâi împăratul pre pers de cântă un cântec frumos persăsc, adecă* ***agimăsc*** f. 496[r].

aibáşi ciorbagíu s.m. < de tc. *bâš* „chef (de corporation)" et tc. *čorbağy* „homme riche; colonel de janissaires", DA (s.v. *baş*-, et s.v. *ciorbagiu*). In DA (s.v.) est enregistré le deuxième mot, ciorbagiu „commandant d'un régiment de janissaires", avec des attestations de LET. II. Je l'ai rencontré aussi chez R. GRECEANU, 81. Une partie du premier mot est enregistrée dans DA (s.v. *baş*-) *baş* < tc. *bâš* „chef (de corporation)" et *baş*- comme „élément de composition qui est entré dans la langue roumaine avec le titre hiérarchique ottomane et qui est devenu plus tard une sorte de préfixe productif". L'attestation de la *Chronique...* est antérieure et les deux mots désignent une seule réalité – une des fonctions administratives de l'Empire ottoman: *Au fost trimis olăcari de ai lor, capete ce le dzâc aibaşi ciorbagii* f. 503[r].

barát s.n. < tc. *berat*, DA (s.v. *berat*), cf. ŞIO II_2. Avec le sens „diplôme ou brevet (d'investiture) émis par le sultan surtout pour les voïvodes roumains à l'installation sur le trône", le mot est enregistré chez M. COSTIN, LET. I et N. COSTIN, LET. II (DA s.v. *berat*). En TDRG[3] (s.v. berat) la première attestation c'est de AXINTE URICARIUL. Dans la *Chronique...* le terme ne se réfère pas aux réalités roumaines et signifie „acte signé par le sultan, par lequel celui qui le possède a la liberté d'utiliser un certain bien, de faire une certaine action etc.": *Şi-i întrebă cu ce tărie ţân ei, nişte ghiauri, un lucru împărătesc ca acela, scump, de să închină ei, că-i harnic de a să închina sângur împăratul într-acĕĕ besĕrecă. Iară ei arătară* ***barături*** *făcute de la sultan Mehmet şi de la sultan Paiazât şi şi de la alţ împăraţ* f. 522[v].

beglerbéi s.m. < tc. *begler begi* (*beylerbeyi*), DA (s.v. *beilerbei*), cf. ŞIO II_2. Avec le sens „gouverneur général", le mot n'a pas d'attestations de l'époque ancienne en DA (s.v. *beilerbei*). Je l'ai identifié chez URECHE,

L.[2], 64, R. GRECEANU, 177, DOSOFTEI, N. A. f. 316[v]. Chez Dosoftei la forme est *beglerbeghiul*, sinon empruntée ou, du moins, influencée par le texte grec: πεγιλέρ πέγιης, K (p. 419). In TDRG[3] (s.v. *beilerbei*) le terme est attesté en 1479 et chez N. COSTIN, L. Dans la *Chronique...*: *Apoi îl pusĕsă **beglerbei** apusului f. 491[r]; Iară **beglerbeiul** acela fiind şi el dentr-acĕĕ sămințâie procleţască ce era şi Theolipt, întră îndată satana la inema lui* f. 522[v].

bogáz, boáz s.n. < tc. *boghaz*, DA. Avec le sens „détroit, canal, embouchure; défilé, gorge", le mot est enregistré chez M. COSTIN, CANTEMIR, HR. et N. COSTIN, LET. I. A (DA s.v. *bogaz*). Dans HERODOT, I. 336, 337 etc. il a plus de soixante occurences. La *Chronique…* offre des attestations antérieures. Parce qu'il le considère inconnu, le traducteur glose ce mot: *Trecu **bogazul**, adecă gâltanul mării ce trĕce pentre Ţarigrad şi pentre Scutari, ce să cheamă decinde pământul răsăritului f. 301[v]; Trecură **bogazul**, adecă gâltanul mării den ceasta parte, la Ţarigrad* f. 435[r]; *Veniră de agiunsără până la Halchidona, împotriva Ţarigradului peste **boazul** mării, despre răsărit* f. 296[r].

bostangí báşĕ s.m. < tc. *bostanği başy*, ŞIO II_2; dans DA les deux termes sont enregistrés et analysés séparément: *bostangi* < tc. *bostanğy* şi *baş* (voir supra, *aibaşi ciorbagiu*). En ŞIO II_2 le mot est défini „le chef de la garde impériale et des jardins du sérail; il présidait l'execution des dignitaires condamnés à la peine de mort et inspectait la prison où les fonctionnaires étaient soumis à la torture; il conduisait aussi le caïque du sultan". L'attestation en ŞIO II_2 est de CANTEMIR, IST. Le mot *bostangiu* on le retrouve aussi chez CR. ANON. 280. In TDRG[3] (s.v. *bostangiu*) une partie de ce mot composé, *bostangiu*, est enregistré aussi chez R. POPESCU, dans CM I. Dans la *Chronique...* il y a une attestation antérieure du syntagme entier: *Îndată omorâ* […] *pre cumnatu-său şi pre **bostangi** başĕ şi pre cadil escheriu* f. 507[v].

buiurdium (parce que les consonnes sont écrits au dessus de la ligne, l'accent n'est pas mis) s.n. < tc. *buyur(ul)du*, DA, cf. ŞIO II_2. Le mot est défini en (DA s.v. *buiurdiu*) „terme turc de l'époque des phanariotes", avec le sens „ordre (émanant d'un pacha, lettre émanant d'un vizir pour Constantinople (par opposition avec le firman, destiné aux provinces), décret" et il n'a pas d'attestations de l'ancienne époque. Je l'ai identifié de même dans la chronique de Radu Popescu.[19] Dans la *Chronique...*: Le dĕde şi buiurdium, adecă scrisoare de la mâna împăratului f. 513[v].

bulúc s.n. < tc. *böluk*. 1) Avec le sens de la *Chronique...* „en troupe serrée, en masse compacte" et avec valeur adverbiale, le mot est illustré

[19] Voir G. Pascu, *Istoria literaturii române din secolul al XVII-lea*, Iaşi, Institutul de arte grafice „Viaţa românească" S. A., 1922, p. 146.

en DA (s.v.) avec une citation de M. COSTIN, LET. I. La *Chronique...* offre une attestation antérieure: *Să alĕsără de o parte* ***buluc*** *şi nu să da gotfilor, ce ş-au apărat capetele* f. 225^r^. 2) Avec le sens „en foule, avec précipitation, pêle-mêle" dans DA (s.v.) le mot n'a pas d'attestations de l'ancienne époque. Á l'égard de ce sens du mot, in DA on spécifie: „à présent utilisé surtout avec les verbes: *donner (a da), entrer (a intra), envahir (a năvăli), venir (a veni), tomber (a cădea), s'amasser (a se aduna)* etc." Dans la *Chronique…* les attestations sont antérieures; à un moment donné le mot est employé avec un verbe d'action: *N-au ştiut că ĕste sângur împăratul grecesc acolo într-acel* ***buluc*** *şi cu boiĕrii săi* f. 479^r^; *Slujitorii şi cetăţĕnii îi tot tăiĕ vârtos, cum întra* ***buluc*** *pre porţ* f. 493^r^.

cadíu s.m. < tc. *kady* „juge", ŞIO II_2. Avec le sens vieilli „juge turc qui accomplit dans le même temps des fonctions civiles et religieuses", le terme est illustré dans DA (s.v. *cadiu*) avec des citations de VARLAAM, C., NECULCE, LET. II, N. COSTIN, LET. II. Il est utilisé aussi chez DOSOFTEI, N. A. f. 325^r^, f. 327. Dans la *Chronique...*: *Pusă în Ţarigrad* ***cadiu*** *şi epitropi* f. 480^r^, f. 521^v^.

cadíl eschériu s.m. – ŞIO II_2 présente la forme *cadiascher* < tc. *kaz' asker* (*kazy' asker*) „juge de l'armée", ŞIO II_2, cf. DA (s.v. *cadiascher*) où il est enregistré avec la forme *cazascher* chez E. KOGĂLNICEANU. Je l'ai identifié avec la même forme chez NECULCE, L^2. Dans la *Chronique...*: *Omorâ* […] *pre bostangi paşĕ şi pre* ***cadil escheriu*** f. 507^v^.

cafás s.n. < tc. *kafas* „cage, treillage, part du sérail où l'on emprisonnait les successeurs au trône; l'appartement des femmes dont les fenêtres avaient du treillage", ŞIO II_1. Dans la *Chronique…* le mot a d'autres sens. 1) Avec le sens „barreaux (en bois qui s'entrecroisent comme un clayon (aux fenêtres); treillage)" le mot n'a pas d'attestations de l'ancien roumain dans DA (s.v.). Dans la Chronique…: *Ş-au fost având împăratul făcute carăte cu* ***cafasuri*** *mari şi largi, de-au fost făcute ca o cuşcă ş-au fost şedzând împărăteasa şi cu fĕtele când au fost ieşind la primblare* f. 226^v^; 2) Le sens „balcon dans une église où chante le choeur" (MDA s.v.) pour lequel il n'existe d'attestations ni dans MDA, ni dans DA, on le répère dans la Chronique…: *Iară o muiĕre au cădzut [de] sus den* ***cafas****, de unde sta muierile ş-asculta svânta cazanie* f. 226^r^. Le mot est utilisé chez R. GRECEANU, 28[20], possible avec le sens „balcon".

caftán s.n. < tc. *kaftan*, DA. Le sens de la *Chronique…* est „manteau oriental, blanc, long et large, paré d'or et de soie, porté par les voïvodes et les boyards roumains" (MDA s.v); dans DA (s.v.) on illustre le sens avec

[20] Dans R. GRECEANU, 28, le mot apparaît dans le contexte: „Mai făcut-au şi casa cea domnească ce iaste pre stâlpi de piiatră şi iaste cu trei *cafasuri*".

plusieurs attestations de N. COSTIN, LET. II. Le mot apparaît aussi chez M. COSTIN, O., v. le Glossaire. Dans TDRG[3] (s.v.) la première attestation est de l'année 1485. On le retrouve de même chez NECULCE, L[2], 271, 283 etc. Dans la *Chronique…* j'ai identifié de nouvelles attestations: *Adusără văşmânt împărătesc, adecă **căftan** f. 285ᵛ; I-au îmbrăcat pre toţi cu **căftani** scumpe* f. 501ʳ, cf. f. 512ᵛ.

caíc s.n. < tc. *kayik* (*kayuk*) „bateau, barque", ŞIO II_1; tc. *kaïk*, DA. Avec le sens „vaisseau à voguer", le mot est enregistré chez AXINTE URICARIUL, LET. II (DA s.v.). On le repère également chez M. COSTIN, O. 104, R. GRECEANU, 70, HERODOT, I. 363, DOSOFTEI, N.A. f. 190ᵛ. La *Chronique…* offre plusieurs attestations: *Nu să vedě apa mării de mulţimě **caicelor*** f. 194ʳ; *Atâtě **caice**, şi şeici, şi catarge era pre mare, cât nu să mai vedě apa mării prentre Ţarigrad şi pentre Scutari* f. 256ʳ, cf. f. 265ʳ, f. 234ᵛ, f. 282ʳ, f. 305ʳ.

caimacám s.m. < tc. *kaimacam*, DA. Avec le sens „*caïmacam*", le mot est illustré in (DA s.v.) par une citation de M. COSTIN, LET. I. La *Chronique...* présente quelques attestations antérieures: *Lăsă **caimacam** cu fiiu-său pre un boiěri mare al său, pre anume Vunon* f. 299ᵛ; *De ce gătindu-să de purces au lăsat în locul său topotiritean, adecă **caimacam** socotitor şi epitrop împărăţâiei pre Ioan nepotu-său* f. 465ʳ, f. 317ᵛ, f. 317ʳ.

calafát s.m. < tc. *calafat*, DA; în K (p. 401), *καλαφάτης*, cf. SCRIBAN. Le mot n'a pas d'attestations de l'ancien roumain in DA (s.v.). Dans DOSOFTEI, N.A. f. 300ᵛ il est emprunté de K (p. 401) comme nom propre. Dans la *Chronique...* il est glosé: ***Calafaţ** să cheamă ceiě ce astupă corabiili de noaă pren toate încheieturili scândurilor* f. 452ʳ.

capigíu s.m. < tc. *kapuğy*, „huissier du sérail; leur capitaine était envoyé dans les Pays Roumains quand on détrônait le voïvode ou quand on faisait monter sur le trône un nouveau voïvode", DA (s.v.), où il est enregistré dans LET. I, DIONISIE ECLESIARHUL. Dans la *Chronique...*: *Acel om s-au fost turcit şi l-au fost pus **capigiu*** f. 520ʳ.

cărăimán s.m. – il est très possible que ce mot ait aussi une origine turque, mais le traducteur a pu le prendre de K (p. 450) où il a la forme *καραμάνος*, „soldat d'un régiment spécial de l'armée". Dans la *Chronique...*: *Au chemat o samă de capete den **cărăimani** şi i-au îmbrăcat pre toţi cu căftani scumpe* f. 501ʳ.

căzâlbáş s.m. < tc. *kazyl baş* „persan", DA, cf. ŞIO II_2. Le mot est enregistré in DA (s.v. *cazâlbaş*) dans LET. I et présente plusieurs occurrences in LET. II. Dans la *Chronique...*: *Şi-i socotiě Hosroi şi-i ţâně la cinste mare şi mai aleşi den **căzâlbaşii** lui, unde i-au vădzut că au făcut atâta bărbăţâie la pers* f. 440ᵛ.

ceaúş s.m. < tc. *čauş* „chiaoux, courrier, huissier", DA (s.v.), cf. ŞIO II_1. Dans l'époque ancienne le mot est enregistré en DA (s.v.) in LET. I, CANTEMIR, IST. On le retrouve aussi dans la traduction de la *Bible* de ms. 4389[21] et en HERODOT, I. 393. Dans la *Chronique*... il y a plusieurs attestations: *Eparhul trimisă pre un* ***ceauş*** *la stolnicul să-l chĕme să vie la giudeţ de faţă, precumu-i obicina* f. 284ᵛ; *Trimisără* ***ceauşi*** *după Theolipt să-l aducă* f. 522ᵛ, f. 495ʳ, f. 572ʳ.

chervăsăríe s.f. < tc. *kervan seray*, DA (s.v. *carvasara*). Avec le sens „douane; l'édifice où se trouvait la douane turque, où venaient en pension les commerçants turcs avec leurs marchandises", le mot est illustré avec des citations de VARLAAM, C., LET. II, NECULCE, LET. II, LET. III. Dans la *Chronique*... il est employé une fois: *Să făcĕ vlădici şi episcopi şi proclĕţâi şi era toate lucrurile făcute fără pravilă şi fără lĕge, cum era mai rrău. Că mai să făcusă Patriarhiĕ* ***chervăsărie*** *şi lacaş de curvie* f. 519ʳ.

chiríe s.f. < tc. *kirij* sau bg. *kirija*, DA (s.v.). Dans la *Chronique*... le mot est utilisé dans la locution *cu chirie* „à loyer": *Într-o casă cu* ***chirie*** *şedzusă un creştin, că o tocmisă într-un an* f. 337ᵛ. Dans DA (s.v.) il est illustré par plusieurs citations de PRAV. et on présente aussi des attestations de LET. II, LET. III. On l'identifie de même dans HERODOT, I., 28, 273, dans la locution *a lua cu chirie* „louer" et chez DOSOFTEI, N.A. f. 224ʳ, f. 224ᵛ.

chiuhăilán s.m. – probablement un mot d'origine turque. Ce mot n'est pas enregistré dans les dictionnaires. Dans la *Chronique*… il a le sens „race de chevaux arabes": *Să împlură de avuţâie şi de cai arăpeşti* ***chiuhăilani*** f. 355ᵛ.

ciflíc s.n. < tc. *čiftlic*, DA, cf. ŞIO II_2. Avec l'explication „mot turc sorti de l'usage" et le sens „ferme, maison de campagne", le mot n'a pas d'attestations de l'ancienne époque in DA (s.v. *ciftlâc*). La *Chronique*... présente une attestation: *Mătuşe-sa, valedeaoa, maştehă împăratului, i-au dat sate şi* ***ciflicuri*** *şi moşii şi avuţâie multă* f. 487ʳ.

cirác s.m. < tc. čyrac, DA, cf. ŞIO II_1; SCRIBAN, CIORĂNESCU proposent l'étymologie tc. *čirak, čerak* „élève", ngr. *τσιράκι*; alb., bg., sb. *čirac,* magh. *csirác*; DM, DEX², NDU, DEXI indiquent tc. *çirak*. Avec la précision „vieilli" et le sens „personne de confiance, favori, protégé de quelqu'un", le mot est enregistré in LET. I (M. COSTIN) (DA s.v.). Je l'ai répéré aussi in CR. ANON. 301[22]. Dans la *Chronique*… il y a une attestation antérieure: *I să rugă să să puie pentru dânsul să-i fie* ***cirac*** *şi să-i scoaţă Patriarhia de la împăratul* f. 490ʳ .

---

[21] Voir V. Arvinte, l'étude linguistique de MLD, II, EX., p. 39.

[22] Dans CR. ANON. 301 on l'identifie dans le fragment: «Ştefan-vodă, pe carele el l-au făcut domn şi *cirac*».

cobúz, cubúz s.n. < tc. *kopuz* (tatare *kobuz*), DA. Relatif à ce mot in DA on spécifie: „ce mot qui signifie un instrument à cordes ne semble avoir jamais été répandu et fixé dans la langue comme en font la preuve les nombreuses variantes et aussi le besoin de l'avoir glosé (chez DOSOFTEI, V. S. par „ceteră", chez MARDARIE, L. par „alăută", sl. „gusli"). Dans la poésie populaire le mot *cobuzul* est gardé jusqu'à présent, et on comprend qu'il est une sorte de flûte de berger ou flûte champêtre". Le mot a de différentes variantes et il a été répandu assez largement. Il est enregistré dans DA (s.v. *cobuz*) dans HERODOT, I., LET. I (M. COSTIN), DOSOFTEI, V. S., BIBLIA 1688. In TDRG[3] (s.v. *cobuz*) il est enregistré chez EUSTR. PRAV., ANON. CAR., PRAV. GOV. Je l'ai retrouvé aussi chez DOSOFTEI, N. A. f. 10[v], f. 367. La *Chronique...* offre d'autres attestations: *Ş-au fost ducând şi surlari şi tâmpănari şi de alte fĕliuri de* ***cubuză*** *şi de canoane, în tot chipul* f. 274[v]; *Între lei era făcuţi organe, cum am dzâce surle,* ***cobuze,*** *cimpoi, alăute şi alte glasuri de musâcă* f. 396[v].

cúlă s.f. < tc. (cf. şi alb., bg., sb., ngr.) *kula*, DA. Avec le sens „tour circulaire, coupole; tour d'observation", le mot est enregistré chez M. COSTIN, dans le nom propre *Edicule* (DA s.v.). *Culă* est attesté de même dans le manuscrit 4389, dans une note marginale, comme synonyme pour *tărie*, avec le sens „prison"[23]. Il est enregistré en TDRG[3] (s.v.) chez MARDARIE, L. Dans la *Chronique...* se retrouvent deux attestations dont l'une est accompagnée de glose, ce qui indique le fait que le traducteur considérait ce mot moins connu dans les Pays Roumains: *Închisără-l într-o culă de piatră în mare [...]. Iară împăratul [...] au trimis acolo unde era închis, într-acĕ* ***culă,*** *adecă baştĕ, ş-au învăţat de l-au orbit* f. 275[v].

donánma, donámma s.f. < tc. *donanma* „la décoration d'une ville et des fêtes publiques (par ex. à l'occasion d'une victoire)", ŞIO II_2[24]. Le sens „fête publique, festivité avec l'occasion d'un événement important (d'habitude quand on a eu une victoire ou on a conquiert une forteresse) et qui était accompagnée par joie, jeux, distractions, la décoration et l'illumination des villes etc.", est enregistré en DLR (s.v. *dunanma*) autour de l'année 1693 et aussi chez N. COSTIN, LET. I A, CANTEMIR, AXINTE URICARIUL, MUSTE, LET. II[25]. Il a été signalé, de même, dans la chronique de Radu

[23] Voir V. Arvinte, étude linguistique de MLD, I, GEN. p. 92. Le mot est utilisé dans le même manuscrit en MLD, V, DEUTER. II; voir aussi l'étude linguistique, p. 40-41. Dans ce cas apparaît comme synonyme, dans une note marginale, pour *zăvor*. Vraiment, „il n'est pas clair le motif pour lequel Daniil Panoneanul a recouru, dans le manuscrit 4389, au mot *culă*, dont le sens est différent de celui de «zăvor».

[24] Voir Giorge Pascu, *op. cit.*, p. 146.

[25] Pour *donanma, dugheana* et *duium* voir la *Lettre D*, Partie 6 de DLR (sous

Popescu[26]. On le retrouve également chez N. COSTIN, L. 242[27]. Dans la *Chronique...* il y a des attestations antérieures à celles précisées: *Dĕde învăţătură să să împodobască oamenii Ţarigradului cine cu ce avĕ mai bun, şi să-ş împodobască toţ casăle şi toate uleţâle şi dughĕnele, să fie aceasta bucurie în trei dzâle şi trei nopţi. Şi aşĕ fĕceră toţi oamenii şi nu numai în Ţarigrad s-au făcut aceasta, ce şi pentr-alte cetăţi şi oraşe, care să cheamă **donamma*** f. 273r; *Mare bucurii şi vesălii, s-au făcut la Ţarigrad şi-n toată ţânĕrĕ împărăţâii greceşti **donanma*** f. 303v**.**

dugheánă s.f. < tc. *dükkhân*, MDA; tc. *dukian* „magasin, boutique“, ŞIO II$_1$; SCRIBAN indique l'étymologie tc. *dükkian*; CADE tc. *dukjan*; DEX^2, NDU, DEXI proposent tc. *dükkân*. 1) Avec le sens „petite boutique (parfois improvisée) où l'on expose et l'on vend des marchandises alimentaires, des vêtements ou seulement des boissons“, le mot est enregistré en DLR (s.v.) dans PRAV. et dans des documents de 1657, 1719, 1768, 1780. Je l'ai répéré aussi chez M. COSTIN, O. 133 et HERODOT, I. 198 où il est employé trois fois, chez DOSOFTEI, N.A. f. 19v. In TDRG^3 (s.v.) la première attestation est de 1561. Dans la *Chronique...*: *Să-ş împodobască toţ casăle şi toate uleţâle şi **dughĕnele*** f. 273r; *Să aprinsără nişti **dughĕni** în Ţarigrad* f. 360r; *Altora au dat casă cu **dughĕne*** f. 443r. 2) Le mot est présent dans la *Chronique...* avec un autre sens, „petit atelier où on usine des différents métaux“: *Era un jidov ce făcĕ sticle într-o **dugheană** şi avĕ camin făcut unde hierbĕ sticlele, adecă cuptori* f. 286r.

duiúm s.n. < tc. *doyum* DA, cf. ŞIO II$_1$. Avec le sens „proie“ le mot est attesté en DLR (s.v.) chez URECHE, LET. I, au début du XVIIIe siècle chez N. COSTIN, L., NECULCE, L., AXINTE URICARIUL, LET. II. Dans la *Chronique...*: *Velisarie hatmanul să învârteji cu izbândă mare la împăratul său, la Iustiniian, cu avuţâie multă şi cu **duium*** de robi f. 272v; *Au trecut Velisarie cu toate oştili şi cu izbânda, cu tot greul **duiumului**, pre denaintĕ împăratului* f. 272v; cf. f. 507r.

emurlúc, iamurlúc s.n. < tc. *yamurluk* (*yagmurluk*) ŞIO II$_1$; *jamurluc* DA. Le terme est enregistré en DA (s.v. *imurluc*) chez MARDARIE, L. On l'identifie aussi chez M. COSTIN, L^2., 175, avec la forme *ermuluc*. Dans la *Chronique...* il a le sens „vêtements richement parés, portés par les empereurs byzantins“: *Acesta împărat au izvodit podoaba **emurlucului***

presse). Je remercie le collègue Victor Celac, de l'Institut de Linguistique „Iorgu Iordan – Al. Rosetti” de Bucarest, pour les informations sur les attestations et les definitions des articles *dunanma, dugheană, duium*.

26 Voir Giorge Pascu, *op. cit.,* p. 146.

27 Voir N. Costin, L. 242: «Luă veste de bucurie pentru două cetăţi în Africa [...] făcu *dunanma* de bucurie».

împărătesc f. 146[v]; *Au luat pre un om den curtě lui, anume Vasâlichin şi l-au îmbrăcat cu* ***iamurlucul*** *cel cu aur împărătesc* f. 406[r].

gherdán s.n. < tc. *ğerdane*, DA. Avec le sens de la *Chronique*… „collier de pierres précieuses, de perles en verre, de pièces d'or", le mot est enregistré chez MARDARIE, L., BIBLIA 1688 (DA s.v.).[28] Dans TDRG[3] (s.v.) la première attestation est de 1611. Dans la *Chronique*…: *Şi-i pusă împăratul* ***gherdan*** *de aur în grumadzii lui* f. 22[r].

gherghéf s.n. < tc. *ğerğef*, DA. Avec le sens „châssis sur lequel on tend le tissu ou autre chose pour être brodé à l'aiguille", in DA (s.v.) le mot n'a pas d'attestations de l'ancien roumain: *Să-ş păzască furca şi* ***ghergheful,*** *cumu-i dată muierilor* f. 359[v].

ghiaúr s.m. < tc. *ğaur*, DA. Avec le sens de la *Chronique...* „giaour; surnom donné par les Turcs aux peuples qui ne sont pas mahométanes et spécialement aux chrétiens", le mot est illustré en DA (s.v. *gheaur*) par plusieurs citations de LET. II (NECULCE). Dans TDRG[3] (s.v.) il est enregistré chez M. COSTIN, L. On le rencontre aussi chez URECHE, L[2]., 114. Dans la *Chronique...* il y a une attestation antérieure. Bien que les attestations écrites soyent peu nombreuses, je crois que ce mot a été assez connu et employé à l'époque: *Şi-i întrebă cu ce tărie ţân ei, nişte* ***ghiauri,*** *un lucru împărătesc ca acela, scump, de să închină ei, că-i harnic de a să închina sângur împăratul într-acěě besěrecă* f. 522[v].

girít s.n. < tc. *ğirid*, *ğirit*, DA. Avec le sens „bâton un peu plus gros (ayant la longueur d'un mètre ou même de plus) en forme de javelot, avec lequel les Turcs jouaient jadis le jeu du «gerid»", DA (s.v. *gerid*), le mot apparaît chez VĂCĂRESCU (ap. ŞIO II_1). La *Chronique...* offre une attestation antérieure, un siècle auparavant: *Bătě halcaoa şi arunca unii într-alţii cu* ***girituri,*** *precum au luat obicină şi turcii împăraţi de la împăraţâi creştini şi fac şi ei acěstě toate* f. 274[v].

hadãmb s.m. < tc. *hadym* DA, cf. ŞIO II_2. In DA (s.v. *hadâm*) ce mot est enregistré chez MOXA, C., connaît plusieurs occurences en BIBLIA 1688, N. COSTIN, LET. II, CANTEMIR, IST. et HR. et il a le sens „eunuque, châtré". On retrouve le mot de même chez HERODOT, I., avec treize occurences et dans M. COSTIN, L[2]., 167, 205, DOSOFTEI, N.A. f. 136[r], f. 146[v], f. 174[v], f. 242[r]. La *Chronique...* présente beaucoup d'attestations: *Fiind împărăteasa o muiěre, avě şi* ***hadâmbi*** *mulţ în casăle împărăteşti* f. 363[v]; *Nu l-au fost omorât, ce l-au scopit de-l fěce* ***hadâmb*** f. 377[r], f. 157[v], f. 210[v], f. 215[v], f. 224[r], f. 225[r]; f. 339[v]; f. 356[v] etc. Le traducteur utilise aussi le verbe *a hadâmbí* qui n'est pas enregistré en DA. Avec le sens „châtrer",

[28] Voir aussi V. Arvinte, l'étude linguistique de MLD, I, GEN. p. 92, II, EX. p. 39, IV, NUM. p. 27.

à l'époque je l'ai trouvé chez HERODOT, I. p. 422 et DOSOFTEI, N.A. f. 249^{v}, f. 265^{r}. Dans la *Chronique...*: *Iară pre Ignatie acesta l-au* ***hadâmbit*** *şi l-au trimis la o mănăstire ce să dzâcĕ a lui Satir* f. 399^{v}.

halcá s.f. < tc. *(h)alka*, DA. In DA (s.v.) le mot est enregistré avec le sens „jeu oriental où les joueurs passaient le javelot par un cercle à la fuite du cheval", chez MOXA, C., VARLAAM, C., URECHE, L. Dans la *Chronique...*: *Alerga caii şi săgeta de călare în sĕmne ce punĕ şi bătĕ* ***halcaoa*** f. 274^{r}.

hasăchíe s.f. < tc. *hasechi*, ŞIO II$_{2}$, où le composé *hasechi-sultana* signifie „la favorite du sultan, qui donnait naissance à un fils de prince" et il est attesté en 1693. Dans la *Chronique...* il est repérable une attestation antérieure, pas dans le mot composé précisé, mais dans la forme simple *hasechie*, que le traducteur glose, tout en réalisant que ce mot n'est pas connu à l'époque: *O ţânĕa împăratul* ***hasăchie****, adecă muiĕre* f. 487^{r}.

hazná s.f. < tc. *hazna, haznè*, DA, cf. ŞIO II$_{1}$. Avec le sens „trésor (publique, cf. fisc, du voïvode ou d'un grand dignitaire, destiné pour couvrir les dépenses de guerre, d'une armée etc.)", le mot est attesté dans LET. II (NECULCE), LET. II (N. COSTIN) (DA s.v.). In TDRG^{3} (s.v.) on a enregistré une attestation antérieure, de 1652. Je l'ai identifié aussi chez DOSOFTEI, N. A. f. 146^{v}, avec le sens impropre „bain". Dans la *Chronique...*: *Dzâcĕ că duc împăratului pocloane la Ţarigrad şi în săcrie sânt lucruri scumpe: aur şi pietri şi* ***hazna*** f. 449^{r}.

hóge s.m. < tc. *hoğa*, DA (s.v.), cf. ŞIO II$_{2}$. Avec le sens „maître d'école turque", le mot est illustré par une citation de LET. II (NECULCE) (DA s.v.). Dans TDRG^{3} (s.v.) on a enregistré une première attestation de 1526. Dans la *Chronique...*: *O au dat după un* ***hoge*** *a împăratului. Şi fiind voiĕ* ***hogei*** *să o turcească, mult s-au nevoit, ce nemică n-au putut face să o scoaţă den lĕgĕ ei cĕ creştinească* f. 489^{r}; *În patru cornuri a mecitului au pus patru minarĕle nalte preste samă, întru careli să suie* ***hogĕ*** *de strâgă* f. 524^{r}, cf. f. 522^{v}.

ienicér s.m. < tc. *yeni čeri* „nouvelle armée", ŞIO II$_{1}$, cf. DA. Avec le sens „(chez les Turcs) soldat pédestre de la garde du sultan; la collectivité des janissaires était formée, au début, des enfants chrétiens convertis à la religion mahométane et formait l'élite de l'armée turque; elle a été créée par le sultan Murad (1326) et abolie par le sultan Mahmud (1826)" (DA s.v. ianicer), le mot est attesté chez M. COSTIN (ap. ŞIO), HRONOGRAF (sec. XVII) (ap. GCR I). Dans TDRG^{3} (s.v.) on l'a enregistré en 1479. Le mot est utilisé également dans les autres chroniques moldaves; il se retrouve de même chez DOSOFTEI, N.A. f. 316^{v}, f. 317^{r}. Dans la *Chronique...*: *Să spăriară rrău, cât nu-i ţânĕ locul, că numai cu pedestrimĕ, cu* ***ienicĕrii***

rămăsasă f. 470[r] quatre fois; *Trimisă cu oşti multe pre Ală paşĕ, cu* ***ienicĕri*** *şi cu spahii şi cu de altă oaste* f. 501[r], cf. f. 501[v] (trois fois), f. 470[v].

iltirím – La signification du mot est donnée par le traducteur: *Sultan Paiazât şi pre poreclă Iltirim.* ***Iltirim****, turcĕşte să cheamă „fulgerul"* f. 474[v]. Dans DOSOFTEI, N.A. f. 313[r], f. 321[r] , f. 338[v] le mot est emprunté de K comme nom propre.

imám s.m. < tc. *imam*, DA. 1) Avec le sens „prêtre turc; maître d'école turque", le mot est illustré en DA (s.v.) avec une citation de LET. III. Dans TDRG[3] (s.v.) il est enregistré en 1715. La *Chronique...* offre des attestations antérieures: *Avĕ împăratul atâta usârdie spre patriarhul, cât să mira toţi* ***imamii*** *turceşti* f. 482[v]; *Îndată ieşi cuvântul împăratului să margă hogĕ şi alţ* ***imami*** *turceşti să să închine într-însă* f. 522[v]. 2) Une extension sémantique de ce sens est, comme la glose l'indique, „personne qui enseigne quelqu'un": *Vru să puie ceasornice în Ţarigrad, să bată ceasuri, ca şi la Veneţâie, ce nu-l lăsară* ***imamii****, adecă dascălii* f. 523[r].

imarét s.n. < tc. *imaret*, ŞIO II_2. Le mot n'est pas enregistré dans les dictionnaires. Dans ŞIO II_2, on indique le sens „établissement de charité, hospice", et on le repère chez CANTEMIR, IST. Ainsi comme il résulte de la glose, dans la *Chronique...* le mot signifie „mecet", c'est-à-dire „petite mosquée; p. gener. mosquée; lieu de prière chez les Turcs" (DLR s.v. *mecet*): *Şi-l îngropară la* ***imaretiul*** *ce-l făcusă el, adecă megit* f. 516[r].

iuva haraci subst. < tc. *harač* „tribut payé par ceux qui n'étaient pas mahométans", ŞIO II_1, cf. DA (s.v. haraci). Dans la *Chronique...* le mot a le sens „impôt"; mais comme il résulte des explications du traducteur, ce mot se réfère, plus exactement à l'„impôt payé par chaque personne": *Acesta împărat au scornit întâi de plătesc oamenii cineşi de capul său bir tot usăbi, careli îl ţân turcii şi până astădz, de iĕu de tot omul, ori unde-l află, ce să dzâce la turci* ***iuva haraci*** f. 367[r], f. 86[v].

leáfă s.f. < tc. *'ölefe ülefé*, ŞIO II_1; tc. *ölefe, alafa*, cf. sb. *lafa*, bg. *лефе*, DA. Avec le sens „rémunération en argent, la somme que reçoit quelqu'un de l'État, d'une institution publique ou privée pour une certaine période, payement, salaire", le mot est enregistré dans l'ancienne époque chez VARLAAM, C., NEAGOE, ÎNV., dans des documents en 1762, 1771, 1780 (DLR s.v.). Je l'ai rencontré aussi dans les chroniques et chez DOSOFTEI, N. A. f. 299[v], f. 299[v]. Dans la *Chronique...* le traducteur l'employe très souvent: *Era aduş dascali de tot fĕliul şi filosofi cu* ***leafă*** *puş acolo de împăratul* f. 127[v]; *S-au lăsat de la oi şi s-au fost scris în slujitorii cu* ***leafă*** f. 167[r]; *Le-au dat bani gata* ***leafă*** *l00 de mii de galbeni de aur şi l70 de mii de galbeni de argint* f. 261[r], cf. f. 137[v], f. 212[v], f. 338[v], f. 421[v], f. 484[v] etc.

mángăr s.m. < tc. *mangir*, DLR. Avec le sens „ancienne monnaie

divisionnaire turque en cuivre, qui a circulé aussi dans les Pays Roumains (et qui valait un quart d'une accea)", le mot est enregistré dans DLR (s.v.) en 1652, chez NEAGOE, ÎNV. et en 1746. On le retrouve de même chez VARLAAM, L. 203. Dans la *Chronique...*: *A împărţit tot pre la săraci şi la mişei ş-au rămas numai cu doi* ***mangăr*** f. 95r; *Cheltuiĕ galbenii ca* ***mangărâi*** f. 396r; on l'identifie aussi dans l'expression *Nu era de trei* ***mangăr*** *om* f. 446r, cf. f. 265v.

mardá s.f. < tc. *marda* „ce qui n'a pas de valeur", ŞIO II_1, cf. DLR (s.v.). Le mot est enregistré en 1778 et en 1793. Dans la *Chronique...* il a le sens „affaire malhonnête entreprise pour gagner de l'argent": *Făcĕ* ***mardale*** *de alteli mai multe, că cumpăra de pre la jidovi aspri roşii şi de altă monetă şi da lĕfele ienicĕrilor* f. 523v.

mazíl adj. < tc. mazul, cf. ngr. *μανζίλης*, DLR (s.v.). Avec le sens „chassé de l'emploi; destitué", le mot est enregistré chez HERODOT, I., N. COSTIN, LET. II, NECULCE, L. Dans TDRG[3] (s.v.) la première attestation est de 1610. Dans la Chronique..: *Au şi trimis pre la toţi arhiereii şi le-au poroncit carii vor vrĕ să să îmbrace şi să cânte leturghie cu Arie, să-ş ţâie eparhiĕ şi să hie la loc, cum ĕste, iară care nu va vrĕ, el să hie* ***mazil*** *de la eparhiĕ lui* f. 205v

măfrámă s.f. < tc. *mahrama* „mouchoir, serviette", ŞIO II_2, cf. DLR (s.v. *năframă*). La forme *măframă* est intermédiaire entre *mahramă*, *maramă* en Valachie et *năframă* en Moldovie et Bucovine, cf. ŞIO II_1, p. 149. Avec le sens „morceau de toile (ourlée) qui ne dépasse les dimensions d'une serviette et qu'on utilise aussi comme mouchoir, serviette ou dans d'autres buts pratiques comme parure etc.", le mot est enregistré in N. TEST. (1648), VARLAAM. C., en 1692 etc. (DLR s.v. *năframă*). Dans TDRG[3] (s.v. *maramă*) la première attestation est de 1508. On l'identifie aussi chez HERODOT, I. 210, DOSOFTEI, N. A. f. 220v. Dans la *Chronique...*: *S-au fost şters Hristos de sudori cu o pândză curată şi i-au rămas chipul întracĕ svântă* ***măframă*** f. 296v; *Dacă să spălă, luă o* ***măframă*** *de să ştĕrsă* f. 331v; f. 161v.

mecít, megít s.n. < bg., rus. <*, P, H.:*, tc. *mescit*, DLR, cf. ŞIO II_1, *mečid*. Avec le sens vieilli „petite mosquée; p. gener. mosquée; lieu de prière chez les Turcs", le mot est illustré avec des citations de NECULCE, L. et CANTEMIR, HR. (DLR s.v. *mecet*). Dans TDRG[3] (s.v. *mecet*) le mot est attesté en 1614. Je l'ai trouvé de même chez DOSOFTEI, N.A. f. 319v, f. 326r, f. 326v, f. 337r. Dans la *Chronique...* il y a des attestations antérieures: *Împărăteasa Theodora încă s-au apucat ş-au făcut deosăbi de împăratul besĕrecă prĕfrumoasă,* // f. 271r *pre hram Svinţilor Apostoli, carĕ ĕste în dzua de astădzi* ***mecitul*** *lui Sultan Mehmetul* f. 270v; *Pre Svânta Sofiĕ o*

fĕcerӑ ***mecit*** f. 482[r]; *Şi-l îngroparӑ la imaretiul ce-l fӑcusӑ el, adecӑ* ***megit*** f. 516[r].

meidán s.n. < tc. *maydan*, *meydan* „arène, champs étendu, champs de bataille, place publique", ŞIO II_1. Avec le sens „terrain étendu, terrain vague situé à l'intérieur ou à la périphérie d'une localité, utilisé comme arène sportive (v. *prӑvirişte*), comme terrain de lutte (v. *câmp*), comme lieu de promenade et de réunion des gens (v. *piaţӑ*, *scuar*) etc.", le mot est illustré avec des citatios de VARLAAM, C., M. COSTIN, O., DOSOFTEI, V.S. etc. (DLR s.v. *maidan*). Avec la forme *meidan*, j'ai identifié le mot de même in CR. ANON. 274. La *Chronique...* présente une attestation: *Sӑ nu mai poatӑ ieşi Ieremiĕ patriarhul de la odӑili ienicĕrilor la* ***meidan*** f. 520[v].

milótie s.f. < ngr. *μηλωτή* K (p. 200[a]); tc. mallota, ngr. *μηλωτή*, DLR (s.v. *malotea*). Le sens du mot de la *Chronique…* n'est pas enregistré dans les dictionnaires. Je l'ai retrouvé à l'époque chez R. GRECEANU, 112, où il a la forme *malotea*, proche de l'étymologie turque[29]. Dans la *Chronique…*, le mot semble être emprunté du texte grec mais le traducteur aurait pu le connaître indépendamment de celui-ci et il a la signification „fourrure, peau de touloupe; touloupe": *Sӑ apucasӑ de piĕlĕ cĕ de cojoc ce o purta Ilie îmbrӑcӑminte şi sӑ ţinu tare de dânsa* […]. *Şi daca-au agiuns în margenĕ apei* […], *lovi cu acĕ* ***milotiĕ*** *într-apa Iordanului* f. 85[r], f. 85[v](x2).

mineá s.f. < tc. *minare*, DLR; K (p. 469) *μιναρές, -έδες*. Avec le sens „la tour la plus haute des mosquées (du haut de laquelle le maître de l'école turque appelle les fidèles pour la prière)", le mot est enregistré dans DLR (s.v.) en 1650 et à la fin du XVIII[e] siècle, in LET. III. Dans la *Chronique...*: *În patru cornuri a mecitului au pus patru* ***minarele*** *nalte preste seamӑ* f. 524[r].

musaíp s.m. < tc. *musahip*, DLR. Avec le sens „haut dignitaire à la cour du sultan, conseiller intime du voïvode", le mot est enregistré chez M. COSTIN, LET. I et en 1715 (DLR s.v.). Dans la *Chronique...* il y a une attestation antérieure: *Un cӑlugӑr, pre anume Theodor, ce au fost şi el* ***musaip*** *la taineli împӑratului cĕle rrĕle* f. 318[r].

nafacá s.f. < tc. *nafaka*, DLR. Avec le sens vieilli „salaire, rétribution; pension", le mot est illustré par une citation de NECULCE, L. (DLR s.v.). La *Chronique...* présente une attestation antérieure: *Au fost având cinste şi voie vegheatӑ şi* ***nafaca****, adecӑ leafӑ* f. 484[v].

nacará, nagará s.f. < tc. *nağara*, DLR. Avec le sens vieilli „une sorte de tympanon qu'on utilisait autrefois dans la musique militaire", le mot est enregistré chez AMIRAS, LET. III et en 1715 (DLR s.v. *nagara*). La *Chronique…* offre des attestations antérieures. L'utilisation répétée de ce

[29] Dans R. GRECEANU, p. 112, le mot se trouve dans le fragment suivant: «Pӑ imbrihorul cu *malotea* cu spinare de samur l-au îmbrӑcat».

mot dans le texte prouve que celui-ci est un terme turc usuel dans le langage du traducteur: *Ş-au dat în surle şi-n trâmbiţă şi-n* ***nagarale*** f. 22v; *Dzicĕ surlele şi trâmbiţile şi* ***nacaralele*** f. 113v; *Dĕderă în surle şi-n trâmbiţe şi în* ***nacarale*** *şi-n tâmpene şi-n buciume dentr-amândoaă părţile* f. 120r, cf. f. 90v, f. 233r, f. 397v, f. 404r, f. 416r.

nisangíu s.m. < tc. *nişanğy* „secrétaire chargé de la paraphe du sultan", ŞIO II_2; tc. *nişanci*, DLR (s.v. *nişangiu*). Avec le sens „grand dignitaire turc de l'Empire ottoman chargé de la rédactation des actes, du dessin et de l'apposition du paraphe impériale" (DLR s.v. *nişangiu*), le mot est enregistré au début du XVIIIe siècle. Dans la *Chronique…* il y a une attestation antérieure: *Omorâ pre* […] *pre bostangi paşĕ şi pre cadil escheriu, ce-au fost mai întâi* ***nisangiu*** f. 507v.

otác s.n. < tc. *otak*, DLR. Avec le sens vieilli „tente servant comme abri (provisoire) aux soldats dans le camp ou, surtout, à un commandant militaire; p. ext. camp (de tentes)", le mot est illustré avec des citations de HERODOT, I., M. COSTIN, O., NECULCE, L. (DLR s.v.). Dans TDRG3 (s.v.) il est enregistré chez URECHE, L. La *Chronique…* présente deux attestations: *Să dusă la* ***otacu****-ş şi dzisă către Avimeleh* f. 105v; *S-au întors cu ochii plini de lacrămi la* ***otacul*** *său* f. 231r.

páşă s.m. < tc. *paşa* „titre officiel de certains hauts dignitaires", ŞIO II_1, cf. DLR (s.v.). Ce mot se retrouve souvent dans les textes de l'époque. Dans la *Chronique...*: *L-au făcut chesari Răsăritului, cum am dzâce* ***paşe*** *la Misirliu* f. 286r; f. 468v; cf. f. 469r, f. 469v, f. 480r, f. 484r, f. 489r, f. 491r, f. 495v, f. 496v etc.

pil s.m. < tc. dial. *pil*, SCRIBAN, CADE. Ce mot n'a pas été enregistré dans DLR. Avec le sens „éléphant", je l'ai trouvé dans l'époque chez HERODOT, I. p. 176, p. 250, BIBLIA 1688, ms. 45 et ms. 4389[30], en 1693 dans FIZIOLOGUL, 82 et, probablement, était assez connu, car dans cette oeuvre apparaît aussi le féminin piliţa[31]. Dans TDRG3 (s.v.) il est enregistré chez MARDARIE, L., DOSOFTEI, V. S. Le fait que celui-ci était le mot le plus connu par lequel était désignée la réalité respective est relevé aussi par la glose que le traducteur fait dans l'un des passages répérables dans la Chronique…: *Au fost adus poclon împăratului un elefandin, adecă un* ***pil*** f. 278r; *Acolo au fost având ş-alte sclipuri, usăbi, de ţânĕ lei, şi pardoşi, şi râşi, şi* ***pili****, şi de alte jiganii* f. 308r, cf. 507v.

sarahír s.n. < tc. *seraser*, DLR (s.v. *zarafir*). Avec le sens „fil d'or; p. ext. brocart", le mot n'a pas d'attestations de l'ancien roumain dans DLR. On le retrouve aussi chez HERODOT, I. 427. La *Chronique...* offre une

[30] Voir MLD, LP, XI, p. 227.

[31] Voir V. Guruianu, l'étude linguistique et l'étude philologique de cette édition, p. 82.

attestation: *Îmbrăcară şi împodobiră toate uliţele Râmului, tot cu urşinice şi cu dibale şi cu* ***sarahiruri*** *şi cine cu ce avĕ mai scump şi mai bun* f. 176r.

să̆itidz s.m. – le mot a été pris de K (p. 454) *ἦσαν δὲ σεγίτιδες, εἶχον τεκκὲ* et adapté au système phonétique du roumain. Je suppose à l'origine un mot turc emprunté par le grec byzantin. Le mot n'est pas enregistré dans les dictionnaires. Dans la *Chronique...*: *Era toată săminţâiĕ aceasta, de li dzâcĕ* ***săitidz*** *şi avĕ ei techiĕ, adecă metoh de închinat şi sate avĕ multe şi nărod de asculta de dânşi* f. 506r.

sângeác bei s.m. < tc. *sanğak beyi* „le prince du drapeau, pacha", ŞIO II_1. Avec le sens „gouverneur d'un sandjak", in DLR (s.v. *sangeac*) le mot est enregistré chez URECHE, LET. I, SIMION DASC. LET., M. COSTIN, O. et dans un document de la fin du XVIIe siècle. Je l'ai répéré aussi chez DOSOFTEI, N.A., f. 317v ou il a la forme sanghiac beghiu qui est presque sûr empruntée de la chronique grecque, *σαγκιάκ πέγιν* K (p. 419). Dans la *Chronique...*: *Pre ienicĕriul acela, pre Hamza, ce au tăiat picioare calului craiului l-au făcut împăratul* ***sângeac bei*** *la Filadelfiĕ* f. 470v.

spahíu s.m. < tc. *sipahi* „cavalier, soldat qui combat à cheval", ŞIO II_1, cf. DLR (s.v.). Avec le sens „militaire du corps qui appartenait à la cavalerie de l'armée ottomane, qu'on recrutait dans la classe militaire qui détenait des fiefs", le mot est enregistré chez URECHE, L., M. COSTIN, O., NECULCE, L. (DLR s.v.). Dans la *Chronique...*: *Să împuţânară călăreţâi turcilor, adecă* ***spahii*** f. 469v; *Trimisă cu oşti multe pre Ală paşĕ, cu ienicĕri şi cu* ***spahii*** f. 501r, cf. f. 502r, f. 504r.

subáş s.m. < tc. *subasi*, scr. *subasa*, DLR; tc. *subaşy*, ŞIO II_2. Avec le sens vieilli „(dans les territoires trouvés sous l'administration turque) le maire (rural)", le mot est attesté chez NECULCE, L. (DLR s.v. *subaşă*). Il a été signalé de même dans la chronique attribuée à Stoica Ludescu.[32] Dans TDRG[3] (s.v. *subaşă*) on présente une attestation de 1398. J'ai retrouvé le mot de même in CR. ANON. 304.[33] Dans la *Chronique...* il y a deux attestations: *Ş-au lăsat învăţătură, pre careli era eparh, adecă dvornic de cetate* […], *să să desfătĕdză oamenii pentru sănătatĕ împărătĕsei. Iară acel spurcat de* ***subaş*** *era elen adevărat şi poftiĕ una cât acĕĕ* f. 238r; *Un mor, adecă un arap de cei negri, ce-au fost* ***subaş*** *pre un sat, l-au fost zărit când au întrat în baltă* f. 510v.

távlii s.f. pl. < ngr. *τάβλι*, tc. *tavla*, cf. DLR, K (p. 435) *ταυλῆ*. Avec le sens „(surtout au pluriel) jeu avec deux dés et quinze pièces pour chacun des deux joueurs, pièces qu'on déplace dans les espaces marqués avec

[32] Voir O. Densusianu, *op. cit.*, p. 135.

[33] Le mot se trouve in CR. ANON. p. 304, dans le fragment: «Au gonit şi pe *subași* du prin sate».

vingt-quatre flèches sur les faces d'une boîte spéciale; (au sg.) partie d'un tel jeu", le mot est enregistré chez HERODOT, I. (DLR s.v. *tablă*[2]). Dans la *Chronique…* se retrouvent des attestations antérieures: *Într-o dzâ, şedzând şi giucând în* ***tavlii*** *cu alţ boiĕri, cum s-au întins să iĕ zarurile, adecă oşcioarele careli aruncă pre* ***tavlii*** […], *îndată au şi început a răcni ş-a tremura* f. 485^{v}.

teché s.f. < tc. *tekke*, DLN (s.v. *τεκές* şi *ντεκές*). Tout comme d'autres termes y analysés, le mot *teché* était sûrement connu par le traducteur du turc, mais le texte grec aussi a eu une certaine influence: *ἦσαν δὲ σεγίτιδες, εἶχον τεκκὲ* K (p. 454). Celui-ci est un autre mot turc emprunté par le grec byzantin[34]. Dans les dictionnaires roumains il n'est pas enregistré. Le traducteur s'en rend compte que le mot était inconnu à l'époque et par conséquent il le glose: *Era toată săminţâiĕ aceasta, de li dzâcĕ săitidz şi avĕ ei* ***techĕ****, adecă metoh de închinat şi sate avĕ multe şi nărod de asculta de dânşi* f. 506^{r}.

tefericíe s.f. < tc. *teferrüg* „distraction", ŞIO II$_{2}$; *teferrüç* „promenade, excursion", DLR. Avec le sens vieilli et régional „distraction; plaisir", le mot est enregistré chez NECULCE, L. (DLR s.v.). Dans la *Chronique...* se retrouvent plusieurs attestations antérieures et le mot a deux formes de pluriel: *Fĕce împăratul multe vesălii şi* ***tefericii*** *pentru bucuriĕ fiiu-său, lui Leon* f. 416^{v}; *Îmbla tot la primblări şi la* ***teferecii*** *de bĕ şi mânca* f. 466^{r}; *Îmbla zburdând şi dezmierdându-să pre la vânaturi şi pre la* ***tefericii*** f. 468^{v}; *Îmbla la primblări şi la* ***tefericiuri****, încătro îi era voiĕ* f. 498^{r}.

a să tefericí vb. IV, intranz. < v. *tefericie*. Avec le sens „vivre heureux; se délecter", le mot n'a pas d'attestations de l'ancienne époque dans DLR (s.v.). L'utilisations de ce verbe dans la *Chronique...*, tout comme le substantif *tefericie*, qui connaît plusieurs occurences, constitue la preuve que ce mot turc était familier au traducteur: *Îmbla vânând şi* ***tefericindu****-să şi bând* f. 469^{r}.

tefterdári s.m. < tc. *tefterdar* (*defterdar*) „ministre de finances, le controleur général des finances d'une province", ŞIO II$_{2}$; tc. *tefterdar*, DLR. Avec le sens „personne qui ramasse les impôts", le mot est enregistré dans DLR (s.v. *tefterdar*) chez CANTEMIR (ap. ŞIO II$_{2}$). TDRG[3] (s.v. *tefterdar*) présente une attestation de 1593. J'ai identifié le mot aussi chez R. GRECEANU, 54.[35] Dans la *Chronique...*: *Dĕderă poclonul împăratului doaă mii de galbeni de aur* […]. *Că aşĕ s-au găsât în catastivul tefterdariului* f. 491^{r}; *Să dusără împreună cu Theolipt la* ***tefterdariul*** *şi-i dĕderă cât*

[34] Cf. DLN (s.v. *τεκές* et *ντεκές*).

[35] Dans R. GRECEANU, p. 54, le mot apparaît dans le fragment: «Au şăzut între inecer-aga şi între *tefterdariul*».

*ş-au cerşut. Iară **tefterdariul** au făcut ştire împărăţâiei pentru Theolipt şi precum dă 20 de mii de galbeni* f. 521ᵛ.

telbíz adj. < tc. *telbiz* „menteur, perfide", cf. ŞIO II_2, tc. *telbis,* DLR. Avec le sens vieilli et régional „fourbe, hypocrite, perfide", le mot est enregistré dans DLR (s.v. *telpiz*) chez NECULCE, L. où il a deux occurences. Dans TDRG[3] (s.v. *telpiz*) ce mot est enregistré chez AXINTE URICARIUL, R. GRECEANU dans CM II et en 1703. La *Chronique*… présente une attestation: *Adusără pre nişte oameni mirĕni, ce ştiĕ limbă turcĕşte bini, amăgei şi **telbiz** de cei mari* f. 521ᵛ.

valedeá s.f. < tc. *valide* (*sültan*) „la mère du sultan", ŞIO II_2, cf. DLR. Avec le sens „titre de la mère du sultan; personne qui portait ce titre", le mot est attesté en 1693 (ap. ŞIO II_2) chez R. POPESCU, dans CM I, AXINTE URICARIUL, LET. II, en 1715 (DLR s.v. *validea*). Dans la *Chronique...* il y a deux attestations: *Apoi şi mătuşe-sa, **valedeaoa**, maştehă împăratului, i-au dat sate şi ciflicuri şi moşii şi avuţâie multă* f. 487ʳ; *Mai apoi fu izgonit de **valedeaoa**, maşteha împăratului* f. 589ᵛ.

zar s.n. < tc. *zar*, cf. DLR, cf. K (p. 435) *ζάρι*; SCRIBAN propose comme étymologie tc. *zar,* alb., bg. *zar,* ngr. *ζάρι*, it. *zara.* Avec le sens „petit cube (en os, en bois, en plastique etc.) sur les facettes duquel sont imprimés des points de l'un à six et qu'on employé dans certains jeux de hasard, en le jetant", le mot n'a pas d'attestations de l'ancienne époque dans DLR (s.v. *zar*). Dans la *Chronique...*, il pouvait être emprunté du texte grec, mais le traducteur pouvait le connaître également du turc. Tout en réalisant que ce mot n'est pas connu à l'époque, le traducteur le glose: *Într-o dzâ, şedzând şi giucând în tavlii cu alţ boiĕri, cum s-au întins să iĕ **zarurile**, adecă oşcioarele careli aruncă pre tavlii* […]*, îndată au şi început a răcni ş-a tremura* f. 485ᵛ.

Certains mots ont une étymologie éclairante pour le milieu levantin:

armirághiu: *Pre deadarul cel mare îl prinsără turcii viu și și pre alt pașe, ce să chema **armiraghiu*** f. 509ʳ (*armiraghiu,* armiraglio (ital.) amiral).

báil: *Era pre acĕĕ vrĕme acolo la Anapli mai mare **bail** și căpitan anume Vitorie Garțoni* f. 515ʳ (*bailo*, agent de Venise à la Porte).

schenter paşă: *Omorâ pre **schenter pașĕ,** pre cumnatu-său, și pre bostangi pașĕ* f. 507ᵛ (*schenter pașă*, Schender Iskender, nom propre Tc.)

La présence d'un grand nombre d'éléments turcs – la manière de les employer et surtout leur spécificité –, cumulée avec les arguments linguistiques et philologiques que j'ai présentés à d'autres occasions, soutiennent une fois de plus l'hypothèse que le traducteur de la *Chronique...* est Nicolae Milescu Spătarul. D'un côté, comme on le sait, ce boyard

si instruit a été une personnalité fortement impliquée dans les relations politiques et sociales des Principautés Roumaines avec l'Empire ottoman, en qualité d'agent diplomatique, de représentant diplomatique du prince Grigore Ghica, pendant le temps que celui-ci a régné en Valachie (1660-1664). De l'autre côté, la longue période d'études à l'École du Patriarchat dans la capitale de l'Empire (1645-1653) fut aussi une bonne occasion de connaître les coutumes des Turcs, leur système administratif, les réalités de l'Empire ottoman, et tout cela se reflète pleinement dans les emprunts lexicaux du turc qu'on retrouve dans la *Chronique depuis le commencement du monde.*

***Abréviations*:**

ANON. CAR. = *Anonymus Caransebesiensis* [„Dictionarium valachico-latinum", vechi glosar român-latin, cca 1650], publié par Gr. Creţu dans la revue „Tinerimea română", série nouvelle, Tipografia Corpului Didactic, vol. I, fasc. III, p. 326-380.

BIBLIA 1688 = *Biblia, adecă dumnezeiasca scriptură ale cei vechi şi ale cei noao leage toate, care s-au tălmăcit dupre limba elinească*, tipărită în anul 1688.

CADE = I.-Aurel Candrea – Gh. Adamescu, *Dicţionarul enciclopedic ilustrat.* Première partie: *Dicţionarul limbii române din trecut şi de astăzi* par I.-Aurel Candrea. Partie II[e]: *Dicţionarul istoric şi geografic universal* par Gh. Adamescu. Bucureşti, Editura „Cartea românească", 1926-1931.

CANTEMIR, HR. = Dimitrie Cantemir, *Hronicul vechimei a romano-moldo-vlahilor*. Édition soignée par Gr. G. Tocilescu, Bucureşti, Inst. de Arte Grafice Carol Göbl, 1901.

CANTEMIR, IST. = *Operele Principelui Dimitrie Cantemir*. Tipărite de Societatea Academică Română. Tome VI: *Istoria ieroglifică,* Bucureşti, 1883.

CIORĂNESCU = Al. Ciorănescu, *Dicţionarul etimologic al limbii române*. Édition soignée et traduction de l'espagnol par Tudora Şandru Mehedinţi et Magdalena Popescu Marin. Bucureşti, Editura Saeculum I. O., 2001.

CM I-II = *Cronicari munteni*. Édition soignée par Mihail Gregorian. Étude introductive par Eugen Stănescu. I: Stolnicul Constantin Cantacuzino. Anonimul cantacuzinesc. Radu Popescu. II: Radu Greceanu. Anonimul Brâncovenesc. Bucureşti, Editura pentru Literatură, 1961.

M. COSTIN, O. = Miron Costin, *Opere*. Édition critique avec une étude introductive, notes, commentaires, variantes, indice et glossaire par P.P. Panaitescu. Bucureşti, Editura de Stat pentru Literatură şi Artă, 1958.

M. COSTIN, L². = v. LET. Ţ. M.

N. COSTIN, L. = Nicolae Costin, *Opere*. [Vol.] I: *Letopiseţul Ţării Moldovei de la zidirea lumii până la 1601 şi de la 1709 la 1711*. Édition avec une étude introductive, notes, commentaires, indice et glossaire par Const. S. Stoide şi I. Lăzărescu. Avec une préface par G. Ivănescu. Iaşi, Editura Junimea, 1976.

CR. ANON. = *Cronica Anonimă despre Brâncoveanu, Istoria Ţării Româneşti de la octombrie 1688 până la martie 1717,* dans *Cronici brâncoveneşti*. Anthologie, postface, glossaire et bibliographie par Dan Horia Mazilu. Bucureşti, Editura Minerva, 1988.

DA = *Dicţionarul limbii române*. Sous la direction de Sextil Puşcariu. Tome I. Partie I: *A – B.* Bucureşti, Librăriile Socec & Comp. et C. Sfetea, 1913; Tome I. Partie IIᵉ: *C*. Bucureşti, Tipografia Ziarului „Universul", 1940; Tome I. Partie IIIᵉ. Fascicule I: *D-de.* Bucureşti, Intreprindere Industrială a Statului, 1949; Tome IIᵉ. Partie I: *F – I.* Bucureşti, Monitorul Oficial şi Imprimeriile Statului. Imprimeria Naţională, 1934; Tome IIᵉ. Partie IIᵉ. Fascicule I: *J – lacustru.* Bucureşti, Tipografia Ziarului „Universul" S. A., 1937; Tome IIᵉ. Partie II. Fascicule IIᵉ: *Ladă – lepăda*. Bucureşti, Tipografia Ziarului Universul S. A., 1940; Tome IIᵉ. Partie IIᵉ. Fascicule IIIᵉ: *Lepăda – lojniţă.* Bucureşti, Tipografia Ziarului „Universul" S.A., 1948.

DEX² = *Dicţionarul explicativ al limbii române.* Édition IIᵉ, Bucureşti, Editura Univers Enciclopedic, 1998.

DEXI = *Dicţionarul explicativ al limbii române*, coordonnateur Eugenia Dima, auteurs: Eugenia Dima, Doina Cobeţ, Laura Manea, Elena Dănilă, Gabriela E. Dima, Andrei Dănilă, Luminiţa Botoşineanu, Chişinău, Editura Arc – Editura Gunivas, 2007.

DIONISIE ECLESIARHUL = Dionisie Eclesiarcul, *Chronograful Ţării Rumâneşti de la 1764 pana la 1815, scris de la... la anul 1814,* dans A. Papiu Ilarian, *Tesauru de monumente istorice pentru România, atât de vechi tipărite, cât şi manuscripte,* la plupart étrangères, réunies, publiées avec des préfaces et notes illustrées par..., tome I-III, Bucureşti, Tipografia Naţională, 1862-1864.

DLN = Γεωργίου Δ. Μπαμπινιώτη, *Λεξικό της νέας ελληνικής γλώσσας* (*Dicţionarul limbii neogreceşti*), Αθήνα, Κέντρο Λεξκολογίας, 1998.

DLR = *Dicţionarul limbii române*. Série nouvelle. Rédacteurs responsables: acad. Iorgu Iordan, acad. Alexandru Graur et acad. Ion Coteanu. À partir de l’année 2000, rédacteurs: acad. Marius Sala et acad. Gheorghe Mihăilă. Bucureşti, Editura Academiei. Tome VIe. Lettre *M*: 1965-1968; Tome VIIe. Partie I. Lettre *N*: 1971; Tome VIIe. Partie 2e. Lettre *O*: 1969; Tome VIIIe. Lettre *P*: 1972-1984; Tome IXe. Lettre *R*: 1975; Tome X^{e}. Lettre *S*: 1986-1994; Tome XIe. Partie 1. Lettre *Ş*: 1978; Tome XIe. Partie 2^{e} et 3^{e}. Lettre *T*: 1982-1983; Tome XIIe. Partie I. Lettre *Ţ*: 1994; Tome XIIe. Partie 2^{e}. Lettre *U*: 2002; Tome XIIIe. Partie 1 et 2^{e} et 3^{e}. Lettre *V* et lettres *W, X, Y*: 1997-2005; Tome XIVe. Lettre *Z*: 2000; Tome IVe. Lettre *L* (*L-lherzolită*): 2008; Tome IVe. Lettre *L* (*Li-Luzulă*): 2008.

DM = *Dicţionarul limbii române moderne*, Bucureşti, Editura Academiei, 1958.

DOSOFTEI, N. A. = Mitropolitul Dosoftei, *Novă adunare de istorii, începând de la faptul lumii...* ms. 3456 BAR.

DOSOFTEI, V. S. = Mitropolitul Dosoftei, *Viaţa şi petreacerea svinţilor,* Iaşi, 1682.

EUSTR. PRAV. = Eustratie, *Pravila aleasă* (ms. de l’année 1632).

FIZIOLOGUL = *Cele mai vechi cărţi populare în literatura română,* II, *Fiziologul*. Étude philologique, étude linguistique, édition et glossaire par V. Guruianu. Bucureşti, Editura Minerva, 1997.

GCR I-II = M. Gaster, *Chrestomaţie română*. Textes imprimés et manuscrits (XVIe-XIXe siècle), dialectaux et populaires, avec une introduction, grammaire et un glossaire roumain-français. Vol. I: *Introducere, gramatică, texte (1550-1710)*. Vol. IIe: *Texte (1710-1830). Dialectologie, literatură populară, glosar.* Leipzig-Bucureşti, F. A. Brockhaus-Socec & Co., 1891.

R. GRECEANU = Radu Greceanu, *Începătura istorii vieţii luminatului şi preacreştinului domnului Ţării Rumâneşti, io Costandin Brâncoveanu Basarab-voievod, dă când Dumnezeu cu domniia l-au încoronat, pentru vremile şi întâmplările ce în pământul acesta în zilele mării-sale s-au întâmplat,* dans *Cronici brâncoveneşti*. Anthologie, postface, glossaire et bibliographie par Dan Horia Mazilu. Bucureşti, Editura Minerva, 1988.

HERODOT, I. = Herodot, *Istorii* (Traduction par Nicolae Spătarul]. Édition soignée par L. Onu et Lucia Şapcaliu. Préface, étude philologique, notes, glossaire par Liviu Onu. Indice par Lucia Şapcaliu. Bucureşti, Editura Minerva, 1984.

K = Ματθέος Κιγάλας, *Neva suvnoyiς diafovrωn ístoriω̃n árcomevnh ápov ktivseως kovsmou*…,Veneţia, 1650.

LET. I-III = Mihail Kogălniceanu, *Letopisiţile Ţării Moldovii*, publiés pour la première fois par..., Iaşi, [La Cantora Foaiei Săteşti şi Institutul Albinei Româneşti] tome I: 1825; tome II[e]: 1845; tome III[e]: 1846.

LET. Ţ. M. = *Letopiseţul Ţării Moldovei*, Grigore Ureche, Miron Costin, Ion Neculce. Textes soignés, préface des chroniques, glossaire et indices par Tatiana Celac. Présentation graphique par Simeon Solonaru. Chişinău, Editura Hyperion, 1990.

MARDARIE, L. = Mardarie Cozianul, *Lexicon slavo-românesc şi tâlcuirea numelor din 1649.* Publiés avec une étude, notes et les indices des mots roumains par Grigorie Creţu. Ediţiunea Academiei Române, Bucureşti, Carol Göbl, 1900.

MDA = *Micul dicţionar academic.* Vol. I-IV, Bucureşti, Editura Univers Enciclopedic. Rédacteurs Marius Sala et Ion Dănăilă. Volume I: *A-C* (2001); volume II[e]: *D-H* (2002); volume III[e]: *I-Pr* (2003); volume IV[e]: *Pr-Z* (2003).

MLD, I, GEN. = *Monumenta Linguae Dacoromanorum Biblia 1688* Pars I, *Genesis*, Iaşi, Universitatea „Al.I. Cuza" Albert-Ludwigs-Universität-Freiburg, 1988.

MLD, II, EX. = *Monumenta Linguae Dacoromanorum Biblia 1688* Pars II, *Exodus*, Iaşi, Universitatea „Al.I. Cuza" Albert-Ludwigs-Universität-Freiburg, 1991.

MLD, IV, NUM. = *Monumenta Linguae Dacoromanorum Biblia 1688* Pars IV, *Numeri*, Iaşi, Universitatea „Al.I. Cuza" Albert-Ludwigs-Universität-Freiburg, 1994.

MLD, V, DEUTER. = *Monumenta Linguae Dacoromanorum Biblia 1688* Pars V, *Deuteronomium*, Iaşi, Universitatea „Al.I. Cuza" Albert-Ludwigs-Universität-Freiburg, 1997.

MLD, LP, XI = *Monumenta Linguae Dacoromanorum Biblia 1688* Pars XI, *Liber Psalmorum*, Iaşi, Universitatea „Al.I. Cuza" Albert-Ludwigs-Universität-Freiburg, 2003.

MOXA, C. = Mihail Moxa, *Cronica universală*. Édition critique, avec des sources, étude introductive, notes et indices par G. Mihăilă. Bucureşti, Editura Minerva, 1989.

MUSTE, LET. III = v. LET. III.

NDU = *Noul dicţionar universal*, Ioan Oprea, Carmen-Gabriela Pamfil, Rodica Radu, Victoria Zăstroiu, Bucureşti, Editura Litera Internaţional, 2006.

NECULCE, L. = Ion Neculce, *Letopiseţul Ţării Moldovei* et *O samă de*

cuvinte. Texte établi, glossaire, indice et étude introductive par Iorgu Iordan. Édition IIe, revue, Bucureşti, Editura de Stat pentru Literatură şi Artă, 1959.

NECULCE, L^2. = v. LET. Ţ. M.

NEAGOE, ÎNV. = *Învăţăturile bunului şi credinciosului domn al Ţării Româneşti, Neagoe Basarab Vvd către fiul său Teodosie Vvd.* Bucureşti, Tipografia Colegiului Sfântul Sava, 1843.

N. TEST. = *Noul Testament sau împăcarea au leagea noao…* În cetatea Bălgradului, 1648.

PRAV. = *Pravila Moldovei din vremea lui Vasile Lupu*, avec 1. ses sources, 2. sa variante valaque *Îndreptarea legii* de Matei Basarab, par S. G. Longinescu, 3. sa traduction en français par A. Patrogneţ. (Vol. I de *Legi vechi româneşti şi izvoarele lor*). Bucureşti, Carol Göbl, 1912.

PRAV. GOV. = *Pravila* aceasta iaste direptătoriu de leage, tocmeala sfinţilor apostoli tocmite de zece săboară cătră aceasta şi a preacuvioşilor părinţi învăţătorilor lumei. Tipăritu-s-au în Tipari prealuminatului domn Io Matei Basarab-Voievod a toată Ţara Ungrovlahiei în Mănăstirea Govora, v leat 7148, iară de la naşterea lui Hristos 1640.

SCRIBAN = August Scriban, *Dicţionaru limbii româneşti.* (Etimologii, înţelesuri, exemple, citaţiuni, arhaizme, neologizme, provincializme). Première édition. Iaşi, Institutul de Arte Grafice „Presa bună", 1939.

ŞIO II$_1$, II$_2$ = Lazăr Şăineanu, *Influenţa orientală asupra limbei şi culturei române.* I *Introducerea*. II. *Vocabularul.* 1. *Vorbe populare.* 2. *Vorbe istorice*. Bucureşti, Socec, 1900.

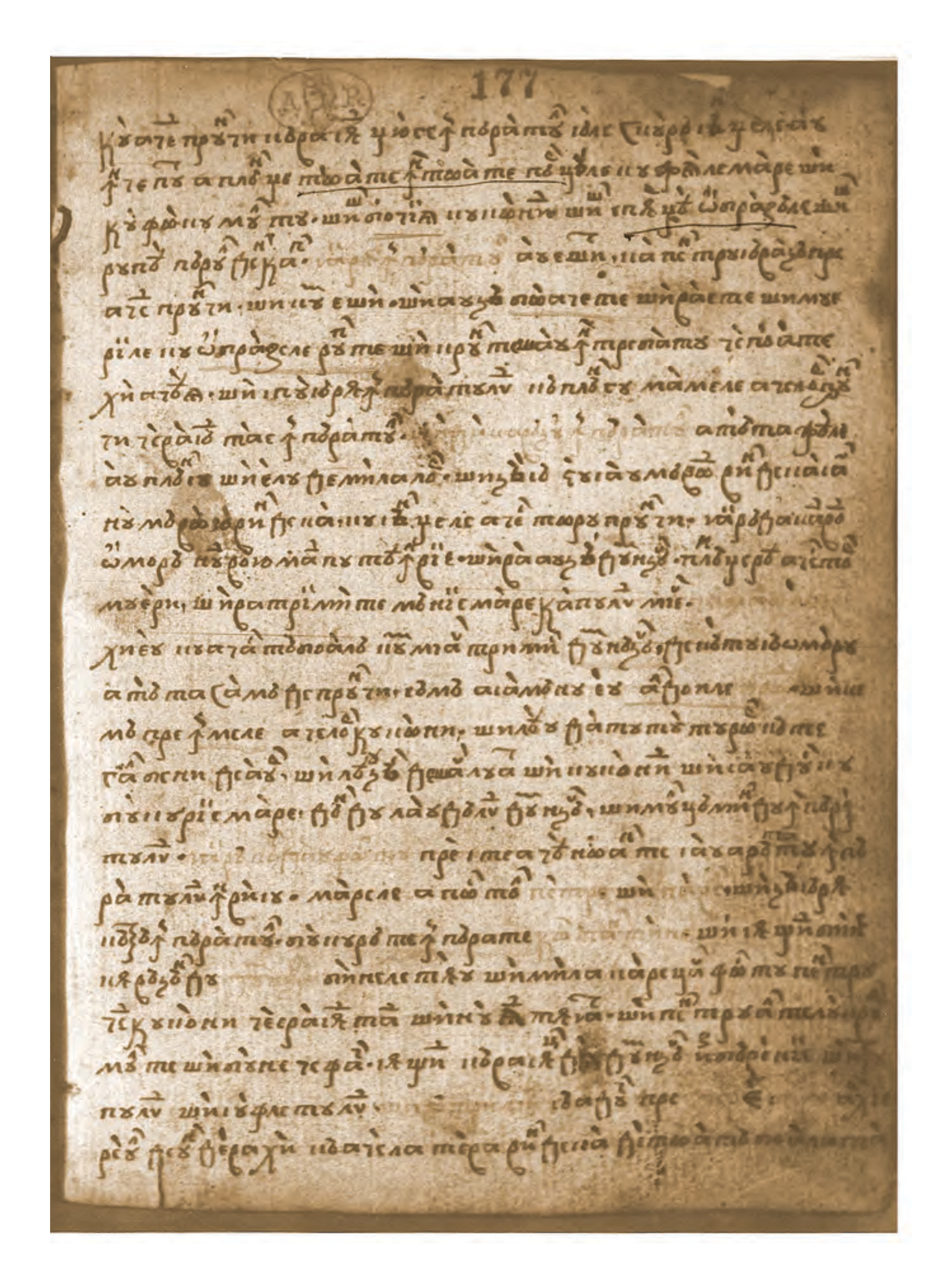
TDRG^3 = H. Tiktin, *Rumänisch – deutsches Wörterbuch*, 3, überarbeitete und ergänzte Auflage von Paul Miron und Elsa Lüder. Band I-III. Cluj-Napoca, Editura Clusium, I: 2000; II: 2003; III: 2005.

URECHE, L. = Grigore Ureche, *Letopiseţul Ţării Moldovei.* Édition soignée, étude introductive, indice et glossaire par P. P. Panaitescu. Bucureşti, Editura de Stat pentru Literatură şi Artă, 1955.

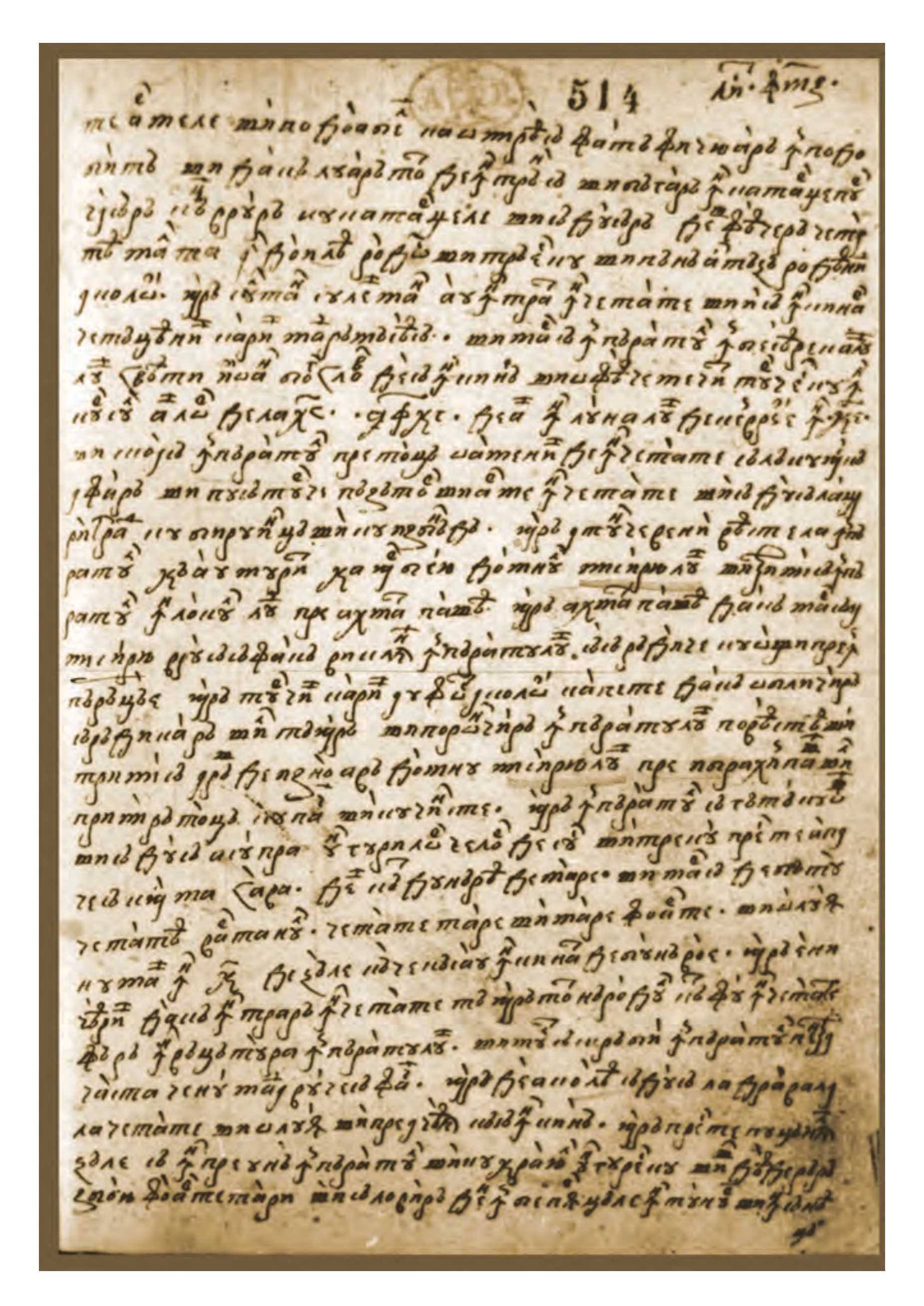
URECHE, L^2. = v. LET. Ţ. M.

VARLAAM, C. = Varlaam, mitropolitul Moldovei, *Cazania (1643)*, édition par J. Byck. Bucureşti, Editura Fundaţiilor, 1943.

VARLAAM, L. = Varlaam, *Leastviţa sau scara raiului de Ioan Scărarul.* Édition, notes sur l'édition et glossaire par Oana Panaite. Préface et révision de la transcription interprétative par Eugen Munteanu. Iaşi, Editura Trinitas, 2007.



Feuille 177r de la partie écrite par le premier copiste du manuscrit 3517 BAR – le prototype des copies de la *Chronique dès le commencement du monde.*



Feuille 514r de la partie écrite par le deuxième copiste du manuscrit 3517 BAR.

ANNEXE

ATLAS SINENSIS ET *ОПИСАНИЕ КИТАЯ (1677г.)* DE NICOLAI LE SPATHAIRE

M.A. MOMINA
Bibliothèque Nationale de Russie, Saint-Pétersbourg

Nicolae le Spathaire Milescu a présenté au Posolski Prikaz (Département des Ambassadeurs) *Описание Китая* (la *Description de la Chine*) comme annexe au *Статейный Список* (*Journal d'État*), le 5 janvier 1678. Il a commencé à y travailler en Chine et a continué pendant son voyage de retour pour terminer l'ouvrage le 13 novembre 1677. C'est la date mentionnée dans plusieurs copies manuscrites de la *Description*.

Quelles sources historiques le Spathaire Milescu a-t-il utilisé pour faire la description si détaillée des innombrables provinces et villes chinoises?

À ce que l'on sache du *Journal d'État*, le Spathaire n'a vu de ses propres yeux que la Grande Muraille, la route de la Grande Muraille à Beijing et un peu de la capitale de la Chine.

Il n'a pas pu visiter tout Beijing car les chinois l'avaient logé «dans un endroit triste, comme une prison». Le Spathaire Milescu ne connaissait pas la langue chinoise, et dans la *Description de la Chine* il n'utilise pas de mots chinois en tant que tel mais fait appel à la translittération par l'intermédiaire du latin – chinois ⇨ latin ⇨ russe-slavon. Pourtant, curieux de nature, Spathaire s'intéressait à la langue chinoise et a même demandé au jésuite Ferdinand Verbiest de lui en procurer une grammaire. La réponse n'a pas tardé «nous ne pouvons pas en trouver par ici, parce qu'ils n'ont pas de grammaire et qu'elle n'a pas été écrite»[1]. C'est la raison pour laquelle, à juste titre, I.N. Michajlovskij supposait que «le matériel pour la description

[1] Ju. V. Arseniev, *Статейный список посольства Н. Спафария в Китай,* «Вестник археологии и истории », XVII, 1906, p. 303.

de la Chine avait été recueilli dans divers livres chinois – probablement des traductions ou des extraits des descriptions des missionnaires en Chine et autres européens. La ressemblance «des noms géographiques de l'ouvrage du Spathaire à ceux de la carte de la Chine, annexée à l'édition de 1654 de Cologne à l'ouvrage de Martini, *De bello tartarico historia* relève, sans doute, qu'il a utilisé cette carte»[2]. Suppositions confirmées. Sur 59 chapitres, 54 ont pour source l'ouvrage le plus important du jésuite Martini Martino (Martinius), *Atlas Sinensis, hoc est descriptio imperii sinensis una cum tabulis geographicis*, Amsterdam, 1655.

A son tour, V. Barthold écrit à ce sujet: «Ainsi le Spathaire a utilisé fréquemment *l'Atlas* de Martini dans la description de la Chine, en y ajoutant seulement certaines choses»[3]. I.N. Michajlovskij affirme, à tort, que le Spathaire a utilisé aussi le livre de Marco Polo car «Marco Polo le Vénitien» n'est mentionné que dans les passages traduits du livre de Martini. Mais, il a raison en écrivant «Ce texte écrit a été complété pendant le voyage de la frontière jusqu'à Beijing et à Beijing, par des observations personnelles et des sources orales: les discussions avec les chinois, notamment avec les convoyeurs du dignitaire l'«askaniama», les conversations avec les jésuites, les questions posées aux cosaques de Sibérie concernant les endroits avoisinant les possessions propriétés russes et ainsi de suite».[4]

M. Martini, italien d'origine, est né à Trento en 1614 et il est décédé à Hang-Tcheou en 1661. À dix-sept ans il est entré dans l'ordre des jésuites et, par la suite, il est désigné comme missionnaire en Chine dont, pendant de nombreuses années, il a étudié la langue et les coutumes. Nommé supérieur de la Mission de Hang-Tcheou, il a su s'attirer la sympathie des fonctionnaires chinois et cela a eu des conséquences bénéfiques sur ses recherches scientifiques. Outre la langue, Martini a étudié la géographie et l'histoire de la Chine, ce dont se ressent son œuvre qui garde encore sa valeur. Nous en mentionnons: 1654 – *De bello tartarico historia* et *Brevis relatio de numero et quantitate christianorum apud Sinas*; 1655 – *Atlas Sinensis, hoc est descriptio imperii sinensis una cum tabulis geographicis* et 1658 – *Sinicas historiae decas prima a gentis origine ad Christum natum*.

Ces œuvres, surtout la première et *l'Atlas Sinensis*, ont joui d'une grande popularité et ont été traduites en plusieurs langues européennes. *L'Atlas Sinensis* est publié à Amsterdam en 1655, dans le VIe volume de *Theatrum orbis terrarum* édité par Blaeu. Très populaire au XVII siècle, il est normal de trouver cet atlas à Moscou au Posolski Prikaz, mentionné en 1696, dans

---

2 I.N. Michajlovskij, *Важнейшие труды Н. Спафария*, Kiev, 1897, pp. 47-48.

3 V. Barthold, *История изучения Востока в Европе и в России*, Léningrade, 1925, p. 193.

4 I.N. Michajlovskij, *op. cit.*, p. 48.

l'inventaire des livres: «Да во 191-м году снесено в посольский приказ книг из Мастерские полаты – 15 книг печатных на латинском языке, глаголемыя Атлас или описание всего света, переплетена» / *Joannis Blaeu sive geographiae Blavianae*, vall II-XI, Amstelodami, 1662 /. И далее «Книга в болшую десть, в лицах, глаголемая круг всеа земли древняго описания» / *Theatrum orbis terrarum S.Blaeu*, Amsterodami, 1645 /[5].

Il est bien connu qu'Epifanij Slavinecki a traduit quatre volumes de cet atlas[6]. Dans un extrait du *Книги китайского двора*, Nº 3 f.f. 266/154v - 267/155 il est noté: «Выписка Миколая Спофария такова. Для Г-ря в китайскую посылку взял две книги Китайского государства описание, что взяты из оптеки, да полтора аршина обияри золотной по рудожелтой земле и китайския листы, которые сысканы в Посольском приказе и статейного Федора Байкова списку. список в тетрадях ис посольского приказу взял и росписался я Николай Спафарий своею рукою»[7]. Il est fort probable que l'un des livres mentionnés soit *l'Atlas Sinensis.*

Structure générale des ouvrages «Atlas Sinensis» et «Описание Китая»

La structure des deux ouvrages est pratiquement identique comme on peut le constater du schéma suivant:

Atlas Sinensis	*Описание Китая*
Atlas Sinici praefatio, pp. 1-26 De la page 27 à la page 171 - Description des 15 provinces, dans l'ordre suivant:	Les premiers 20 chapitres qui contiennent des informations générales, historiques, géographiques et ethnographiques sur la Chine sont en parfaite concordance.
1. Beijing; 2. Xansi; 3. Xensi; 4. Xantung; 5. Honan; 6. Suchuen; 7. Huquang; 8. Kiangsi; 9. Kiangnan; 10. Chenkiang; 11. Fokien; 12. Quangtung; 13. Quangsi; 14. Queichen; 15. Junnan. Leaotung regio, Corea peninsula sive Chaosien, appendix de regno Juponiae.	Les chapitres 21-59 –Description des 15 provinces, dans le même ordre: 1. П™жинъ, 2. Ксансій, 3. Ксенсій, 4. Ксантунгъ, 5. Хонанъ, 6. Сухуенъ, 7. Хуквангъ, 8. Кіанксій, 9. Кіанганъ, 10. Хекіангъ, 11. Фокіенъ, 12. Квантунгъ, 13. Квансій, 14. Квейхеу, 15.Іунанъ, Леотунг, Кореа, остров аппонской. Les noms sont translittéré du latin.

---

5 *Сборник Моск. Гл. Арх. Мин. Ин. дел*, 6e édition, Moscou, 1899, p. 74.

6 A.I. Sobolevski, *Переводная литература Московской Руси XIV-XVI вв.*, Saint-Pétersbourg, 1903, pp.60-63.

7 *Сборник ист.филолог. Общества при ин-те кн. Безбородко в Нежине*, Kiev, 1896, pp. 22-23.

Conventionnellement, j'irai intitulé la première partie *Atlas Sinici praefatio* – et la description des provinces – deuxième partie. Comme *la Описание Китая* les reprend un peu différemment, nous allons traiter séparément la corrélation entre les deux parties de *l'Atlas* et les deux parties analogues de la *Описание Китая*.

«Atlas Sinici praefatio» et les 20 premiers chapitres de «Описание Китая»

Praefatio est constituée de 75 petites parties contenant des données géographiques, historiques et ethnographiques sur la Chine. Exception faite 4 parties, le Spathaire traduit ou adapte toutes les autres, mais parfois il les structure autrement que dans l'ouvrage de Martini, essayant probablement de les enchaîner en fonction du contenu. Ainsi, le chapitre VII de Spathaire étant consacré à la description des conditions naturelles de la Chine, réunit-il les parties suivantes, autrement enchaînées chez Martini: 1. Extremae Asiae climate / Atl. Sin. – 8e partie; 2. Fertilitas / Atl. Sin. – 9e partie; 3. Propertius / Atl. Sin. – 10e partie; 4. Carnis et rerum neccessarium copia / Atl. Sin. – 16e partie; 5. Pisces / Atl. Sin. – 17e partie; 6. Byssi abundantia / Atl. Sin. – 18e partie; 7. Fluminum commoda / Atl. Sin. – 21e partie; 8. Fodina / Atl. Sin. – 22e partie; 9. Pecunia / Atl. Sin. – 23e partie.

Le XIVe chapitre du Spathaire est consacré à la merveilleuse architecture de la Chine. Ce chapitre contient l'adaptation ou la traduction des parties suivantes de *L'Atlas Sinensis*: 1. Urbes apud sinas omnes fere similes (Atl. Sin. 54); 2. Forma ac moenia (Atl. Sin. 55); 3. Turris praeclarae (Atl. Sin. 56); 4. Turris Horaria (Atl. Sin. 57); 5. Templae (Atl. Sin. 58); 6. Privatorum domus humiles (Atl. Sin. 48).

Le principe du regroupement et réenchaînement des parties n'est pas toujours très clair chez le Spathaire. Par exemple, *Pecunia* n'a pas sa place au VIIe chapitre et au XVe chapitre il regroupe les parties relatives aux routes, aux montagnes, à leur formes bizarres, ainsi qu'aux navires chinois: 1. Via publica eximia (Atl. Sin. 46); 2. Mira in figures montium Sinarum superstitio (Atl. Sin. 14); 3. Montes omnes culti (Atl. Sin. 62); 4. Naves sumptuosae ac mirandae (Atl. Sin. 47).

La 71e partie est divisée par le Spathaire en chapitres, comme suit:

Introduction

La première partie est conforme à l'original. Dès le passage «И не токмо величиною болшая есть Асіа иных частей света» et jusqu'à la fin il s'agit d'une adaptation des premières deux parties «Asiae nobilitas» et «Extremae Asiae nobilitas» Atl. Sin. 2.

Ier chapitre

Du passage «И тако в старых книгах их писано... что царство их началось от созидания мира 2642...» au «даже до после спасителя, лета 1278» il s'agit de la traduction de «Chronologia Sinica» dès son début jusqu'au passage «subacta a tartaris magna regni parte» - Atl. Sin. 16. L'autre partie de ce 16e chapitre est brièvement résumée. Une autre partie est du cru du Spathaire.

IIe chapitre

Y sont reprises des données des 1er et 2e chapitres de l'Atlas Sinensis: 1. «Varia ejus nomina cur et unde» - Atl. Sin. 1; 2. «Laor et Cascar» Atl. Sin. 1; 3. «Sinarum nomen unde» Atl. Sin. 2; 4. «Errores in Catayo describendo» Atl. Sin. 2.

IIIe chapitre

Traduction: 1. «Extremae Asiae termini» Atl. Sin. 2; 2. «Figura» Atl. Sin. 3; 3. «Munimenta a natura» Atl. Sin. 2; Ajouts: 1. «... а ловят оную около устья реки Амура, а словет у них орел малый»; 2. «И об оных мунгалах и калмыках... написали в Татарскую книжицу пространно»; 3. «И всякая степень по осмидесяти верст».

Les IVe chapitre et Ve chapitres sont du cru du Spathaire.

VIe chapitre

Traduction: 1. «Varia extremae Asiae divisio» Atl. Sin. 3; 2. «Provincia» Atl. Sin. 3; 3. «Urbium ac civitatum numerus» Atl. Sin. 5; 4. «Distinctio» Atl. Sin. 5; 5. «Populi frequentia» Atl. Sin. 5.

VIIe chapitre

Traduction: 1. «Extremae Asiae climata» Atl. Sin. 2; 2. «Fertilitas» Atl. Sin. 2-3; 3. «Propertius» Atl. Sin. 3; 4. «Agricultura» Atl. Sin. 6; 5. «Carnis et rerum neccessarium copia» Atl. Sin. 4; 6. «Pisces» Atl. Sin. 4; 7. «Byssi abundantia» Atl. Sin. 4; 8. «Fluminum commoda» Atl. Sin. 4; 9. «Fodina» Atl. Sin. 4; 10. «Pecunia» Atl. Sin. 23.

VIIIe chapitre

Traduction: 1. «Religio» Atl. Sin. 7; 2. «Philosophorum secta» Atl. Sin. 7-8; 3. «Idolatrica secta» Atl. Sin. 8; 4. «Epicureae secta» Atl. Sin. 8.

IXe chapitre

Traduction: 1. «Regimen Publicum» Atl. Sin. 11; 2. «Reditus Imperatoris» Atl. Sin. 12.

X^e chapitre

Traduction «Qualiter Imperatorum vocant» Atl. Sin. 11-12 dès le début jusqu'au passage «... и доныне сущие кесари именуются». Du passage «чины боярские в Китае много суть» et puis après le Spathaire a élaboré lui-même le texte. Il a repris les données concernant «квонфу» au chapitre «Reditus Imperatoris» Atl. Sin.12, qu'il n'avait pas entièrement traduit au chapitre IX.

XIe chapitre

Traduction et adaptation avec quelques ajouts: 1. «Sinae ingenio acuti» Atl. Sin. 5-6; 2. «Habitus corporis» Atl. Sin. 7; 3. «Artifices egregii» Atl. Sin. 6; 4. «Pictura» Atl. Sin. 6; 5. «Rarus piscandi modus» Atl. Sin. 6; 6. «Arma vili, studia magno aestimant» Atl. Sin. 8; 7. «Parentum ac magistrorum observantia» Atl. Sin. 8; 8. «Varia urbanitatis officia» Atl. Sin. 9.

XIIe chapitre

Jusqu'au passage «…» traduction et adaptation: 1. «Scientia» Atl. Sin. 6; 2. «Medicina» Atl. Sin. 7; 3. «Pulsum ratio apud eos praeclara » Atl. Sin. 7. La deuxième partie de ce chapitre qui traite de la racine de ginseng est de l'écriture et du cru du Spathaire.

XIIIe chapitre

Traduction et adaptation: 1. «Nubendi modus» Atl. Sin. 9; 2. «Virtutes» Atl. Sin. 8; 3. «Poligamia ibi usitata» Atl. Sin. 9; 4. «Vestes» Atl. Sin. 9; 5. «Potus» Atl. Sin. 9-10.

Ajouts: 1. Des épouses. 2. De la nourriture. 3. Des vêtements à la mode en Mandchourie. 4. Du thé de «bogdâhan».

XIVe chapitre

Traduction et adaptation: 1. «Urbes apud Sinas omnes fere similes» Atl. Sin. 12; 2. «Forma ac moenia» Atl. Sin. 12; 3. «Turres praeclarae» Atl. Sin. 12; 4. «Turris Horaria» Atl. Sin. 12; 5. «Templae» Atl. Sin. 12-13; 6. «Privatorum domus humiles» Atl. Sin. 10; 7. «Praefectorum palutia» Atl. Sin. 11; 8. «Arcus Triumphales multi praeclari» Atl. Sin. 13.

XVe chapitre

Traduction et adaptation: 1. «Via publica eximia» Atl. Sin. 10; 2. «Mira in figuris montium sinarum superstitio» Atl. Sin. 13; 3. «Montes omnes culti» Atl. Sin. 13; 4. «Naves sumptuosae ac mirandae» Atl. Sin. 10.

XVIe chapitre

Traduction: 1. «Flumina» Atl. Sin. 13; 2. «Descriptio fluminis Iangçu

king» Atl. Sin. 13-14; 3. «Croceus fluvius mini coloris» Atl. Sin. 14; 4. «Crocei iter» Atl. Sin. 14-15.

XVII*[e] *chapitre

Traduction et adaptation: 1. «Murus Sinarum» Atl. Sin. 15; 2. «Muri auctor» Atl. Sin. 15; 3. «Murus quoanno sit conditus» Atl. Sin. 15-16; 4. «Ejus longitudo» Atl. Sin. 15.

Cette confrontation schématique nous permet d'observer que le texte des premiers 17 chapitres de la *Описание Китая* – tout comme la deuxième partie de l'ouvrage – est une *mosaïque* où la traduction et l'adaptation des chapitres de l'atlas s'imbriquent aux passages élaborés par le Spathaire lui-même et aux ajouts dans le texte latin. Comme exemple de traduction en voici les titres du VI[e] chapitre: 1. «Varia extremae Assiae divisio» Atl. Sin. 3 et 2. «Urbem ac civitatem numerus» Atl. Sin. 5.

«Царство китайское тому ныне лет 3900, от царя Ксунауна разделено было на 12 государств, после того в девять, от наследника ево Ива потому, что тогда северныя страны китайские были, понеже рубеж был великая река Кіанг. А после того потихоньку взяли полудневныя страны и научили их китайских обычаев и гражданских законов, и тогда разделили царство свое в 15 государств...». Оп. кит. 19.

«*Divisa olim fuit in provincias duodecim, a Huno lmperatore, deinde in novem, ab ejus successore lvo, annis ante Christum natum circiter MMCCLX: tum temporis enim non nisi partes Boreales complectebatur, a gradu latitudinis fere quadragesimo ad trigesimum, ubi limites statuebat Provinciis magnus fluvius Kiang. Paulatim deinde Australes partes postea subactae sunt, & a barbarie ad politicem Sinicam redactae. Tum demum in quindecim ingentes Provincias totum hoc imperium Sinicum divisum est*» Atl. Sin. 3.

[Tout d'abord, elle a été divisée en douze provinces par l'empereur Ksunaun (Huno), ensuite en neuf par son successeur Ivo, vers 2260 av.J.-C.. À cette époque il /l'État chinois/ n'occupait que les régions situées entre quarante et trente degrés de latitude nord, où le grand fleuve Kiang établissait la frontière des provinces. Ultérieurement, des régions australes ont été peu à peu conquises qui de barbares sont devenues territoires soumis à l'état chinois. C'est à ce moment là que tout l'empire chinois a été divisé en quinze provinces (notre traduction)[8]].

[8] Toutes les traductions du latin sont faites par moi-même. Les noms propres, autant que possible, sont repris ou transcrits (M.A. Momina).

«... А города превеликие и пребогатыя во всех тех китайского государства суть, числом 150, а менши тех только не малые жъ, 1226. Все же те городыа ограждены болшими стенами каменными и шанцами, толко кроме тех многие места и крепости, и замки, и села великие суть, что болши градов наших, и толикое множество есть, что и числа знати немощно. Токмо одним словом сказати о китаех, что есть ли бы была та стена болшая обведена круг всего китайского государства, мощно бы было говорить, что все китаи один город есть, понеже город от города в мощно виду, и село от села ближе, и место везде жилое, а пустого ничего нет.» Оп. кит. 20.

«*Urbes praecipuae magnitudinis nobilitatisque sunt 150, inferioris autem ordinis 1226. Omnes altis muris fossisque munitae, quibus militaria, quam plurima loca non adscribo, praeter innumera castella, oppida, munimenta, municipia ac pagos nostratibus urbibus saepe haud multum cedentes, quorum ita multi sese offerunt, ut summa iniri vix possint. Unde. Indicit mihi aliquando in mentem, si ingens ille murus Borealis totam Sinam ambiret, fore ut tota haec extrema Asia unam quasi urbem constritueret, & quidem incolis aedibusque admodum frequentem, adeo vix ab uno abitur loco, quin alius continuo bene cultus occurat*» Atl. Sin. 5.

[Il y a 150 villes particulièrement grandes et belles et 1226 plus petites. Toutes pourvues de murs de renfort et de fossés. A côté /de ces villes/ il y a des châteaux à munitions, des villes provinciales, des forteresses, des petites villes et des villages qui dépassent de beaucoup certaines de nos villes. Il y en a autant qu'il nous est difficile de les dénombrer. C'est pourquoi je pense que si une telle grande muraille comme celle du nord entourait toute la Chine, alors toute l'Extrême-Asie formerait une grande ville car habitations et maisons sont si denses que s'éloigner d'une c'est approcher l'autre, joliment aménagée].

Certains extraits sont seulement adaptés par Spathaire, aussi beaucoup de détails et appellations sont-ils omis. Par exemple, au III[e] chapitre, c'est la partie «Extremae Asiae termini» – Atl. Sin. 2 – qui a été utilisée, pour ses informations concernant les frontières méridionales. «А от полудня китаи разделяются государством Сифан и иным, где приближается к Индийскому государству». Оп. кит. 9.

Chez Martini c'est beaucoup plus détaillé: «...Reliqua, quae ad Austrum vergunt, ambiunt regna Preste loan, Geo seu Cangingu (communi nomine Sinae Sifan dicunt) Tibet, Laos, Mien, Pegu (ubi Bengalam attingit) Tunking demum & Cochinchina, quae sinae Kiaochi vocant» Atl. Sin.2.

[Les autres, qui se trouvent au sud, entourent les propriétés du presbytère Ioan, Geo ou Cangingu /communément appelés par les chinois Sifan/ Tibet, Laos, Mien, Pegu /finalement/ Tonkin et Cochinchine que les chinois appellent Kiaochi.].

Les interventions et ajouts, dans le texte, du Spathaire Milescu sont nombreux et variés. Le Spathaire ajoute les propres observations et connaissances acquises en discutant personnellement avec les russes, les mandchouriens, les jésuites. Les plus importants se trouvent dans la deuxième partie du premier chapitre – sur les mongoles et mandchouriens qui ont conquis la Chine. L'auteur les avait appris dans «Le petit livres sur les tartares». Au X[e] chapitre, il y a un important ajout relatif aux rangs mandchous, que le Spathaire n'aurait pu apprendre que lors de son séjour à la cour du *bogdakhan* – appellation qu'il commente. Au XII[e] chapitre, il y a tout un commentaire sur la racine de ginseng et sur l'origine de l'écriture. Au XIII[e], les ajouts concernent les vêtements mandchous et le thé du *bogdâkhan.*

À notre avis, l'une des plus importantes considérations du Spathaire Milescu est son ajout à l'adaptation d'«Error in Catayo describendo», où il est question de ce que:pendant longtemps on a considéré que Hine et Chine étaient deux pays différents. Pour Marco Polo, la Chine équivalait au nord de la Chine et Mandzi /Mangi/ à l'empire du sud, respectivement le centre et le sud de la Chine, conquis par Kubilai. Au chapitre 161 de Marco Polo il est consigné: «Dans la langue de ces îles, Chinon à l'est est appelé Mangi».[9] De «China» – dénomination européenne de la Chine. Dans ce chapitre, Martini avance que Hina et China ne sont qu'un seul et même pays et qu'au-delà de la Grande Muraille il n'y a que des peuplades nomades que les chinois appellent *Ju p'i* , car leurs armures et casques étaient en peau de poisson. C'est la conclusion à laquelle aboutit Martini après avoir examiné des cartes chinoises. Le Spathaire, dans l'adaptation très succincte de ce chapitre, ajoute «...а иных ни каких людей жительства нетъ, как о томъ и прежде сего, а наипаче ныне сами сюды от стены идучи видели и распрашивали, потому что ни един народ руской не ходили в Китай разными путями и воротами, и для того мы ныне лучше свидетельствуем самозрительно. И для лучшаго уразумения не токмо писали в книги, какие люди живут около Китай и около большия стены, но и в чертежи начертили, до Китай какия люди живут, и какие реки и места суть, и все имянно и подлинно писанию предали, как в

[9] *Книга Марко Поло*, traduction d' I.N. Minaeva, Moscou, 1955, p. 173.

чертеже объявлено будет, и оное дело новое, потому что китайского государства чертежи знает вся Европа подлинно, знают и езуиты. А что в Китай сюды к Сибири и к мунгалом, никто до сего времени не зналъ, какъ о том и езуиты, будучи мы ныне в царстве, поговоря сними удивлялися» (Оп. кит. 8). Le Spathaire fait part de sa propre opinion quant au caractère des chinois. Ce texte pourrait être un exemple de la manière dont l'auteur de la «Description» traduit les phrases latines, en y ajoutant beaucoup de considérations personnelles.

Dans la deuxième partie, basée sur les chapitres «Sinae ingenio acuti» et «Habitus corporis», où il est question du caractère des chinois, le Spathaire laisse libre cours à son indignation. Martini écrit, avec une réticence certaine: «Sagace sunt, subdoli, ac ad subitos casus acutissimi…» (Sagaces, un peu rusés, vifs d'esprit et ingénieux) – Atl. Sin. 5. Alors que chez le Spathaire nous trouvons: «Ils sont rusés, menteurs, faux jetons, perspicaces en toute question, et toujours heureux de tromper l'étranger, montrant ainsi leur supériorité vis-à-vis d'autres peuples. Et pour cela, ils font toujours semblant d'être simples et honnêtes, pour tromper les autres…» (Оп. кит. 38).

Ou, par la suite, en parlant des commerçants: «Ingenii quoque acumen perperam saepe ostendunt in sagacissimis dois & fucis, quibus aliis imponunt». Atl. Sin. 7. [Ils sont souvent très agiles d'esprit, comme il le faut, et /les commerçants/ très retors et trompent /les gens/]. Chez le Spathaire nous avons: «Торговые же у них зело хитрые и лукавые, все радеют обмануть, и не стыдятся они просить, что стоит рубль затое сто, ибо как много оговаривано было их, для чего так безстыдно просити дерзают, и они на сие ответствуют, ты де дай менши того, ибо и я словом у тебе не взял оного, такожде и в покупке потому ж со уменшением дают». Оп. кит . 38.

A la fin du 12e chapitre, le Spathaire aborde le sujet des boissons familières aux chinois. Le début et la fin de ce passage sont dus aux souvenir personnels du Spathaire et correspondent à deux annotations de la *Описание Китая* et de *Статейный список* (Journal d'État). Le milieu en est la traduction du chapitre «Potus» de Martini.

Описание Китая	**Atlas Sinensis**	**Notre traduction**	**Статейный список**
«Питие у них разное есть, которое делают из сорочинского шена и из иных, а винограду у них много, вина же виноградного не делают, понеже у них делают вино из пшена, изыных же иное питие, что именуют тарасун, есть же иное, аки романия. Китайцы же всякое питие теплое пьют, а холодного от нюд, хотя вино или чай, или воду, или иное что, а наипаче чай безпрестанно пьют. И тем теплым питиям привыкают с младых лет, и зело хранят здравие, понеже тем жажду гасят, и всякие мокроты сушат, а для того они отнюд не плюют, и камень внутри у них не родится, так же и камчужныя болезни нет, руки не болят ни желудок, и гораздо гораздо здравее бывают нежели наши европейския. Богдойны же варят еще чай с молоком, с маслом, с мукою и с солию, и то именуется чай богдойской, а китайцы чай варят толко с одною водою ». Оп. Кит.47	«Potus semper calidus sit oportet, sive is ex aqua sit, sive ex vino, ex oryza cocto; in aqua bulliente c'ha ibi herbam = ominatissimam marcerant, & ita calidissimam hauriunt – ibi enim calidam potitantes, & sitim exstinguunt, & humores exsiccant, unde vix umquam expuunt, nec calculo aut stomachi cruditatibus, ut hic, laborant, longeque pauciores morbos, nec ita graves sentiunt, calculum, podagram, chiragram, & similia nesciunt» Atlas Sinensis 9-10	«La boisson on la boit toujours chaude, qu'il s'agisse de faire bouillir l'eau, le vin ou le blé; dans l'eau bouillante on ajoute une herbe, C'ha, qu'elle s'appelle, et ce breuvage se boit très chaud. Les boissons chaudes les désaltèrent, font sécher leur sueur, c'est pourquoi ils ne s'enivrent jamais et ne se trouvent pas en situations délicates à cause des lithiases ou indigestions, et sont rarement malades, et ne sentent pas des lourdeurs, ne connaissent pas les lithiases ou la podagre, et n'ont pas mal aux mains»	«А тот тарасун их питие делают из проса сорочинского бутто по нашему романея.» Ст. сп. 260 «А чай был варен с маслом и с молоком, а чай подносили татарский, а не китайский» Ст. сп. 260

Un autre exemple édifiant quant à la manière dont le Spathaire a utilisé *l'Atlas* pour rédiger *Описание Китая* le constitue le 17e chapitre relatif à la grande muraille chinoise, que le Spathaire avait vue de ses propres yeux et qu'il avait décrite dans *Статейный список*. Dans *l'Atlas*, les chapitres s'enchaînent comme suit: 1. «Ejus longitudo»; 2. «Muri auctor»; 3. «Murus quo anno sit conditus».

Dans *Описание Китая* l'ordre en est modifié. Au début, il y a la traduction mot-à-mot du chapitre «Muri auctor». Suit la traduction de «Murus quo anno sit conditus»:

«... И в пяти летах всю ту стену построил. Понеже бесчисленное множество людей на тое дело собираны были изо всего китайского государства, из десяти потри человека собирани были». Оп. Кит. 57	«Quinque annis totam absolvit fabricam incredibili hominum adlaborantium multitudine nam ex denis tres viros adesse per totam Sinam delectu habito voluit». Atlas Sinensis 15	En cinq années, on en a achevé la construction à laquelle ont participé beaucoup d'hommes, car on a décidé d'en choisir trois sur dix de toute la Chine pour cela.

La suite est un ajout. Il est fort probable que ces informations aient été données au Spathaire par l'askaniama: «...И того было толикое множество людей, что с каменем, извястию, кирпичем не ходили на высоту стены, но друг другу подавали из рук на руки, и до стены все было теснение людей ». Оп. Кит. 57 (La bas, il y avait beaucoup de gens qui ne transportaient pas les pierres, la chaux, les briques sur le mur mais les faisaient passer de main à main jusqu'au (pied du) mur, où il y avait aussi la foule).

Après, il revient à la traduction du passage:

«И для того как скоро сделалось, что начали делать в разных местех, и с великою скоростию совершали, ибо от царя жестокой заказ постановлен был под смертным	«Variis in partibus regni exstructio caepta & quinquennii spatio incredibili velocitate absoluta, trata operis firmitate ac soliditate ex meris scilicet silicibus,	A divers endroit de l'empire on a élevé des murailles et leur construction s'est achevée à une vitesse étonnante, en cinq années. Cette construction en pierre dure est d'une très grande

запрещением, ежели кто не построит ту стену как крепко, чтоб, где камень с каменем сомкнен с известью, тут и гвоздь железной чрез то место непрошел, того смертию казнити». Оп. Кит. 57	lapidibus que ut sicubi clavus infigi posset per lapidum commissuras, morte luerent, quipartem illam fabricassent». Atlas Sinensis 15	solidité et densité: celui qui aurait construit une partie qui permît d'enfoncer un clou à la jonction des pierres aurait payé de sa vie.

Et un autre ajout: «А построена та стена таким строением, что на низ кладен камень дикой, сеченой великой, а вверху кирпичи великия зженыя с извястию кладены, а во иных местах вся стена из камени дикого строена» Оп. Кит. 57. Et dans *Статейный список* : «Et la muraille est construite en pierre taillée, grande, sauvage, grisâtre, surmontée de briques». Ст. сп. 214. Comme on peut le remarquer de cette confrontation de textes, l'ajout et le texte de *Статейный список* sont très ressemblants. Par la suite, la traduction du chapitre «Murus quo anno sit conditus» est entrecoupée par celle du chapitre «Ejus longitodo» où il est question, parmi d'autres, de la hauteur et la largeur de la muraille. «Высота ея пять сажен и болши, а ширина близ дву сажен» Оп. Кит. 57. «Muri altitudo triginta Sinensium cubitorum est; latitudo duodecim & saepius quindecim» Atl. Sin.15 [Son hauteur est de trente coudées chinoises et la largeur de douze à environ quinze]. Dans *Статейный список*: «А вышина стен – по четыре сажени, а ширина – по две сажени.» Ст. сп. 214.

Le chapitre se termine par la traduction de la deuxième partie du «Murus quo anno sit conditus». Dans *Статейный список* il est reproduite une légende de la Grande Muraille Chinoise, que l'on ne trouve pas dans «La Description». Et dans *Статейный список,* le passage concernant la Grande Muraille finit par un envoi à *Описания Китая*: «А вышина стен – по четыре сажени, а ширина – по две сажени» Ст. сп. 214.

Seuls les chapitres que le Spathaire considérait, à juste titre, non-intéressants pour le lecteur russe de l'époque, ne sont pas traduits. Il s'agit d'«Errores in mappis novis et antiquis», où il est spécifié que la Grande Muraille et Beijing se trouvaient à 50º de latitude, ce qui est faux car la Muraille est à une journée de voyage de Beijing dont la latitude est 39º59'. On a ignoré aussi les chapitres concernant les unités de mesure chinoises «Sinica mensura qualis», «Mensura varia» et, enfin, «Gradus unus quantus». Le lecteur russe de l'époque n'avait pas besoin de données précises concernant l'emplacement de Beijing ou les unités de mesure chinoises. Omis aussi un petit chapitre «Qui bene de Sina scripserunt» où il est question de père Trigaut et Alvaris Semedo qui ont décrit la Chine.

La description des quinze provinces dans «L'Atlas Sinensis» et dans «Описание Китая»

La deuxième partie de *l'Atlas* contient une description détaillée des provinces, de leurs villes et leurs forteresses, dans une succession identique chez *Описание Китая*. Dans *l'Atlas* la description de chaque province suit le même plan: 1. La description générale de la province; 2. La description des grandes villes/Urbs/; 3. La description des petites villes/civitas major/; 4. La description des villes fortifiées et des forteresses/civitates militares et munimenta/.

A son tour, la description générale des provinces comporte des chapitres qui respectent un plan défini. Si la plupart des chapitres sont obligatoire, d'autres ne le sont pas. 1. Du nom de la province/Provinciae nomen/; 2. Les frontières de la province et de ses villes/Termini/; 3. Les anciens noms de la province/Antiqua nomina/; 4. Le nombre des villes de la province en question/Numerus civitatum/; 5. Des données concernant les ressources naturelles de la province/Qualitas/; 6. Le nombre d'habitants/Hominum numerus/; 7. Des données concernant les tributs payés par la province/Tributa/. Tous ces chapitres sont présents dans la description de la première province, mais dans *Описания,* le chapitre relatif à l'ancien nom de la province manque, aussi bien à la première qu'aux suivantes. À ces chapitres «obligatoires», peuvent s'ajouter d'autres où il est question des sites à visiter. Par exemple, dans la description de la deuxième province, Xansi, il y a des chapitres supplémentaires: «Le vin y est fait de raisins»/Vinum ibi ex uvis/, «Les bizarreries du feu chinois»/Ignis Sinensium rarus/ etc. Dans la description de Xensi: «L'absence de pluie et les sauterelles désagréables»/Pluviae defectus ac lacustae molestae/, «La rhubarbe chinoise»/Reubarbarum sinense/, «Le jaspe chez les chinois est précieux» /Jaspis apud Sinas in pretio/ etc.

Pour la description d'une ville les chapitres suivants sont obligatoires: 1. Des petites villes qui lui sont soumises/Civitates/; 2. Les anciens noms de la ville/Antiqua nomina/; 3. De ses montagnes /Montes/; 4. De ses rivières/Flumina/. On peut ajouter aussi des chapitres relatifs aux endroits pittoresques. Par exemple, pour la ville de Chinting «L'idole célèbre»/Celebre idolum/, pour la ville d'Hekien «Le miraculeux lac de la nature»/Mirabilis naturae lacus/, et pour Xunte «Le fruit Linkio»/Fructus Linkio/ ainsi de suite.

Le Spathaire respecte le plan de la description des provinces. Il résume brièvement la plupart des chapitres obligatoires. Le chapitre «Termini» est très bref ou absent. Les chapitres concernant les anciens noms des

provinces sont omis. Pour ce qui est des chapitres relatifs au nombre des villes de la province en question ou des villes soumises à une autre plus grande, Spathaire se contente d'en donner le nombre sans aucun nom, bien que Martini les énumère consciencieusement. Les chapitres consacrés aux montagnes et aux rivières comportent beaucoup d'abréviations. Par exemple, la description des montagnes qui se trouvent près de la ville de Vuchang, province de Huquang: «Ad urbis Notapeliotem mons est Taquon cujus lapides ac gleba auro colore micant, collibus & vallibus amoenus est: prope civitatem Vuchang mons est ejusdem nominis, in quo olim apparuisse dicitur vir toto hirtus corpore, decem altus cubitos, idque sub Cina familia: circa Kiayu in ripa Kiang fluminis est mons Chepie, a magna clade, quam Çaocao a Cheuyvo accepit, memorabilis: prope Kungyang mons est ingens Lungciven, ducentorum plus minus stadiorum, in eoque ingens caverna. Hinque civitas montem habet Chung, in quo lacus nigerrima aqua atramento simili, visitur. Kieuquon mons, hoc est novem palatiorum, ita dictus quod Cyngan Regis filli novem sibi in eo exstruxerant palatia, in quibus litteris operam darent » (Atl. Sin. 75).

Le Spathaire résume ce passage comme suit: «... Горы же круг тех мест суть многие, одна Такфон именуемая, на которой камень и земля аки золото светлеется. Гора иная Вуханг, в которой показался муж некий 5 аршин, имеяй тело все волосатое, такожде и иныя горы высокия суть, на которых многия строения прекрасныя » Оп. Кит. 115. Au même endroit dans *l'Atlas*, il est question du lac Xun, de la rivière Han avec son affluant Lo, des îles Lu et San. Chez le Spathaire cela devient « Тут же многия реки и озера великие, и островы преикрасныя ». Оп. Кит. 115.

Les chapitre concernant les tributs, le nombre d'habitants sont toujours traduits mot-à-mot:

«Десятину дают от всякого хлеба, из пшена сорочинского, из пшеницы, спросы по 601 тысячи по 133 болших мешков, шелку сырцу по 224 китайских фунтов, шелку деланого по 45 тысячь, по 145 фунтов, бумаги хлопчатой по 13 тысяч по 748 фунтов, ... такожде дают для прокормления ханских коней сена по 8 милионов болших снопов и по 737 тысяч, ... соли по 284 пуда...» Оп. Кит. 67.

«Tribitum, quod ex oryza milio vel tritico pendet, est 601,153 saccorum, non laboratae byssi librae/quarum singulae viginti unciarum sunt/ 224m ex serico confecto 45135, gossipii librae 13748. Straminis seu foeni fasces, ad equos regios alendos 8737,284». Atl. Sin. 28.

[Le tribut qui consiste en riz, millet ou blé est de 601153 sacs, en soie brute 224 pounds /un seul équivaut à vingt onces/, en soie travaillée 45135

et en coton 13748 pounds. Paille et foin pour la nourriture des chevaux impériaux 8737 284 bottes].

Le Spathaire s'est donné la peine de traduire fidèlement les chapitres consacrés au climat, aux sols, aux légumes, aux fruits, aux richesses naturelles. Par exemple, quand il est question de fruits et de soie, qui abondent dans la 6e province, Suchuen: « Тут родится множество шелку, поморанцы, и корень инбирь, и орехи кастани такие, что когда положить в рот, тот растает яко сахар ». Оп. Кит. 107.

«Ingens hic ubique serici, pomorum aureorum, radicisque, quam scorzanera vocant, abundantia est; castaneas fert, quae ore aliquantulo tempore contentae per se liquescunt uti saccarum» Atl. Sin. 68.

[Il y a abondance de soie, de pommes dorées, de cette racine appelée gingembre; beaucoup de marrons qui fondent très vite dans la bouche, comme le sucre].

Certains chapitres «facultatifs» où il est question de fruits merveilleux, de légumes, de magnifiques constructions, de diverses belles choses, de légendes, sont, à quelques exceptions près, traduits mot-à-mot. Par exemple, «Le lac miraculeux de la nature»/Mirabilis naturae lacus/, dans la description de la ville de Hokien: « Около того города горы прекрасныя, при которых есть озеро зело глубокое, в которое, ежели послучаю кто бросит камень какой ни буди, тогда вся та вода краснеет, аки кровь. А когда листья падут з дерева в него, тот час пременяются в ластовицы и взлетают ». Оп. Кит. 76.

«Ad Hien civitatem profundissimus lacus est Vo dictus, cujus aqua injecto lapide tota ut sanguis rubescit: si folia vicinarum arborum incidant, qu hirundines evolant, adeo ut folia ipsa in aves mutari videantur» Atl. Sin. 33

[Dans la ville de Hokien il y a un lac très profond, appelé Vo, dont l'eau devient rouge sang quand on y jette une pierre. Si des feuilles d'arbres tombent dans l'eau, immédiatement des hirondelles s'envolent du lac, j'ai vu les feuilles se transformer en oiseaux].

«…Повествуют же они, что некоторый иноземец купил тамо попугая и хотел взять в свою землю, и когда видел той попугай, что из Китай вон идёт, так говорил ему: я птица китайская, мне к чюжеземцам итьти недоведется и непригоже, и после того тот час и померла ». Оп. Кит. 108.

«…Memorant olim unum hic ab exteris emptum, ut patriam eum sua milli asportarent, verum cum eam ex Sina efferre vellent, ita locutum fuisse aviculam: ego sinarum sum avis, ad exteros ire dedignor, atque ita eam paulo post exspirasse». Atl. Sin. 68

[Les gens se rappellent qu’une fois un oiseau acheté par un étranger, pour l’emmener hors Chine, lui a dit quand il a voulu l’emmener: «Je suis un oiseau chinois et je ne veux pas quitter la Chine», et peu de temps après il est mort].

«... А на ипаче превосходит всего колоколня предивным строениям устроенная, которая строена загородом осмоугольная о девяти статиях, сиесть девяти поясов. Высота оной колоколни 450 аршин, а ширина ея доволно против вышины зделана, внешняя стена ея прекрасная и тонкая фарфоровая, со всяким рукописанием живописным украшена ». Оп. Кит. 95.

«…At turris quae extra moenia est omnia tum splendore, tum operis magnitudine superat: figura octogona est, ab ipso solo in altum novem contignationibus exsurgit, adeoque novizonia est, perpendiculum illius a vertice ad fundamentum nongentorum est cubitorum, cui debita proportione respondet latitudo, totus paries exterior ex subtilissima porcellanae argilla est suis figuris extantibus pictisque ornata…» Atl. Sin. 56

[…La Tour à l’extérieur des murs de la ville est si belle, elle surpasse toutes les autres constructions. Elle est octogonale, haute de neuf étages, c’est-à-dire neuf niveaux. À la verticale, elle mesure 900 coudées et sa largeur est proportionnelle à la hauteur. Toute la paroi extérieure est ornée de peintures et de figures de la plus fine porcelaine].

Spathaire traduit tout aussi fidèlement l’avis de Martini sur la rhubarbe, le musc, les sauterelles, le gingembre, le thé etc.

Les quelques ajouts de la deuxième partie – car il n’y en a pas beaucoup – se réfèrent à l’opinion du Spathaire sur l’apôtre Thomas et sur le christianisme en Chine. À la description de Suku, le Spathaire ajoute: «Таковыя овощи взяты были к Москве с нами». Оп. Кит. 92 [Nous avons pris ces sortes de legumes à Moscou]. Le Spathaire ajoute aussi ce que l’askaniama lui a dit concernant la peuplade Kinhi.

Une place à part occupent la description de la ville de Beijing et du palais du bogdâkhan que le Spathaire avait vu de ses yeux. Pourtant dans la narration il fait appel à *l’Atlas* latin tout en y ajoutant ses commentaires, qui se retrouvent aussi dans *Статейный список.* Aussi, la confrontation des textes de *Описание Китая*, de *L’Atlas* et du *Статейный список* permet-elle de se faire une idée de la «structure » de *Описания*.

Comme on peut le remarquer, *l’Atlas* offre au Spathaire des informations plus précises sur la largeur, le trajet et la longueur de la muraille. La description de la construction de la muraille coïncide à celle du *Статейный список*. Tant dans *Описание Китая* que dans le *Статейный список* il

y a la comparaison de la hauteur de la muraille avec la hauteur du mur de Kremlin moscovite. Dans le passage relatif au palais du bogdâkhan, l'adaptation du texte latin est parsemée de détails mentionnés aussi dans *Статейный список* .

Cinq chapitres de *Описание Китая* sont exclusivement dus au Spathaire résultat, semble-t-il, de ses impressions et informations provenant de sources orales et écrites. Il s'agit du 18e chapitre concernant les usages au palais du bogdâkhan, les vêtements de ce dernier, la couleur jaune de ces qui sont près de la Cour, le mariage pour les anciens et les actuels empereurs chinois. Le 19e chapitre traite de la religion des chinois, des leurs objets de culte et leurs idoles. A noter que le 8e chapitre est lui aussi consacré à la religion, mais il n'y a que la traduction fidèle du texte latin. Tout comme le 19e chapitre, le 20e traite de l'armée mandchourienne, des armes, de la nature belliqueuse des mandchous, de leurs navires maritimes. Particulièrement intéressants, les chapitres 3 et 4 décrivent les voies maritimes et continentales de la Chine. Ces chapitres de *Описание* étaient très populaires. Le Spathaire est le premier en Russie, et probablement en Europe, à avoir tenté de décrire les routes par lesquelles on pouvait arriver à la si lointaine Chine. Ainsi, faute de tels récits en Europe, le jésuite F. Avril, dans sa description des routes vers la Chine, y puise-t-il des informations, d'après ces deux chapitres.[10] Il est notoire que le jésuite David, qui était à Moscou en 1685, doit au Spathaire Milescu les informations qui lui ont permis de dresser, en 1689, la carte des routes menant de Moscou à la Chine. Il en va de même, selon A.V. Florovski, du jésuite tchèque Thomas qui aurait pu obtenir des informations sur ces routes du Spathaire, lors de son séjour à Beijing.[11]

En ce qui concerne les informations relatives à la voie maritime sud, l'infiltration des jésuites en Chine et la rivalité des Portugais et des Hollandais, Spathaire lui-même pouvait les obtenir de tout ouvrage de l'époque portant sur la Chine.

Spathaire, au temps de la préparation de son voyage, a pris «из Аптеки» deux livres sur la Chine. Probablement, l'un était *Novus Atlas sinensis* et l'autre concernait la mission hollandaise en Chine: «А кто хощет видеть подлинно живопись тех идолов их, мощно видеть в езуитских книгах, где пишут о Китаи в книге посольства в Китаи голанцев, ибо тамо подлинно и явственно написаны". Оп. Кит. 63. Par

---

[10] F. Avril, *Voyage en divers états d'Europe et d'Asie, entrepris pour découvrir un nouveau chemin à la Chine*, Paris, 1692.

[11] A.I. Andreev, *Очерки по источниковедению Сибири*, Moscou-Léningrade, 1960, pp. 57-58.

ailleurs, dans le *Статейный список*, le Spathaire raconte qu'il a donné au bogdâkhan un livre «как было из галанские земли в Китай посольство» [relatif à l'ambassade hollandaise en Chine]. S.A. Belokurov, à partir de la déclaration de Iuri Krijanič, suppose que ce livre concernait la mission hollandaise en Chine de Peter van Horn, 1666-1668. Spathaire pouvait en tirer les informations qui l'intéressaient.[12]

Les cosaques ont parlé au Spathaire, à ce qu'il dit, de la deuxième route maritime des bouches du fleuve Amour, près de la Corée. En parlant de la première voie continentale de l'Inde à la Chine, Nicolae le Spathaire rappelle la mission des jésuites, mandés par le Grand Moghol en Chine. Barthold suppose que Moscou en avait été informée. Il s'agit de la mission dont le chef était père Benedict Goes, qui, envoyé par le Moghol, était arrivé en Chine par le Pamir, au début du XVII[e] siècle. Ultérieurement, à partir des notes de ce dernier, père Trigaut (Nicolaus Trigautius) a consacré à ce voyage un ouvrage intitulé *De Christiana expeditione apud Sinas suscepta ab Societate Jesu*, libri V, Köln, 1618.

On sait comment le Spathaire a eu connaissance de la deuxième route à travers Tourfan et Samarkand d'après *Статейный список*. Le 5 juillet, le Spathaire a visité «бухаретин Турфана города житель». [le bucharetin, habitant de la ville Tourfan]. Il lui a relaté le voyage de Khokotan à Tourfan, jusqu'à Samarkand et Astrakhan (Ст.сп. 280).

Quant à la troisième route, Nicolae le Spathaire en a eu connaissance de la description du voyage en Chine de Feodor Baikov, livre qu'il avait emmené (de Moscou). Pour ce qui est des quatrième et cinquième routes, que le Spathaire a empruntées, c'est les sujets de Tobolsk qui lui en avait parlé (comme mentionne dans le *Статейный список*): «И боярин и воевода Петр Михайлович Салтыков с товарищи по грамоте великого государя, собрав тобольских служилых людей, которые были в Китайском государстве из детей боярских и служилых, и иноземцев, татар бухарцов, которые прежде того были с Федоров Байковым и Сентпулом, спрашивал, на которые места ему Николаю из Тобольска ехать в Китайское государство прямее и податнее и чтобы проехать от калмыков безопасно» (Ст.сп. 167).

La comparaison entre *Описание Китая* de Nicolae le Spathaire et *L'Atlas Sinensis* de M. Martini prouve que le texte de *La Description de la Chine*, écrit par le Spathaire, se présente comme une mosaïque où alternent les traductions ad-litteram et les résumés plus ou moins abrégés, aux ajouts originaux du Spathaire, fruits de ses propres impressions durant le long

[12] S. A. Belokurov, *Юрий Крижанич в России*, Moscou, 1902, pp. 144-143.

voyage en Chine. L'élément «personnel» est introduit par l'auteur non seulement par les ajouts mais aussi par les nombreux résumés et omissions. Ainsi, en changeant le rapport entre les alinéas (paragraphes) à contenu divers, le Spathaire change le caractère du récit propre à *l'Atlas* de Martini. *L'Atlas* de Martini était conçu comme un guide géographique de la Chine et, en effet, de nos jours encore, il n'a pas perdu sa signification scientifique. *L'Atlas* est un ouvrage strictement scientifique, rigoureusement structurée. Quant au Spathaire, il abrège ou ignore quelques chapitres dont le contenu manque de valeur littéraire (les frontières des provinces, les longues listes des noms des villes ainsi de suite). Et pourtant, il traduit ad-litteram les chapitres relatifs aux choses peu familières aux européens (le thé, le musc, la rhubarbe), aux endroits pittoresques des villes et de leurs alentours, aux différents événements beaux ou remarquables. Ainsi, le Spathaire a diminué le volume des informations scientifiques tout en gardant tous les éléments amusants ou narratifs. Mais, il ne faut pas exagérer. Le Spathaire utilise *l'Atlas* avec une rigueur exemplaire, respecte son plan de distribution du matériel, dans les moindres détails, et garde assez de choses sans valeur littéraire pour que *Описание Китая* / *La Description de la Chine* tout comme l'ouvrage de Martini soit considérés comme un guide historique et géographique de la Chine.

Abréviations

Atl. Sin. = M. Martini, *Novus Atlas Sinensis,* dans le livre de Blaeu, *Theatrum orbis terrarum sive novus atlas*, Pars sexta, Amsterdami, 1655.

Оп. Кит. = N.G. Spafarij, *Описание первыя части вселенныя, иже именуемой Азия, в ней же состоит китайское государство со всеми городы и провинции,* Kazan, 1910

Ст.сп. = Iu.V. Arseniev, *Статейный список посольства Н. Спафария в Китай,* « Вестник археологии и истории », XVII, 1906.

[Traduit du russe par *Zamfira Mihail,* d'après l'étude «*Atlas Sinensis*» *и* «*Описание Китая*» *1677 г. Николая Спафария,* «Revue des Études Sud-Est Européennes», XLV, 1-4, 2007, pp. 261-277, avec la permission de l'auteur.]